





g-46

R. 11.277

GUIDE
DU
MARÉCHAL,
OUVRAGE

CONTENANT une Connoissance exacte
du Cheval, & la maniere de distinguer
& de guérir ses maladies.

ENSEMBLE

UN TRAITÉ DE LA FERRURE
Qui lui est convenable.

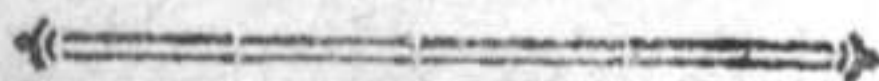
Par M. LAFOSSE, Maréchal des Petites
Ecuries du Roi.

Avec des Figures en Taille-douce.



A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, Quai de Conti.



M. DCC. XCII.

AVEC PERMISSION,

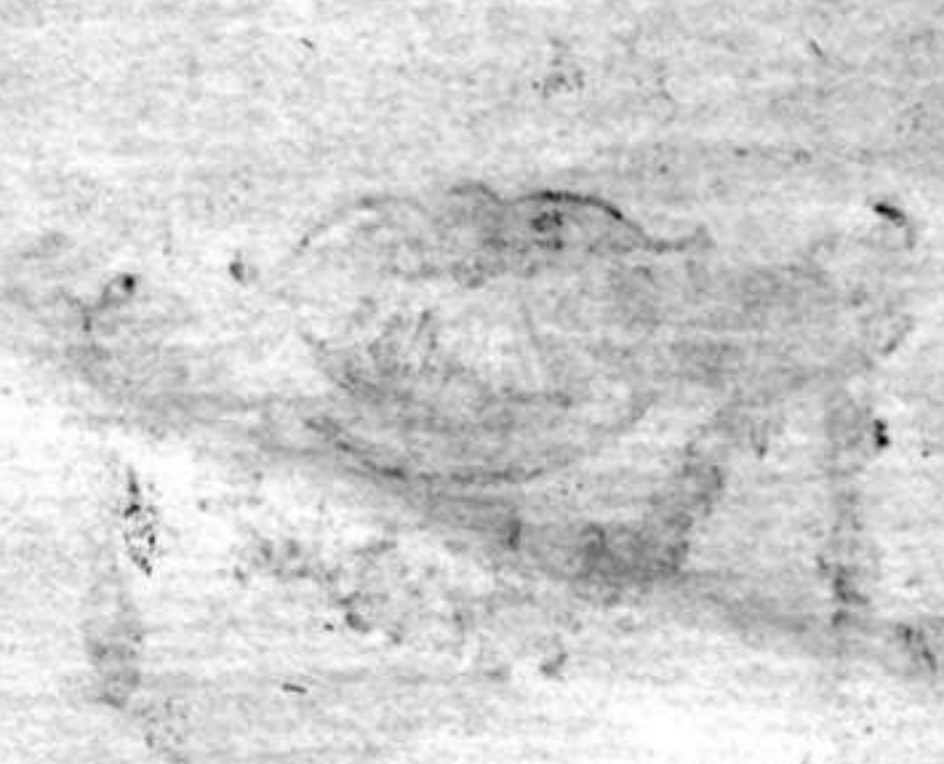
1860. Sébastien de Soto

Libris 804930

UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

PHYSICS DEPARTMENT
5712 S. UNIVERSITY AVE.
CHICAGO, ILL. 60637

UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY



UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY



A SON ALTESSE
CHARLES EUGENE
DE LORRAINE,

PRINCE DE LAMBESC, PAIR ET GRAND
ECUYER DE FRANCE, Gouverneur &
Lieutenant-Général pour SA MAJESTÉ
en la Province d'Anjou, Gouverneur
Particulier des Ville & Château d'Angers
& du Pont de Cé, & Grand Sénéchal
héréditaire de Bourgogne, &c.

MONSEIGNEUR,

*Le desir d'être utile m'a fait entre-
prendre cet Ouvrage, que je ne crains*

point d'offrir à un jeune Prince formé sous les yeux d'une Mere respectable, dont les lumieres & le discernement égalent le rang & la naissance. La matiere qui est traitée & les détails où je suis entré paroîtroient fastidieux à tout autre; mais les connoissances que vous acquerez tous les jours, MONSEIGNEUR, vous mettent à portée d'en sentir l'utilité & d'en connoître les défauts. Heureux si mes soins & mon travail l'ont rendu digne de votre suffrage! Daignez au moins le recevoir comme un tribut de ma reconnoissance, & comme un témoignage du profond respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble &
très-obéissant Serviteur,

LAFOSSE.

P R É F A C E.

J'AI toujours conçu tant de difficulté à mériter le nom d'Auteur , si commun aujourd'hui , que si la seule vanité de l'être étoit le motif qui m'eut fait écrire , je n'aurois jamais rien publié. Comme cette vanité s'attache à tout , s'insinue dans les motifs les plus purs , la simplicité de mes vues n'empêchera peut-être point qu'on ne me soupçonne de n'en être pas plus exempt que les autres ; je ne puis en tout cas en tirer beaucoup d'un Ouvrage qui n'est qu'utile & fait principalement pour les gens du métier. Au reste , il suffira d'exposer les raisons qui m'ont porté à écrire , pour faire au moins approuver & l'objet de mon travail & les efforts de mon zele.

1°. Je n'ai rien lu de satisfaisant dans les Auteurs qui ont écrit sur la Maréchallerie ; ils sont remplis d'idées vagues , de raisonnemens faux , d'opinions absurdes , de systèmes superstitieux , & d'une doctrine dangereuse ; ce qui peut s'y trouver de bon est tellement noyé , qu'il n'est pas possible d'en tirer beaucoup de fruit.

2°. Le défaut de connoissance en cette matiere faisant commettre beaucoup de fau-

tes , également honteuses pour la Profession & funestes aux Particuliers , j'ai cru devoir employer mes soins à éclairer ceux qui ont besoin de lumieres.

3°. Je n'ai pû voir sans chagrin qu'un grand nombre de Seigneurs fussent séduits tous les jours par les fausses promesses des prétendus possesseurs de secrets , qu'ils honorent de leur confiance ; & j'ai voulu les prémunir contre l'imposture & la charlatanerie.

4°. Enfin je n'ai pû refuser d'obéir à des personnes de la plus grande considération , qui m'ont engagé à publier les recherches que j'ai faites sur l'Art du Maréchal.

Je ne cherche donc point ici à établir ma réputation aux dépens de qui que ce soit , ni à décrier mes Confreres , en relevant leurs fautes ; je ne cherche au contraire que leur amitié , & j'espere l'obtenir par les efforts que j'ai faits pour répandre quelques lumieres sur l'Art qui m'est commun avec eux. Si quelquefois je suis obligé d'exposer les erreurs des Anciens & des Modernes , c'est dans la seule vue d'instruire , & non pour le plaisir malin de critiquer. Ce que je dis , en parlant des fautes qui se commettent journellement , ne tombe sur personne en particulier ; je n'attaque que les mauvaises pratiques de la Ma-

réchallerie , non les Maréchaux. Je fais d'ailleurs que ceux de Paris sont éclairés dans leur Profession , & irréprochables dans leur méthode.

Comme c'est sur - tout pour les jeunes Maréchaux & pour les Aspirans à la Profession que j'ai travaillé , je me suis appliqué à me rendre intelligible , & à mettre les choses à leur portée. Je serai court , pour ne pas rebuter les Commençans ; d'ailleurs je me propose de donner par la suite quelque chose de plus étendu. Ainsi la clarté , la simplicité , l'exactitude & la précision font tout le mérite de cet Ouvrage ; & je n'ai point d'autres prétentions. La Maréchallerie est encore , pour ainsi dire , dans son enfance ; elle a plus besoin de nourriture & de force que d'ornemens.

Après la Médecine & la Chirurgie , la Maréchallerie est sans contredit la Profession la plus utile à l'Etat , puisqu'elle a pour objet la conservation du Cheval , l'animal dont l'homme tire les services les plus réels & les plus importans. L'éloge du Cheval entraîne nécessairement celui de la Maréchallerie : mais il a été fait par tant d'habiles gens , qu'il n'y a plus rien à desirer sur cette matière ; & ce que je pourrois dire seroit fort au-dessous de ce qu'on a dit avant moi.

L'utilité de la Maréchallerie est d'ailleurs d'une telle évidence , qu'il seroit bien superflu de vouloir démontrer une vérité dont tout le monde est convaincu. Le seul but que je me propose est de la tirer , autant qu'il dépendra de moi , des ténèbres où elle est plongée , c'est-à-dire , d'en réformer les abus , & de la réduire à des regles , à des principes certains , par le moyen desquels on puisse parvenir sûrement & facilement à la guérison de l'animal qui en est l'objet.

Le moyen le plus sûr de conduire la Maréchallerie au degré de perfection où sont parvenus tous les autres Arts qui fleurissent en France , ce seroit l'établissement d'une Ecole de Maréchallerie , où les Maréchaux pussent recevoir les principes & les connoissances qui regardent leur état. On y formeroit des Eleves , à qui l'on enseigneroit l'anatomie du Cheval , la nature , les causes & les signes des différentes maladies auxquelles il est sujet , les remedes propres à les combattre ; on leur montreroit le siege des maladies , par l'ouverture des corps. En sacrifiant quelques Chevaux , pour faire des expériences de certains remedes , on parviendroit infailliblement à en découvrir pour des maladies que l'on a regardées jusqu'à présent comme incurables. Cette Ecoleourniroit dans le be.

soin à chaque Régiment de Cavalerie des Eleves instruits , dont on a grand besoin ; & à chaque Province , des Maréchaux dignes de la confiance du Public.

Toutes les connoissances qu'on peut acquérir dans la Maréchallerie , sont fondées sur la connoissance des parties qui composent le Cheval ; or , l'Hyppotomie ou l'Anatomie en est la base ; c'est l'Anatomie qui nous conduit à la connoissance intime des maladies , à celle de leur siege , de leur nature & de leurs causes. D'après cette vérité , que j'ai reconnue de bonne heure , je me suis livré tout entier à cette partie fondamentale.

Comme personne n'a donné aucune description exacte des parties qui composent le Cheval , en faisant ce petit Ouvrage je me suis interdit la lecture des Auteurs qui ont écrit sur cette matiere. Pour ne rien produire que d'exaët , j'ai voulu examiner chaque partie par moi-même. Les parties du Cheval ne différent de celles de l'homme que par la situation , la figure & le volume : il est de même composé de fibres , de nerfs & de vaisseaux , dont la mécanique est entièrement semblable à la nôtre. Je me suis donc appliqué d'abord à l'Anatomie , ou , pour mieux me faire entendre , à connoître la structure de l'homme ;

j'ai suivi plusieurs années le célèbre Mr. FERREIN. J'ai passé de l'Anatomie humaine à celle du cheval ; j'en ai examiné attentivement chaque partie ; j'ai comparé les parties de l'homme avec celles du cheval , & , par ce travail , je crois être parvenu à une connoissance exacte de l'Hypptomie. Je m'étois d'abord proposé d'en donner un Traité complet ; je me suis restreint à l'Abrégé que j'ai mis au commencement de cet Ouvrage. De plus , pour ne point surcharger la mémoire des Commencans , ni les rebuter par trop de détails , je n'y ai fait entrer que ce qui m'a paru indispensablement nécessaire au Maréchal ; j'ai retranché tout ce qui pouvoit répandre quelque'obscurité ou être inutile ; & je me réserve à donner quelque jour un Corps d'Hypptomie.

Mon ouvrage est divisé en cinq Parties. La première comprend l'Hypptomie ou l'Anatomie du cheval , précédée de la dénomination des parties extérieures de l'animal , & d'une Table qui sert d'explication aux chiffres du Tableau que j'en mets sous les yeux.

J'expose dans la seconde Partie les erreurs des Anciens & des Modernes sur la connoissance du cheval , & les fraudes des Charlatans.

Je traite dans la troisieme des maladies internes. Ici , comme les Chevaux ne peuvent expliquer ce qu'ils sentent , ni seulement indiquer le siege du mal , la connoissance n'en est jamais évidente ; on est donc obligé de les traiter sur des simples conjectures. Or la meilleure pratique est celle qui est fondée 1°. sur les observations les plus exactes & les plus suivies. 2°. Sur l'usage des remedes les mieux approuvés par les succès. Mon Pere s'est appliqué à faire un Recueil d'Observations sur toutes les maladies des Chevaux. C'est d'après lui , d'après ma propre expérience que j'en vais traiter.

Je parle dans la quatrieme Patrie des maladies externes , des opérations les plus essentielles , & des maladies des yeux. Les procédés que je donne sur les maladies , je les ai tirés de la Chirurgie , & je les ai pratiqués moi-même. J'ai fait plusieurs cours d'opérations , & j'ai long tems assisté aux pansemens des Hôpitaux , afin de fonder mon Hyppiatrique ou ma Médecine du Cheval , sur la meilleure théorie & sur la plus saine pratique.

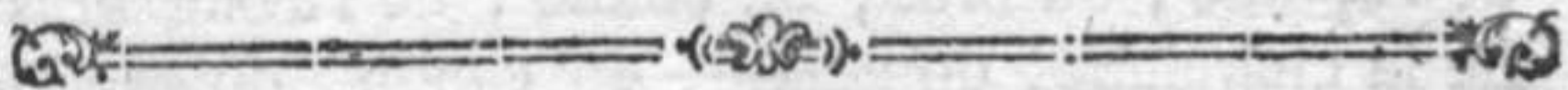
Cet Ouvrage est terminé par un Traité de la Ferrure. Je commence ici par démontrer les défauts des différentes Ferrures qui sont usitées en différens Pays ;

ensuite j'en établis une que je crois être préférable à toutes celles qu'on a pratiquées jusqu'à présent. J'y joins les Ferrures particulières qu'il faut mettre en usage en différens cas, suivant le besoin. Comme le pied est la partie qu'il est le plus important de connoître, parce qu'elle est une des plus sujettes aux maladies, je me suis attaché à en donner une description exacte.





GUIDE DU MARÉCHAL.



INTRODUCTION.

DU CHEVAL CONSIDÉRÉ EXTÉRIEUREMENT.

COMME toutes les parties du Cheval sont sujettes aux maladies, il est à propos de donner la dénomination de chaque partie extérieure, afin de mettre tout le monde en état de connoître, nommer, déterminer & montrer l'endroit affecté. C'est pourquoi je vais donner la division des parties du Cheval considéré extérieurement: j'y joindrai le tableau du Cheval avec des chiffres sur chaque partie, & une Table pour les expliquer.

Dénominations des parties extérieures du Cheval.

Le Cheval, considéré extérieurement, se divise en avant-main, en corps & en arrière-main.

L'avant-main est composée de la tête, du col, du garrot, du poitrail, & des jambes de devant.

Dans la tête on considère la nuque, le toupet,

2 GUIDE DU MARÉCHAL.

les oreilles, les tempes, le front, le zigoma, les salières, les yeux (dans lesquels on distingue le grand & le petit angle, les paupières, les cils & l'onglet), le chanfrein, les joues, les naseaux, la bouche, la levre supérieure, la levre inférieure, la commissure des lèvres, les avives ou glandes parotides, la mâchoire inférieure, le menton & la ganache.

Le col comprend la crinière & le gosier.

Le poitrail est formé du devant de la poitrine & de la fessette.

Les jambes de devant sont composées chacune de l'épaule, du bras, du coude, de l'avant-bras, de la châtaigne, du genou, du canon, du tendon appelé vulgairement nerf, du boulet, du fanon, de l'ergot, du paturon, de la couronne, de la muraille, de la pince, des quartiers, des talons, de la folle de la pince, de la folle des talons, & de la fourchette.

Le corps est composé de la poitrine & du ventre.

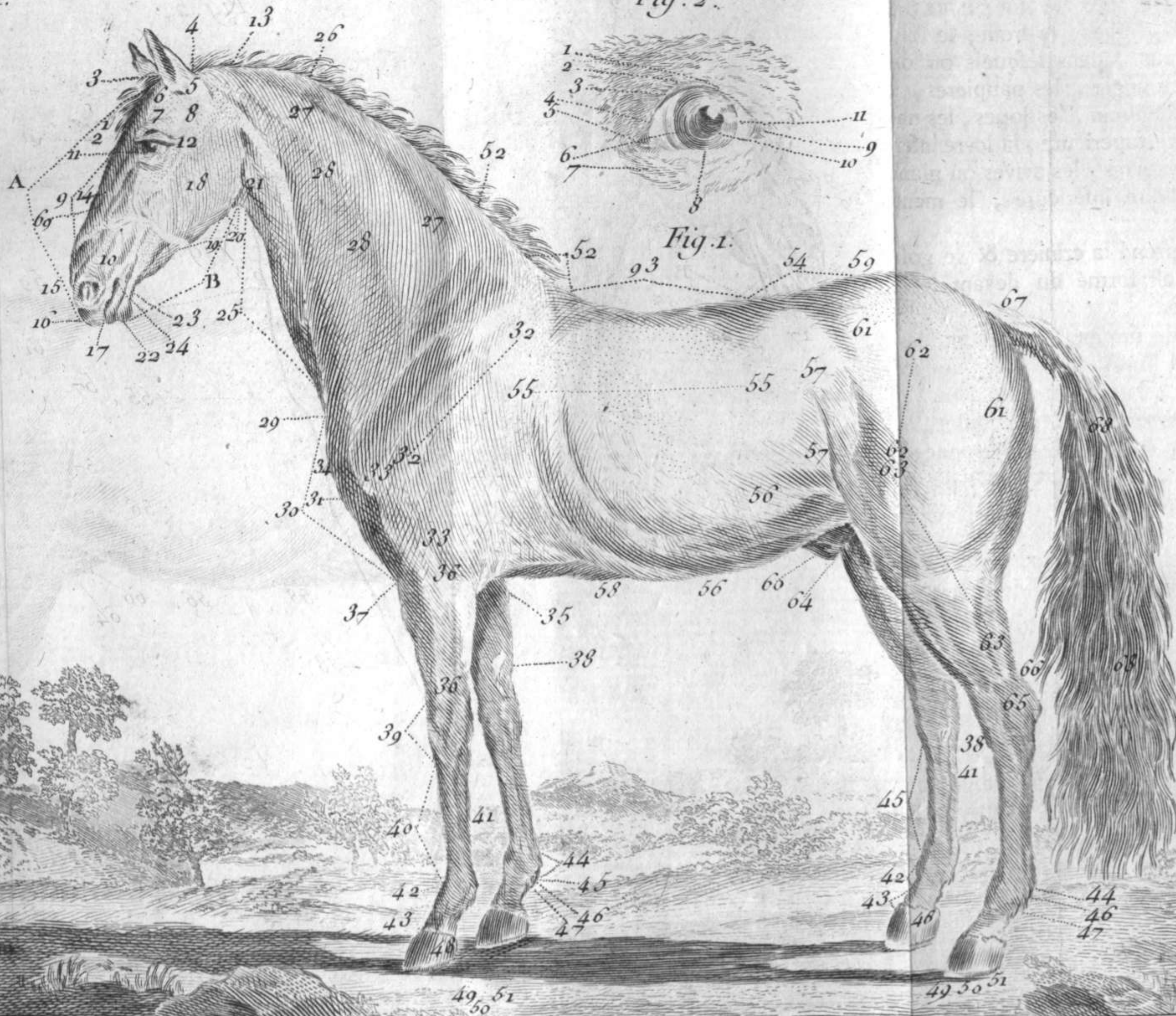
La poitrine est composée du dos & des côtes.

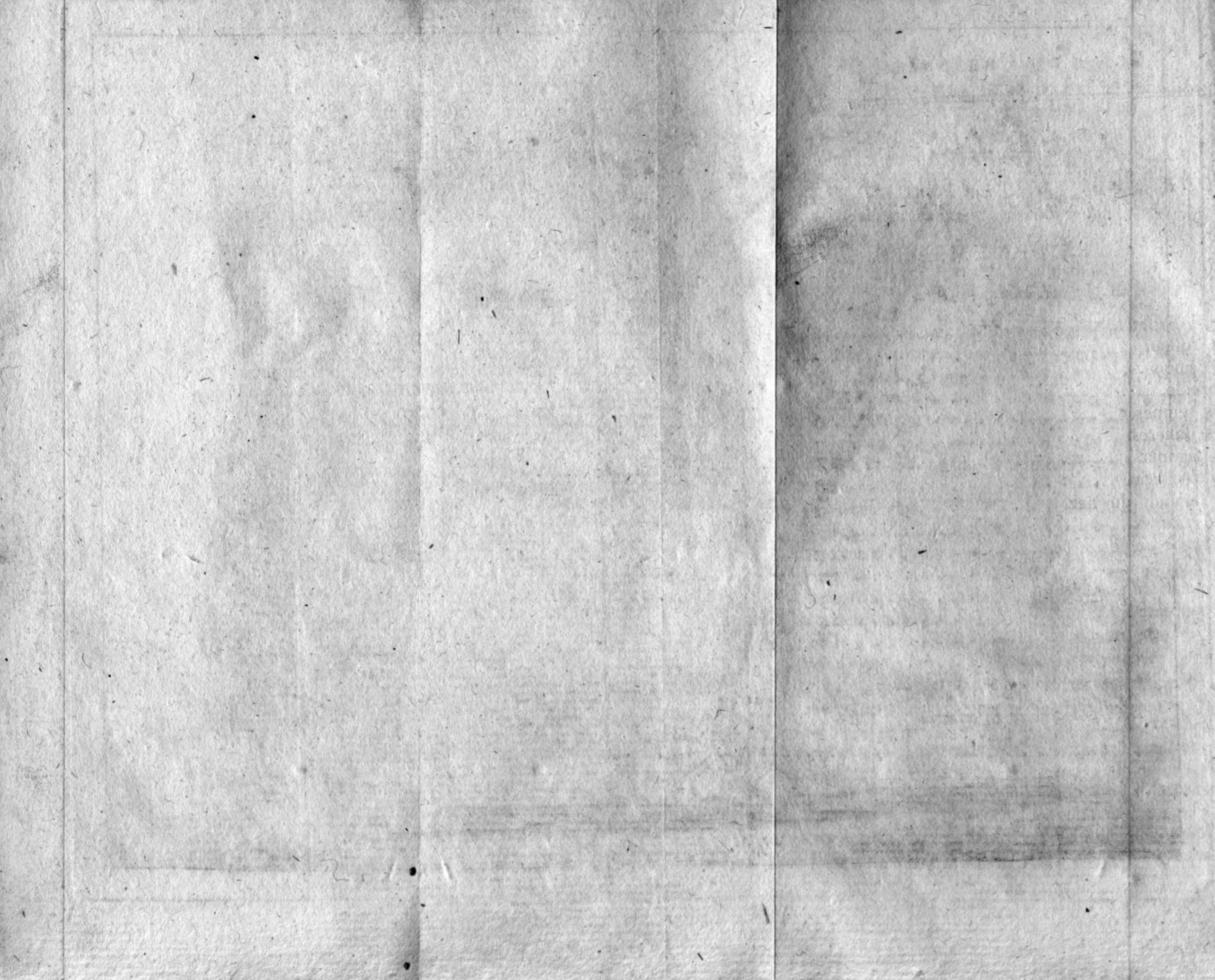
Le ventre est composé des reins, des flancs, de la verge & du fourreau dans les chevaux, & des mamelles dans les jumens.

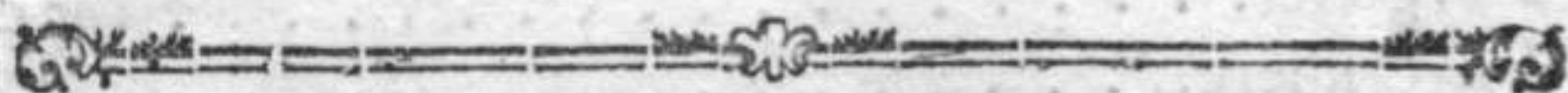
L'arrière-main comprend la croupe, les hanches, les fesses, le tronçon de la queue, le fouet de la queue, l'anus, le vagin dans les jumens, les aines, la cuisse, le plat de la cuisse, le grasset, la jambe, le jarret, la châtaigne, le canon, le boulet, le fanon, l'ergot, le paturon, la couronne, la muraille, la pince, les quartiers, les talons, la folle de la pince, la folle des talons, & la fourchette.

Pl. 1.

Fig. 2.







T A B L E

POUR SERVIR D'EXPLICATION
Aux chiffres du Tableau du Cheval.

FIGURE PREMIERE.

A. La mâchoire supérieure.

LE Front.	2
Le toupet.	3
La nuque.	4
L'oreille.	5
Les tempes.	6
Les falieres.	7
Le zigoma.	8
Le chanfrein.	69
Le conduit du nez.	9
Les naseaux.	10
Le grand angle de l'œil.	11
Le petit angle de l'œil.	12
La paupiere supérieure.	13
La paupiere inférieure.	14
Le bout du nez.	15
La levre supérieure.	16
La bouche.	17

B. La mâchoire inférieure.

La joue.	18
La ganache.	19
L'angle de la mâchoire inférieure.	20
Les glandes parotides ou avives.	21
La levre inférieure.	22
Le menton.	23

Le gosier.	25
La crinière.	26
L'encolure.	27
Le col.	28
La fossette.	29
L'étendue du poitrail.	30
La partie majeure du poitrail.	31
L'étendue de la situation de l'épaule.	32
L'étendue du bras.	33
L'articulation du bras avec l'épaule.	34
Le coude.	35
L'avant-bras.	36
L'articulation du bras avec l'avant-bras.	37
La châtaigne.	38 & 38
Le genou.	39
Le canon.	40
Le tendon , appelé vulgairement nerf.	41
Le boulet.	42 & 42
Le paturon.	43 & 43
La partie postérieure du boulet.	44 & 44
Le fanon.	45
L'ergot.	46 & 46
Le paturon.	47 & 47
Le fabot.	48 & 48
Muraille de la pince.	49 & 49
Murailles des quartiers.	50 & 50
Murailles des talons.	51 & 51
Le garrot.	52
Le dos.	53
Les reins.	54
Les côtes.	55 & 55
Le bas - ventre.	56
Les flancs.	57 & 57
La partie inférieure du poitrail.	58
La croupe.	59
Le fourreau.	60
	La

GUIDE DU MARÉCHAL. 5

La fesse.	61 & 61
La cuisse.	62 & 62
La jambe.	63 & 63
Le grasset.	64
Le jarret.	65
La pointe du jarret.	66
Le tronçon de la queue.	67
Le fouet de la queue.	68

FIGURE II.

Les poils qui environnent l'orbite.	1
La paupiere supérieure.	2
Les cils de la paupiere supérieure.	3
Le grand angle.	4
La caroncule lacrymale.	5
L'onglet.	6
La paupiere inférieure.	7
Les cils de la paupiere inférieure.	8
Le petit angle.	9
La cornée transparente.	10
La cornée opaque.	11

DE LA DIFFÉRENCE DES POILS

Et des marques naturelles des Chevaux.

Il n'est personne qui ne connoisse les poils du cheval, ainsi je ne les définirai point; & sans m'arrêter à leur origine, leur structure & leur accroissement, je passerai à la variété de leur couleur. Pour la désigner on se fert du terme de poil, c'est un usage établi; au lieu de dire qu'un cheval est de telle couleur, on dit, il est de tel poil ou de telle robe.

Les poils se divisent en simples & en composés. Les simples sont ceux qui ont la même couleur,

c'est-à-dire, une couleur uniforme ; les poils composés sont ceux qui sont de différentes couleurs.

Je commence par le cheval bai ; le poil bai est celui qui approche de couleur d'une châtaigne ; c'est un poil très-commun ; ses nuances varient beaucoup ; on en distingue de plusieurs espèces, le bai clair, le bai doré, le bai sanguin, le bai à miroir, le bai châtain & le bai brun.

Le bai brun est précisément un poil noir, mal teint ; le cheval a des marques rouges au nez ; aux flancs & au bas des fesses, & l'on dit alors, marqué de feu.

Le bai châtain est de la couleur de la châtaigne.

Le bai à miroir ou mirouetté, se connoît à des marques plus claires & plus brunes, qui se trouvent sur le dos & sur la couronne du cheval, & qui forment, pour ainsi dire, des ondes sur le reste du poil ; il y a certains chevaux noir-jais, certains chevaux gris, sur qui on observe ces sortes de marques ; ce qui contribue beaucoup à la beauté de leur robe.

Le bai sanguin approche de la couleur de la cérise ou de l'écarlate.

Le bai doré tire sur le jaune.

Le bai clair ou peu foncé.

Le poil alfan est celui qui tire sur le roux ou sur la canelle. Il en est de plusieurs sortes : l'alfan clair est blond ou doré ; lorsque les crins sont blancs ou de la même couleur, on l'appelle alfan poil de vache ; alfan lavé, quand le poil est pâle & non roux. L'alfan brûlé est obscur & brun, les extrémités & les crins sont noirs ; il y en a qui ont les crins & la queue blanche. L'alfan cérise est le plus roux de tous.

Le poil gris est un mélange de blanc & de noir ; ce poil varie aussi beaucoup. On le distingue en gris

pommelé , qui se reconnoît à de grandes marques blanches & noires ; moins foncées que le reste du poil , parfemées sur le corps & sur la croupe ; en gris brun , lorsqu'il y a plus de noir que de blanc , & qu'il y a moins de blanc que de gris sale. Plusieurs chevaux de ce dernier poil ont les crins blancs & en font d'autant plus agréables. S'il se trouve du poil bai parmi les gris , on l'appelle gris vineux ou sanguin. Le fond du poil est-il d'un blanc luisant mêlé d'un gris vif , on l'appelle gris argenté ; apperçoit-on par-tout le corps un grand nombre de petites taches rouges ou noires , parfemées assez régulièrement sur un poil blanc , on appelle ce poil , gris truité , tigré ou moucheté ; approche-t-il de la couleur d'une grive , on l'appelle gris tourdille & gris étourneau s'il est de la couleur de cet oiseau.

Le gris fouris ressemble à la peau de cet animal. Il y en a qui ont les jambes & les jarrets rayés de noir ; d'autres ont seulement une grande raie sur le dos ; quelques-uns ont les crins plus ou moins noirs , ainsi que la queue.

L'isabelle est un poil plus jaune que blanc ; ses nuances varient ; elles sont plus claires ou plus foncées , il y en a qui ont les crins & les extrémités noires , & une raie noire le long du dos , comme les mulets.

Le foupe-de-lait est un poil plus blanc que jaune , mais qui participe de ces deux couleurs.

Le poil louvet , ainsi nommé de la ressemblance qu'il a avec celui des loups , est un isabelle roux mêlé avec un isabelle plus foncé ; quelques-uns des chevaux de ce poil est une raie noire sur le dos , & ont les extrémités noires.

Le poil de cerf ressemble assez au poil de cet animal ; c'est une couleur fauve ; ces fortes de chevaux ont souvent une raie noire , de même que les extrémités & les crins.

Le poil pie est un fond blanc mêlé de grandes taches de poil noir, alfan ou bai, ce qui fait appeler le cheval, pie noir, pie alfan, pie bai.

Le poil gris, mêlé de taches bleuâtres, est celui qu'on appelle porcelaine, parce que ce poil approche de la couleur de ces sortes de vases.

Les chevaux dont le poil est exactement d'une même couleur, sans aucun mélange, ni marque d'aucune autre, sont appelés zains.

Si on apperçoit du poil blanc, semé ça & là, sur quelqu'endroit du corps, sur-tout aux flancs des chevaux noirs, bais, ou alfans, on les appelle rubicans.

Le poil mêlé de blanc, gris & bai, s'appelle rouan; si le poil bai est plus vif, plus doré & en plus grande quantité, pour lors c'est un rouan vieux, & si le cheval a les extrémités & la tête noire, on le nomme cap de more.

Le poil blanc; il y a des chevaux qui naissent avec ce poil, & d'autres qui deviennent blancs par la vieillesse, ce qui est ordinaire aux chevaux gris.

Le poil noir; il y en a de deux sortes: l'un mal teint, parce qu'on y apperçoit une couleur roussâtre; l'autre noir-jais ou jayet, celui-ci est plus foncé & d'un très-beau noir, mais le premier est le plus commun.

Il faut convenir qu'il est difficile de faire sentir la différence de ces couleurs; l'usage & l'œil en apprennent plus que toutes les définitions qu'on pourroit en donner.

Les marques naturelles des chevaux, sont l'étoile ou la pelotte, l'épi, le chanfrein & la balfane.

L'étoile ou la pelotte, est une marque blanche placée au-dessus des yeux, sur le front du cheval.

L'épi ou molette, est un poil rebrouffé ou tourné

à contre sens , ou bien une espece de poil frisé.

L'épée romaine, est un épi ou molette assez rare , elle est placée le long & au-dessus de l'encolure ; elle se trouve quelquefois d'un seul côté , quelquefois des deux.

Le cheval qui a le chanfrein blanc , est celui qui a le devant de la tête , depuis les yeux jusqu'au nez recouvert de poils blancs , on l'appelle belle-face. Si le blanc descend jusques sur la lèvre supérieure , on dit que le cheval boit dans son blanc.

La balsane , est une marque blanche sur les jambes du cheval , autour du canon ou d'une partie seulement.

Le cheval balsan , est celui qui a une ou plusieurs jambes blanches.

Si , à l'endroit où le poil blanc se termine , on apperçoit des irrégularités en forme de scie , c'est une balsane dentelée , & si elle est mouchetée de noir , on l'appelle herminée.

Si le cheval a deux pieds blancs du même côté , on l'appelle travat ; & s'il a les deux pieds blancs , l'un de devant & l'autre de derriere & d'un côté opposé , on l'appelle trastravat.

De la Connoissance de l'Age du CHEVAL.

Le moyen le plus sûr & le plus particulier de connoître l'âge du cheval , c'est l'inspection des dents.

Les dents sont , comme tout le monde fait , ces petits os qui garnissent le bord alvéolaire des deux mâchoires. Ce sont les parties les plus blanches & les plus dures du squelette.

Elles sont au nombre de quarante dans les chevaux , & de trente-six dans les jumens ; elles sont logées dans des cavités appellées alvéoles , comme des chevilles dans des trous.

On les divise en incisives , en crochets & en molaires ou machelieres ; les premieres se divisent en dents de la pince , en mitoyennes & en coins ; chaque machoire a deux dents de la pince , deux dents mitoyennes , deux coins , deux crochets & douze machelieres.

Chaque dent se divise en deux parties , savoir , le corps & la racine ; le corps est la partie que l'on voit , & qui est séparée de la racine par un petit cercle presque insensible , où se termine la racine de la dent. La racine est deux tiers plus enchassée que le corps ; les dents de la pince & les crochets sont d'une figure pyramidale , & les molaires , carrées. Les dents de la pince & les crochets n'ont qu'une racine ; les dents molaires n'en ont qu'une de même ; mais elles se bifurquent , & paroissent former cinq à six petites racines ; à chaque racine se trouve un trou qui laisse passer une artere , une veine & un nerf pour la nourriture de la dent.

Formation des Dents.

Les dents dans leur premier état de formation , sont mucilagineuses , d'une couleur jaune , recouvertes par une forte membrane , qui , venant à s'ossifier , forme le commencement de la dent , de façon qu'elles se forment dans leur circonférence premierement & non pas dans leur centre , comme le disent quelques Auteurs. La partie de la dent qui se forme la premiere , est l'émail qui paroît être formé au bout de six semaines , & qui prend de l'accroissement & de la consistance vers le quatrieme mois , dans le ventre de la mere. Les dents étant en partie formées , restent enfermées dans leurs alvéoles jusques vers les dix ou douze premiers jours de la naissance du poulain ; pour lors la membrane

qui les revêt, se déchire, & il en paroît quatre, deux en haut & deux en bas, qui font les deux de la pince. Les mitoyennes paroissent un mois, six semaines après; les coins viennent trois ou quatre mois ensuite, plus ou moins; cela varie. Le cheval reste dans cet état jusqu'à l'âge de deux ans & demi, trois ans; pour lors les quatre premières dents de lait tombent & font place à quatre autres, qui s'appelle pareillement les pinces: à trois ans & demi, quatre ans, les mitoyennes tombent, & il en vient quatre autres, appellées de même mitoyennes: à quatre ans & demi, cinq ans, les coins tombent, & font place à quatre autres, nommées aussi les coins: ce qui forme les dents de cheval.

La différence qu'il y a entre les dents de lait & celles de cheval, est que les premières sont d'un blanc clair, qu'elles sont pleines, & que leur racine est creuse, au lieu que celles de cheval sont creuses au-dehors & pleines, & se terminent en pointe à leurs racines; à quatre ans & demi, assez souvent à cinq ans, les crochets percent; rarement percent-ils à trois ans & demi.

La connoissance de l'âge peut se tirer de toutes les dents; mais les coins & les crochets de la mâchoire inférieure, sont celles auxquelles on doit principalement s'attacher.

A cinq ans, les coins ne forment qu'un petit cercle d'émail en dehors; le dedans de la dent est plein de chair recouverte de la gencive: les crochets sont un peu élevés, & forment une pointe aigue. A cinq ans & demi, les coins paroissent se renverser en dedans, pour former la muraille interne de la dent, les crochets commencent à laisser appercevoir deux petites cannelures en-dedans. A six ans, la muraille de la dent est formée intérieurement ou presque formée, & la dent est creu

se ; sa muraille extérieure est sillonnée inégale. Le crochet se trouve formé à six ans & demi ; le coin commence à se remplir ; la muraille interne a pris plus d'épaisseur , ainsi que l'externe , les inégalités néanmoins subsistent ; les crochets , de même sont toujours aigus. Le cheval reste dans cet état , jusqu'à l'âge de sept ans & demi , huit ans : quelquefois à sept , les dents commencent à changer de forme ; les coins s'usent , ainsi que les autres dents ; le peu de vuide disparoît pour l'ordinaire , quoiqu'il y ait des chevaux qui les ont toujours creuses , ce que l'on appelle bégut ; les cannelures s'effacent , les gencives se retirent & font paroître la dent plus longue ; & comme si elle plongeoit en avant , le crochet s'émouffe & s'arrondit. Le tartre se met souvent aux dents : plus l'animal avance en âge , plus ces signes sont sensibles. L'usage de voir les chevaux fait assez connoître l'âge qu'ils ont , passé huit ans.





GUIDE DUMARÉCHAL.

PREMIERE PARTIE.

L'HIPPOTOMIE EN GÉNÉRAL.

LE Cheval est composé de parties dures & de parties molles ; les premières servent de base aux dernières.

Les parties dures sont les os ; les molles sont les chairs ; c'est à la connoissance de ces parties que l'on a donné le nom d'Hippotomie.

L'Hippotomie se divise en ostéologie & en farcologie.

L'ostéologie est la connoissance des os.

La farcologie est la partie de l'Hippotomie qui traite des parties molles.

La farcologie se divise en miologie ; en angéologie , en névrologie , en splanchnologie & en adénologie.

La miologie traite des muscles.

L'angéologie traite des vaisseaux.

La névrologie traite des nerfs.

La splanchnologie traite des visceres.

L'adénologie traite des glandes.



CHAPITRE PREMIER.

DE L'OSTÉOLOGIE.

L'Os est une partie blanche, solide & élastique, qui sert d'appui & de soutien aux autres parties du corps.

L'assemblage des os s'appelle squelette.

Le squelette est naturel ou artificiel. Naturel, quand les os sont attachés ensemble par leurs propres ligamens ; artificiels, lorsque les os sont attachés ensemble par des liens artificiels, comme le fil d'archal, &c.

On divise le squelette en tête, en tronc & en extrémités.

La tête comprend la mâchoire supérieure & la mâchoire inférieure.

Le tronc est composé de l'épine, du thorax & du bassin.

Les extrémités comprennent les jambes de devant & les jambes de derrière.

ARTICLE PREMIER.

De la Tête.

ON divise la tête en mâchoire supérieure & en mâchoire inférieure.

La mâchoire supérieure comprend le crâne & la face.

Le crâne est une boîte osseuse, formée par l'assemblage de onze os ; ces os sont les frontaux, l'occipital, les pariétaux, la partie écailleuse des temporaux, la partie pierreuse des temporaux, ou au-

trement appelée la roche , le sphénoïde & l'éthmoïde.

La face est composée de treize os , qui sont les os du nez , les os du grand angle , les os de la pommette , les os maxillaires supérieurs ou postérieurs , les os maxillaires inférieurs ou antérieurs , les os palatins & le vomer.

Tous ces os , ainsi que ceux du crâne , s'unissent entre eux dans les vieux chevaux , de façon que la mâchoire supérieure semble n'être formée que d'une seule pièce.

La mâchoire inférieure est formée de deux os dans les poulains , & d'un seul dans les vieux chevaux.

Chaque mâchoire est ornée de vingt dents.

Ces dents se divisent en dents incisives , en crochets , & en machelieres ou molaires.

Les incisives se divisent en pinces , en mitoyennes & en coins.

Les pinces sont au nombre de deux , elles sont situées en devant au milieu des autres.

Les mitoyennes sont au nombre de deux , une de chaque côté ; elles sont situées entre les coins & les pinces.

Les coins sont au nombre de deux , un de chaque côté.

Les crochets sont sur les côtés , éloignés des incisives & des machelieres , & sont au nombre de deux , un de chaque côté.

Les machelieres sont placées supérieurement , & sont au nombre de douze , six de chaque côté , & quelquefois treize.

Remarquez que les jumens n'ont ordinairement point de crochets ; je dis ordinairement , parce qu'il y a des jumens qui en ont.

Il se trouve encore entre les deux branches de

la mâchoire inférieure , un os qu'on appelle os hyoïde , c'est un os propre à la langue.

A R T I C L E S E C O N D.

Du Tronc.

LE tronc est composé de l'épine , du thorax & du bassin.

L'épine est une colonne osseuse , composée de trente-un os appellés vertébrés.

Les vertébrés se divisent en vertébrés du col ou cervicales , en vertébrés du dos ou dorsales , & en vertébrés des lombes ou lombaires.

Les vertébrés du col sont au nombre de sept ; celles du dos sont au nombre de dix-huit , & celles des lombes au nombre de six.

A l'extrémité de l'épine se trouve un os appellé os sacrum , il est composé de cinq pièces dans les poulains , & d'une seule dans les vieux chevaux.

La queue est formée de dix sept & quelquefois de dix huit os , dont les trois ou quatre premiers ressemblent aux vertébrés.

Le thorax est composé du sternum & des côtes.

Le sternum est une pièce en partie osseuse & en partie cartilagineuse , située à la partie inférieure du thorax , composée de six os dans les jeunes chevaux , & d'un seul dans les vieux.

Les côtes sont au nombre de trente six , dix-huit de chaque côté : on les distingue en vraies & en fausses.

Les vraies sont celles dont le cartilage répond au sternum.

Les fausses sont celles dont le cartilage va répondre au cartilage des vraies côtes.

Le bassin est formé de six os, trois de chaque côté, ces os sont l'ileum en devant, l'ischium postérieurement & le pubis inférieurement : ces trois os ne forment qu'une piece dans les vieux chevaux.

ARTICLE TROISIEME.

Des Extrémités.

LES jambes de devant & celles de derriere forment les extrémités.

La jambe de devant, est composée de l'épaule, du bras, de l'avant-bras, du genou, du canon, du boulet, du paturon, de la couronne & du pied.

L'épaule, est composée d'un seul os plat, appelé *paleron* ou *omoplate*.

Le bras est formé d'un seul os, appelé *humerus*.

L'avant-bras est formé de deux os appellés, l'un *cubitus* ou coude, l'autre *radius* ou rayon, ces deux os ne forment plus qu'un seul os, dans les chevaux de huit ou neuf ans.

Le genou, est formé de six os, de figure irréguliere, qui n'ont point de nom particulier. Derriere le genou, se trouve un os concave, hors de rang, que j'appelle *os crochu*.

Le canon est formé de trois os : l'un antérieur, & le plus considérable se nomme os du *canon*; les deux autres sont placés postérieurement, & ont la forme d'un stilet; je les appelle, à raison de leur figure, *os stiloïdes*.

Le boulet, est formé de deux petits os triangulaires : situés derriere l'os du canon, à sa partie inférieure; ces deux os ont à-peu-près le même usage que la rotule.

Le paturon, est formé d'un seul os, appelé os du *paturon*.

La couronne, est formée d'un seul os, appelé os *coronaire*.

Le pied est formé de deux os, de l'os du pied & de l'os de la noix.

Des extrémités postérieures,

La jambe de derriere, est composée de la cuisse, du grasset, de la jambe, du jarret, du canon, du boulet, du paturon, de la couronne & du pied.

La cuisse est formée d'un seul os, nommé *femur*.

Le grasset est formé d'un petit os, nommé os quarré ou rotule.

La jambe est formée de deux os, dont un plus considérable est nommé *tibia*, & l'autre plus petit, situé à côté, est appelé peroné.

Le jarret, est formé de six os, dont deux plus considérables sont nommés, l'un, l'os du *Jarret*, l'autre l'os de la *poulie*. Les quatre autres n'ont point de nom particulier.

Le reste de la jambe de derriere, est semblable à celle de devant. Le canon, est formé de trois os; le boulet de deux; le paturon d'un seul; la couronne d'un seul, & le pied de deux, de même que dans les extrémités de devant.

Si l'on veut savoir combien il y a d'os dans le squelette du cheval, il est facile de s'en instruire.

Il y en a 24, à la tête.

87, au tronc.

82, aux extrémités.

Ce qui fait 193.

Et si l'on veut compter les quarante dents, les quatre cornets du nez & les huit osselets de l'ouïe, le nombre se montera à 245.

ARTICLE QUATRIEME.

Des os en général.

IL y a cinq choses à considérer dans les os en général ; leur conformation , leur substance , leur usage , leur connexion & leur mouvement.

De la Conformation.

On entend par conformation , tout ce qui paroît extérieurement sur la surface de l'os , sans le casser , comme la couleur , la figure , les éminences & les cavités.

La couleur des os est rouge dans les poulains , & blanche dans les chevaux.

Quand à la figure , les uns sont ronds , les autres plats , les autres larges ; il y en a de longs , de quarrés , il y en a d'une figure irréguliere.

De leur Volume.

A l'égard du volume , les uns sont gros , les autres petits , les autres sont épais , les uns ont beaucoup d'étendue ; les autres n'en ont que très-peu.

De leur Eminence.

Les éminences , sont des élévations plus ou moins considérables que l'on remarque sur la surface des os.

Il y en a de deux sortes ; les unes se nomment apophises , les autres épiphises.

Les apophises sont des éminences qui ne sont qu'un même corps avec l'os.

Les épiphises sont des éminences soudées avec

l'os, de manière qu'on peut les en séparer ; elles ne se trouvent que dans les poulains ; dans les chevaux, elle ne font qu'un même corps avec l'os, dont elles font inséparables.

Les apophyses prennent différens noms, à raison de leur figure, de leur situation & de leur usage ; à raison de leur figure, on les appelle tête, condile, tubérosité, crête & épine.

La tête, est une petite éminence, qui a une figure arrondie.

Le condile, est une tête aplatie.

La tubérosité, est une saillie raboteuse.

La crête est une éminence en dos d'âne.

L'épine est une éminence qui forme une pointe.

On les appelle encore stiloïdes, lorsqu'elles ressemblent à un stilet, mastoïdes, lorsqu'elles ressemblent à un mammelon, &c.

A raison de leur situation, on les appelle transverses, obliques & épineuses.

Il n'y a que le grand & le petit trochantier du fémur qui tirent leur nom de leur usage.

De leur Cavité.

On entend par cavité, tout enfoncement dans l'os.

Les cavités sont de plusieurs sortes, les unes servent à loger la moëlle ; les autres servent aux articulations, & les autres n'ont point d'usage déterminé.

Les cavités de la moëlle, sont de deux sortes. Les unes sont de grands enfoncemens qui servent à loger le corps de la moëlle, telles sont celles des os longs ; les autres sont des porosités médullaires, qu'on trouve sur-tout à l'extrémité des os longs ; elles sont formées par un tissu de fibres osseuses ; on appelle ce tissu *meditullium* dans les os du corps, & *diploë* dans les os du crâne.

Les

Les cavités qui servent aux articulations, s'appellent *cotiloïdes*, *glenoïdes*, *rainure* & *alvéole*. Ce cotiloïdes, lorsqu'elles sont profondes & larges, ressemblent à un gobelet.

Glenoïdes, lorsqu'elles n'ont pas assez de largeur & de profondeur pour mériter le nom de cotiloïde.

La rainure est une espece de fillon dans l'os, qui sert à l'articulation.

L'alvéole est une cavité étroite & profonde, dans laquelle les dents sont logées.

Les cavités qui n'ont point d'usage déterminé, sont la fosse, l'échancrure & le trou.

La fosse est une cavité borgne, qui n'a point de sortie.

L'échancrure est une entaille dans l'os.

Le trou est une cavité qui perce l'os de part en part.

La fosse est de deux sortes; la fosse proprement dite, & le sinus.

La fosse proprement dite est une cavité, dont l'ouverture est plus grande que le fond.

Le sinus est une cavité dont l'entrée est plus étroite que le fond; telle est celle des sinus maxillaires, frontaux & sphénoïdaux, &c.

L'échancrure est de deux sortes, l'une s'appelle *felure*, & l'autre *goutiere*.

La *felure* est une espece de fente.

La *goutiere* est un demi canal creusé dans un os.

Il y a quatre sortes de trous, le trou proprement dit, le conduit, la *sinuosité* & la fente.

Le trou est une ouverture qui perce tout de suite l'os.

Le conduit est un trou qui fait un chemin considérable dans l'os.

La *sinuosité* est un conduit tortueux & oblong.

La fente est un trou long & étroit.

De la substance des Os.

Les os sont composés de fibres extrêmement ferrées , & étroitement unies les unes avec les autres ; c'est de cette étroite union entr'elles que résulte leur dureté & leur solidité.

Le corps de l'os est toujours plus solide que les extrémités ; les fibres qui composent l'os partent du centre vers la circonférence dans les os plats , & s'étendent du milieu vers les extrémités dans les os longs.

Les os en général sont composés de trois substances, de la substance compacte , de la substance reticulaire & du tissu spongieux.

La substance compacte forme le corps de l'os.

La substance reticulaire est un tissu de fibres osseuses qui occupent les grandes cavités des os longs , pour servir de soutien à la moëlle.

Le tissu spongieux est un entrelacement de fibres osseuses qui se trouve à l'extrémité des os longs , on l'appelle *medullium* dans les os du corps , & *diploë* dans les os du crâne comme je l'ai dit ci-dessus.

Des Cartilages.

Les os avec mouvement sont enduits à leur extrémité d'une substance blanchâtre , unie & polie , qu'on appelle Cartilage. Leur usage est de garantir les os du frottement , d'en empêcher l'écornement , & de faciliter le mouvement des articulations.

Du Périoste.

Les os sont revêtus d'une membrane fine & blanchâtre , d'un tissu fort ferré , qu'on appelle Périoste.

Le Périoste recouvre tous les points de la surface de l'os , excepté à l'insertion des tendons ,

dans les surfaces articulaires , & dans la partie extérieure des dents ; par-tout ailleurs on trouve le Périoste : à la tête on l'appelle Pericrâne.

Les os sont percés d'une infinité de trous presque imperceptibles , pour donner passage aux vaisseaux sanguins & lymphatiques , qui vont se distribuer dans la substance des os & de la moëlle.

Usage des Os.

Les os forment la charpente du corps du cheval , & servent de soutien & de base aux parties molles. C'est leur principal usage : mais il y en a qui ont des usages particuliers : les uns servent de levier comme la rotule : les autres servent de boîte & de défense aux parties molles , comme les os du crâne , les côtes ; d'autres de poulie , comme les os sesamoïdes du boulet , &c.

De la Connexion des Os.

On entend par connexion la manière dont les os sont liés ou soudés ensemble ; la première s'appelle *articulation* : la seconde s'appelle *symphise*.

L'articulation est avec mouvement , ou sans mouvement.

L'articulation avec mouvement est de quatre sortes ; l'articulation de genou , l'articulation de charnière , l'articulation de pivot , & l'articulation de coulisse.

L'articulation de genou , lorsqu'un os est reçu dans une cavité avec mouvement en tout sens. Telle est celle de l'humerus avec l'omoplate , ou celle du femur avec les os innominés.

L'articulation de charnière , lorsqu'elle se fait avec flexion & extension ; telle est celle de l'avant-bras avec le bras.

L'articulation du pivot , lorsqu'une éminence est reçue dans une cavité , au milieu de laquelle elle tourne ; telle est celle de la première vertèbre du col avec l'apophyse odontoïde de la seconde vertèbre du col.

L'articulation de coulisse : lorsqu'un os glisse sur un autre de devant en arrière , ou de haut en bas ; telle est celles des vertèbres entr'elles , ou de la rotule sur les condyles du femur.

De l'Articulation sans mouvement.

Elle est de quatre espèces , la future , l'harmonie l'enchaînement & la gomphose.

On l'appelle future , lorsque deux os s'entrelaçaient ensemble , par des espèces de dents , comme les os pariétaux.

Harmonie , lorsqu'une surface est appliquée sur l'autre , sans dentelure ; telle est celle de l'os du palais avec l'os maxillaire.

Enchaînement , quand un os est enchassé dans un autre ; c'est ainsi que le bec du sphénoïde est enchassé dans le vomer.

Gomphose , lorsqu'un os s'implante dans un autre , comme les dents dans leurs alvéoles.

De la Symphise.

La symphise , est la manière dont deux os sont soudés ensemble , par le moyen d'un cartilage ou d'un ligament ; c'est ainsi que les deux os de la mâchoire inférieure sont soudés ensemble dans les chevaux , par le moyen d'un cartilage qui s'ossifie avec le tems.

Des Ligamens.

Les articulations avec mouvement , se font par le moyen de liens d'un tissu ferré , blancs & élastiques , qu'on appelle ligamens.

Les principaux ligamens sont les latéraux, les capsulaires, les croisés, les suspenseurs, les annulaires & les intermédiaires.

Les ligamens latéraux sont des cordons ligamenteux, situés aux côtés des articulations de charniere.

Les capsulaires sont des especes de vessie, qui enveloppent toute l'articulation; ces ligamens sont seuls pour l'articulation de l'humerus avec l'omoplate, & se trouvent à toutes les articulations de charnieres & de genou, accompagnées de latéraux.

Les ligamens croisés sont des cordons ligamenteux, qui passent les uns sur les autres; on les trouve à l'articulation du fémur avec le tibia, entre les deux os.

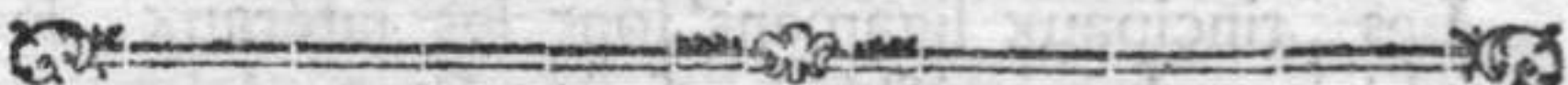
Les ligamens suspenseurs sont ceux qui tiennent les os suspendus, comme celui qui se trouve dans la cavité contiloïde des os innominés, qui soutient le fémur.

Les ligamens annulaires sont ceux qui contiennent des tendons & font les fonctions d'anneau; tel est celui du jarret, qui laisse passer le tendon extenseur de l'os du pied; tel est le ligament annulaire commun qui est derriere le genou.

Les ligamens intermédiaires sont ceux qui se trouvent entre deux os; tels sont ceux qui unissent le corps des vertebres entr'eux.

De la Synovie.

On trouve aux recoins de toutes les articulations avec mouvement, de même qu'aux parois internes des ligamens capsulaires, des glandes qui filtrent une liqueur gluante, jaunâtre & visqueuse, comme le blanc d'œuf; on appelle cette liqueur synovie: son usage est de lubrefier la surface des os, afin de rendre le mouvement plus aisé & d'empêcher l'érosion des os.



CHAPITRE SECOND.

DE LA SARCOLOGIE.

ARTICLE PREMIER.

De la Myologie.

LA partie de l'Hippotomie qui traite des muscles, s'appelle myologie.

Le muscle est un organe destiné à exécuter tous les mouvemens du corps. Il est composé de petits faisceaux de fibres joints ensemble par une membrane commune qu'on appelle tissu cellulaire. Ce tissu s'insinue dans tous les interstices de paquets de fibres & leur sert d'enveloppe.

On considère dans le muscle la partie charnue & la partie tendineuse.

La partie charnue forme le corps du muscle; elle est parsemée du vaisseau sanguin; c'est ce qui lui donne la couleur rouge.

La partie tendineuse forme l'extrémité du muscle, on l'appelle *tendon*; elle paroît n'avoir que des vaisseaux lymphatiques, c'est ce qui lui donne la couleur blanche.

On distingue dans le muscle le commencement, le milieu & la fin. Les Anciens appelloient le commencement, la tête du muscle; le milieu, le ventre, & la fin la queue.

On distingue encore le point fixe & le point mobile.

Le point fixe est celui qui est attaché à la partie qui a plus de résistance & moins de mobilité.

Le point mobile est celui qui est attaché à la par-

tie qui a plus de mobilité, & moins de résistance. Ainsi c'est la fixité ou la mobilité de la partie à laquelle le muscle est attaché, qui détermine le point fixe & le point mobile du muscle.

Différences.

Il y a des muscles qui n'ont point de tendon; il y en a qui n'en ont qu'un, d'autres en ont deux, d'autres en ont trois & même quatre.

Les muscles souffrent plusieurs différences, à raison de leur figure. Ils sont droits, quarrés, triangulaires, spiraux, orbiculaires, rhomboïdaux, penniformes, glomiformes, &c.

Il y a beaucoup de muscles droits, orbiculaires & rhomboïdaux, peu de spiraux; il n'y a que le cœur de glomiforme.

A raison de leur figure on les appelle *biceps*, lorsqu'ils ont deux têtes, ou deux principes; *triceps*, lorsqu'ils en ont trois.

Il n'y a point de différence entre les muscles, par rapport à leur composition; ils sont tous composés de paquets de fibres enveloppées d'un tissu cellulaire.

Le tendon est composé d'autant & des mêmes fibres que le corps du muscle; mais les fibres du tendon sont plus déliées & plus ferrées; on n'y apperçoit point de vaisseau sanguin; lorsque l'injection paroît dans les vaisseaux du tendon, c'est qu'elle a pénétré dans les vaisseaux lymphatiques.

Lorsque le tendon s'épanouit, on l'appelle *aponevrose*.

Les muscles sont capables de trois sortes de mouvemens, du mouvement élastique, du mouvement musculaire & du mouvement tonique.

Le mouvement élastique, c'est la propriété qu'ont les fibres de se rétablir dans leur état, lorsqu'elles ont été distendues.

Le mouvement musculaire c'est la propriété qu'ont les fibres charnues de se raccourcir.

Le mouvement tonique est un diminutif du mouvement musculaire, c'est la propriété que les fibres ont de se froncer, lorsqu'elles sont piquées ou irritées.

Usage du Muscle.

L'usage du muscle est de mouvoir toutes les parties du corps. Les uns servent à mouvoir les parties dures, c'est-à-dire, les os; les autres servent à mouvoir les parties molles; tels sont les muscles des yeux, des paupières, des oreilles, des lèvres, du sphincter, de l'anus, &c. Les autres servent à mouvoir les fluides, comme le cœur.

A R T I C L E S E C O N D.

De l'Angiologie.

L'ANGIOLOGIE est la partie de l'Hippotomie qui traite des vaisseaux.

Les vaisseaux sont des canaux qui servent à contenir les liqueurs qui circulent dans le corps du cheval.

Ces vaisseaux sont communs ou propres, les communs ont différens noms, à raison des différentes liqueurs qu'ils contiennent, & à raison de leurs fonctions.

A raison des liqueurs qu'ils contiennent, on les appelle sanguins, lymphatiques & aériens.

A raison de leurs fonctions, on les appelle sécrétoires, excrétoires, absorbans, &c.

Les vaisseaux sanguins sont les vaisseaux destinés à la circulation du sang; ils sont de deux sortes, les artères & les veines.

Les arteres sont les vaisseaux qui reçoivent le sang du cœur, pour le distribuer dans toutes les parties du corps.

Les veines sont les vaisseaux qui rapportent au cœur le sang des arteres

Les vaisseaux lymphatiques sont des vaisseaux blancs, destinés à la circulation de la lymphe.

Ces vaisseaux sont aussi distingués en arteres & en veines ; les arteres portent la lymphe, & les veines la rapportent.

Les vaisseaux aériens sont les vaisseaux qui contiennent l'air de la respiration ; il n'y en a que dans les poumons.

Les vaisseaux sécrétoires sont des canaux destinés à séparer du sang quelque liqueur particulière.

Les vaisseaux excrétoires sont des canaux destinés à recevoir les liqueurs qui ont été séparées du sang par les vaisseaux sécrétoires.

Les vaisseaux absorbans sont de petits tuyaux destinés à repomper certaines humeurs.

Les vaisseaux propres sont les vaisseaux de chaque humeur particulière, comme de la salive, de la mucoosité du nez, du suc intestinal, du chyle, de l'urine, de la transpiration, &c.

Je ne m'arrête pas ici à détailler chaque vaisseau, parce que j'aurai occasion d'en parler dans la Splanchnologie & dans l'Adénologie.

ARTICLE TROISIEME.

De la Névrologie.

LA Névrologie est la partie de l'Hippotomie qui traite des nerfs.

Les nerfs sont des cordons blancs, destinés à

porter le fluide animal dans toutes les parties du corps.

Les nerfs viennent de la moëlle allongée & de la moëlle de l'épine, & vont se distribuer dans toutes les parties du corps.

Ils sont composés de filets, où l'on ne voit point de cavité ; mais il est probable qu'ils sont creux, ou du moins disposés de façon à laisser couler les esprits animaux.

On considère dans les nerfs leurs enveloppes, les ganglions, les plexus, & leur communication entr'eux.

Les enveloppes des nerfs sont les mêmes que celles du cerveau, c'est-à-dire, des productions de la dure mere & de la pie-mere, qui accompagnent les nerfs jusqu'à leur dernière division.

Les ganglions sont de petites éminences ou de petites tubercules dans les nerfs.

Les plexus sont des divisions des nerfs qui forment des entrêlacements singuliers.

Les communications des nerfs se font par le moyen des branches d'un nerf qui vont se réunir avec celles d'un autre ; c'est par-là qu'on explique la sympathie.

L'usage des nerfs est de donner le mouvement & le sentiment à toutes les parties.

ARTICLE QUATRIÈME.

De la Splanchnologie.

LA Splanchnologie est la partie de l'Hippotomie qui traite des visceres.

Les visceres sont des organes plus ou moins considérables par leur volume, renfermés dans quelque cavité considérable du corps, & destinés à quelque fonction particulière.

On distingue trois cavités dans lesquelles les visceres sont enfermés : la tête , la poitrine & le ventre. Les Anciens les appelloient ventre supérieur , ventre moyen & ventre inférieur.

Ces cavités ou ces trois ventres ont des parties, ou de tégumens communs , qui sont l'épiderme, la peau & la membrane graisseuse.

De l'Epiderme.

L'Epiderme est une pellicule très-fine , qui recouvre toute l'habitude du corps ; elle s'élève lorsqu'on met quelque chose de chaud sur la peau du cheval , forme de vessies ; elle est insensible.

De la Peau.

Il n'est pas nécessaire de dire ce que c'est que la peau ; tout le monde le fait assez ; elle est composée de fibres tendineuses disposées en tout sens, & d'un tissu extrêmement ferré : elle est fort épaisse en certains endroits , comme à la criniere , sur le dos , au jarret , à la queue , au boulet , &c. elle est fort mince dans d'autres , comme aux lèvres , aux paupieres , &c.

Quoiqu'elle ne soit percée que dans quelques endroits d'une maniere sensible, elle est cependant percée d'une maniere imperceptible dans toute son étendue , pour donner passage aux poils , & à la matiere de la sueur & de la transpiration. Elle a des vaisseaux sanguins, des vaisseaux lymphatiques, des nerfs & des glandes ; elle est très-sensible.

De la Membrane Graisseuse.

La membrane graisseuse , n'est autre chose que le tissu cellulaire dont j'ai parlé ci-dessus. Ce tissu cellulaire est composé d'une infinité de vésicules

adossées les unes aux autres , destinées à contenir la graisse , qui est la crème du chyle , ou une huile figée qui vient du sang.

Du Ventre supérieur ou la Tête.

La tête a des parties contenantes & des parties contenues. Les parties contenantes sont les tégumens communs & les os du crâne. Les parties contenues sont les membranes du cerveau , le cerveau , le cervelet , & la moëlle allongée.

Les principales membranes du cerveau sont au nombre de deux , l'une s'appelle dure-mere , & l'autre pie-mere.

La dure-mere , appelée aussi péricrâne interne , c'est une membrane qu'on voit , dès qu'on a ouvert le crâne ; elle est fortement attachée à toute la surface interne du crâne : elle se replie à la partie antérieure , supérieure & moyenne du crâne , & forme une séparation qu'on appelle la faux de la dure-mere ; cette faux s'enfonce assez avant dans la substance du cerveau , & le partage en deux parties égales. A la partie antérieure de la faux sous l'articulation des os pariétaux , il y a un canal qui reçoit tout le sang du cerveau , on l'appelle *sinus longitudinal* ; cette membrane forme plusieurs autres sinus dans son étendue.

Dans sa partie supérieure , elle forme une espece de plancher , qu'on appelle *tente du cervelet* ; elle enveloppe toute la substance du cerveau , du cervelet & de la moëlle allongée , & se prolonge hors du cerveau pour accompagner les nerfs.

La seconde membrane est la pie-mere ; on la sépare aisément de la dure-mere : elle est beaucoup plus mince : elle s'enfonce dans toutes les anfractuosités du cerveau & du cervelet.

Du Cerveau.

Le cerveau est un organe mol qui remplit la plus grande partie du crâne ; il se divise en deux hémisphères : chaque hémisphère se divise en trois lobes , en lobe supérieur , en lobe moyen & en lobe inférieur.

Le cerveau est composé de deux substances ; l'une extérieure , grisâtre , nommée *corticale* ou *centrée* ; l'autre intérieure , blanche , nommée *medullaire*.

En séparant les deux hémisphères , on voit au-dessous un corps blanc , qu'on appelle corps calleux : on remarque dans le cerveau plusieurs éminences & plusieurs cavités , dont je ne fais pas ici la description , pour ne pas sortir des bornes que je me suis prescrites dans cet abrégé.

Du Cervelet.

Le cervelet est situé au-dessus du cerveau , & un peu en arrière : il est enveloppé des mêmes membranes que ce viscere , & il est composé , comme lui , de la substance *corticale* , & de la substance médullaire ; mais ces deux substances sont plus fermes dans le cervelet que dans le cerveau : il est beaucoup plus sensible que le cerveau. On y remarque plusieurs éminences , & sur-tout des prolongemens qui partent de sa substance pour aller former , avec de pareilles productions du cerveau , la moëlle allongée.

De la Moëlle.

La moëlle allongée est placée au-dessous du cerveau & du cervelet ; elle s'étend depuis la partie moyenne du cerveau , jusqu'au trou occipital. C'est une production de la substance médullaire du cerveau & du cervelet. C'est de la moëlle allongée que

partent de petits cordons blancs, qui sont les dix paires de nerfs qui viennent de la tête, & qui vont se distribuer dans différentes parties du corps.

L'usage du cerveau & du cervelet, est de filtrer une liqueur très-subtile, appelée esprit animal, qui est distribuée, par le moyen des nerfs, dans toutes les parties du corps, pour leur donner le mouvement & le sentiment.

La moëlle allongée, à la sortie du crâne, prend le nom de moëlle épinière; celle-ci s'étend depuis le trou occipital, jusqu'à la queue, passant sur le corps de chaque vertebre, qui toutes ensemble forment le canal vertébral.

La moëlle de l'épine, qui s'étend depuis le trou occipital, jusqu'à la première vertebre du dos, s'appelle moëlle cervicale. Celle qui s'étend depuis la dernière vertebre cervicale, jusqu'à la première vertebre des lombes, s'appelle *dorsale*: celle qui occupe l'espace des vertebres des lombes, s'appelle lombaire; celle qui occupe le canal de l'os sacrum, s'appelle sacrée. Ces différentes portions fournissent dans leur trajet des cordons blancs, plus ou moins gros, qui sont autant de nerfs.

La moëlle cervicale fournit de chaque côté sept nerfs qui se réunissent & forment les nerfs brachiaux qui vont se distribuer aux jambes de devant.

La moëlle épinière du dos fournit dix-huit nerfs de chaque côté.

La moëlle épinière des lombes fournit six paires de nerfs qui vont se distribuer aux muscles du bas-ventre.

Celle de l'os sacrum fournit cinq gros nerfs, qu'on appelle *sacrés*, qui en se réunissant, forment un gros nerf, le plus considérable des nerfs du cheval, qu'on appelle nerf *sciaticque*; ce nerf continue sa route le long de la cuisse, & va fournir aux jambes de derrière.

L'extrémité de la moëlle de l'os sacrum, fournit plusieurs nerfs, qui vont se distribuer à la queue & au-dedans ou bassin.

De la Poitrine, ou du Ventre moyen.

La cavité de la poitrine est bornée antérieurement par les deux premières côtes, postérieurement par le diaphragme, supérieurement par les vertèbres du dos, inférieurement par le sternum, & latéralement par les côtes & les muscles inter-côtiaux.

Les parties qui forment la cavité de la poitrine, sont contenantes ou contenues.

Les parties contenantes sont la peau, les muscles, les côtes & le sternum.

Les parties contenues sont la plèvre, les poumons, le péricarde, le cœur, une partie de l'œsophage & les gros vaisseaux.

De la Plèvre.

La Plèvre est une membrane qui tapisse l'intérieur de la poitrine; elle est composée de deux sacs, qui venant s'adosser au milieu de la poitrine, forment une cloison qu'on appelle *Médiaſtin*. Cette membrane est d'une épaisseur médiocre, transparente, fort sensible, & parsemée d'une infinité de nerfs & de vaisseaux; son usage est de tapisser l'intérieur de la poitrine, & de filtrer une liqueur qui l'humecte, & qui empêche l'adhérence du poumon à la plèvre.

Du Poumon.

Le Poumon est l'organe de la respiration, c'est un viscère considérable par son volume, mollasse, spongieux, composé de vésicules, de glandes & de vaisseaux.

Le poumon est divisé en deux lobes principaux, l'un droit, & l'autre gauche; les deux lobes sont séparés par le médiastin; on en trouve une troisième moins considérable entre les deux lames du médiastin. Chaque lobe du poumon occupe une grande partie de chaque cavité de la poitrine.

Le poumon est attaché supérieurement aux corps des vertèbres par un tissu cellulaire; il est soutenu inférieurement par le médiastin & le cœur, qu'il embrasse, & sur lequel il est comme couché.

Les vaisseaux du poumon sont de deux sortes, les uns servent à la circulation du sang, les autres servent à la respiration; ces derniers s'appellent vaisseaux aériens: ce sont des tuyaux composés d'anneaux cartilagineux, qui se divisent & se subdivisent comme les vaisseaux sanguins, & se terminent en des petites vésicules qui sont la principale substance du poumon.

Ces vaisseaux aériens, appelés aussi les *bronches*, sont la continuation d'un gros canal cartilagineux qui s'étend depuis le larynx jusqu'au poumon, qu'on appelle *trachée artère*; c'est par ce gros canal que l'air passe de la bouche dans les poumons.

L'usage du poumon est de servir à la respiration & à la perfection du sang.

Du Péricarde.

Le Péricarde est un sac membraneux, placé entre les deux membranes du médiastin, qui sert d'enveloppe au cœur; il est attaché intérieurement aux vaisseaux du cœur, & postérieurement au diaphragme.

Il est composé de deux membranes, l'une commune qui vient du médiastin; l'autre propre, qui vient des gros vaisseaux du cœur: il a des nerfs

des

des vaisseaux fanguins & lymphatiques ; on croit qu'il a des glandes.

Son usage est de servir de bourfe au cœur, de le défendre, & de filtrer une liqueur pour l'humecter.

Le péricarde se colle quelquefois au cœur.

Du Cœur.

Le cœur est un muscle creux ; placé au milieu de la poitrine, destiné à la circulation du sang. Sa figure approche de celle d'un cône, ou d'une pyramide ; sa base regarde les vertèbres, & sa pointe le sternum.

On considère dans le cœur quatre cavités, deux de chaque côté ; l'une s'appelle *oreillette*, & l'autre *ventricule* : ainsi il y a une oreillette droite & une oreillette gauche, un ventricule droit & un ventricule gauche. Ces quatre cavités sont séparées par une cloison charnue, de sorte qu'il n'y a aucune communication des droites avec les gauches. Ces cavités servent à recevoir successivement le sang qui vient au cœur par les veines. Voici comment se fait la circulation du sang.

Le sang qui a été distribué par les artères dans toutes les parties du corps, est repris par les veines, qui, après plusieurs réunions, viennent enfin former deux troncs principaux ; l'un qui rapporte le sang des parties de devant, & l'autre celui des parties de derrière ; ces deux troncs s'appellent *veine cave antérieure* & *veine cave postérieure*. Ces deux veines viennent apporter le sang dans l'oreillette droite du cœur ; de l'oreillette droite, le sang passe dans le ventricule droit, de-là il entre dans l'artère pulmonaire, qui se divise en deux branches, l'une pour le lobe droit du poumon, l'autre pour le gauche. Le sang est rapporté de toute la subs-

tance du poumon , par quatre veines principales , dans l'oreillette gauche du cœur ; de-là le sang passe dans le ventricule gauche , & du ventricule gauche dans l'artere aorte , qui va le porter dans toutes les parties du corps. Cette artere , à quelque distance de sa sortie du cœur , se divise en deux branches considérables , l'une qui va distribuer le sang aux parties de devant , & je l'appelle aorte antérieure ; l'autre se recourbe le long des vertébrés du dos , & va fournir aux parties de derriere ; je l'appelle aorte postérieure.

L'aorte antérieure se divise en quatre branches ; deux vont à la tête , une de chaque côté du col ; elles se nomment carotides ; les deux autres vont aux jambes de devant , elles se nomment auxiliaires.

L'aorte postérieure , à sa sortie du cœur , se recourbe , & on appelle cette courbure , la *croisse* de l'aorte. Elle continue sa marche le long des vertébrés du dos , & fournit dans ce trajet plusieurs branches pour les visceres. Les principales distributions sont au nombre de trois ; le tronc cœliaque , l'artere mésentérique antérieure , & la mésentérique postérieure. Ces trois tronc se divisent en une infinité de ramifications , pour fournir aux visceres contenus dans le bas-ventre ; tels que l'artere hépatique , qui va au foie ; la gastrique , qui va à l'estomach , la splénique , qui va à la rate , la pancréatique , qui va au pancréas , &c.

Le tronc de l'aorte postérieure , arrivé aux dernières vertébrés des lombes , se divise en deux branches qui prennent dans cet endroit le nom d'*arteres iliaques* ; à la sortie du bas-ventre , elles prennent de *crurales* : ces arteres vont enfin se distribuer aux parties de derriere , par une infinité de divisions & de subdivisions répétées.

Le sang arrivé aux dernières divisions des arte-

res, est repris par l'extrémité des veines, qui vont s'aboucher aux extrémités des arteres; les veines d'abord divisées à l'infini, comme les arteres, se réunissent pour former des branches un peu considérables; ces branches, par des réunions répétées, viennent enfin former les deux troncs principaux dont j'ai parlé ci-dessus; c'est-à-dire, la veine cave antérieure, & la veine cave postérieure, qui viennent apporter le sang, comme je l'ai dit, dans l'oreillette droite du cœur, &c. C'est ainsi que recommence toujours la circulation du sang, jusqu'à ce que la vie cesse.

Du Bas-Ventre ou Ventre inférieur.

La cavité du bas-ventre est terminée supérieure-ment par quelques vertèbres du dos, & par celle des lombes; inférieurement par les muscles du bas-ventre, & les tégumens communs; antérieurement par le diaphragme qui est une cloison en partie charnue, en partie tendineuse, qui sépare le ventre de la poitrine; postérieurement & latéralement par les os du bassin.

Pour comprendre plus facilement la situation des visceres contenus dans le bas-ventre, il est à propos de distinguer trois régions, une antérieure appelée épigastrique, l'autre moyenne, appelée ombilicale; & la troisième postérieure, appelée hypogastrique.

La région antérieure s'étend depuis le sternum jusqu'à six ou sept travers de doigt de l'ombilie.

La région moyenne ou ombilicale s'étend depuis la précédente, jusqu'à six ou sept travers de doigt au-dessous de l'ombilic.

La postérieure ou hypogastrique s'étend depuis la précédente jusqu'aux os pubis.

Ces différentes régions se subdivisent encore chacune en trois régions.

Les parties renfermées dans la région épigastrique, sont l'épiploon, le foie, les pancréas, le commencement des boyaux grêles, une partie des gros, & la rate.

Dans la région moyenne ou ombilicale, sont contenus une partie des gros & petits intestins, les reins, une partie des ureteres.

Dans la région hypogastrique, sont contenus le dernier boyau, une partie des ureteres, la matrice & les ovaires dans les jumens, & la vessie.

Le bas-ventre est tapissé intérieurement d'une membrane fine, lisse & polie, appelée Péritoine qui recouvre la plus grande partie des viscères que je viens de nommer.

De l'Œsophage.

Quoique l'œsophage ne soit pas contenu dans le bas-ventre, cependant comme il est le commencement des boyaux, je crois que c'est ici le lieu d'en parler.

Au fond de la bouche commencent deux canaux, l'un situé antérieurement, appelé larynx; l'autre situé derrière celui-ci appelé pharynx.

Le larynx est le commencement de la trachée artère; il y a une ouverture, pour donner passage à l'air de la respiration: cette ouverture s'appelle glotte; elle est recouverte d'un couvercle cartilagineux, qu'on appelle épiglote. Au bas de la glotte commence la trachée artère, qui est un canal composé d'anneaux cartilagineux, destiné à porter l'air dans les poumons; ce canal regne le long du col inférieurement: arrivé aux poumons, il se divise en deux branches principales, qui se divisent à leur tour, en une infinité de ramifications, pour former les vaisseaux aériens dont j'ai déjà parlé: on appelle ces divisions les branches

du poumon ; mais ce n'est pas de ce canal qu'il s'agit ici.

Le pharynx est le commencement de l'œsophage ; c'est une espece d'entonnoir situé au fond de la bouche , pour recevoir & ramasser les alimens ; lorsqu'ils ont été broyés par les dents. Le pharynx se rétrécit , & forme un canal qui descend derriere la trachée artere , le long des vertébres du col , entre dans la poitrine , descend le long des vertébres du dos , jusqu'au diaphragme , & porte dans toute cette étendue , le nom d'œsophage ; ensuite il perce le diaphragme , se dilate & forme un grand sac membraneux , qu'on appelle estomach ; ce sac se rétrécit & forme le commencement des boyaux ou intestins.

Quoique les boyaux ne fassent qu'un même canal , on les divise en plusieurs parties , & on leur a donné différens noms , à raison de l'espace qu'ils occupent.

On divise les boyaux en grêles & en gros.

Les grêles font le commencement du canal intestinal , & les gros en font la fin.

Les intestins grêles font au nombre de trois ; le premier s'appelle *duodenum* , le second *jejunum* , & le troisieme *ileum*.

Les gros boyaux font aussi au nombre de trois , le premier s'appelle *cæcum* , le second colon , & le troisieme *rectum*.

Ainsi on voit que le pharynx , l'œsophage , l'estomach , les gros & les petits boyaux ne font qu'une même continuité & un même canal , qui s'étend depuis la bouche jusqu'à l'anus. Ce canal est composé de quatre tuniques ; la premiere est celluleuse ; ce n'est autre chose que le tissu cellulaire ; la seconde est charnue , composée de fibres charnues ; la troisieme est la nerveuse , & la quatrieme est la veloutée.

On remarque dans la membrane veloutée des intestins, 1°. Des glandes, qui servent à filtrer le suc intestinal. 2°. La racine des veines lactées, qui sont des petits orifices donnant passage à la partie la plus fine & la plus fluide des alimens, appelée *chyle*.

Les boyaux sont tenus ensemble par une espece de fraise graisseuse, qu'on appelle *mésentere*. La partie du *mésentere*, qui lie les intestins grêles, s'appelle *mesereum*: celle qui lie les gros boyaux, s'appelle *mesocolum*.

Le *mésentere* est composé de deux lames du péritoine, & d'une troisième cellulaire, qui est au milieu. C'est dans cette duplication, qui sont les grandes qui reçoivent le chyle des veines lactées.

De l'Épiploon.

Dès qu'on a ouvert le bas-ventre, on apperçoit une membrane graisseuse, assez souvent transparente, mince, composée de vésicules; c'est l'*épiploon*.

Il ressemble à une gibeciere, dont le fond est en bas: il s'attache d'un côté à la grande courbure de l'estomach, de l'autre au foie & à une partie des intestins.

Son usage est de recouvrir les intestins, de filtrer une espece de rosée pour leur donner de la souplesse, & pour empêcher qu'ils ne se collent ensemble.

De l'Estomach.

L'estomach ou le ventricule, est un sac membraneux, formé par la dilatation de l'œsophage.

On y remarque l'orifice antérieur, & l'orifice postérieur, la grande & la petite courbure, ses tuniques, & les glandes.

L'orifice antérieur, est l'entrée de l'œsophage

dans l'estomach ; on l'appelle aussi orifice cardiac : les fibres de cet orifice sont orbiculaires & obliques ; elles se croisent & forment un 8 de chiffre ou une cravate.

L'orifice , postérieur appelé autrement *Pylore* , est le passage de l'estomach dans l'intestin *duodenum* : on y remarque un rebord qui est abattu & tourné du côté du duodenum ; c'est un muscle orbiculaire formé par les fibres orbiculaires , & recouvert de la tunique veloutée. Ce muscle fait un rétrécissement qui empêche le retour des ali-mens dans l'estomach.

Les tuniques de l'estomach sont à-peu-près les mêmes que celles des intestins : mais elles sont un peu plus fortes ; on observe dans l'estomach des glandes qu'on appelle glandes *gastriques* , destinées à filtrer le suc gastrique , pour servir à la digestion.

L'usage de l'estomach est de servir à la digestion.

Des Boyaux.

Les boyaux sont la continuation de l'estomach.

Leur usage est de recevoir les ali-mens de l'estomach , d'en achever la digestion , de servir à l'élaboration du chyle , de le faire passer dans les veines lactées , & de conduire les matieres fécales hors du corps. Le mouvement qui sert à ces usages , s'appelle mouvement péristaltique.

Du Foie.

Le foie est un viscere très-considérable , destiné à la sécrétion de la bile ; il est situé derrière le diaphragme dans la région épigastrique ; il est divisé en trois lobes principaux ; l'un droit , l'autre gauche , & l'autre moyen.

On appelle le lobe droit , le grand lobe du foie , le lobe gauche , s'appelle le petit lobe du foie ; le lobe moyen , répond au lobe de Spigelius dans l'homme.

Il est attaché par trois ligamens ; l'un antérieur , les deux autres latéraux.

L'usage du foie est de séparer la bile.

La bile séparée dans le foie , est reçue par des pores biliaires qui , en se réunissant tous , viennent former un canal , qui va porter la bile dans l'intestin duodenum ; ce canal est nommé canal *choledoc*.

Du Pancréas.

Le pancréas est un viscere d'une figure plate , assez irrégulière , destinée à la sécrétion d'un suc blanc savoneux & limpide appelé suc pancréatique.

Il est situé au milieu de la région épigastrique , collé à une partie des gros & des petits boyaux ; il est composé d'une infinité de petits corps ronds , unis ensemble par une membrane qui s'insinue dans l'interstice de chaque lobule : il part de ces petits corps ronds de petits tuyaux , qui forment , par leur réunion , un canal blanc assez considérable , qui va décharger dans le duodénum , à l'endroit de l'infertion du canal *choledoc* , le suc pancréatique.

L'usage du pancréas est de filtrer une liqueur muqueuse , blanche , ressemblante à sa salive , pour servir à la digestion.

Des Reins.

Les Reins sont deux visceres qui ont la figure d'un haricot , destinés à séparer l'urine du sang. Ils sont situés dans la région lombaire , derrière le péritoine , collés aux côtés des vertébrés des lombes.

Quand on les ouvre , on voit de petites cavités , rangées en lignes demi-circulaires ; c'est de ces cavités que tombe l'urine séparée , qui passe de-là dans une cavité plus considérable , appelée le bassin du rein : cette cavité se rétrécit & forme le commencement d'un canal , appelé *uretere* , qui descend à côté du corps des vertébrés lombaires , & va s'inférer à la partie postérieure de la vessie.

De la Vessie.

La vessie est un sac membraneux , ressemblant à une bouteille , destiné à contenir l'urine. Elle est située dans la partie inférieure du bassin ; elle a trois ouvertures ; deux pour l'insertion des deux ureteres , & l'autre , qui est le commencement de l'uretere , pour la sortie de l'urine.

Son col se continue dans les chevaux , par dessous les os pubis , pour former le commencement de l'uretere qui rampe le long de la verge.

De la Matrice.

La matrice est une matiere propre à la jument , elle est destinée à la génération.

On la divise en corps & en branches ou cornes : le corps est au milieu , & les branches sont appliquées aux os des îles.

Elle est attachée par des ligamens.

Son usage est de servir de demeure & d'enveloppe au fœtus.

Des Ovaires.

Les ovaires sont deux petits corps ronds , blanchâtres , attachés aux côtés de la matrice.

Leur usage est de contenir , selon le sentiment le plus reçu , le germe du fœtus.

Des Testicules.

Les Testicules sont des corps ovales , destinés à la sécrétion de la sémence.

Les Testicules sont composés de petits vaisseaux blancs , entortillés & repliés sur eux-mêmes , nommés vaisseaux séminaires : ce sont ces vaisseaux qui séparent du sang la sémence.

Les Testicules ont deux membranes ; l'une externe , qu'on appelle vaginale ; l'autre interne , qu'on appelle albuginée.

On trouve sur les Testicules , un corps long , ressemblant à un ver à soie , qu'on appelle épидидime : du milieu de l'épididime , il part un gros tuyau , nommé canal déférent ; ce canal va porter la sémence qui a été séparée dans les Testicules , dans les vésicules séminaires , qui sont deux réservoirs placés derrière le col de la vessie.

ARTICLE CINQUIÈME.

De l'Adénologie.

JAI cru devoir dire ici quelque chose des glandes , pour faciliter l'intelligence de ce que je vais dire sur la formation du chyle.

L'adénologie est la partie de l'Hippotomie qui traite des glandes.

Des Glandes.

Les glandes sont des corps ronds & mollasses , destinés à séparer du sang quelque liqueur , ou à la perfectionner.

On les distingue en glandes conglomérées & en glandes conglobées.

Les glandes conglomérées sont destinées à la sécrétion de quelque humeur.

Les glandes conglobées, sont celles qui sont destinées à la perfection de la lymphe & du chyle.

Il y a autant d'espèces différentes de glandes conglomérées, qu'il y a d'humeurs différentes dans le cheval.

Ces différentes humeurs sont la mucosité du nez, la chassie des yeux, les larmes, la cire des oreilles, la salive, la mucosité du gosier, le suc gastrique, le suc pancréatique, le suc intestinal, la bile, l'urine, la semence, la synovie, la transpiration : je pourrois ajouter la moëlle, la graisse, &c.

C'est pourquoi, j'appellerai glandes conglomérées les glandes de la membrane pituitaire, qui filtrent le mucus du nez ; celles des yeux, qui filtrent l'humeur qui arrose le globe de l'œil ; celles des oreilles, qui filtrent la cire des oreilles ; les parotides, ou avives, les maxillaires & celles qui tapissent l'intérieur de la bouche, qui filtrent la salive : les glandes gastriques, qui séparent une liqueur blanche, semblable à la salive, pour servir à la digestion ; le pancréas, qui sépare une humeur à-peu-près de la même nature, & qui a le même usage : les glandes intestinales, parsemées dans l'intérieur des boyaux, qui séparent un suc destiné à faciliter la sortie des excréments ; le foie, qui sépare la bile destinée à la perfection de la digestion : les reins, qui séparent l'urine : les Testicules, qui séparent la semence ; les glandes synoviales, qui séparent la synovie ; & les glandes du tissu cellulaire, qui séparent la graisse & la moëlle.

Les glandes conglomérées, ont une cavité au milieu, pour recevoir de la circonférence, la ma-

tière de la sécrétion ; & un tuyau excrétoire , qui prend l'humeur au milieu de la cavité , pour la porter dehors.

Les glandes conglobées , ou les glandes lymphatiques , sont en très-grand nombre ; il y en a dans toutes les parties du corps ; elles servent à la perfection de la lymphe , & à en favoriser la circulation. Ceci m'engage à dire quelque chose de la circulation de la lymphe & des vaisseaux lymphatiques.

De la Lymphe.

La lymphe est la partie la plus tenue du sang , destinée à la nutrition de toutes les parties du corps.

La lymphe a , de même que le sang , des artères & des veines. Les artères lymphatiques prennent naissance des extrémités capillaires sanguines.

Chaque extrémité capillaire sanguine se divise en deux rameaux : l'un plus large , pour donner passage aux globules rouges , & c'est le commencement d'une veine sanguine : l'autre plus étroit , par lequel entre une grande partie de la lymphe contenue dans le sang , & c'est le commencement d'une artère lymphatique. Les artères lymphatiques vont distribuer la lymphe dans toutes les parties ; elles se divisent & se subdivisent de même que les artères sanguines ; & le résidu de la lymphe est compris par les veines lymphatiques , qui , après des réunions répétées , forment enfin des troncs considérables qui rapportent le reste de la lymphe nourricière de la circonférence & des extrémités du corps au centre : voici comment cela se fait.

Ces veines lymphatiques considérables ne sont pas , comme les veines sanguines , un canal continu : c'est un canal noueux , coupé de nœuds d'intervalle en in-

tervalle. On appelle ces nœuds glandes conglobées : elles ont d'un côté une ouverture pour recevoir la lymphe que la veine lymphatique y apporte : de l'autre côté recommence un autre tuyau qui va porter la lymphe dans un autre glande : ainsi de glandes en glandes , la lymphe est portée comme d'entrepôt en entrepôt des parties de derriere dans un réservoir commun au chyle & à la lymphe : situé sur la premiere des lombes , appellé *réservoir du chyle* , ou *réservoir du Pecquet*. De-là la lymphe est reprise par un canal qui monte le long des vertebres du dos , derriere l'aorte , appellé *canal thorachique* , & va enfin se mêler avec le sang dans la veine fouclaviere gauche.

La lymphe des parties de devant , va de même de glande en glande se décharger dans la veine fouclaviere gauche , & se mêle intimement avec le sang , pour recommencer toujours de même la circulation.

L'usage des glandes lymphatiques est 1°. de séparer de la lymphe une liqueur qui y est mêlée ; 2°. de favoriser les progrès & la circulation de la lymphe.

Des Secrétions.

On entend par sécrétion , la fonction par laquelle il se sépare du sang quelque liqueur.

Les organes des sécrétions sont les glandes. Je ne parlerai point ici du mécanisme des sécrétions , 1°. Parce qu'on ne peut rien dire que de systématique sur cet article : 2°. Parce que je dois en parler plus au long dans un Livre que je me propose de donner dans quelque-tems : Ce que je viens de dire des glandes , facilitera l'intelligence de la digestion , de la chylication & la route du chyle.

De la Digestion.

La Digestion comprend la mastication & la déglutition.

La mastication est la préparation que les alimens reçoivent de la bouche.

La déglutition est le passage des alimens dans l'estomach.

Les alimens sont coupés par les dents incisives ou dents de la pince, broyés & moulus par les dents molaires ou machelieres, tournés & retournés dans la bouche par la langue, humectés & pénétrés par la salive qui est apportée dans la bouche par les canaux salivaires, soit des glandes parotides, soit des maxillaires, soit des sublinguales, & de toutes celles qui tapissent l'intérieur de la bouche. Les alimens ainsi broyés, divisés, humectés, sont reçus sur le dos de la langue, & portés au fond de la bouche, que j'ai appelé *pharinx* : de là ils passent dans l'œsophage, & ensuite dans l'estomach, où ils reçoivent une seconde préparation qu'on appelle digestion.

La digestion dépend des fucs digestifs, de l'action de l'estomach, de l'air contenu dans les alimens, & de l'action des parties voisines.

Les alimens descendus dans l'estomach, font des impressions sur ses parois, sollicitent ses membranes à des contractions alternatives. L'estomach presse par des impulsions continuelles les alimens; les fucs digestifs les macerent & les humectent; l'air qu'ils contiennent en dissout par son ressort les parties. Le diaphragme & les muscles abdominaux aident l'action de l'estomach : la chaleur du foie, des intestins & des parties voisines : favorise la sortie de l'air, & la division des parties des alimens. Par

toutes ces causes les alimens sont réduits en une espece de pâte ou de bouillie, & passent enfin dans les intestins, où ils reçoivent la dernière préparation par la bile, & le suc pancréatique qui pénètrent dans l'intestin *duodenum*, par deux canaux que j'ai appelés, l'un canal *choledoc*, & l'autre canal *pancréatique*. Les alimens se divisent en deux parties; l'une plus fine & liquide, appelée chyle; l'autre grossière, connue sous le nom d'*excrément*. Le chyle est obligé d'enfiler de petits trous qui s'ouvrent dans toute la surface des intestins, qui sont la racine des veines lactées. Ces veines percent les membranes des intestins, se réunissent dans le mésentère, & vont porter le chyle dans les glandes mésentériques. De ces glandes il part d'autres tuyaux plus considérables, qu'on appelle veines lactées du second ordre; elles vont porter le chyle dans le réservoir du Pecquet: de-là il passe dans le canal thorachique, ensuite dans la veine sousclavière, & enfin passe avec le sang dans l'oreillete droite du cœur, où il se mêle intimement avec lui, & est porté dans ses vaisseaux jusqu'aux divisions capillaires, où il fournit la matière de la lymphe de la manière que je l'ai dit ci-dessus. L'usage du chyle est de réparer les pertes qui se font tous les jours.

De la Respiration.

La Respiration comprend l'inspiration & l'expiration.

Dans l'inspiration, l'air entre dans les poumons; dans l'expiration il en est chassé.

L'inspiration se fait machinalement par le moyen des muscles; les côtes s'élèvent, le diaphragme s'abaisse; la capacité de la poitrine devient plus grande, & l'air extérieur pressé par le poids de l'atmosphère.

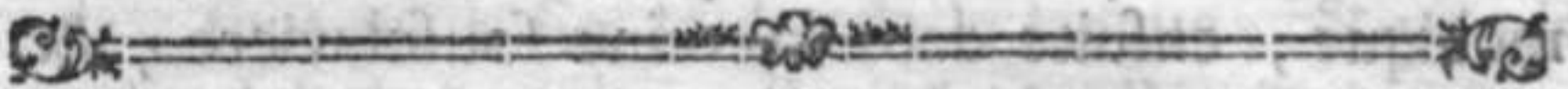
phere , entre dans la poitrine & enfle les poumons.

L'expiration se fait par le seul ressort des parties ; les muscles sont dans l'inaction , les côtes se remettent dans leur état , le diaphragme remonte , le poumon se rétrécit , & l'air est obligé d'en sortir.

Je n'entre pas ici dans le détail des causes de la respiration , je ferois infini.

J'ometts ici à dessein bien des articles physiologiques , tels que celui de la génération , de la transpiration , des sueurs , des esprits animaux , &c. comme étant purement systématiques & peu importants pour la connoissance des maladies dont je vais parler.

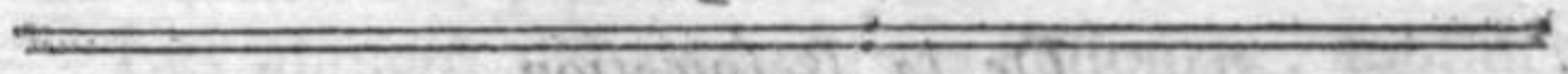
Je vais finir l'article de l'anatomie par la description des organes des sens ; mais je le ferai avec le plus de précision qu'il me sera possible , me réservant d'en donner une description plus étendue dans un autre tems.



CHAPITRE TROISIEME.

DES SENS.

LEs Sens sont au nombre de cinq ; la vue , l'ouïe , l'odorat , le goût & le toucher.



ARTICLE PREMIER.

De l'Organe de la vue.

L'ORGANE de la vue est l'œil. Il est d'une figure ronde , semblable à une boule , & placée dans une cavité nommée orbite ; il est recouvert par deux membrane qu'on appelle *paupieres* , l'une supérieure , l'autre inférieure.

Au bord de chaque paupiere, il y a un cartilage qu'on appelle *tarse*. Dans ce cartilage sont implantés des poils qu'on appelle *cils*, du moins à la paupiere supérieure; ils servent à garantir l'œil des ordures, & à rompre les rayons du soleil. On trouve dans l'étendue du *tarse* des glandes qui servent à filtrer de la chassie.

Sur tous les côtés de l'œil, proche le grand angle, on trouve un petit corps triangulaire nommé *onglet*.

L'œil est entouré de beaucoup de graisse.

Il est mû par le moyen de six muscles, dont l'un l'éleve, l'autre l'abaisse; deux le portent sur les côtés, l'un à droite, l'autre à gauche; les deux autres le font tourner: il y en a un septieme qui le retire au fond de l'orbite.

Le globe de l'œil est composé de membranes & d'humeurs.

Les membranes sont communes ou propres.

Il n'y a qu'une membrane commune, c'est la conjonctive; elle tapisse l'intérieur des paupieres, & se replie pour recouvrir la partie antérieure de l'œil.

Les membranes propres sont au nombre de trois, la sclérotique, la choroïde & la rétine.

La sclérotique est la plus extérieure; on la divise en deux segmens: l'un antérieur, que l'on appelle *cornée transparente* ou *cornée vitrée*; l'autre postérieure, nommée *cornée opaque*. Ce dernier segment est ce qui paroît blanc, qu'on appelle blanc de l'œil.

La seconde membrane est la choroïde: on la divise de même en deux segmens; l'un postérieur, qu'on appelle choroïde; il occupe autant d'espace que la cornée opaque: l'autre antérieur qu'on appelle *uvée* ou *iris*; celle-ci est percée au milieu d'un trou ovale, qu'on appelle *pupille* ou *prunelle*, on

l'appelle *iris*, à cause de ses différentes couleurs.

L'uvée est ce qui est gris dans certains chevaux, blanchâtre ou noir dans d'autres : cette membrane est parsemée de vaisseaux sanguins & de nerfs.

La troisième membrane est la rétine, elle est la plus intérieure & la plus fine : c'est une continuation de la substance médullaire du nerf optique. Elle est composée de traits médullaires du nerf optique, & parsemée d'une grande quantité de vaisseaux sanguins. C'est elle qui fournit une membrane au cristallin : elle l'embrasse antérieurement & postérieurement : elle est l'organe immédiat de la vision ; c'est sur elle que se font les impressions des objets.

A R T I C L E S E C O N D.

Des Humeurs de l'Œil.

LEs humeurs de l'œil sont au nombre de trois ; l'humeur aqueuse, l'humeur cristalline, & l'humeur vitrée.

L'humeur aqueuse est celle qui est renfermée entre l'uvée & la cornée transparente : cet espace a été nommé *chambre antérieure* : elle est terminée sur les côtés par un petit cercle blanc qu'on appelle *ligament céliaire*.

L'humeur cristalline, ou le cristallin, est une humeur épaisse, transparente, qui forme un corps lenticulaire. Il est plus applati par sa partie antérieure, que par sa postérieure ; sa consistance augmente en avançant vers le milieu.

Le cristallin est enfermé dans une membrane qui vient de la rétine ; on trouve un peu de liqueur entre le cristallin & sa membrane.

L'humeur vitrée remplit la cavité postérieure de l'œil ; elle paroît avoir la transparence d'un verre.

Elle est enfermée dans deux membranes ; l'une commune , l'autre propre.

La commune la recouvre dans toute sa circonférence.

La propre forme de petits sacs qui enveloppent chaque petite goutte d'humeur. Cette humeur est extrêmement fluide , c'est la membrane propre qui la fait paroître épaisse.

ARTICLE TROISIEME.

de l'Organe de l'Ouie.

L'OREILLE est l'organe de l'Ouie : sa situation est assez connue.

On divise l'oreille en oreille externe & en interne. L'oreille externe est formée par trois portions cartilagineuses , par les muscles qui la meuvent , & la peau qui la recouvre ; elle est séparée de l'oreille interne par une membrane nommée *membrane du timpan.*

L'oreille interne est composée de différentes parties cachées dans la partie pierreuse de l'os temporal. Il seroit trop long & inutile d'en parler ici ; inutile , parce qu'il n'est pas possible d'en donner une connoissance suffisante sans en démontrer les parties.

ARTICLE QUATRIEME.

De l'Organe & de l'Odorat.

LE nez est l'organe de l'Odorat.

On distingue le nez en nez externe & en nez interne. Le nez externe est une espece de Pyramide renversée. On y remarque la racine , le dos , les aîles , & la colonne qui est l'entre-deux.

La charpente du nez est en partie osseuse , en partie cartilagineuse.

L'osseuse est formée par les deux os du nez : la cartilagineuse forme le reste.

Le nez interne est composé de parties osseuses & des parties membraneuses.

Les parties osseuses sont les os propres du nez , les cornets du nez & l'os éthmoïde.

Chaque fosse nasale est terminée supérieurement par l'os éthmoïde , antérieurement par les os du nez , latéralement par les os maxillaires , postérieurement par les os palatins & le sphénoïde.

Elles sont séparées par une cloison cartilagineuse , formée par la lame perpendiculaire de l'os éthmoïde qui s'enchaîne dans le vomer.

On y observe plusieurs ouvertures : savoir , deux qui vont de devant en arrière au fond de la bouche ; celles des sinus frontaux , éthmoïdaux ; sphénoïdaux & maxillaires ; & l'ouverture du conduit nasal , qui est au-dessous du cornet antérieur du nez.

Dans chaque fosse nasale , on trouve deux feuillets osseux qui forment , en se repliant , des espèces de cornets ; on les appelle , à cause de cela , cornets du nez. L'un est antérieur & l'autre postérieur. On en trouve encore un troisième qui forme une éminence en forme de côte de melon , qui n'est qu'une apophyse de l'os éthmoïde. Toutes les parties osseuses , de même que tous les sinus , sont recouverts d'une membrane mince , spongieuse & molle , qu'on appelle membrane pituitaire.

La membrane pituitaire est composée de deux feuillets ; l'un qui est adhérent à l'os , & lui sert de périoste ; l'autre extérieur , qui est la membrane pituitaire , proprement dite : elle est parsemée de vaisseaux sanguins , qui ont des tuniques extrêmement minces , de nerfs & de glandes. Ces glandes

Pl. 2.

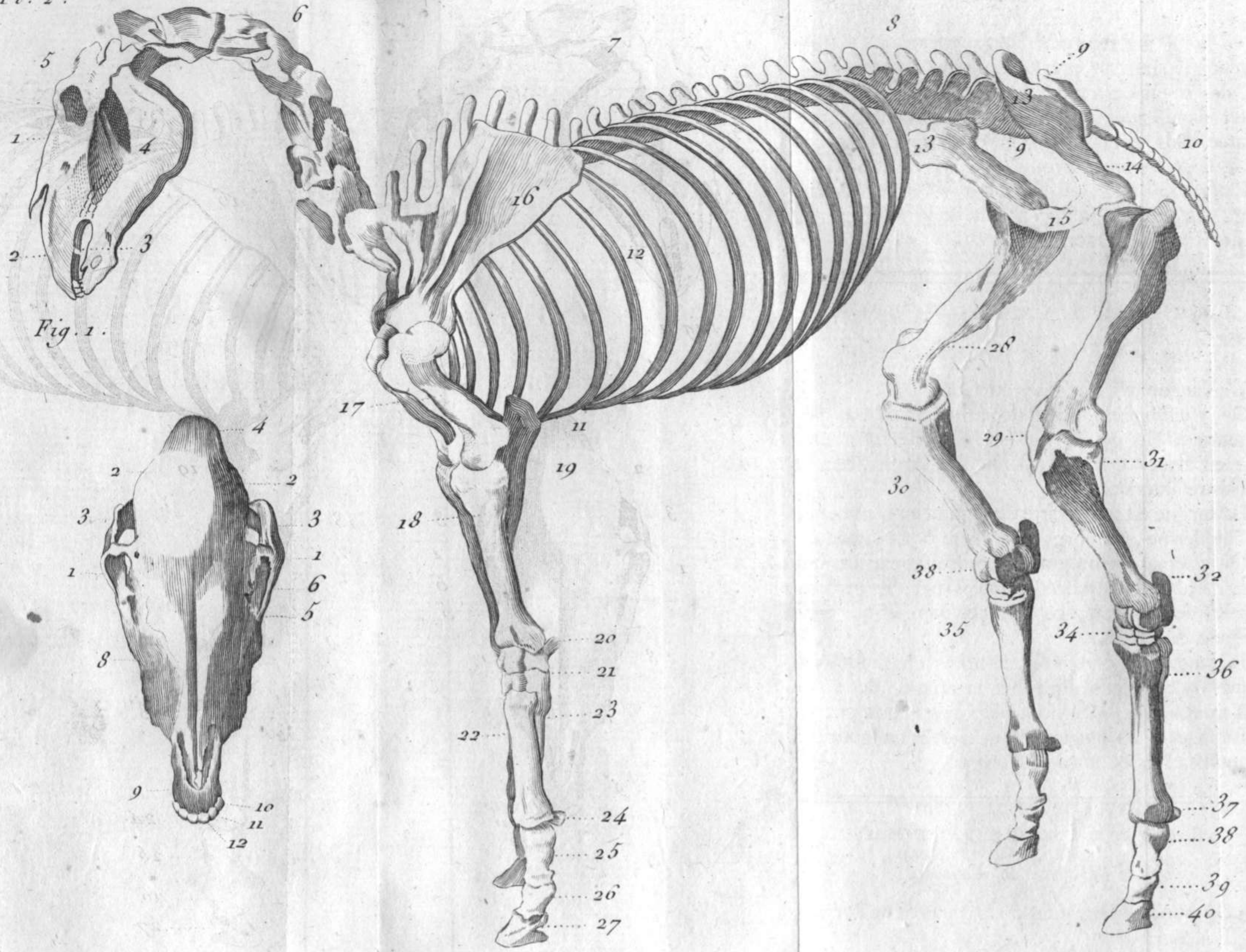
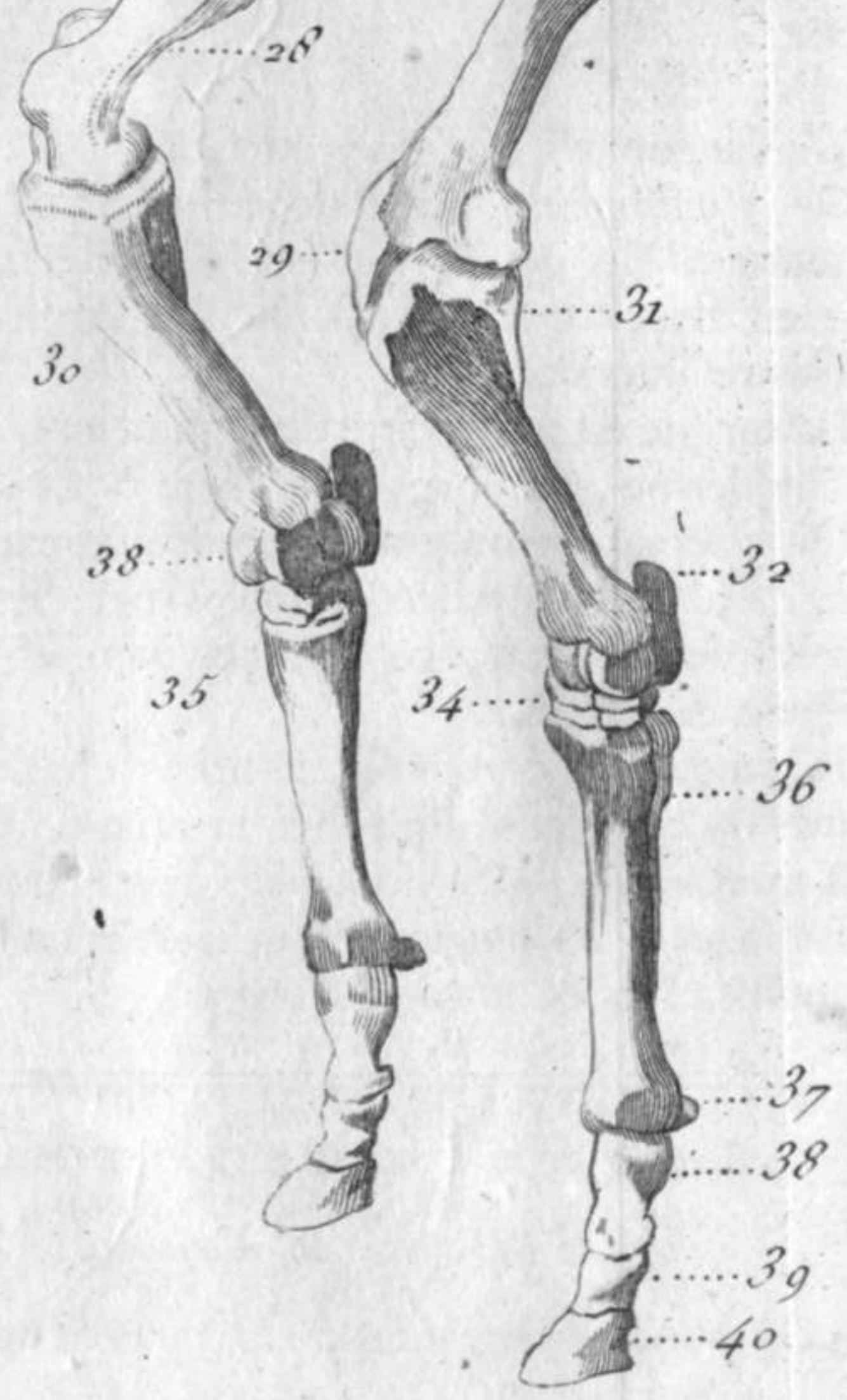
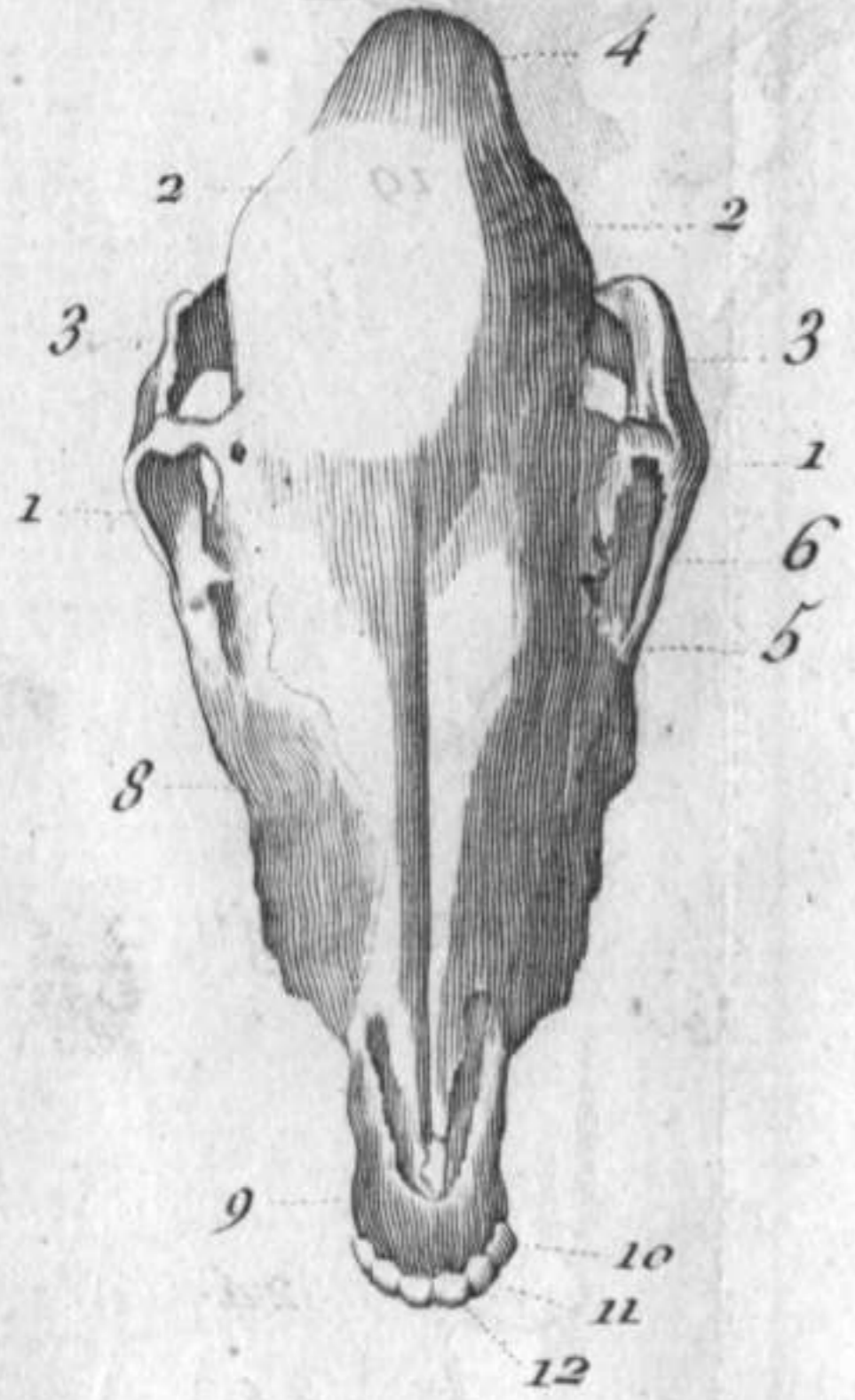


Fig. 1.



servent à séparer du sang la muscosité du nez ; elles ont des tuyaux excrétoires assez longs, qui vont verser dans la cavité des narines, la muscosité séparée dans les glandes. C'est cette membrane qui est le siege de la morve.

L'usage du nez, est de servir d'émonctoire au sang, de donner passage à l'air de la respiration, & de servir à l'Odorat.

ARTICLE CINQUIEME.

De l'Organe du Goût.

LA langue est l'organe du Goût.

On y distingue 1°. sa base qui est sa partie supérieure 2°. la pointe qui est la partie inférieure. Elle est attachée à l'os hyoïde, au larynx & à la mâchoire inférieure.

La langue est recouverte de tégumens communs, de l'épiderme, du corps réticulaire & de la peau.

On y remarque un grand nombre de papilles qui sont de petites élévations formées par des prolongemens de la peau, ce sont ces papilles qui sont l'organe du Goût.

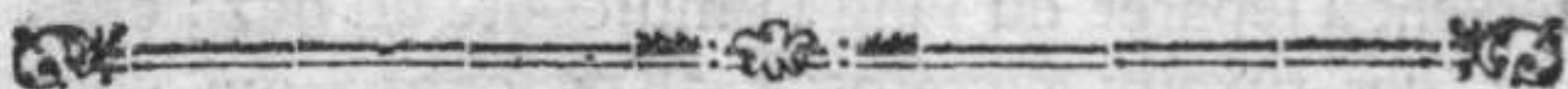
La langue est composée de fibres charnues, disposées en tous sens, qui sont la réunion des différens muscles, lesquels sont recouverts de la peau.

L'usage de la langue est de servir au goût, à la mastication & à la déglutition.

ARTICLE SIXIEME.

De l'Organe du Toucher.

LEs papilles nerveuses de la peau sont l'organe du Toucher.



EXPLICATION

DE LA PLANCHE SECONDE.

FIGURE PREMIERE.

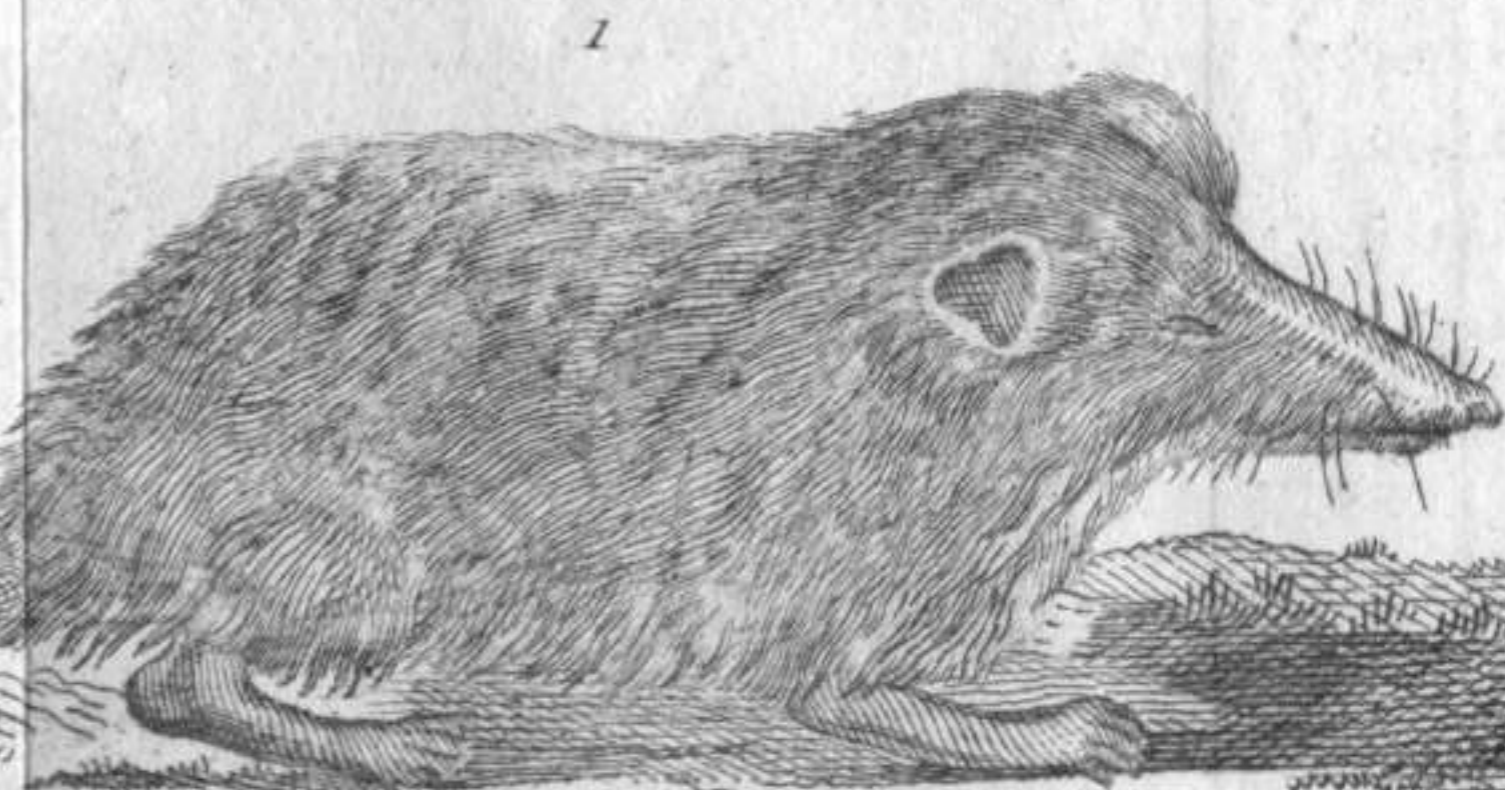
- 1 Les frontaux.
- 2 Les pariétaux.
- 3 Les temporaux.
- 4 L'occipital.
- 5 Les os du nez.
- 6 Les os du grand angle.
- 7 Les os de la pomette.
- 8 Les os maxillaires supérieurs.
- 9 Les os maxillaires inférieurs.
- 10 La dent du coin.
- 11 La dent mitoyenne.
- 12 La dent de la pince.

FIGURE II.

- 1 Les os du nez.
- 2 Les os maxillaires inférieurs.
- 3 Les crochets.
- 4 La mâchoire inférieure.
- 5 L'occipital.
- 6 Les sept vertebres cervicales.
- 7 Les dix-huit vertebres du dos.
- 8 Les six vertebres lombaires.
- 9 L'os sacrum.
- 10 Les dix-sept nœuds de la queue.
- 11 Le sternum.
- 12 Les côtes.

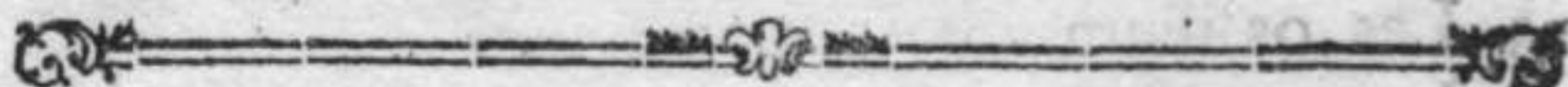


Licoperdon, pour arreter le Sang.



- 13 Les os ilium.
- 14 Les os ischion.
- 15 Les os pubis.
- 16 L'omoplate.
- 17 L'humerus.
- 18 Le radius.
- 19 Le cubitus.
- 20 L'os crochu.
- 21 Les os du genou.
- 22 L'os du canon.
- 23 Les os styloïdes.
- 24 Les os féfamoïdes.
- 25 L'os du paturon.
- 26 L'os coronaire.
- 27 L'os du pied.
- 28 L'os femur.
- 29 La rotule.
- 30 Le tibia.
- 31 L'os péroné.
- 32 L'os du jarret.
- 33 L'os de la polie.
- 34 Les quatre os plats du jarret.
- 35 L'os du canon.
- 36 Les os styloïdes.
- 37 Les os féfamoïdes.
- 38 L'os du paturon.
- 39 L'os coronaire.
- 40 L'os du pied.





EXPLICATION

DE LA PLANCHE TROISIEME.

TABLE, par ordre numérique, des noms des parties détaillées dans la Planche de l'Anatomie du CHEVAL en entier. Sçavoir,

FIGURE PREMIERE.

- a-a* **L** Es os frontaux.
- b-b* Les os pariétaux.
- c-c* Les os temporaux.
- d* L'os occipital.
- e-e* Les os du nez.
- f-f* Les os du grand angle.
- l-l* Les os de la pomette.
- h-h* Les os maxillaires antérieurs.
- k* Les dents incisives ou de la pince.
- j-j* Les maxillaires inférieures.

FIGURE II.

- 1 Les os du nez.
- 2 Les os frontaux.
- 3 Les pariétaux.
- 4 L'os occipital.
- 5 Les os maxillaires supérieurs antérieurs.
- 6 Les os maxillaires inférieurs.
- 7 La mâchoire inférieure.
- 8 Les dents de la pince ou incisives.
- 9 Les crochets.
- 10 Les dents maxillaires ou molaires.
- 11 Les vertebres cervicales.
- 12 Les vertebres dorsales.

- 13 Les vertebres lombaires.
- 14 L'os sacrum.
- 15 Les nœuds de la queue.
- 16 Le sternum.
- 17 Les côtes.
- 18 Les os ilium.
- 19 Les os ischion.
- 20 Les os pubis.
- 21 L'épaule ou l'omoplate.
- 22 Le bras ou l'humerus.
- 23 L'avant bras ou le radius.
- 24 Le coude ou le cubitus.
- 25 L'os crochu.
- 26 Les six osselets du genou.
- 27 Les os styloïdes.
- 28 L'os du canon.
- 29 Les os triangulaires ou sésamoïdes.
- 30 L'os du paturon.
- 31 L'os coronaire.
- 32 L'os du pied.
- 33 Le fémur.
- 34 La rotule ou l'os quarré.
- 35 Le tibia.
- 36 Le péroné.
- 37 L'os du jarret, proprement dit.
- 38 L'os de la poulie.
- 39 Les trois autres os du jarret.
- 40 L'os du canon.
- 41 L'os du paturon.
- 42 L'os coronaire.
- 43 L'os du pied.
- 44 Les os styloïdes.
- 45 Les os triangulaires ou sésamoïdes.

FIGURE III.

- 1 Les veines lactées.
- 2 Les glandes mésentériques.
- 3 Les artères & veines émulgentes.
- 4 Les artères mésentériques supérieures.
- 5 Les artères mésentériques inférieures.
- 6 Les veines portes.
- 7 Arteres hépatiques.
- 8 Le réservoir du chyle.
- 9 Le canal thorachique.
- 10 L'entrée du canal pancréatique dans le duodenum.
- 11 Le canal choledocque ou biliaire, se rendant avec le précédent dans le duodenum.
- 12 Le pancréas.
- 13 Son canal pancréatique.
- 14 Arteres diaphragmatiques.
- 15 Arteres aortes descendantes.
- 16 Veines hépatiques.
- 17 Veines azigos.
- 18 Veines caves.
- 19 Arteres céliques.
- 20 L'estomach.
- 21 Le pilore, commencement du boyau.
- 22 Duodenum, premier boyau.
- 23 Le bassinnet des reins.
- 24 Les mamelons des reins.
- 25 Le mésentere.
- 26 Les ureteres.
- 27 Arteres & veines de la rate, ou spléniques.
- 28 Arteres stomachiques ou gastriques.
- 29 Le Foie.
- 30 Veines du diaphragme, ou diaphragmatique.
- 31 L'œsophage.
- 32 Les côtes.

- 33 La veine de l'éperon, ou mammaire externe.
- 34 Le cœur.
- 35 Les arteres coronaires du cœur.
- 36 Les arteres intercostaux.
- 37 Bronche du poumon.
- 38 Arteres & veines anastomosées.
- 39 Arteres pulmonaires.
- 40 L'oreille droite.
- 41 Aorte descendante & sa crosse.
- 42 Continuation du canal thorachique.
- 43 Embouchure du canal thorachique dans la veine axillaire gauche.
- 44 Sillons du palais.
- 45 Arteres & veines axillaires.
- 46 Les vertebres du dos.
- 47 Glande axillaire.
- 48 Canal lymphatique.
- 49 Veines jugulaires.
- 50 Carotide.
- 51 Trachée artere.
- 52 Vertebres du col.
- 53 La langue.
- 54 Epiglotte.
- 55 L'ouverture de la trachée artere.
- 56 La glotte.
- 57 L'entrée des œsophages.
- 58 Fosses nasales.
- 59 Canal salivair sublingual.
- 60 Mâchoire inférieure.
- 61 Mâchoire supérieure & les dents.
- 62 Glandes parotides.
- 63 Arteres maxillaires.
- 64 Veine jugulaire.
- 65 Le voile palatin.
- 66 Canal salivair de la glande parotide.
- 67 Glande maxillaire.

64 GUIDE DU MARÉCHAL.

- 68 Articulation de l'os de l'avant-bras avec le paleron
- 69 L'artere brachiale
- 70 L'os du coude.
- 71 L'os de l'avant-bras.
- 72 L'os du canon.
- 73 Les os plats du genou.
- 74 L'os crochu.
- 75 Les os féfamoïdes.
- 76 L'os du paturon.
- 77 L'os coronaire.
- 78 L'os du pied.
- 79 L'urette.
- 80 Veine lymphatique.
- 81 Veine du bras & de ses arteres.
- 82 Avant-bras , arteres & veines.
- 83 Arteres & veines du canon.
- 84 Veines du paturon.
- 85 L'os de la noix.
- 86 Les vertebres des lombes.
- 87 Vaisseaux déférens.
- 88 Arteres iliaques.
- 89 Ligament de l'os coronaire avec l'os du pied!
- 90 Ligament de l'os du paturon & de l'os coronaire.
- 91 Ligament de l'os du canon & de celui du paturon.
- 92 La vessie.
- 93 Les os styloïdes.
- 94 L'os de la poulie & os plat du jarret.
- 95 L'os pubis.
- 96 L'os du jarret.
- 97 Les vésicules féminales.
- 98 Le fémur.
- 99 Les os des isles.
- 100-a. Le nerf crural.
- 100-b. Le nerf sciatique.

- 101 L'os sacrum.
 102 L'os de la jambe.
 103 La rotule.
 104 Veines du plat de la cuisse ou crurale externe.
 105 Veines & arteres spermatiques.
 106 Les épидидimes.
 107 Les testicules.
 108 La folle charnue.
 109 Arteres & veines honteuses.
 110 La verge.
 111 Muscle extenseur de la cuisse.
 112 Muscle fléchisseur de la cuisse.
 113 Muscle fléchisseur de l'os du canon.
 114 Muscle fléchisseur du pied.
 115 Muscle extenseur du jarret.
 116 Tendon fléchisseur de l'os du pied.
 117 La gaine du tendon d'Achille.
 118 Le tendon extenseur qui s'attache sur la partie supérieure de l'os du pied.
 119 Le cartilage du pied.
 120 La chair de la couronne.
 121 La chair cannellée.
 122 Les veines & arteres des reins, ou émulgentes.
 123 Le canal salivaire.
 124 Les tendons de plusieurs muscles.
 125 Les glandes lymphatiques de la morve.
 126 Son canal lymphatique.
 127 La moëlle épiniere.
 128 Les glandes des aînes.
 129 Les dents.

FIGURE IV.

Représentant le Cœur en place.

a La veine cave supérieure.

2 La veine cave inférieure.

- b* L'oreillette droite.
- c* Le ventricule droit.
- d* L'artere pulmonaire.
- e* Les valvules sigmoïdes.
- f* L'oreillette gauche.
- g* Le ventricule gauche.
- h* L'artere aorte.
- i* L'artere aorte ascendante.
- k* L'artere aorte descendante.
- l* Le trou boral.

FIGURE V.

Représentant le ventricule droit du Cœur ouvert.

- 1 La veine cave supérieure
- 2 L'entrée de la veine cave supérieure.
- a* La veine cave inférieure.
- 3 L'oreillette droite du cœur.
- 4 Le ventricule droit.
- 5 Les bandes tendineuses.
- 6 Les valvules tricuspides.
- 7 Les valvules sigmoïdes.
- 8 L'artere pulmonaire.
- 9 L'oreillette gauche.
- 10 Le ventricule gauche.
- 11 L'artere aorte.
- 12 L'artere aorte descendante.
- 13 La croisse de l'aorte descendante.

FIGURE IV.

Représentant le ventricule gauche du Cœur ouvert.

- a* La veine cave supérieure & inférieure.
- b* L'oreillette droite.
- c* Le ventricule droit.
- d* L'artere pulmonaire.

- e L'oreillette gauche.
 f Le ventricule gauche.
 g Les valvules tricuspides.
 h Les anfractuosités du ventricule où se brise le sang.
 j L'aorte.
 k L'aorte ascendante.
 l L'aorte descendante.

FIGURE VII.

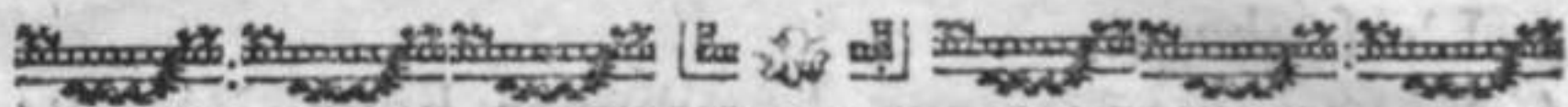
Représentant l'Estomach retourné du CHEVAL.

- a L'œsophage.
 b Le commencement du premier boyau appelé duodenum.
 c Les brides cannelées de l'œsophage.
 d La membrane veloutée de l'estomach.
 e Les bandes tendineuses & veloutées de l'orifice du pilore.
 f Les fibres tendineuses de la grande courbure de l'estomach.





GUIDE
DU MARÉCHAL.



SECONDE PARTIE.

ERREUR DE LA MARÉCHALLERIE.

LES erreurs de la Maréchallerie sont aussi anciennes que les Maréchaux. Le tems qui détruit tout, n'a fait que les fortifier ; bien loin de se dissiper en vieillissant, elles n'ont fait que prendre de la force & de l'accroissement ; elles ont trouvé des Sectateurs & des Partisans crédules, qui nous les ont transmises, non-seulement telles qu'elles étoient dans leur origine ; mais on peut dire qu'elles ont fait des progrès entre leurs mains. Elles se sont tellement multipliées, qu'un Volume entier suffiroit à peine pour en faire l'énumération.

Ces erreurs ont été enfantées par l'ignorance ; c'est par l'ignorance qu'elles ont été perpétuées.

Les Anciens peu instruits sur la connoissance des parties, & encore moins sur la nature des maladies, n'ont pû faire & n'ont fait que des raisonnemens dénués de fondement ; ils ont donné essor à leur

leur imagination, ils ont mis au jour des idées extravagantes, donné des assertions folles, & enfantés des systèmes superstitieux: de-là est venu ce cahos de sentimens ridicules; cet amas d'opinions absurdes qui déshonorent, qui avilissent & qui dé-
5m3m-1ul 5b
 créditent la Maréchallerie.

Les uns ont avancé que le Cheval n'avoit point de cerveau; les autres que la lune avoit des influences sur le corps du cheval, & qu'elle étoit la source de plusieurs maladies. D'autres ont prétendu, qu'il y avoit dans le cheval un ver qui s'étend depuis la tête jusqu'à la queue; que ce ver est la cause d'une infinité de maladies, & ont conseillé de mettre au-dessus du toupet, des pointes de feu pour le brûler, & l'empêcher de gagner le cerveau.

D'autres ont prétendu qu'il ne falloit pas saigner dans certains jours du mois; que les douze signes du zodiaque avoient chacun sous sa direction une partie du corps: que le bélier gouvernoit la tête; le taureau, le col; les gemeaux, les épaules & les bras; le cancer, l'estomach, &c. que le cheval n'a qu'une veine qui va dans le foie, qui est la fontaine d'où partent les ruisseaux qui courent par toutes les parties du corps.

D'autres ont recommandé pour guérir du farcin, d'attacher au crin du cheval avec de la ficelle neuve, deux onces d'arsenic, enveloppées dans de la toile crue. D'autres recommandent encore d'attacher des araignées; & parce que souvent les chevaux ont guéri, ils se sont félicités du succès de leur remède, lui attribuant la guérison qui n'étoit que l'ouvrage de la nature & du tems.

D'autres ont conseillé, pour faire venir du boyau, de rompre deux petites cordes que le cheval a auprès des bourses.

D'autres ont recommandé, pour guérir un cheval encloué, de retirer le clou, de prendre un peu de crin de la queue du cheval, de l'entortiller autour de la poin-

te du clou, & de jeter le tout au feu, ou de le planter dans un mur, ou à un arbre, ou à quelque autre chose: le cheval guéri, ils ont publié la vertu & l'infaillibilité du remède, sans faire attention que l'enclouure étoit en danger, & que le cheval a guéri de lui-même.

D'enlever les glandes de la ganache, quand un cheval est morveux.

D'introduire dans le nez, pour les étourdissemens, un morceau de drap trempé dans le savon de Barbarie.

De jeter dans les yeux, pour guérir la toux, de l'eau de fontaine, où l'on aura fait tremper pour deux sols de couperose & de la poudre d'iris de Florence.

De prendre les avives ou glandes parotides, dans les tranchées, & de les arracher avec des tenailles pour substituer du sel dans les trous. D'autres ont conseillé de les battre; d'autres, de les ouvrir pour les arracher, comptant que c'est du gravier.

De couvrir un cheval morfondu, de linges mouillés, & de lui mettre deux plumes d'oie dans les naseaux.

D'autres ont dit que la morve est une maladie engendrée par un vieux rhume, qui pénètre jusqu'au milieu du cerveau, où il entre beaucoup de vent & de froid, contre lequel la chaleur naturelle ne peut résister. Ce rhume, disent-ils, en se multipliant, attaque les parties nobles, & le corps est grandement infecté de cette humeur: les vapeurs contraignent la cervelle de lui faire place, elle se congele de façon que le cheval ne peut respirer. Alors la nature opposant toutes ses forces à les repousser, le cheval tombe en langueur. La curation répond à la description de la maladie: Il faut faire, disent-ils, manger en bas, afin que les humeurs aient cours, & donner des parfums au cheval, avant que de l'abreuver tous les matins, & en engraisser un drap, qu'il faut mettre dans les naseaux du cheval.

D'autres ont dit que le cheval mange quelquefois l'escargot : ce qui se connoît , disoient-ils , lorsque le cheval a le membre toujours roide & étendu : il faut lui faire prendre , disent-ils , une poignée de poivre , de pyreire & de staphisaigre en poudre , mêlée avec la tierce partie de vinaigre.

Je ne finirois pas , si je voulois rapporter toutes les absurdités qu'on trouve dans les anciens Auteurs qui ont écrit sur la Maréchallerie. Les exemples que je viens d'exposer , suffisent pour faire voir dans quel pitoyable état étoit la Maréchallerie dans son origine ; il n'est pas besoin d'en faire la critique : tout le monde en sent assez le ridicule.

Cependant ces sentimens , quelque'absurdes & quelques ridicules qu'ils soient , n'ont pas laissé de trouver des sectateurs. Les Maréchaux du second âge , personnages sans études , sans connoissances , sans teinture même de leur profession , bien-loin de chercher des lumieres dans l'Hippotomie , & de fouiller dans les entrailles du cheval , pour en examiner l'économie , & fonder leur Pratique sur une saine Théorie , ne se font pas même avifés de raisonner ; ils ont cru avec une aveugle soumission tout ce qu'ils ont trouvé dans les livres de leurs prédécesseurs ; ils ont pris pour règle de leur conduite , les égaremens de leurs peres ; ils ont adopté avec entêtement leurs systêmes , & suivi scrupuleusement leur doctrine : pleins de vénération pour les vieilles idées , ils auroient cru manquer à l'obéissance & à la soumission qu'ils leur devoient , s'ils s'étoient écartés des préceptes qu'il en avoient reçus , & s'ils n'avoient fait , par respect pour leur mémoire , les mêmes fautes qu'eux.

C'est par un travers de cette nature , que s'est conservée dans la Maréchallerie cette foule d'abus qui se commettent tous les jours , & la pratique

meurtrière qui est encore en usage chez la plupart des Maréchaux.

Ainsi il n'est pas rare de voir encore aujourd'hui attribuer, d'après Solleifel & Garfaut, la cause d'une certaine maladie inflammatoire, qui survient ordinairement au-dedans de la cuisse du cheval, à la morsure ou piquûre d'un petit animal qu'on appelle *Musaraigne*; & ordonner en conséquence, de *battre fortement la partie malade avec une branche de groseiller blanc, après avoir lié fortement la partie de peur que l'enflure ne gagne.* On a peine à revenir de cette erreur; quoique mon pere ait démontré le siege & la cause de la maladie, dans un Mémoire qu'il a donné à l'Académie Royale des Sciences, & qu'il en ait trouvé le remède, qu'il a rendu public par le même Mémoire qui a été lu, examiné & approuvé par l'Académie.

On barre encore aujourd'hui, pour chef-d'œuvre, la veine en haut & en bas; comme si la ligature supérieure étoit de quelque utilité; sans faire attention que la ligature de la veine arrête la circulation du sang; que le sang arrêté, la férosité se sépare de la partie rouge, transude à travers les tuniques de la veine, se dépose dans le tissu cellulaire, & forme l'œdème ou l'engorgement de la jambe.

On soutient encore, d'après Solleifel, & Solleifel l'a dit, d'après Garfoni que *certaines inflammations de l'œil, dans lesquelles le dessous de la prunelle est de couleur de feuilles mortes, c'est-à-dire, de couleur jaune, viennent des influences de la lune;* & en conséquence de ce préjugé, *Solleifel défend les saignées* qui sont le remède le plus efficace dans cette maladie; il faut être bien ignorant dans l'histoire des maladies, pour s'en prendre à la lune. Pourquoi accuser la lune d'une maladie qui n'a rien

d'extraordinaire ? Il faudroit donc aussi l'accuser d'être la cause de presque toutes les inflammations ; car dans les inflammations un peu fortes , le sang force les vaisseaux lymphatiques , pénètre dans leur cavité , se mêle intimement avec la lymphe , & lui donne sur la fin de l'inflammation cette couleur jaune. Le larmoyement qui existe dans cette maladie , vient de l'irritation que produit l'inflammation.

On voit encore couper , par un autre abus , un prolongement des gencives naturel & assez ordinaire aux jeunes chevaux qu'on appelle *lampas* ou *fève*. Cet abus vient de peu de connoissances des parties du cheval , de leurs différens progrès & états.

Solleifel conseille , pour les avives ou tranchées , (& plusieurs suivent son conseil) « de pincer les » glandes parotides avec les triquoises , & de battre » tout doucement la tumeur avec le brochoir , afin de » corrompre & de broyer les glandes , & de faire sor- » tir les esprits flatueux par l'insensible transpiration : mais on ne fait par-là que faire souffrir le cheval , augmenter le mal , & détruire un des principaux organes de la salive.

Il n'est rien de plus ordinaire que de voir percer le palais avec une corne de chamois bien pointue , pour déchirer les tégumens du palais ; dans l'intention de remédier au dégoût : comme si la cause du dégoût étoit dans le palais. Dans cette opération on déchire souvent l'artere palatine , & on cause une hémorragie qu'on a bien de la peine à arrêter.

Pour les écarts , on lie un pied sain pour faire appuyer le cheval sur le pied malade ; ou bien on fait coucher le cheval , suivant le conseil de Solleifel , & on le gêne de façon qu'il ne puisse pas se

mouvoir, afin qu'on puisse lui broyer l'épaule avec un grais ou une brique, jusqu'à ce que l'épaule soit meurtrie, & cela pour détacher la peau; ensuite on fait deux ouvertures, par lesquelles on pousse deux spatules de bois jusqu'à la crinière; après quoi on introduit de grandes plumes d'oies chargées de basilicum, pour détacher, dit-on, la pituite qui est attachée & qui cause la maladie. On ne peut rien voir de plus cruel & de plus absurde: le pauvre cheval est la triste victime des égaremens de celui qui a inventé une telle pratique, & de l'ignorance de celui qui la fait. Les écarts sont plus rares qu'on ne pense: on place souvent dans l'épaule le mal qui a son siège dans le pied; & lorsqu'il se fait un écart, ce sont les muscles du bras qui sont affectés, & non ceux de l'épaule.

Dans la fourbure, on serre fortement les jambes avec des liens de paille, ou avec un ruban, pour empêcher la fourbure de descendre dans le sabot; comme si la fourbure étoit un animal qui court dans le corps du cheval, ou une humeur hors des routes de la circulation, à qui il faut couper chemin: quelle absurdité! La ligature forte n'a d'autre effet, que de favoriser l'enflure, & souvent la gangrene, en empêchant la circulation du sang & de la lymphe.

Il y a un autre usage qui n'est pas moins dangereux; on suspend un cheval qui ne peut pas se soutenir sur ses jambes; qu'arrive-t-il? Le cheval s'abandonne sur sa supente, les viscères sont comprimés, la circulation du sang est gênée, & il y a grand danger de gangrene & de suffocation.

On est encore en usage d'énerver, c'est-à-dire, de couper un tendon qui est au bout du nez. L'effet de cette opération, est de priver la lèvre supérieure d'une grande partie de son mouvement,

& de causer bien souvent une si grande inflammation dans l'œil, que le cheval en perd quelquefois la vue.

On est encore aujourd'hui dans la croyance, qu'il y a un ver dans la tête du cheval qui est la cause du vertigo; c'est pourquoi on perce le toupet proche l'occipital, avec un fer rouge pour détruire ce prétendu ver. On brûle souvent dans cette opération le ligament cervical, & on fait un grand mal, sans faire aucun bien. C'est une idée superstitieuse de croire qu'il y ait un ver dans la tête du cheval. L'ouverture du crâne des chevaux morts de cette maladie, prouve évidemment cette superstition.

J'ai vu enfoncer un porreau dans la bouche d'un cheval, pour guérir une toux qu'on croyoit venir d'une plume qu'il avoit avalée; une partie de ce porreau entra dans la trachée artère, & le cheval périt dans l'opération: j'en fis l'ouverture, & je trouvai en effet des parcelles du porreau, jusques dans les bronches du poumon. On est dans une pleine persuasion que, lorsque le cheval touffe, il a avalé une plume. Cependant il est certain que c'est la cause la moins ordinaire; car j'ai fait avaler souvent des plumes avec du foin, sans qu'il soit arrivé aucun incident, & sans causer la toux.

On voit quelquefois des Maréchaux, qui, pour guérir des écarts & des efforts, font des incisions sur la peau, comme si le mal étoit dans la peau.

Saigner dans le mois de Mai sans nécessité, des chevaux qui se portent bien, c'est un abus. Il faut saigner dans tous les tems, lorsque le cas l'exige; & ne jamais saigner sans nécessité, dans un tems plutôt que dans un autre.

On dit souvent du cheval qui boîte, qu'il est froid dans les épaules, ou qu'il est pris des épaules:

mais il est rare que la cause qui fait boîter le cheval, soit dans les épaules; elle est bien plus souvent dans les articulations. Ce qui me le persuade, c'est que les chevaux atteints de ce mal, ont le mouvement des épaules libres, & celui des articulations au-dessous du genou, pris & gêné. Mon pere a fait des observations sur ces maladies; il a presque toujours trouvé dans ces cas la synovie diminuée & altérée dans les articulations du sabot: je l'ai aussi observé dans plusieurs chevaux que j'ai ouverts.

Il y a certaines maladies, où le cheval est triste & abattu; on croit alors qu'il veut jeter, & on est dans l'usage de lui mettre dans l'oreille du beurre frais, ou de l'huile d'amandes douces; mais si on favoit qu'il ne peut rien passer de l'oreille externe dans l'interne, puisqu'elles sont séparées par une membrane appelée membrane du tympan; on verroit que tout cela est au moins inutile; je dis au moins inutile, parce que ces drogues peuvent fort bien relâcher la membrane du tympan, déranger l'organe de l'ouïe, & rendre le cheval sourd.

On est dans l'usage de faire aux chevaux poussifs *un rossignol*, c'est-à-dire, un trou au-dessous de l'anus. Cela ne guérit pas la cause, puisqu'elle est dans la poitrine, & qu'il n'y a point de communication de la poitrine avec le bas-ventre.

On s'imagine que pour délasser un cheval fatigué, il faut le déferrer des quatre pieds; on se trompe. 1^o. Cela est inutile, parce que le cheval déferré a ses pieds sur le pavé ou sur la terre, qui sont des corps presque aussi durs que le fer. 2^o. Cela est dangereux, parce que l'on risque de faire éclater la corne, sur-tout si le pied est mauvais, & si la selle est nouvellement parée.

On voit des Maréchaux qui ôtent la graisse des

fallières , pour remédier , disent-ils , à la vue grasse. C'est ignorer totalement l'usage des parties.

La plupart des Maréchaux pensent que le siege de la morve est dans les reins , dans le foie , dans la rate , ou dans l'estomach , ou dans le poumon. C'est un abus fort commun , mais que j'ai assez démontré & réfuté dans un Mémoire que j'ai donné & lu moi-même à l'Académie des Sciences , au mois d'Avril 1761. Je crois avoir convaincu un grand nombre de curieux & de Maréchaux , que la morve proprement dite , a son siege dans la membrane pituitaire , par l'ouverture des chevaux morveux que j'ai faite plusieurs fois à Paris & à Versailles.

On voit , par ce que je viens de dire , dans quelles ténèbres la Maréchallerie étoit plongée dans son origine ; qu'elle n'étoit gueres plus éclairée dans le second âge , & qu'elle est encore infectée d'une infinité d'abus & d'erreurs qu'il seroit trop long de rapporter ici. Je me suis contenté d'exposer les plus ordinaires , moins pour en faire la critique , que pour les réformer , s'il est possible , & pour les faire reconnoître aux curieux , afin qu'ils puissent eux-mêmes les empêcher. Mais ce qu'il y a de plus surprenant , c'est que ces abus , quelque absurdes qu'ils soient , ont enfanté en leur faveur des préjugés qu'il n'est pas facile de détruire. On voit tous les jours nombre de personnes qui se piquent d'être connoisseurs , publier comme des merveilles les recettes dont j'ai parlé ci-dessus , & préconiser des remèdes qui n'ont aucun rapport avec les maladies pour lesquelles ils les conseillent. J'ai vu , par exemple , plusieurs fois des particuliers préoccupés du préjugé que leurs chevaux étoient boiteux d'un écart , faire appeller mon pere pour les visiter , & s'emporter contre lui , parce qu'après les avoir exa-

minés, il déclaroit que le mal étoit dans le pied. Quoique mon pere fût bien assuré que le mal n'étoit point dans l'épaule, & qu'il eût pour lui ses observations & l'expérience sur ses maladies, ces particuliers perfisoient opiniâtement dans leur préjugé, parce qu'ils avoient lu dans les anciens Auteurs que le cheval fait souvent des écarts, ce qui est cependant contraire à la vérité & à l'expérience, & faisoient appliquer inutilement ses remedes sur l'épaule, tandis que le mal étoit dans le pied.

Comme la Maréchallerie est remplie d'ignorans, il n'est pas difficile de se faire passer pour sçavant dans la médecine des chevaux. Quantité de personnes, pour s'attirer cette réputation, ont feuilleté, lu & relu avec avidité tous les livres de la Maréchallerie, ont copié servilement certaines recettes qu'ils ont trouvé intitulées *bonnes pour telles maladies*, & ont conçu pour ces recettes un tel préjugé, qu'ils ont juré sur la foi des Auteurs qu'ils ont copiés, qu'ils avoient un remède infallible pour telle maladie. Mais bien-loin d'être devenus habiles dans la Médecine des chevaux, ces personnes n'ont appris qu'à faire les fautes de ceux qu'ils ont copiés, & ne sont enfin, si j'ose le dire, que de mauvais Maréchaux & de dangereux Charlatans. C'est ce qui fait qu'on voit tous les jours faire dans certaines maladies des remedes qui, s'ils ne sont pas nuisibles, sont du moins si étrangers à la maladie qu'on ne peut s'empêcher d'en rire.

Ce qui a trompé les Amateurs, c'est qu'ils se sont imaginés que les Anciens avoient des connoissances dans la Maréchallerie que les Modernes n'ont pas, c'est à la faveur de ce préjugé qu'on voit tous les jours ces prétendus possesseurs de secrets si bien accueillis des curieux dont ils viennent surprendre la crédulité. Ces imposteurs, pour accré-

diter leur secret , & pour gagner plus sûrement la confiance des Amateurs , ne manquent pas de dire que c'est le fruit des méditations pénibles de quelqu'un de leurs ancêtres qui a passé toute sa vie à en chercher la composition ; que c'est un bien héréditaire dans leur famille : que c'est un remède pour toute sorte de maladies ; qu'il n'y entre que des simples , qu'il purifie la masse du sang , qu'il évacue les mauvaises humeurs & les impuretés du corps. Ces grands mots qui ne disent rien , & qui n'offrent aucune idée nette , ne manquent pas d'avoir l'effet qu'ils en attendent ; ces Amateurs prévenus & bien disposés à se laisser tromper , leur donnent toute leur confiance , deviennent leurs protecteurs & leurs préconiseurs de leur mensonge ; ils sont si préoccupés du mérite du prétendu secret , qu'ils lui prêtent avec prodigalité des vertus qu'il n'a pas ; s'il vient à produire de mauvais effets , comme cela arrive ordinairement , ils ont toujours des raisons prêtes pour les excuser ; c'est toujours la faute ou des remèdes qui ont précédé , ou de ce qu'on n'a pas mis en usage le secret assez-tôt , mais ce n'est jamais la faute du secret. Envain voudroit-on leur opposer le raisonnement , & leur démontrer que le secret ne peut pas avoir la vertu de remplir les indications que présente la maladie : il seroit même dangereux de le faire ; on ne veut pas de représentations ni de raisonnemens ; c'est un secret ; la raison est inutile ; on ne raisonne pas contre le mystère. Si le cheval , malgré le secret , vient à mourir , on se tait ; on n'aime pas à faire voir qu'on a été la dupe de son trop de crédulité : on est intéressé à ne rien dire. Mais si , malgré le secret , le cheval vient à guérir , comme il arrive presque toujours dans les maladies de peu de conséquence , on ne cesse de crier au miracle ; on

prodigue les louanges au secret. Cependant l'obligation qu'on doit lui avoir, c'est de n'avoir pu empêcher la guérison du cheval.

Mais voici un cas où l'on croit ne devoir pas douter de l'efficacité du secret.

Je suppose ce qui m'est arrivé: un Particulier me donne à traiter un cheval d'une maladie sérieuse & longue: la plaie va bien, mais comme la partie a beaucoup souffert & a été délabrée par l'inflammation & la suppuration qui ont précédé, la guérison va lentement. Le Particulier à qui appartenoit le cheval, lassé de voir que cela n'alloit pas assez vite, retire son cheval d'entre mes mains, & le met entre celles d'un homme à secret: on applique le secret, & dans peu de tems le cheval guérit. Dans ce cas je passe pour un ignorant, & le Charlatan est un homme à talent; il n'est pas permis de douter de l'efficacité de son remède. Cependant dans ce cas-ci, comme dans tous les autres, l'homme à secret n'est qu'un imposteur, & son secret qu'une tromperie; le cheval a été guéri, non par le secret, mais par la suite de l'effet des remèdes dont je me suis servi; il a été guéri en peu de tems, parce que la guérison parvenue à un certain degré, s'acheve promptement. On donne alors à ce Charlatan les louanges qu'on m'a données quelquefois sans les avoir méritées, c'est-à-dire, pour avoir guéri, sans y toucher, des chevaux qui avoient été très-bien traités par mes Confreres, mais qu'on avoit retirés d'entre leurs mains, pour les mettre entre les miennes sur la fin de la guérison.

J'ai eu souvent à traiter des maladies qui avoient résisté aux remèdes les plus propres & les mieux appliqués: lassé du traitement, & désespérant de guérir, je les abandonnois. La Nature les guérif-

soit : on étoit surpris ; je l'étois moi-même ; on me donnoit des louanges que j'avois honte de recevoir. Dans la plupart des maladies je dois ce témoignage à la vérité , la Nature fait les trois quarts de la guérison , les remèdes font le reste. Tout l'art consiste à aider la Nature , & à ne point s'opposer à ses opérations.

Enfin je dis 1^o. qu'il n'y a point de secret. Car on entend par secret un remède spécifique pour telle ou telle maladie. Or la découverte d'un tel remède suppose la connoissance des plantes & des drogues , de leurs vertus & de leur dose , & de la nature des maladies ; bien plus , elle suppose la science des différens cas & du tems où le remède doit être appliqué , & des préparations qui doivent précéder ou accompagner l'usage du remède. Personne n'ignore que toutes ces qualités ne se trouvent pas dans les possesseurs de secrets ; que ce sont ordinairement des ignorans , sans étude , sans lettres , & souvent sans bon sens ; que ce sont des gens qui font profession de tromper , qui couvrent leur ignorance du voile de secret , à la faveur duquel ils tâchent de surprendre la crédulité de ceux qui donnent témérairement leur confiance à des personnes qu'ils ne connoissent pas. Je ne nie pas cependant qu'il ne se fasse des découvertes dans la Maréchallerie ; mais elles se font par des personnes éclairées dans cette profession ou dans la Médecine ; & ces personnes , bien-loin de faire un secret de leurs découvertes , se font un honneur d'en faire part au public & d'enrichir leur patrie du fruit de leurs travaux.

Je dis , 2^o. que les secrets ne sont les uns que des recettes absurdes & souvent dangereuses , tirées des vieux livres de Maréchallerie , que j'ai mis au nombre des anciens abus. Les autres sont des recettes

bonnes à la vérité dans quelques maladies ; mais seulement dans certaines circonstances qu'on ne peut employer que dans certains tems & avec ménagement & précaution. Ces recettes sont tirées des livres de Maréchallerie , de Médecine ou de Chirurgie , & connues des Maréchaux. Les autres enfin sont une combinaison informe de drogues inventées par l'ignorance ou l'intérêt , souvent par l'un & l'autre.

Je dis , 3^o. qu'il ne peut pas y avoir de secret pour toute sorte de maladies , parce qu'un même remède ne peut pas guérir des maladies différentes & contraires , puisqu'il n'y a aucun corps dans la nature qui ait en même tems la vertu de rafraîchir & d'échauffer , de relâcher & de fortifier , d'adoucir & d'irriter ; ce qui seroit cependant nécessaire pour guérir toute sorte de maladies.

Je dis 4^o. que les secrets ne peuvent être d'aucune utilité , mais qu'ils peuvent faire beaucoup de mal ; ils ne peuvent être d'aucune utilité , parce que , supposé qu'ils soient dans quelque maladie , ils sont connus & mis en usage par les Maréchaux : ils peuvent faire beaucoup de mal , parce que les meilleurs remèdes entre les mains de ceux qui ne savent pas s'en servir , deviennent un poison.

Je dis 5^o. que les possesseurs de secret sont intéressés à cacher la composition du secret. Le secret fait tout le mérite de leur secret ; la révélation de leur imposture leur attireroit bien-tôt la honte & la punition qu'ils méritent.



G U I D E

DU MARÉCHAL.



T R O I S I E M E P A R T I E.

DES MALADIES INTERNES DU CHEVAL.

SI la connoissance des maladies internes du corps humain est difficile, celle des maladies internes du cheval ne doit pas être aisée, puisque le cheval ne peut ni expliquer sa maladie, ni désigner l'endroit de sa douleur. Ainsi la Médecine des chevaux, il faut l'avouer est pleine de difficultés, & est souvent bien aveugle par rapport au siege de la maladie. Souvent elle n'a gueres de moyens de distinguer & de reconnoître sûrement la partie affectée : on ne peut alors que tirer des conjectures, & se guider sur les observations qu'on a faites; & dans ce sens la Maréchallerie est totalement conjecturale & empyrique. Celui qui aura plus de bon sens, de justesse & de discernement, tirera des conjectures plus justes; celui qui aura fait plus d'observations éclairées par une bonne théorie, c'est-à-dire, par la connoissance de l'économie ani-

male , aura une pratique plus sûre , celui qui réunira ces deux points , fera le meilleur Maréchal. Mais quoique la Maréchallerie , ou la connoissance des maladies internes , soit difficile , il ne faut pas croire que ce soit une science incertaine , elle a des principes certains & des règles certaines , sur lesquelles elle appuye ses préceptes. Ces principes sont l'Hippotomie , la Physiologie & la Pathologie , qui sont la source de toutes les connoissances qu'on peut acquérir dans la Maréchallerie , & la base sur laquelle doivent être appuyés tous les raisonnemens qu'on peut faire.

Quoiqu'elle soit moins évidente que la Médecine humaine , il ne faut pas la rejeter ; on ne doit pas rejeter tout ce qui n'est pas parfaitement certain , il y a une infinité de degrés entre le faux & l'évidence. Les sciences les plus démonstratives se servent du probable & du possible ; toutes nos connoissances viennent des conjectures : la réunion des vraisemblances concourt à former une certitude.

De même que dans une grande obscurité , on ne doit pas rejeter une petite lumière , parce qu'il vaut mieux être éclairé un peu que de ne l'être point du tout ; cette petite lumière , à la vérité , ne répand pas une grande clarté , & ne dissipe pas entièrement les ténèbres ; mais elle nous aide à nous conduire : si on réunit cette petite lumière à plusieurs petites lumières semblables , elles formeront par leur réunion un flambeau qui répandra de tous côtés une lumière éclatante qui nous guidera sûrement dans la route que nous voudrons prendre. De même dans la Maréchallerie , quoiqu'un signe seul d'une maladie , ne fasse pas une certitude , il répand cependant un peu de lumière sur cette maladie , & nous marchons à la faveur de ce signe avec plus de sûreté dans le traitement de cette ma-
ladie

maladie, que si ce signe n'y étoit pas. Ce signe forme une probabilité ; cette probabilité jointe à une autre, en forme une plus grande ; & la réunion de plusieurs signes ou de plusieurs probabilités, forme une certitude plus ou moins grande, selon la quantité ou l'évidence des signes, ou des probabilités qui la forment.

Ainsi quand un cheval bat des flancs, on a un soupçon que la circulation n'est pas libre dans les poumons ; s'il y a fièvre, la conjecture devient plus forte ; enfin, s'il y a des sueurs, abattement, tristesse & difficulté de respirer, on est assuré que c'est une maladie inflammatoire de la poitrine ; la réunion des symptômes fait une certitude sur l'existence & la nature de cette maladie.

Il y a des cas où l'on connoît la maladie sans craindre de se tromper ; c'est lorsqu'elle est accompagnée de symptômes qui lui sont propres, qui caractérisent spécialement telles ou telles maladies qui ont été constamment observés & vérifiés par l'ouverture des cadavres : telle est la pousse caractérisée par les grandes inspirations habituelles, & l'expiration en deux tems ; la rupture de l'estomach caractérisée par le vomissement.

Il y a d'autres cas où, sans être certain de la maladie, d'une certitude physique, on est cependant assuré moralement du siège de la nature de la maladie, par la réunion des vraisemblances & des probabilités tirées des accidens & des circonstances de la maladie : ainsi lorsqu'un cheval a en même-tems la fièvre, une toux, une difficulté de respirer : qu'il est en sueur, dans l'abattement & la tristesse, on est moralement certain que c'est une pleurésie. C'est de la Médecine dogmatique, qu'on tire ces secours, c'est de la connoissance des maladies, de leurs causes & de leurs symptômes, de

l'action des solides & des fluides, & de leur rapport entr'eux, en un mot, c'est de la Physiologie & de la Pathologie, qu'on tire ces lumieres sur la nature & le siege des maladies.

Il y a d'autres cas où sans être assuré moralement de la nature de la maladie, on a cependant de fortes raisons de croire que c'est telle maladie; c'est lorsqu'il n'y a que des signes communs, mais que ces signes sont toujours les mêmes & en même nombre dans cette maladie. Ainsi lorsque le cheval se leve & se couche, qu'il se tourmente; qu'il bat la terre avec le pied de devant, on n'est pas assuré que le cheval est attaqué de tranchées, mais on a de fortes raisons de le croire.

Il y a d'autres cas enfin, où il n'est pas possible de connoître l'espece de la maladie; par exemple, lorsque le cheval est simplement triste, avec dégoût, sans fièvre, sans sueur & sans aucun symptôme propre à telle maladie; dans ce cas on est fort embarrassé, & c'est l'écueil de la Maréchallerie. Cependant dans ce cas même, la Médecine fournit des moyens de donner du soulagement; pour cela il faut se comporter suivant les regles du bon sens: & puisqu'il n'est pas possible de reconnoître l'espece de la maladie, il faut tâcher de connoître le genre, & mettre en usage les remedes généraux, tels que les lavemens, les saignées & les décoctions adoucissantes, si l'on prévoit que ces remedes ne peuvent produire aucun mal, & qu'ils peuvent au contraire produire un bien, en remplissant les indications qu'on croit appercevoir.

Avant que de parler des maladies, je vais faire quelques réflexions qui pourront servir de préceptes généraux pour la pratique.

Pour faire la Médecine des chevaux avec lumiere, certitude & succès, il faut appuyer la Prati-

que sur la Théorie , c'est-à-dire , sur la connoissance des parties , de leur structure & de leur usage , des maladies , & des vertus des médicamens ; sans cela on ne peut travailler qu'en aveugle , & s'exposer à faire des fautes continuellement.

Si les Maréchaux ne veulent pas s'instruire pour se mettre en état de guérir , qu'ils le fassent au moins pour s'abstenir du mal qu'ils font tous les jours par une ignorance qui n'est pas pardonnable.

En effet , n'est-il pas honteux pour la Maréchallerie , & bien triste pour le Public , de voir tous les jours des chevaux conduits chez les Maréchaux que le Public honore de sa confiance , parce qu'il leur suppose des connoissances dans leur profession , non pour être guéris , mais pour y être estropiés , souvent pour y recevoir la mort.

Comme ils n'ont fait pour la plupart aucune étude des maladies , ni des médicamens , & qu'ils ne connoissent par conséquent ni le siege ni la nature de la maladie , ni les remedes qui y sont convenables : ils font par ignorance des fautes , presque toutes les fois qu'ils entreprennent d'y remédier. Ils n'ont qu'un petit nombre de remedes , dont ils ne connoissent ni les vertus ni la dose , ni même le nom des drogues qui entrent dans leur composition , qu'ils donnent indistinctement dans toute sorte de maladies , sans considérer si elles répondent aux indications de la maladie , & sans savoir si elles y sont propres ou contraires.

C'est presque toujours un breuvage ou un cordial , qu'ils répètent souvent , parce qu'ils croient qu'il ne fait pas assez d'effet , jusqu'à ce que la mort du cheval leur apprenne que le breuvage ou le cordial a fait effet.

C'est par une suite de cette ignorance , qu'on voit donner si souvent des cordiaux dans les trait-

chées, & dans la dyssenterie caufée par des purgatifs trop violens ou donnés à trop grande dose, fans faire attention que les tranchées & la dyssenterie viennent toujours de l'inflammation des intestins, & que les cordiaux ne font qu'augmenter le mouvement du sang, & par conséquent l'inflammation & la maladie. Je dois cet aveu à la vérité, & cet avertissement à ceux de mes Confreres qui sont disposés à recevoir mes avis, comme je suis disposés à recevoir les leurs.

Ce que je viens de dire, ne regarde qu'une partie des Maréchaux. Je fais qu'il y en a un grand nombre, sur-tout à Paris, dont je respecte la probité & le favior, qui, animés d'une louable émulation, se sont livrés tout entiers à leur profession, y ont acquis de grandes lumieres, l'exercent avec distinction, & font honneur à la Maréchallerie.

2°. Il faut s'appliquer à connoître les indications que présente la maladie.

3°. Il faut remplir avec soin chaque indication s'il y a inflammation & chaleur, il faut rafraîchir; s'il y a tendon, il faut relâcher; si les vaisseaux sont trop pleins, il faut les désemplir; s'il y a relâchement, il faut rétablir le ton des parties, &c.

4°. En remplissant les indications, il faut suivre les règles du bon sens, c'est-à-dire, que, s'il y a à la fois plusieurs indications à remplir, il faut commencer par les plus pressantes, & par celles qu'on peut remplir fans aller contre les autres indications. Je suppose, par exemple, qu'on ait à traiter une pleurésie, où il y a toux, inflammation, fièvre, difficulté de respirer: il faut examiner chaque indication; la toux demande les adoucissans; l'inflammation indique les rafraîchissans; la fièvre indique les rafraîchissans & les purgatifs; la difficulté de respirer indique la saignée; comment

dois-je me comporter? Les purgatifs sont irritans, échauffans & capables d'augmenter la toux, l'inflammation & la difficulté de respirer; la raison & le bon sens me dictent, que je ne dois pas commencer par ceux-là. Les rafraîchissans, les saignées & les adoucissans n'augmentent pas la fièvre; la raison me dicte qu'il faut commencer par la saignée, par les rafraîchissans & les adoucissans, après quoi je pourrai venir sans rien craindre aux purgatifs. C'est ainsi qu'on doit se comporter dans le traitement de chaque maladie; considérer chaque indication à part, & commencer par les plus pressées.

5°. Quand la maladie est de peu de conséquence, & qu'elle ne se déclare par aucun symptôme évident, il vaudrait mieux s'abstenir des remèdes forts & dangereux, que d'en donner. Il faut attendre qu'elle se manifeste, & ne donner en attendant, que des remèdes innocens, qui ne puissent faire aucun mal, tels que sont les lavemens.



CHAPITRE PREMIER.

DE LA PATHOLOGIE.

LA partie de la Médecine qui traite des maladies, s'appelle Pathologie.

On entend par maladie, l'état du cheval où l'exercice de quelques fonctions est perdu ou diminué.

On considère dans les maladies, la cause, les symptômes, le diagnostic, le pronostic & la curation.

La cause de la maladie, est ce qui produit la maladie.

Les symptômes sont les accidens qui accompagnent la maladie.

Le diagnostic; ce sont les signes qui font connoître la maladie.

Le prognostic ; ce sont les signes qui font connoître les suites de la maladie.

La curation ; ce sont les remèdes qu'on emploie pour guérir la maladie.

On considère encore les indications & les contre-indications.

On entend par indication , l'insinuation de ce qu'on doit faire.

On entend par contre-indication , la défense , pour ainsi dire , de faire tel remède qu'il seroit à propos de faire s'il n'y avoit pas tel accident. Par exemple , dans les tranchées , les purgatifs sont indiqués pour évacuer les matières des intestins qui en sont la cause ; mais ils sont contre indiqués par l'inflammation & l'irritation des intestins , qu'ils ne manqueroit pas d'augmenter.

On doit distinguer dans les maladies le genre & l'espece.

Le genre comprend plusieurs maladies ; l'espece n'en comprend qu'une.

On peut rapporter l'espece au genre ; & on doit toujours le faire , quand on ne peut pas connoître l'espece : par exemple , si les signes , qui font connoître que le cheval est attaqué d'une maladie inflammatoire , ne suffisent pas pour faire connoître si l'inflammation à son siege dans la poitrine ou dans le ventre , & quelle partie du ventre ou de la poitrine est attaquée , il faut alors rapporter la maladie aux maladies inflammatoires en général , & employer les remèdes de l'inflammation ; ce qui suffit. Ce moyen est d'un grand secours dans la Maréchallerie , parce que souvent il est difficile de s'assurer du siege de la maladie.

On distingue les maladies à raison des parties qu'elles affectent ; en maladies de la tête , maladies de la poitrine , & maladies du ventre.

A raison des signes , on les distingue en maladies évidentes , en maladies presque évidentes , & en maladies obscures.

Eu égard au tems , on distingue le commencement , le progrès , l'état , le déclin & la fin.

S Y M P T O M E S G É N É R A L.

Qui font connoître que le Cheval est malade.

- 1°. Le cheval est dégoûté , & perd l'appétit.
- 2°. Il est triste & porte la tête basse.
- 3°. La langue sèche.
- 4°. Le poil hérissé.
- 5°. Le cheval ne fléchit pas les reins lorsqu'on le pince sur cet endroit.
- 6°. La fiente sèche & par marrons plus détachés qu'à l'ordinaire , couverts quelquefois de glaires , qu'on prend souvent par graisse ; ce qu'on appelle gras fondu.
- 7°. L'urine de couleur rouge.
- 8°. L'urine crue & claire comme l'eau pure.
- 9°. Le cœur battant plus qu'à l'ordinaire.
10. Le battement trop foible du cœur & des arteres.
11. Le cheval se leve , se couche , & ne peut trouver une position agréable.
12. Il regarde souvent son flanc , & plus souvent un côté que l'autre.
13. Quelquefois il jette une humeur jaunâtre par les narrines.
14. Sa marche est chancelante.
15. La vue triste & abbatue , & les yeux larmoyans.
16. Difficulté d'uriner , dont on s'apperçoit dès que le cheval se présente pour uriner.

17. Le cheval est enflé, se tourmente & lâche des vents.

18. Battement des flancs & difficulté de respirer.

Symptômes dangereux.

1°. Lorsque le cheval se tient foiblement sur ses jambes, hésite à se coucher, tombe comme une masse, & se relève de tems en tems.

2°. La mousse sort de la bouche & des narines.

3°. L'œil est tourné de façon que l'on voit beaucoup de blanc.

4°. L'urine s'écoule goutte à goutte, sans que le cheval se présente pour uriner.

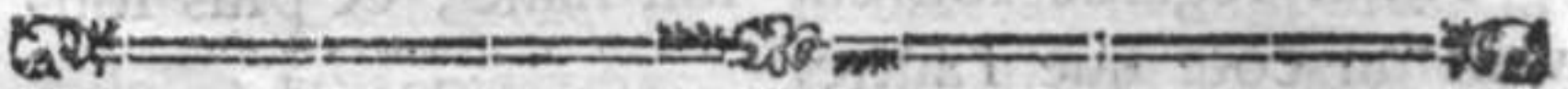
5°. Le cheval jette par le nez une matière fanguinolente, & quelquefois brune comme une espèce de pus.

6°. Un dévoiement qui ne fait rendre que des matières glaireuses & fanguinolentes.

7°. Le cheval se leve & se relève en regardant ses reins.

8°. Le cheval regarde fixement son flanc & sa poitrine, & a une grande difficulté de respirer.

Remarquez que ces symptômes ne se rencontrent pas tous à la fois dans une seule maladie : ce sont les symptômes des différentes maladies, rassemblés ici pour apprendre à connoître l'état de maladie du cheval.



CHAPITRE SECOND.

MALADIES INCURABLES.

PIERRES dans les reins,

Hydropisie de poitrine.

Hydropisie du ventre postérieur,

Hernie ou étranglement de boyaux dans les bourses.

Bésoard dans les intestins.

Estomach crevé.

Diaphragme crevé.

Mauvaise haleine.

Bouche moussueuse.

Pulmonie invétérée.

Mâchoire inférieure resserrée de façon qu'on ne peut pas l'ouvrir.

SYMPTOMES DES MALADIES INCURABLES.

Symptômes de la Pierre dans les Reins.

Le cheval regarde son dos, plie les reins par la douleur qu'il y ressent, se couche & se leve à chaque instant, & pisse peu à la fois.

Symptômes de l'Hydropisie de poitrine.

Le cheval se couche & se leve à chaque instant, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & a une grande difficulté de respirer.

Symptômes de l'Hydropisie du bas ventre.

Les côtes sont en mouvement, comme si le cheval étoit pouffif; le cheval a de la peine à respirer, parce que les eaux contenues dans la cavité du ventre font remonter le diaphragme, diminuent la capacité de la poitrine, & gênent les poumons. Le ventre est gonflé & tendu; le cheval ne fait de quel côté se tenir couché.

Symptômes de la Hernie, ou étranglement des Boyaux.

Le cheval se tourmente, se tient sur le dos étant couché, on sent un relâchement dans les bourses, en y portant la main.

Symptôme de l'Estomach crévé.

Le cheval allonge le gosier & jette par le nez les alimens.

Symptômes du Bésoord dans les intestins.

Le cheval se tourne par intervalle, & regarde son ventre de tems en tems.

Symptômes du Diaphragme crévé.

Le ventre & la poitrine montent & s'élevent en même-tems, de façon que l'on croiroit que ces deux cavités n'en font qu'une.

Symptômes de la Bouche mousséuse.

Il y a de grands battemens de flancs, les yeux sont pour l'ordinaire hagards.

Symptômes de la Pulmonie invétérée.

Le cheval jette par le nez une matiere fanguinolente, & quelquefois rousse & fluide.

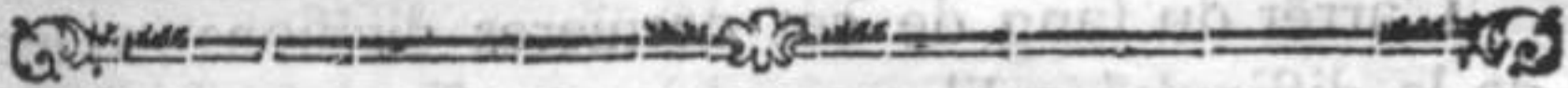
R E M E D E S G É N É R A U X ,

Qui convienne assez communément dans toutes les Maladies curables:

Retrancher le foin & la paille, mettre le cheval à l'eau blanche, c'est-à-dire, à l'eau tiède où l'on a fait bouillir du fon; saigner, & donner des lavemens adoucissans, des breuvages faits avec les plantes émollientes, telles que la mauve, la guimauve, la pariétaire, la mercuriale, la brancursine, l'aigremoine, la laitue, &c. tenir chaudement & bien couvert. Je mets ici ces remedes généraux; parce que j'y renverrai souvent dans le

détail des maladies ; & je me dispenserai souvent de les nommer l'un après l'autre.

Comme les maladies inflammatoires sont les plus ordinaires & les plus connues , je vais dire quelque chose de l'inflammation en général , afin de faciliter l'intelligence & la curation de ces maladies.



CHAPITRE QUATRIEME.

DE L'INFLAMMATION.

L'Inflammation est un engorgement des vaisseaux sanguins , avec douleur , chaleur , tension , & quelquefois fièvre.

On distingue trois degrés dans l'inflammation : le premier qu'on appelle phlogose , est lorsqu'il y a une simple stagnation du sang dans les vaisseaux capillaires.

Le deuxième qu'on appelle phlegmon , est lorsque le sang à force de distendre les vaisseaux , dilate les orifices des vaisseaux lymphatiques , & pénètre dans leur cavité.

Le troisième qu'on appelle inflammation par extravasation , & lorsque le sang , à force de distendre les vaisseaux , les rompt & s'extravase.

Causes.

Il faut se rappeler ici ce que j'ai dit ci-dessus , en parlant de la circulation.

Le sang est porté dans toutes les parties du corps par les artères ; après plusieurs divisions , les artères se terminent par des ramifications extrêmement fines , ressemblant à des cheveux , qu'on appelle à cause de cela *extrémités capillaires* ; chaque

extrémité capillaire se divise en deux branches ; l'une , qui est la continuation de l'artere sanguine , & qui va former le commencement d'une veine sanguine ; l'autre est le commencement d'une artere lymphatique. Ce sont ces extrémités capillaires qui sont le siege de l'inflammation ; c'est l'arrêt du sang dans ces petits vaisseaux qui en est la cause.

L'arrêt du sang de ces dernieres divisions , vient de la difficulté qu'il trouve à y passer ; cette difficulté que le sang trouve à passer dans les extrémités capillaires , vient ou du vice du sang , ou du vice des vaisseaux , ou du vice du sang & des vaisseaux tout-à-la-fois.

1°. Le vice du sang vient ou de son épaisissement , ou de son acrimonie , ou de sa trop grande quantité , ou de sa raréfaction.

Lorsque le sang est trop épais , il a peine à passer dans les extrémités capillaires ; il s'y appesantit , y fait de fortes impressions qui font crisper & resserer les dernieres divisions des arteres , en diminuent le calibre , & obligent le sang de s'arrêter & de s'accumuler ; de-là l'inflammation.

Lorsqu'il y a pléthore , le sang se porte dans les extrémités capillaires en plus grande quantité qu'il ne peut être repris par les veines , s'y arrête , s'y accumule , distend les vaisseaux & produit l'inflammation.

Lorsque le sang est raréfié , il occupe plus d'espace , distend les vaisseaux , s'accumule dans les extrémités capillaires , & produit les mêmes effets que la pléthore & l'épaulement ; voilà les trois causes de l'arrêt du sang. Ces trois causes ont chacune des causes subalternes.

L'épaulement du sang vient du trop grand repos , ou du trop violent exercice du cheval : lorsque le cheval ne fait aucun exercice , le sang est

moins divisé , & s'épaissit : lorsqu'il fait de trop violens exercices , il se fait une grande déperdition de la substance séreuse du sang , il ne reste que les parties les plus grossières ; de-là l'épaississement. L'épaississement du sang peut encore venir des mauvaises digestions , de la mauvaise nourriture : les digestions fournissent alors un chyle mal élaboré , visqueux & épais , qui communique au sang ce caractère , & l'épaissit.

2°. La pléthore ou la trop grande quantité du sang vient de la grande quantité d'alimens bien digérés & du trop grand repos. Alors il se fait plus de réparation par les alimens , qu'il ne se fait de perte par l'exercice.

3°. La raréfaction du sang vient des exercices violens & du grand mouvement du sang.

A ces causes générales de l'inflammation , il faut ajouter les causes locales qui sont des dispositions préalables à l'inflammation : tels sont les tubercules du poumon , qui compriment les vaisseaux sanguins , rétrécissent leur calibre , & disposent à l'inflammation ; les ulcères du poumon , le tissu foible & délicat du poumon , qui n'a pas assez de ressort pour favoriser la circulation , & permet par-là l'engorgement des vaisseaux.

L'irritation des parties qui fait resserrer les extrémités capillaires & cause l'arrêt du sang.

Le froid extérieur qui épaissit le sang & fait resserrer les veines ; la grande ardeur du soleil qui raréfie le sang.

Le vice des vaisseaux vient de leur compression , de leur obstruction , de leur déchirure & de leur meurtrissure.

Lorsque les vaisseaux sont comprimés , comme par les glandes engorgées , la circulation n'est pas libre , le sang s'amasse & cause l'inflammation dans les parties voisines.

Lorsque les vaisseaux sont resserrés par quelque cause irritante, comme il arrive dans les piquûres, brûlures, & l'application des caustiques, la circulation est arrêtée.

Lorsque les vaisseaux sont bouchés par quelque liqueur qui s'est épaissie dans leur cavité, comme il arrive dans les tumeurs, la circulation est interrompue.

Lorsque les vaisseaux sont déchirés, ils ne sont plus propres à la circulation; l'extrémité des vaisseaux rompus se resserre & ferme le passage au sang; de-là l'inflammation dans le bord des plaies.

Lorsque les vaisseaux sont meurtris & contus par quelque coup, ils perdent leur ressort, sont incapables d'oscillations & de favoriser la circulation. Cette cause est très-ordinaire; car il arrive souvent que les chevaux sont attaqués de maladies inflammatoires, à cause des coups qu'ils ont reçus des Palfreniers ou des garçons Maréchaux qui frappent inconsidérément les chevaux sur toutes les parties, au moindre mouvement qu'ils font.

Symptômes.

L'inflammation produit la tension, le gonflement, la douleur, la rougeur, la chaleur de la partie, & la fièvre lorsqu'elle est considérable.

L'inflammation produit l'épaississement de l'humeur qui se sépare dans les parties voisines de l'inflammation; ainsi dans la pleurésie, l'inflammation du poumon produit l'épaississement de l'humeur des bronches.

La chaleur & l'oscillation des parties enflammées dissipent les parties aqueuses; les parties les plus grossières s'épaissent & forment des tubercules sur la surface du poumon; on en trouve presque toujours sur les poumons des chevaux morts de pulmonie.

L'inflammation produit souvent la fièvre, qui consiste, comme je le dirai ci-après, dans une contraction des extrémités capillaires.

Diagnostic.

On reconnoît l'inflammation des parties internes, car c'est de celle-ci qu'il s'agit à présent, par la douleur qui se manifeste assez par les mouvemens & l'agitation du cheval, par les grands mouvemens du cœur, souvent par la fièvre, la toux & la difficulté de respirer, si l'inflammation attaque le poumon.

Prognostic.

L'inflammation est plus ou moins dangereuse, suivant les parties qu'elle attaque, & l'étendue qu'elle occupe.

L'inflammation des parties internes est plus dangereuse que celle des parties externes.

Elle est plus dangereuse lorsqu'elle occupe des parties essentielles à la vie, comme le poumon, & lorsqu'elle occupe une étendue considérable.

L'inflammation se termine de quatre manières; par résolution, par suppuration, par obstruction & par gangrene.

Elle se termine par résolution, lorsque la matière de l'inflammation reprend les routes de la circulation; c'est la voie la plus salutaire. Lorsqu'elle se fait, la douleur, la tension, la chaleur, la fièvre, & les autres accidens diminuent; elle se fait ordinairement dans l'espace de sept jours.

Lorsque les accidens subsistent après huit jours, on doit attendre la suppuration, l'augmentation des accidens l'annoncent; c'est la voie la plus salutaire après la résolution.

Elle se termine par obstruction, lorsque les par-

ties les plus féreuses du fang ayant étoit dissipées par la chaleur de la partie enflammée, la partie la plus épaisse du fang se coagule, bouche les vaisseaux, & forme des tubercules.

La gangrene est la mortification de la partie; c'est la terminaison la plus fâcheuse. On doit la craindre, lorsqu'au bout de huit ou neuf jours les symptômes subsistent ou augmentent sans aucun signe de suppuration. On conçoit que la gangrene est survenue, lorsque la peau se relâche, se flétrit & se noircit.

Curation.

1°. L'amas du fang dans les vaisseaux sanguins demande qu'on en diminue la quantité par les saignées & la diete.

2°. La raréfaction demande qu'on appaise la chaleur & le mouvement du fang par les tempérans & les rafraîchissans.

3°. La tension des parties demande qu'on la diminue par les relâchans.

4°. L'arrêt du fang demande qu'on rétablisse la circulation par les discutifs & les atténuans. Il faut donc d'abord saigner & réitérer les saignées suivant la violence du mal & la force du cheval. Les saignées sont utiles dans les commencemens; elles le sont peu dans l'état, & souvent nuisibles dans le déclin de la maladie, parce que la tension que les fibres ont soufferte, & les saignées précédentes leur ont fait perdre leur ressort.

5°. Il faut mettre le cheval à la diete blanche, ne lui donner presque point de foin, le tenir au son & à l'eau blanche, lui faire avaler des décoctions faites avec les plantes adoucissantes, relâchantes & rafraîchissantes, comme les racines de mauve, guimauve, chicorée sauvage, les feuilles de bouil-

lon blanc , de branc-urfine , de pariétaire , de laitue , de mercuriale , d'oseille , &c.

Il ne faut pas oublier les lavemens faits avec les mêmes herbes , qui , en nettoyant les gros boyaux , font un bain intérieur , & fervent admirablement à diminuer l'inflammation.

Sur le déclin , on peut donner l'infusion des fleurs melilot , de camomille & de fureau , qui font adouciffantes & un peu réfolutives en même-tems.

Si l'inflammation attaque les parties externes , il faut s'appliquer d'abord à détendre & à relâcher la partie enflammée , afin de rendre la fouplesse aux vaisseaux , & favoriser par là la réfolution. Pour cela , il faut fomentier la partie avec les décoctions émollientes & relâchantes , dont je viens de parler , ou bien y appliquer les cataplasmes avec le lait & la mie de pain , & les changer souvent , parce que la chaleur de la partie enflammée deffèche l'emplâtre & fait aigrir le lait qui perd alors sa vertu adouciffante & devient irritant.

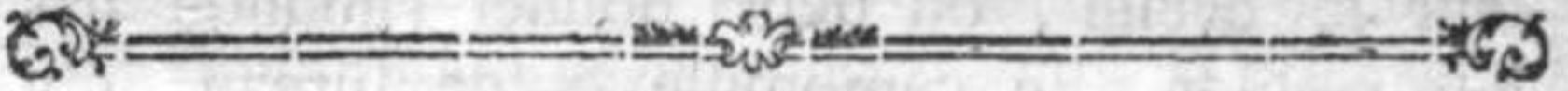
Il faut toujours éviter les emplâtres , les huiles & les graiffes , parce qu'ils bouchent les pores de la peau , arrêtent la transpiration , augmentent la chaleur , favorisent la suppuration , & s'opposent à la réfolution.

Lorsque la réfolution commence à se faire , ce qu'on connoît par la diminution des accidens , il faut la favoriser par quelque léger réfolutif , comme l'emplâtre des quatre farines réfolutives , bouillies dans du vin , ou avec la pulpe de racine de guimauve , arrosée d'un peu d'eau vulnéraire , ou fomentier la partie avec un peu d'eau-de-vie camphrée , ou avec l'eau-de-vie & le favon.

Si malgré tous ces remedes , les accidens subsistent , & qu'on ne puisse pas procurer la réfolution,

il faut provoquer la suppuration, si l'inflammation est externe, par les emplâtres, les onguens & les remèdes convenables.

Si l'inflammation se termine par gangrene ou par obstruction, il faudra employer le traitement dont je parlerai lorsque je traiterai des maladies externes.



CHAPITRE QUATRIÈME.

DE LA FIEVRE EN GÉNÉRAL.

LA Fievre consiste dans la fréquence des contractions du cœur, & dans le dérangement des fonctions.

Pour mieux entendre la cause de cette fréquence, il faut observer 1°. que les mouvemens mécaniques qui se font dans le corps du cheval, sont soumis à certaines règles que la nature leur prescrit pour parvenir au but qu'elle se propose.

2°. Que les mouvemens ont une cause excitante ; par exemple, le mouvement péristaltique des intestins reconnoît pour cause l'impression que les alimens font sur les intestins : c'est la nature qui a établi cette loi pour chasser les excréments hors du corps.

3°. Que ces mouvemens sont réglés sur le besoin de la nature, & sur la qualité de la cause qui les excite. Sur le besoin de la nature ; par exemple, s'il aborde au cœur, ou aux poumons une grande quantité de sang, ces deux organes auront besoin de faire de grandes & de fréquentes contractions, pour chasser la grande quantité de sang contenu dans leur capacité. Sur la qualité de la cause qui les excite ; par exemple, si le sang qui aborde au cœur, est visqueux, glutineux, épais & mal

élaboré, il s'appesantira sur les parois du cœur, s'y attachera, s'y collera, pour ainsi dire; enfin y fera de fortes impressions qui détermineront le cœur à faire de grandes & de fréquentes contractions pour l'élaborer, le perfectionner, & le chasser de ses cavités.

4°. Que les mouvemens du cœur dépendent des impressions que le sang fait sur le cœur.

5°. Que ces impressions dépendent de la quantité ou de la qualité du sang qui aborde au cœur.

De la quantité, lorsque le volume du sang est trop considérable, comme dans le pléthore, ou lorsque trouvant quelque obstacle dans la circulation, il est obligé de refluer vers le cœur.

De la qualité; comme lorsqu'il est trop chaud, lorsqu'il est chargé de parties salines, âcres, ou d'impuretés, à cause de quelque humeur répercutées en dedans, ou de quelque évacuation supprimée; ou lorsqu'il est chargé de viscosités, de glutinosités provenant du vice des digestions. Dans tous ces cas le sang fait de fortes impressions sur le cœur, l'oblige à faire des mouvemens plus grands & plus fréquens; de-là la grandeur & la fréquence des contractions des artères. On appelle cet état du cœur, fièvre.

Cela étant posé, on voit déjà que la cause de la fièvre est tout ce qui peut augmenter le mouvement du cœur: or, la cause du mouvement du cœur est l'impression que le sang fait sur les parois des oreillettes & des ventricules du cœur. La cause de cette impression est la quantité ou la qualité du sang: la quantité, lorsque le volume du sang est trop considérable, comme dans la pléthore; ou lorsque trouvant obstacle dans sa route, il est obligé de refluer vers le cœur; ou lorsque sans être en trop grand volume, il est raréfié, &

occupe autant d'espace que s'il péchoit par quantité.

La qualité, lorsqu'il est âcre, chaud, visqueux, glutineux, mal élaboré, & chargé d'impuretés.

Le sang aborde en grande quantité dans le cœur, par les violens exercices, comme les courses & les grandes fatigues. Le sang est alors dans un grand mouvement, & se porte avec rapidité & abondance au cœur.

2°. Dans les inflammations, la douleur, la compression & le déchirement des vaisseaux. Dans ce cas la circulation n'étant pas libre, le sang est obligé de s'arrêter, & de se porter en grande quantité vers le cœur.

3°. Dans l'irritation & la douleur considérable, il se fait alors un resserrement tonique dans les parties, qui diminue le calibre des vaisseaux, interrompt la circulation & oblige le sang de s'accumuler dans le cœur.

Ainsi, dans l'inflammation des reins, des ureteres, de la vessie, du poumon, de la plevre & de tous les visceres, le sang doit aborder en grande quantité au cœur, le solliciter à des contractions fortes & fréquentes, & produire la fièvre.

Ainsi, lorsqu'on fait boire froid à un cheval qui a chaud, le froid subit fait crispier & resserrer les extrémités capillaires des vaisseaux, empêche le passage du sang, & cause la fièvre.

Le sang est visqueux, glutineux, mal élaboré, lorsque le cheval a mangé de mauvais fourrage, comme du foin moisi & pourri. Lorsque les digestions se font mal, lorsque l'estomach ne fait pas bien ses fonctions, lorsqu'il s'est fait un amas de mauvaises humeurs dans les premières voies. Dans tous ces cas le chyle est mal élaboré; il est visqueux, glaireux & glutineux, se mêle avec le sang, chargé de ces mauvaises qualités; parvenu

au cœur, il fait de fortes impressions sur ses parois, l'oblige à faire des mouvemens grands & fréquens, & produit la fièvre.

Le sang est âcre, chaud, chargé des parties salines & impures, lorsqu'on a repercuté en dedans quelqu'humeur, extérieure, comme lorsqu'on guérit la gale ou le farcin sans préparation, par des remèdes forts & caustiques, qui font resserrer les tuyaux excrétoires de la peau, & refluer l'humeur de la gale ou du farcin dans la masse du sang; ou lorsqu'on expose un cheval qui a chaud, à un froid subit, qui fait resserrer les pores, arrête l'humeur de la transpiration, & la fait refluer dans la masse du sang.

Ces particules âcres & impures, mêlées avec le sang, picotent les parois du cœur, le sollicitent à des contractions fortes & fréquentes, & produisent la fièvre.

Symptomes.

Les effets de la fièvre, en général, sont en très-petit nombre.

1°. La fréquence du battement du cœur & des artères.

2°. L'abattement, la tristesse, les yeux abattus, la tête baissée.

3°. Le vice de digestion, le vice des fucs digestifs; de-là le vice des humeurs & des sécrétions.

4°. La chaleur.

5°. Les effets de la maladie qui cause la fièvre.

Diagnostic.

On reconnoît la fièvre par le battement fréquent des artères; le pouls est fréquent, grand, plein & tendu.

On sent le battement du cœur en mettant la main sur la région des côtes qui répond au cœur.

On sent le battement des artères en portant la main sur l'artère maxillaire, au-dessous de l'angle de la mâchoire postérieure, ou bien sous les aines, sur l'artère crurale à sa sortie du bassin.

Souvent on sent le battement de l'artère aorte, quand on met la main sur le dos.

Prognostic.

La fièvre par elle-même n'est pas dangereuse ; mais le danger se prend de la maladie qui produit ou qui accompagne la fièvre.

Curation.

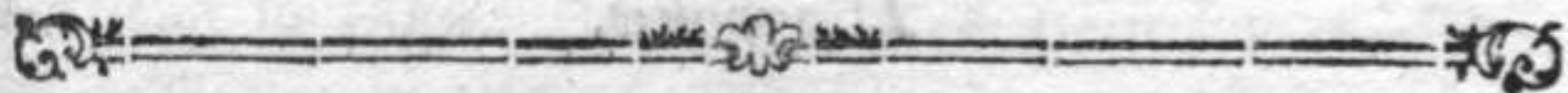
En général, la fièvre demande la diette, parce que la fièvre affoiblit l'estomach, altere les sucs digestifs, & affoiblit les forces digestives.

Il faut tenir le cheval à l'eau blanche, lui retrancher le foin, la paille, & l'avoine, lui faire boire l'eau de son, & l'inviter à se coucher par une bonne litière.

2°. Il faut diminuer la quantité du sang, détendre & désemplir les vaisseaux par les saignées.

3°. Modérer la chaleur & le mouvement du sang par les rafraîchissans & les adoucissans ; pour cet effet on donne les décoctions faites avec les feuilles de mauve, guimauve, chicorée sauvage, laitue, pariétaire, graine de lin, &c.

4°. Tenir les gros boyaux nets, les humecter, les rafraîchir par les lavemens émolliens ; mais il faut sur-tout s'appliquer à la curation de la maladie qui est la cause de la fièvre.



CHAPITRE CINQUIEME.

MALADIES DE LA TÊTE.

ARTICLE PREMIER.

Du Vertigo.

LE Vertigo est une maladie dans laquelle le cheval est comme étourdi , porte la tête de côté en avant ; il la tient quelquefois dans l'auge & l'appuie contre la muraille de maniere qu'il semble faire effort pour aller en avant ; il a les yeux étincelans , il est chancelant de tous ses membres , se laisse tomber comme une masse , tourne les yeux de tous côtés , ne boit ni ne mange. Il y a lieu de croire qu'il a la vue trouble , puisqu'il se donne de la tête de côté & d'autre , & est toujours en danger de se la casser.

Causes.

Les causes ne sont pas faciles à connoître ; mais il est vraisemblable que le vertigo vient du battement considérable des arteres , de la rétine & de l'engorgement du cerveau. Le battement des arteres étant trop fort , ébranle les fibres des nerfs qui vont se distribuer sur la rétine , & qui sont l'organe de la vision ; cet ébranlement produit un tournoiement , une confusion , & une obscurité dans la vue. Le battement trop fort des arteres reconnoît pour cause l'engorgement des vaisseaux du cerveau , qui fait refluer le sang en plus grande quantité dans les arteres de la rétine.

Diagnostic.

Il est facile de reconnoître cette maladie par la description que je viens d'en faire.

Prognostic.

C'est une maladie qui vient de l'engorgement du cerveau, & par conséquent toujours dangereuse.

Curation.

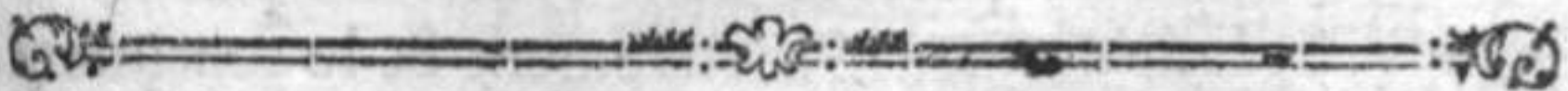
Il faut faire d'abord les remèdes généraux, mettre le cheval à la boisson blanche, lui retrancher tout aliment solide, & l'attacher de façon qu'il ne puisse pas se blesser la tête.

Ensuite, il faut tâcher de remédier à l'engorgement du cerveau, qui est la cause de la maladie, 1°. par les saignées, qui doivent être promptes & copieuses, & faites sur-tout à l'arrière-main, c'est-à-dire, au plat de la cuisse, ou la queue, pour déterminer le sang à se porter vers les parties de derrière, & dégager par-là la tête.

On peut envelopper la tête de linges imbibés de décoctions émollientes. Il faut faire avaler abondamment de la décoction des plantes rafraîchissantes, pour délayer & détremper le sang, le rendre plus propre à circuler dans ses vaisseaux, & en même-temps pour diminuer la raréfaction du sang, si elle est la cause de la maladie. Pour cet effet, on fait bouillir légèrement la racine de nénuphar, les feuilles d'endive, de pourpier, de laitue, de chicorée sauvage, de bourrache, de buglose, de bouillon blanc, de pariétaire, de mercuriale, de mauve, &c. On met cette décoction avec un peu de son, ou un peu de farine d'orge, pour engager le cheval à la boire, ou bien on la lui fait avaler.

Il faut donner par jour un ou deux lavemens faits avec la même décoction ; on peut les rendre purgatifs, en y faisant dissoudre quatre onces de moëlle de casse, afin de tenir le ventre libre & d'évacuer les matieres des gros boyaux qui compriment les vaisseaux fanguins, obligent le sang à se porter en plus grande quantité vers le cerveau, & contribuent à l'engorgement.

Il est bon de faire deux setons au col, afin de détourner une partie de l'humeur qui cause la maladie. Pour faire ces setons, on passe un ruban de fil dans une grande aiguille plate & tranchante par l'autre extrêmité ; on souleve la peau de peur de piquer les parties qui sont sous la peau, ce qui causeroit une inflammation : on fait passer l'aiguille entre la peau & le tissu cellulaire, observant de ne pas blesser les membranes ou les muscles qui sont dessous, ensuite on fait une contre-ouverture, on tire l'aiguille, & on laisse le ruban dans la plaie ; on tire un peu chaque jour le ruban, afin de le changer de place, & on a soin de le graisser avec un peu de basilicon : on le laisse jusqu'à la fin de la maladie ; lorsqu'on le retire, on ne fait que bassiner l'ouverture avec un peu de vin mêlé avec l'eau tiède.



A R T I C L E S E C O N D.

Mal de Cerf.

ON donne ce nom à une maladie dans laquelle le cheval est roide de tous ou d'une partie de ses membres, comme le cerf lorsqu'il tombe roide de lassitude & de fatigue, après avoir été vivement poursuivi à la chasse.

Si la maladie attaque le col, le cheval ne peut

remuer ni le col ni la tête ; si elle attaque les vertebres, il ne peut pas remuer les reins ; si elle attaque l'avant-main, toutes les parties de devant sont roides & sans mouvement ; si elle attaque toutes les parties, le cheval semble être tout d'une piece il est roide de tous ses membres. Ce dernier cas est rare ; j'en ai cependant vu des exemples. Quelquefois les muscles de l'œil sont en contraction, & l'œil tourne sans cesse dans l'orbite ; il fait de grands mouvemens, & l'onglet s'éleve jusques sur la cornée transparente.

Causes.

La cause immédiate de cette maladie est la contraction permanente des muscles, qui tient les parties roides.

Pour faire mieux entendre la cause de cette contraction ; il est nécessaire de dire quelque chose des esprits animaux.

On fait que le mouvement & le sentiment de toutes les parties viennent des esprits animaux. Ces esprits ayant été séparés du sang dans la substance corticale du cerveau, passent de cellules en cellules dans la substance médullaire, & de-là dans un réservoir commun, d'où ils se distribuent dans les nerfs, pour être portées dans toutes les parties du corps ; & leur donner le mouvement & le sentiment.

Les esprits animaux, séparés dans la substance corticale, & parvenus au réservoir commun, sont portés dans les nerfs, 1°. par l'action des membranes du cerveau, c'est-à-dire, de la dure-mere ; & de la pie-mere ; ces membranes se contractent, & compriment légèrement les cellules de la substance du cerveau, & le réservoir où les esprits animaux sont contenus, & obligent par cette compression légère & réglée, les esprits animaux à se porter d'une maniere uniforme dans toutes les

parties du corps , pour leur donner la vie.

Le battement des arteres du cerveau , est la seconde cause de l'impulsion des esprits animaux dans les nerfs. Les arteres se dilatent & se resserrent ; en se dilatant , elles soulevent la substance du cerveau ; lorsqu'elles se resserrent , le cerveau retombe par son propre poids , & comprime légèrement les cellules & le réservoir des esprits animaux , & les obligent à couler dans les nerfs. Ainsi l'influx des esprits animaux , dépend de l'action des membranes sur le cerveau & du battement des arteres.

Si la compression est réglée , modérée & égale , les esprits animaux se distribueront également , & dans une quantité modérée , dans toutes les parties du corps ; & c'est l'état de santé.

Si la compression est plus forte , les esprits animaux couleront en plus grande quantité , & avec plus de force dans toutes les parties ; & la contraction des muscles fera plus forte. Si la compression est permanente , la contraction des muscles sera permanente ; si la compression se fait successivement , la contraction se fera de même. Si la compression est inégale , l'influx des esprits se fera d'une manière inégale , & la contraction des muscles se fera dans une partie & non dans une autre. Si la compression se fait d'une manière permanente , sur une partie seulement du réservoir commun , il se fera une contraction permanente dans une partie du corps seulement. Si la compression se fait sur tout le réservoir commun , il se fera une contraction dans les muscles de toutes les parties du corps ; il y aura roideur de tous les membres.

Cela étant posé , il est facile de voir que la contraction permanente des muscles dans le mal de cerf , vient de la trop grande quantité d'esprits animaux qui coulent d'une manière permanente dans

les nerfs qui vont se distribuer aux muscles qui sont en contraction , & que cet influx permanent du liquide animal dépend de la compression des membranes & de la substance du cerveau , causée par le battement des arteres qui s'y distribuent. Cette compression vient de l'engorgement des vaisseaux du cerveau ; cet engorgement vient de l'épaississement du sang & de sa trop grande quantité , ou de sa raréfaction. Les causes de l'épaississement sont les violens exercices , les sueurs immodérées qui dissipent les parties les plus fluides du sang , desséchant , pour ainsi dire , le sang , & ne laissent que les parties les plus grossieres & les plus épaisses. Le sang s'épaissit aussi par le défaut de boisson , par le froid , les pluies & l'humidité de l'endroit que le cheval habite.

La trop grande quantité de sang vient de la trop grande quantité d'alimens bien digérés , du défaut d'exercice ; il se fait alors plus de sang qu'il ne se fait de déperdition.

La raréfaction du sang vient du trop grand exercice , des courses trop longues de la chaleur excessive de la fièvre , de l'âcreté du sang & de son trop grand mouvement.

Diagnostic.

Cette maladie se reconnoît aisément par la roideur des membres.

Prognostic.

C'est une maladie toujours dangereuse , parce qu'elle attaque une partie essentielle à la vie.

Curation.

Il faut d'abord mettre le cheval à une diette exacte , & mettre en usage les remedes généraux ,

ensuite venir à la saignée qui doit être répétée suivant le besoin.

Il faut faire à peu près les mêmes remèdes que dans le vertigo ; mais comme l'engorgement du cerveau est plus considérable que dans le vertigo, il faut plus insister sur les saignées.

Il faut faire avaler abondamment de la décoction délayante, humectante & rafraîchissante, dont j'ai parlé dans la curation du vertigo, afin de détremper le sang, & de lui rendre la fluidité nécessaire pour le faire circuler librement dans les vaisseaux du cerveau, & pour appaiser en même-tems la raréfaction du sang, si elle est la cause de l'engorgement. Les lavemens émolliens sont très-utiles ; ils appaisent l'ardeur & le mouvement du sang, & diminuent la tension des fibres.

Après avoir fait précéder ces remèdes, il faut faire quelques setons pour détourner de ce côté une partie de l'humeur qui se porte à la tête.

Lorsque le cheval est en voie de guérison, il seroit bon de donner un purgatif, pour nettoyer les premières voies qui sont toujours chargées dans ces maladies d'un mauvais levain qui passe dans le sang, & entretient la maladie ; mais comme les chevaux sont difficiles à purger, qu'on ne peut gueres connoître la dose juste des purgatifs, je ne suis gueres partisan des purgatifs, & je ne suis pas ardent à les conseiller ; ils sont cependant indiqués dans ces maladies.

On peut donner en toute sûreté quelques lavemens purgatifs, faits avec la décoction des plantes émollientes, dans laquelle on ajoutera quatre onces de pulpe de casse, avec trois grains de tartre stibié afin de nettoyer les gros boyaux qui sont paresseux & qui contiennent des matières pourries & fermentées qui favorisent la maladie.

ARTICLE TROISIEME.

Du Mal-de-feu, ou Mal-d'Espagne.

ON appelle mal-de-feu, une maladie dans laquelle le cheval a la tête basse, est toujours triste, ne se couche que rarement, & s'éloigne toujours de la mangeoire, avec une fièvre considérable, qu'on reconnoît par le battement fréquent & la palpitation du cœur, qu'on sent en portant la main sur la poitrine, du côté de l'épaule : on sent même quelquefois battre l'artere aorte, en portant la main sur les reins. On donne presque toujours le nom de mal-de-feu à la fièvre.

Causes.

Le mal-de-feu vient de la stagnation du sang dans les vaisseaux du cerveau : la stagnation du sang est ordinairement causée par la fièvre. Dans la fièvre le sang est en mouvement, & ne circule pas librement dans les extrémités capillaires, il est obligé de se porter en grande quantité & avec rapidité au cerveau ; il y engorge les vaisseaux, & produit la pesanteur de tête ; la tristesse & l'abattement du cheval : ainsi dans les maladies inflammatoires, dans lesquelles la circulation est interrompue dans certaines parties, comme dans la pleurésie & la péripleurésie, le sang se porte en grande quantité au cerveau, & y cause le mal-de-feu.

Les engorgemens du cerveau sont fréquens, & cela n'est pas surprenant, 1°. parce que le cerveau est un viscere mol & presque sans ressort, qui permet aisément la stagnation du sang. 2°. Parce qu'il se porte une grande quantité de sang au cerveau, par les deux arteres carotides, & par les deux

vertebrales. 3°. Parce qu'il y est porté avec rapidité ; la force des contractions du cœur étant considérable , & le cerveau fort proche du cœur , le sang y doit être porté avec rapidité. 4°. Parce que le retour du sang se fait dans le cerveau d'une manière différente que dans les autres parties du corps. La nature y a retardé la circulation à dessein , afin de faciliter la sécrétion des esprits animaux. Cette disposition du cerveau , lorsqu'elle est jointe à quelque cause déterminante , donne souvent lieu aux engorgemens de ce viscere , qui sont la cause du mal-de-feu.

Ainsi , tout ce qui augmentera le mouvement du sang , & qui l'obligera de séjourner dans les vaisseaux du cerveau , doit être regardé comme la cause du mal-de-feu.

Diagnostic.

Cette maladie se connoît par la description que j'en ai faite.

Prognostic.

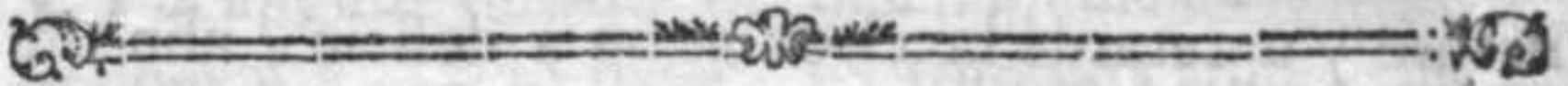
Le prognostic est à peu près le même que celui du vertigo.

Curation.

L'engorgement des vaisseaux du cerveau , demande qu'on le diminue par les saignées , les breuvages rafraîchissans , les lavemens émolliens ; mais il faut sur-tout s'attacher à guérir les maladies, dont le mal-de-feu n'est qu'un symptome : ainsi s'il y a fièvre , pleurésie , &c. il faut s'appliquer à guérir la fièvre & la pleurésie.

Il y a probablement plusieurs autres maladies , dont la tête du cheval peut être attaquée ; je n'en parle pas , parce qu'elles sont peu connues , & que je me suis proposé de ne donner dans cet abrégé ,

que ce qu'il y a de bien sûr & de bien connu. Au reste, presque toutes les maladies de la tête viennent de l'embarras des vaisseaux du cerveau, & peuvent se rapporter à ce que j'ai dit en parlant du vertigo & du mal de cerf.



CHAPITRE SIXIEME.

DES MALADIES DE LA POITRINE.

ON comprend dans les maladies de la poitrine, celles qui attaquent le larynx & la trachée artère.

ARTICLE PREMIER.

De la Gourme.

LA Gourme est l'écoulement d'une humeur qui se fait ordinairement par le nez dans les jeunes chevaux.

Cette humeur a plus ou moins de consistance, & différentes couleurs, suivant le degré d'inflammation & d'engorgement des glandes qu'elle affecte. Tantôt elle est gluante & blanche comme le blanc d'œuf, tantôt elle est épaisse & jaunâtre, quelquefois elle est cuite & ressemble au pus. Tantôt l'humeur coule par le nez, tantôt elle forme un dépôt sous la ganache; quelquefois il y a écoulement par le nez, & le dépôt sous la ganache en même-tems; quelquefois le dépôt se forme du côté des parotides. Quelquefois l'écoulement est abondant, & jette hors du corps toute la matière de la gourme; quelquefois il est peu abondant, & ne donne issue qu'à une partie du venin de la gourme,

me ; quelquefois l'inflammation gagne l'arrière-bouche & le larynx.

Ces variétés ont donné lieu à la distinction de trois espèces de gourme ; l'une bénigne , l'autre maligne , & l'autre fausse.

La gourme bénigne est une évacuation totale de l'humeur de la maladie , qui se fait , soit par le nez seulement , soit par un abcès sous la ganache , soit par ces voies en même-tems.

La gourme maligne est celle dont le venin est plus abondant ou plus âcre , & qui attaque les parties importantes , comme le larynx ou quelque viscere.

La fausse gourme est celle dans laquelle il ne s'évacue qu'une partie du levain , ce qui occasionne ensuite un dépôt sur quelque partie.

Cause.

La gourme est aux chevaux ce que la petite vérole est aux hommes.

C'est un venin d'une nature inconnue qui circule dans la masse du sang , jusqu'à ce que la nature faisant effort pour s'en débarrasser , il vient se fixer sur une partie qui est ordinairement le nez ou la ganache.

Diagnostique.

On soupçonne que le cheval va jeter sa gourme , lorsqu'il est jeune , qu'il ne l'a pas encore eue , qu'il est triste , dégoûté & abattu , qu'il touffe , & qu'il commence à se former une grosseur sous la ganache.

On reconnoît que c'est la gourme , par l'écoulement qui se fait par le nez , ou par la grosseur qui occupe ordinairement toute la ganache.

La gourme se distingue de la morve , parce que dans la gourme il y a toux , tristesse , & une gros-

leur mollasse , qui occupe toute l'intervalle de la mâchoire inférieure , & que cet engorgement n'affecte ordinairement que les glandes salivaires ; au lieu que dans la morve , le cheval est gai , ne touffe pas , & qu'il n'y a engorgement que dans les deux glandes lymphatiques qui sont aux deux côtés intérieurs du milieu de la mâchoire postérieure , & que le cheval boit & mange comme à l'ordinaire.

Prognostic.

Lorsque la gourme est bénigne , elle est salutaire & sans danger.

La gourme maligne n'est jamais sans danger.

Lorsqu'elle attaque le larynx , que l'inflammation est considérable , que la respiration est gênée , ce qui se connoît par le râle & par le peu de souffle qui sort par le nez , ou par la bouche ; car dans ce cas le cheval ne fait presque pas remuer la lumière de la chandelle par le souffle de la respiration , alors le danger est très-grand.

Lorsque l'écoulement est peu abondant , & qu'il se forme ensuite un dépôt sur quelque autre partie , le danger est proportionné à l'importance des parties sur lesquelles le dépôt se fixe. Si c'est le poumon , il produit la pulmonie ; s'il se fixe sur les glandes parotides , le danger est moindre.

Curation.

Dès qu'on s'apperçoit que la ganache est pleine , ce qu'on appelle *ganache chargée* , il faut mettre le cheval à l'eau blanche , lui retrancher le foin & l'avoine ; ensuite le but qu'on doit se proposer , est de favoriser l'écoulement de l'humeur de la gourme ; pour cela , il faut d'abord saigner une ou deux fois , pour prévenir les accidens de l'inflammation ;

il faut tenir le cheval chaudement, le couvrir, envelopper la ganache avec une peau d'agneau, & la fomentier avec la décoction des plantes émollientes, comme la mauve, guimauve, blanc-urfine, bouillon blanc, pariétaire, ou graine de lin, &c.

Il faut faire bouillir du fon ou de l'orge dans de l'eau, & en faire respirer la vapeur, en le mettant dans un sac qu'on attache à la tête.

On peut appliquer sous la ganache un cataplasme émollient. Ces remèdes détendent & relâchent les vaisseaux des glandes, favorisent par-là l'écoulement de l'humeur qui engorge les glandes, & diminuent l'inflammation.

Si l'engorgement subsiste, qu'il se forme au milieu de la grosseur une pelotte dure, & que la douleur soit vive, ce qu'on connoît par les mouvemens que le cheval fait lorsqu'on la touche, c'est une preuve que la suppuration se fait; il faut la favoriser, en frottant la tumeur avec quelque suppuratif, comme le basilicon, ou avec quelque graisse, ou le beurre.

Lorsque la matiere est venue à suppuration, ce qu'on reconnoît lorsqu'en appuyant le doigt sur la grosseur, le pus fait une espece de fluctuation, ou lorsqu'on sent une petite pointe blanchâtre saillante, il faut ouvrir l'abcès, & ne pas toujours attendre qu'il perce de lui-même, parce que le pus enfermé entretient l'engorgement & l'inflammation des parties voisines, & fait souvent du ravage. Il faut toujours l'ouvrir dans l'endroit où l'abcès fait une pointe, & dans la partie la plus déclive, afin de donner issue à la matiere.

Il faut presser un peu les bords de la plaie, pour exprimer le pus qui est enfermé, mettre pour premier appareil des éponges séches, sans les tamponner. Le lendemain on y introduit deux ou trois

plumaceaux chargés de digestif fait avec la térébenthine & le jaune d'œuf. Il faut entretenir l'ouverture de la plaie jusqu'à ce que la matière se soit entièrement écoulée ; ensuite la faire cicatrifer en la baignant avec du vin tiède , & y appliquant des étoupes séchées. De cette manière on parvient facilement à la guérison parfaite de la gourme bénigne , & on délivre le cheval d'un germe nuisible à sa santé , lorsqu'il ne sort pas entièrement de son corps.

Mais si on néglige de remédier à l'inflammation par ces remèdes , ou si , malgré ces remèdes , l'inflammation augmente & gagne l'arrière bouche & le larynx , les accidens augmentent , les muscles de l'épiglotte & de la glotte s'enflamment , font resserrer l'entrée de l'air ; de-là la difficulté de respirer , & quelquefois la suffocation. Quelquefois l'inflammation gagne la trachée artère , les bronches , & même la substance du poumon , c'est ce qu'on appelle gourme maligne.

ARTICLE SECOND.

De la Gourme maligne.

ELLE est assez connue par ce que je viens de dire. Elle est accompagnée d'une difficulté de respirer plus ou moins grande , suivant le degré d'inflammation ; le cheval touffe beaucoup , & avec peine , est triste , abattu , dégoûté , & ne sent pas quand on le pince sur les reins ; il y a une fièvre considérable.

La gourme maligne attaque ordinairement le fond de la bouche , & sur-tout le larynx. L'inflammation n'occupe quelquefois que la glotte , quelque-

fois elle gagne l'intérieur de la trachée artère, quelquefois elle s'étend jusqu'au poumon. Cette inflammation se termine, ou par gangrene, & cause la mort, ou par suppuration qui se forme dans plus ou moins de parties, suivant l'étendue de l'inflammation qui l'a précédée. Ainsi il se forme quelquefois un dépôt au larynx seulement, quelquefois au larynx & au commencement de la trachée artère en même tems, quelquefois dans toute l'étendue de la trachée artère; quelquefois la suppuration s'étend jusqu'au poumon. Lorsque la suppuration occupe toute l'étendue de la trachée artère, il se forme de petits dépôts dans toutes les glandes lymphatiques de cette partie, & même dans les glandes propres de la membrane intérieure de la trachée artère; j'en ai vu plusieurs exemples dans les chevaux morts de cette maladie. J'ai vu souvent dans la trachée artère, après l'avoir ouverte, de petits dépôts de matière bien formée de distance en distance dans toute l'étendue de la trachée artère, & même dans les bronches.

Lorsque le dépôt formé au larynx, perce en dedans de la trachée artère, il tombe dans les bronches, s'oppose à la sortie de l'air & à la respiration, & suffoque le cheval.

Lorsque les abcès qui se forment dans la trachée artère, sont considérables, ou qu'ils percent plusieurs à la fois, ils ont le même effet.

Lorsque l'abcès du larynx s'ouvre dans l'arrière-bouche, le pus monte par-dessus le voile palatin dans le nez, & s'écoule par les naseaux.

Lorsque la suppuration de la trachée artère est peu abondante, l'air de la respiration chasse le pus, & le fait monter le long de la trachée artère jusques sur le voile palatin, & de-là dans le nez.

Lorsque le pus est âcre, ou qu'il acquiert de l'a-

créré en séjournant dans les fosses nasales , il devient caustique , il corrode la membrane pituitaire , y forme des ulcères , & produit la morve proprement dite.

Curation.

Comme il y a inflammation dans la gourme maligne , on sent bien qu'il faut mettre en usage tous les remèdes de l'inflammation , dont je viens de parler dans la curation de la gourme bénigne ; mais comme l'inflammation est plus considérable , & qu'elle attaque des parties essentielles à la vie , il faut employer ces remèdes plus promptement & avec plus d'attention , il faut saigner tout de suite , réitérer la saignée suivant le besoin , il n'y a point de remède plus efficace pour résoudre ou diminuer l'inflammation : faire des fomentations émollientes sous le col & la ganache ; faire respirer au cheval pendant long-tems la vapeur des décoctions des plantes mucilagineuses & adoucissantes ; envelopper le gosier avec le cataplasme de lait & de mie de pain un jaune d'œuf , & un peu de safran. Faire boire tiède , retrancher tout aliment solide , donner des lavemens émolliens ; enfin employer tout ce qui peut détendre , relâcher & diminuer l'inflammation.

Lorsque le dépôt a percé , & que le pus s'écoule par le nez il faut faire dans le nez des injections détersives pour empêcher que les particules âcres du pus , ne s'attachent à la membrane pituitaire , ne la corrodent , n'y forment des ulcères , & ne produisent la morve.

Pour cela , il faut avoir une seringue d'une grandeur médiocre , dont la canule soit de bois , arrondie par le bout ; la placer le long de la cloison du nez & boucher l'autre narine , de peur que l'in-

jection ne revienne : de cette façon l'injection est obligée de se porter sur le voile palatin ; elle lave & déterge les parties sur lesquelles le pus passe.

Cette injection se fait avec la décoction d'orge , de feuilles d'aigremoine , où l'on ajoute un peu de miel.

Mais si l'écoulement de la gourme n'est pas assez abondant pour chasser hors du corps tout le virus de la gourme , ce virus fermentera dans le sang , en viciera les humeurs qu'il contient , & formera un dépôt sur quelque partie , comme sur les glandes parotides , sur le poulmon , ou sur quelqu'autre viscere ; c'est ce qu'on appelle fausse gourme.

A R T I C L E T R O I S I E M E.

De la Fausse Gourme.

C'EST un dépôt formé par un reste de virus de la gourme.

Curation.

Si ce dépôt n'attaque que des parties externes , il faut le traiter comme un abcès simple ; s'il attaque quelque viscere , il faut mettre en usage les remèdes généraux , & abandonner le reste à la nature.

A R T I C L E Q U A T R I E M E.

De la Morfondure.

LA Morfondure est un écoulement de mucosité qui se fait par le nez , comme la gourme.

L'humeur qui coule est transparente , assez fluide au commencement , ensuite elle devient plus épaisse :

dans cette maladie le cheval est triste , perd l'appétit & touffe.

Causes.

C'est ordinairement le froid ; lorsqu'après avoir eu chaud le cheval est exposé au froid , au vent & à la pluie , la transpiration qui se fait à la tête , s'arrête tout-à-coup ; le froid condense la peau , resserre les pores , & fait refluer l'humeur de la transpiration dans le nez : c'est la morfondure commençante.

Le froid arrête non-seulement la transpiration de la tête , mais il fait encore resserrer les vaisseaux sanguins & lymphatiques de la tête , oblige le sang à se porter en plus grande quantité dans les vaisseaux de la membrane pituitaire , & les engorger d'autant plus facilement , qu'elle est d'un tissu spongieux mol & presque sans ressort. L'inflammation , comme je l'ai dit plus haut , épaisit les humeurs ; de-là l'épaississement de la mucosité qui s'écoule alors par le nez ; le sang se portant en plus grande quantité dans les parties enflammées , & l'action des vaisseaux sécrétoires étant plus considérable , il doit se faire une sécrétion plus abondante de la mucosité du nez , de là l'écoulement plus abondant de cette humeur. Cette maladie a beaucoup de ressemblance avec le rhume de l'homme.

Symptomes.

Le cheval touffe , ce qui prouve que les glandes du larynx sont engorgées.

Le cheval jette par les deux narines une humeur quelquefois séreuse , quelquefois épaisse : séreuse au commencement , parce que l'humeur de la transpiration reflue dans le nez , & s'écoule par-là ; épais-

se sur la fin , lorsque la mucosité est cuite & épaissie par l'inflammation de la membrane pituitaire.

Diagnostic.

Il est fort difficile de distinguer cet écoulement d'avec celui de la morve , sur-tout de la morve commençante.

Mais ce qui distingue sûrement la morfondure de la morve , c'est que la morfondure ne dure pas au-delà de quinze jours ; lorsqu'elle passe ce tems , on doit craindre la morve. Lorsque l'écoulement dure au-delà d'un mois , la morfondure a dégénéré en morve : il faut dans ce cas , mettre en usage les remèdes de la morve commençante , dont je parlerai ci-après.

Curation.

Il faut saigner le cheval , le mettre à l'eau blanche , le tenir chaudement , lui donner du son détrempé dans une grande quantité d'eau , lui en faire respirer la vapeur , afin de détacher les matieres & de diminuer l'engorgement des glandes.

Si le cheval jette depuis quinze jours , s'il est glandé , & sur-tout s'il n'est glandé que d'un côté , il y a tout lieu de croire que c'est la morve. Il faut faire pour lors des injonctions dans le nez , premièrement adoucissantes , avec les feuilles de mauve , guimauve , pariétaire , mercuriale , &c. ensuite les rendre détersives avec l'orge , les feuilles d'aigremoine & le miel : continuant toujours de faire respirer au cheval la vapeur de l'eau de son , & des herbes qui auront servi à la décoction adoucissante ; on les mettra pour cela dans un sac , qu'on attachera à la tête du cheval.

ARTICLE CINQUIÈME.

De la Morve.

LES Anciens ont ignoré aussi long-tems le siege de la morve que le remède ; ils ont placé la morve, les uns dans le cerveau, les autres dans le poumon, les autres dans le foie, les autres dans les reins, les autres dans l'estomach, & confondant tous les écoulemens, ils ont donné le nom de morve à tous ceux qui se font par le nez.

Soutenir que la morve a son siege dans les poumons, c'est une opinion en quelque façon pardonnable, 1°. parce qu'il y a une communication du poumon avec le nez. 2°. Parce qu'il se fait quelquefois réellement par le nez un écoulement qui vient du poumon ; c'est dans cette maladie que j'appelle pulmonie. 3°. Parce que l'écoulement qui vient du poumon, ressemble assez à celui qui vient de la membrane pituitaire. 4°. Parce que la morve est souvent compliquée avec la pulmonie, ou ce qui est la même chose, l'écoulement qui vient de la membrane pituitaire, est souvent compliqué avec l'écoulement qui vient du poumon. Les anciens Maréchaux, peu scrupuleux dans leurs recherches, peu éclairés sur la nature des maladies, se sont laissés tromper par l'apparence ; la ressemblance des deux maladies leur en a imposé : ils étoient dans la bonne foi : ils n'ont péché que contre la distinction.

Mais soutenir que la morve est dans les reins, dans la rate, dans le foie, ou dans le cerveau, c'est pécher contre les premières connoissances de l'Hippotomie ; c'est ignorer qu'il n'y a point de communication de ces parties avec le nez, & qu'il est par conséquent impossible, qu'il se fasse par le nez

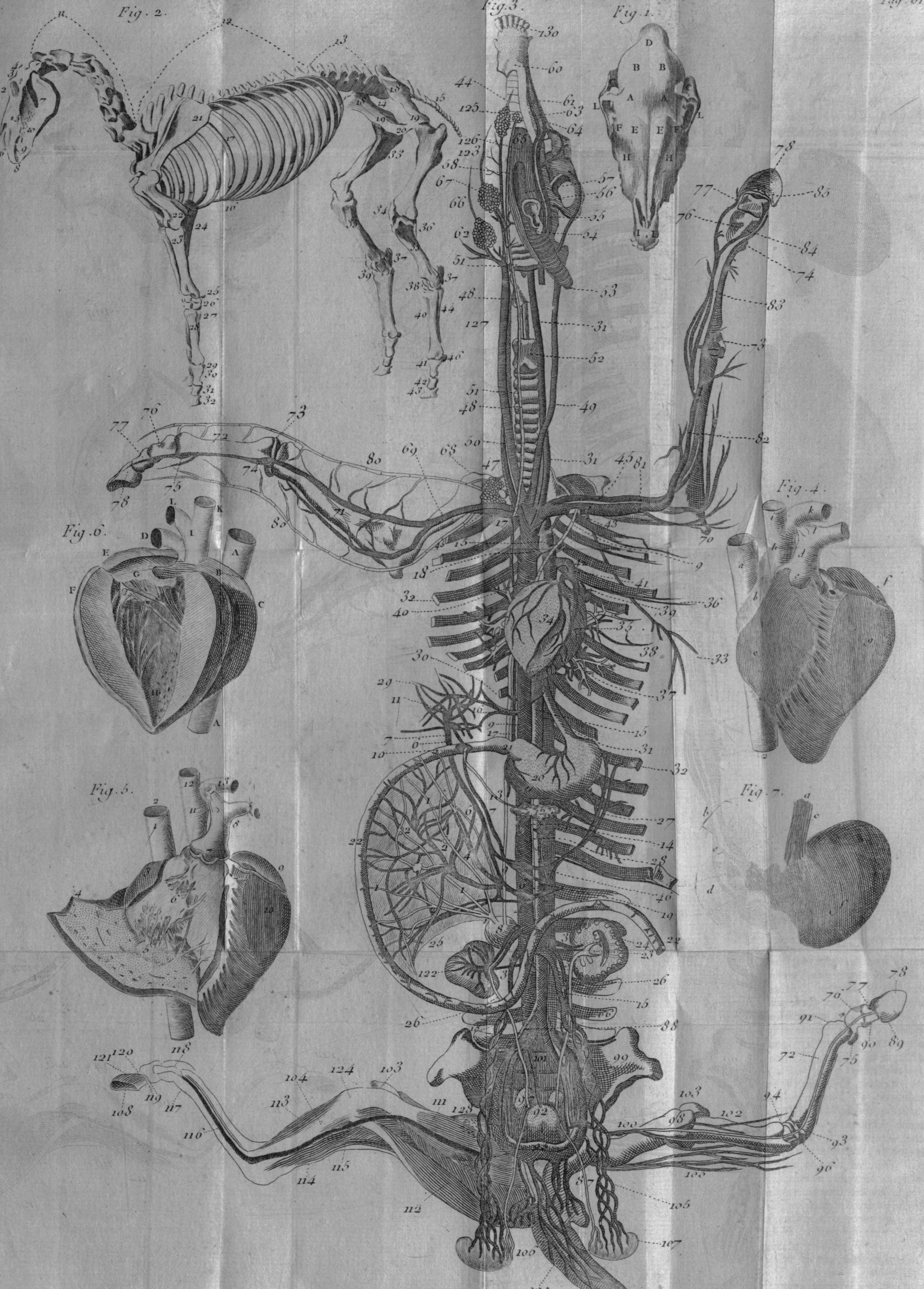


Figure Anatomique représentant le cours des alimens, et la route qu'ils observent dans le corps du Cheval, pour procéder à la circulation du Sang.

un écoulement qui vienne de ces parties ; c'est pécher par une ignorance grossiere , contre les obligations de son état. Soutenir ces absurdités , parce qu'on les a avancées , les soutenir par malice & par jalousie , après que la fausseté en a été démontrée , les soutenir pour s'opposer à la vérité , & pour entretenir le Public & les Amateurs dans l'erreur , c'est être de mauvaise foi ; c'est sacrifier le bien public à son amour propre ; c'est un entêtement , je ne crains pas de le dire , c'est un entêtement punissable.

Mon pere , convaincu par les lumieres de l'Hippotomie , du ridicule & de l'erreur des Maréchaux sur le siege de la morve , s'appliqua à en chercher le siege. Après plusieurs recherches pénibles , réitérées & dispendieuses , il découvrit enfin , en 1749 , le véritable siege de la morve , dans la membrane pituitaire , & rendit publique sa découverte & ses observations sur cette maladie , par un Mémoire qu'il donna à l'Académie Royale des Sciences. Ce Mémoire fut examiné par MM. Bouvard & Hérissant , Médecins nommés Commissaires , & approuvé par l'Académie Royale des Sciences.

La plupart des Maréchaux se croyant outragés par la découverte de mon Pere , bien loin de se rendre à l'évidence , se mutinerent , persisterent dans leur systême , & soutinrent que la morve avoit son siege dans les reins , le foie , le poumon , &c.

On a peine à revenir des préjugés avec lesquels on est né , avec lesquels on a été nourri , & avec lesquels on a vieilli ; y renoncer , c'est renoncer à une partie de soi-même , on n'aime point à voir qu'on a passé sa vie dans l'erreur ; l'amour-propre souffre à convenir qu'on ne fait rien. Aussi les défenseurs de la vieille morve , résolurent bien

de soutenir avec fermeté leur système , dont la ruine entraînoit avec elle la perte de la réputation. Cela fit une dispute , & la chose demeura pendant quelque-tems indécise dans l'esprit du Public. Mais la vérité se fait jour tôt ou tard , & perce à travers les ténèbres les plus épaisses : mon Pere , plus animé par le zele du bien public , par l'honneur d'être utile à sa patrie , & par l'amour de sa profession , que par l'intérêt , poursuivit ses recherches , & parvint à faire la distinction des différens écoulemens qui se font par le nez : il en distingue sept sortes , & démontra en 1752 , par un second Mémoire , qu'il n'y en a qu'un qui mérite le nom de morve proprement dite : ce Mémoire fut vérifié par MM. Morand & Bouvard , nommés pour en faire l'examen , & fut approuvé de même que le premier par l'Académie Royale des Sciences.

Depuis ce tems , j'ai ouvert une infinité de chevaux morveux , & j'ai toujours reconnu la vérité de la découverte de mon Pere : j'ai toujours trouvé la membrane pituitaire affectée ; je l'ai démontré nombre de fois à plusieurs Amateurs , Ecuyers & Maréchaux , sur des chevaux que j'ai ouvert , je l'ai enfin démontré à Versailles deux fois l'an 1759 par ordre de MM. les Ecuyers , en présence de M. de Brige , Commandant des Grandes Ecuries du Roi , de M. de Groasmare , Commandant des Petites Ecuries du Roi , de M. Lieutaut , Médecin des Enfans de France , de M. Lafone , premier Médecin de la Reine , de M. Malhoin , Médecin de la Reine , & de plusieurs Seigneurs & Maréchaux. De sorte que tout le monde est bien convaincu actuellement , que la morve a son siege dans la membrane pituitaire. Au mois d'Avril 1761 j'eus l'honneur de présenter à l'Académie des Sciences un Mémoire sur ce sujet ,

que je lus en présence de MM. les Académiciens , qui me nommerent pour Commissaires MM. Morand & Ténon. L'ouverture des chevaux morveux , que j'ai faite si souvent , les démonstrations que j'en ai faites tant de fois aux Amateurs , aux Ecuyers & aux Maréchaux , les expériences enfin que mon pere a faites , & moi après lui sur les chevaux sains que nous avons rendu morveux en injectant sur la membrane pituitaire une liqueur corrosive , ne permettent pas de douter que le siege de la morve ne soit dans la membrane pituitaire. Il ne faut qu'avoir des yeux pour se convaincre de cette vérité : il n'y a plus que quelques vieux Maréchaux entêtés qui refusent de mauvaise foi , & par malice , leur témoignage à l'évidence & à la vérité.

Le siege de la morve étant une fois bien connu & établi , il est facile de la définir.

La morve est un écoulement de mucosité par le nez , avec inflammation ou ulcération de la membrane pituitaire.

Cet écoulement est tantôt de couleur transparente , comme le blanc d'œuf , tantôt jaunâtre , tantôt verdâtre ; tantôt il est purulent , tantôt sanieux , mais toujours accompagné du gonflement des glandes lymphatiques , qui sont sous la ganache.

Ces glandes sont quelquefois engorgées toutes deux en même-tems , quelquefois il n'y en a qu'une. Tantôt l'écoulement ne se fait que par un naseau , & alors il n'y a que la glande du côté de l'écoulement qui soit engorgée. Tantôt l'écoulement se fait par les deux naseaux , & alors les deux glandes sont engorgées en même-tems. Tantôt l'écoulement vient du nez seulement , tantôt il vient du nez , de la trachée artère , & du poumon en même-tems. Ces variétés ont donné lieu aux différences suivantes.

I. Je distingue la morve à raison de sa nature ,
1^o. en morve proprement dite , & en morve im-
proprement dite.

La morve proprement dite est l'écoulement qui
vient de la membrane pituitaire ; il n'y a , à pro-
prement parler , pas d'autre morve que celle-là.

La morve improprement dite , est tout écoule-
ment qui vient d'une autre partie que de la mem-
brane pituitaire : ce n'est pas la morve ; c'est à
tort qu'on lui donne ce nom.

2^o. Je la distingue en morve contagieuse & en
morve non-contagieuse.

La morve contagieuse est celle qui se commu-
nique d'un cheval morveux à un cheval sain. Il n'y
a que la morve proprement dite & la gourme qui
soient contagieuses , les autres ne le font pas.

La morve non-contagieuse est celle qui ne se
communique pas , telle que la morve de morfon-
dure & la pulmonie.

II. La morve proprement dite se distingue 1^o. en
morve simple & en morve composée.

2^o. En morve primitive & en morve secondaire.

3^o. En morve commençante , en morve confir-
mée & en morve invétérée.

La morve simple proprement dite , est celle qui
ne vient que de la membrane pituitaire.

La morve composée est celle qui vient de la
membrane pituitaire & de la trachée artère , ou
du poumon en même-tems.

La morve primitive est celle qui est indépen-
dante de tout écoulement.

La morve secondaire est celle qui succède à la
morve improprement dite , comme à la pulmonie
ou à la morfondure.

La morve commençante est celle où il n'y a
qu'une simple inflammation.

La morve confirmée est celle où il y a exulcération de la membrane pituitaire.

La morve invétérée est celle où l'écoulement est purulent ou sanieux.

La morve improprement dite est de trois sortes ; la morve de gourme , la morve de morfondure & la morve de pulmonie.

J'ai parlé plus haut de la morve de gourme & de la morve de morfondure , je parlerai ci-après de la morve de pulmonie & de la pousse.

Causes.

Les causes premières de la morve ne nous sont pas connues. Il y a quelques personnes qui croient que c'est un virus d'une nature âcre & acide ; d'une nature âcre , parce qu'il fait crisper & resserrer les vaisseaux sanguins de la membrane pituitaire , & qu'il cause l'inflammation des parties qu'il affecte ; d'une nature acide , parce qu'il épaisit la lymphe , & qu'il rend calleux les bords des ulcères : mais cela est hypothétique.

Je ne m'arrêterai pas à examiner les causes premières de la morve , je me contenterai de rapporter les causes secondes qui sont évidentes & incontestables.

Il est certain que dans la morve proprement dite , il y a inflammation dans les glandes de la membrane pituitaire ; cette inflammation fait séparer une plus grande quantité de mucofité ; de là l'écoulement abondant de la morve commençante.

L'inflammation subsistant , fait resserrer les tuyaux excrétoires des glandes , la mucofité ne s'échappe plus , elle est obligée de séjourner dans la cavité des glandes , elle s'y échauffe , y fermente , se putréfie & se convertit en pus. De là l'écoulement purulent de la morve confirmée.

L'inflammation épaisit la lymphe contenue dans les vaisseaux lymphatiques qui sont en grande quantité dans la membrane pituitaire ; de-là la callosité des ulcères.

Le pus en croupissant devient âcre & corrosif, ronge les parties voisines, carie les os, & rompt les vaisseaux sanguins, le sang s'extravase, se mêle avec le pus ; de-là l'écoulement purulent, noirâtre & fanieux.

La cause évidente de la morve est donc l'inflammation. L'inflammation reconnoît, comme je l'ai dit plus haut des causes générales & des causes particulières.

Les causes générales de l'inflammation de la membrane pituitaire, sont la trop grande quantité, la raréfaction & l'épaississement du sang.

A ces causes générales, il faut ajouter des causes particulières ou locales qui déterminent l'inflammation dans la membrane pituitaire, plutôt que dans les autres parties du corps. Ces causes particulières sont 1°. le défaut de ressort des vaisseaux de la membrane pituitaire, causé par quelque coup sur le nez. Les vaisseaux ayant perdu leur ressort, n'ont plus d'action sur les liqueurs qu'ils contiennent & favorisent le séjour de ces liqueurs ; de-là l'engorgement & l'inflammation.

2°. Le déchirement des vaisseaux de la membrane pituitaire, par quelque corps poussé de force dans le nez : les vaisseaux étant déchirés, les extrémités se ferment & arrêtent la circulation ; de-là l'inflammation.

3°. Les injections âcres, irritantes, corrosives & caustiques faites dans le nez : elle font resserrer & crisper les extrémités capillaires des vaisseaux de la membrane pituitaire ; de-là l'engorgement & l'inflammation.

4°. Le

4. Le froid , lorsque le cheval est échauffé ; il condense la lymphe & le sang , il fait resserrer les vaisseaux , il épaisit la mucosité , engorge les glandes ; de-là l'inflammation.

5. Le farcin ; l'humeur du farcin s'étend & affecte successivement les différentes parties du corps : lorsqu'elle vient à gagner la membrane pituitaire , elle y forme des ulcères , & cause la morve proprement dite.

Symptomes.

Les principaux symptomes sont l'écoulement qui se fait par les naseaux , & l'engorgement des glandes lymphatiques de dessous la ganache.

1. L'écoulement est plus abondant que dans l'état de santé , parce que l'inflammation irrite les fibres , les sollicite à de fréquentes oscillations , & fait séparer une grande quantité de mucosité. Ajoutez à cela , que dans l'inflammation le sang abonde dans la partie enflammée & fournit plus de matière aux sécrétions.

2. L'écoulement est de couleur naturelle , transparent comme le blanc d'œuf dans la morve commençante , parce qu'il n'y a qu'une simple inflammation sans ulcère.

3. L'écoulement est purulent dans la morve confirmée , parce que l'ulcère est formé ; le pus qui en découle se mêle avec la morve.

4. L'écoulement est sanieux & noirâtre dans la morve invétérée , parce que le pus ayant rompu quelques vaisseaux sanguins , le sang s'extravase & se mêle avec le pus.

5. L'écoulement diminue quelquefois , & cesse même quelquefois (ce qui est presque toujours un signe certain de la morve proprement dite) parce que le pus a pénétré dans quelque grande cavité ,

comme le sinus maxillaire, d'où il ne peut sortir, que lorsque la cavité est pleine.

6. La morve attaque tantôt les sinus-frontaux, tantôt les sinus-maxillaires, tantôt les cornets du nez, tantôt deux ou trois de ces parties, tantôt toutes ces parties en même-tems, selon que la membrane pituitaire est enflammée dans un endroit plutôt que dans un autre, ou que l'inflammation occupe plus ou moins d'étendue; ainsi la morve fera dans les sinus-frontaux, si la membrane pituitaire est enflammée dans cette partie; elle fera dans les sinus-maxillaires, si la membrane est enflammée dans ces sinus; elle fera dans les cornets du nez, si la membrane est enflammée dans les cornets; elle fera enfin dans toutes ces parties en même-tems, si la membrane pituitaire est enflammée dans toute son étendue.

L'engorgement des glandes lymphatiques de dessous la ganache, m'a long-tems embarrassé; je ne pouvois comprendre pourquoi ces glandes ne manquoient jamais de s'engorger dans la morve proprement dite; mais après bien des réflexions, j'en ai enfin trouvé la cause. Les observations que mon Pere a faites sur la nature de ces glandes, m'ont ouvert le chemin à cette découverte.

Assuré que ces glandes sont, comme mon Pere le dit, non des glandes salivaires, puisqu'elles n'ont point de tuyau qui aille porter la salive dans la bouche, mais des glandes lymphatiques, puisqu'elles ont chacune un tuyau considérable qui part de leur substance, & qui descend pour aller se rendre dans un gros tuyau lymphatique qui rampe le long de la trachée artère, & va enfin verser la lymphe dans la veine sous-clavière, je remontai à la circulation de la lymphe, & à la structure des glandes & des veines lymphatiques.

Nous avons dit , en parlant de la circulation de la lymphe , que les veines lymphatiques sont des tuyaux cylindriques qui rapportent la lymphe nourriciere des parties du corps dans le réservoir commun , nommé *réservoir de Pecquet* , ou dans la *veine sous-claviere* ; que ces veines sont coupées d'intervalle en intervalle , par des glandes qui servent comme d'entrepôt à la lymphe ; que chaque glande a deux tuyaux , l'un qui est la fin de la veine lymphatique , qui apporte la lymphe dans la glande ; l'autre par lequel la lymphe sort de la glande , pour être portée plus loin.

Les glandes lymphatiques de dessous la ganache , ont de même deux tuyaux , ou , ce qui est la même chose , deux veines lymphatiques ; l'une qui apporte la lymphe de la membrane pituitaire dans ces glandes ; l'autre qui reçoit la lymphe de ces glandes , pour la porter dans la veine sous-claviere.

Il n'est pas difficile d'expliquer par cette théorie l'engorgement des glandes de dessous la ganache.

Dans l'inflammation , comme nous l'avons dit , toutes les humeurs qui se filtrent dans les parties voisines , s'épaississent , la lymphe de la membrane pituitaire doit donc contracter un caractère d'épaississement ; comme les glandes sont composées de vaisseaux qui font mille contours , la lymphe épaissie doit y circuler plus difficilement , s'y arrêter enfin , & les engorger.

2°. Lorsque la membrane pituitaire est ulcérée , le pus se mêle avec la lymphe , lui donne une qualité âcre ; cette âcreté de la lymphe irrite les vaisseaux des glandes , les fait resserrer , & c'est une seconde cause de leur engorgement.

Il n'est pas difficile d'expliquer par la même théorie , pourquoi dans la gourme , dans la morfondure & dans la pulmonie , les glandes lymphatiques

de dessous la ganache, sont quelquefois engorgées, quelquefois ne le sont pas, ou, ce qui est la même chose, pourquoi le cheval est quelquefois glandé, quelquefois ne l'est pas.

Dans la morfondure, les glandes de dessous la ganache ne sont pas engorgées lorsqu'il y a un simple reflux de l'humeur de la transpiration dans le nez, sans inflammation de la membrane pituitaire; elles sont engorgées lorsque l'inflammation gagne les glandes de cette membrane.

Dans la gourme bénigne, le cheval n'est pas glandé, parce que la membrane pituitaire n'est pas affectée, mais dans la gourme maligne, où il se forme un abcès dans le larynx, le pus, en passant par les naseaux, y séjourne quelquefois, corrode & ulcere la membrane pituitaire, alors le cheval devient glandé.

Dans la pulmonie le cheval n'est pas glandé, parce que le pus qui vient du poumon est d'un bon caractère, & n'est pas assez âcre pour ulcérer d'abord la membrane pituitaire; mais à la longue, en séjournant dans le nez, il acquiert de l'âcreté, irrite les fibres de cette membrane, l'enflamme, & alors les glandes de dessous la ganache s'engorgent.

Dans toutes ces maladies le cheval n'est glandé que d'un seul côté, lorsque la membrane pituitaire n'est affectée que d'un côté; au lieu qu'il est glandé des deux côtés lorsque la membrane pituitaire est affectée des deux côtés; la raison de cela, est que les vaisseaux & les glandes d'un côté ne communiquent pas avec l'autre.

Ainsi, dans la pulmonie & la gourme, lorsque le cheval est glandé, il l'est ordinairement des deux côtés, parce que l'écoulement venant de l'arrière-bouche ou du poumon, monte par-dessus le voile

du palais , entre dans le nez également des deux côtés , & affecte également la membrane pituitaire. Cependant , dans ce cas même il ne seroit pas impossible que le cheval fut glandé d'un côté & non de l'autre , soit parce que le pus , en séjournant plus d'un côté que de l'autre , affecte plus la membrane pituitaire de ce côté-là que de l'autre ; soit parce que la membrane pituitaire peut être plus disposée à s'enflammer d'un côté que de l'autre , par quelque vice local , comme par quelque coup.

Diagnostic.

Rien n'est plus important , & rien en même-tems n'est plus difficile , que de bien distinguer chaque écoulement qui se fait par le nez ; il faut pour cela un grand usage & une longue étude de ces maladies. Pour décider avec sûreté , il faut être familier avec ces écoulemens ; autrement on est exposé à porter des jugemens faux , & à donner à tout moment des décisions qui ne sont pas justes. L'œil & le tact sont d'un grand secours pour prononcer avec justesse sur ces maladies.

La morve proprement dite , étant un écoulement qui se fait par le nez , est aisément confondu avec tous les autres écoulemens qui se font par le même endroit. La couleur de l'écoulement n'est pas un signe distinctif suffisant , elle ne peut pas servir de règle. Un signe seul ne suffit pas pour la distinguer , il faut les réunir tous pour faire une distinction sûre de cette maladie.

Lorsque le cheval jette par le nez , sans tousser , qu'il est glandé & gai , comme à l'ordinaire , qu'il boit & mange comme de coutume , qu'il est gras , & qu'il a bon poil , il y a lieu de croire que c'est la morve proprement dite.

Lorsque le cheval, sans tousser, sans être triste, boit & mange comme de coutume, qu'il n'est glandé que d'un côté, qu'il jette peu, on est presque certain que c'est la morve proprement dite.

Lorsqu'avec tous ces signes l'écoulement subsiste depuis plus d'un mois, on est certain que c'est la morve proprement dite.

Lorsqu'au contraire l'écoulement se fait également par les deux naseaux, que cet écoulement est simplement purulent, que le cheval toussé, qu'il est triste, abattu, dégoûté, maigre, qu'il a le poil hérissé, & qu'il n'est pas glandé, c'est la morve improprement dite.

Lorsque cet écoulement succède à une inflammation de poitrine, il vient du poumon, & c'est la morve de pulmonie, dont je parlerai ci-après.

Lorsque cet écoulement succède à la gourme, & qu'il vient d'un dépôt formé au larynx, c'est la morve de gourme.

Lorsque le cheval jette une muco-sité transparente, & que la tristesse & le dégoût ont précédé cet écoulement, on a lieu de croire que c'est la morfondure; on en est certain lorsque l'écoulement ne dure pas plus de douze ou quinze jours.

Lorsque le cheval commence à jeter également par les deux naseaux une morve mêlée de pus, ou le pus tout pur, sans être glandé, c'est la pulmonie seule; mais si le cheval devient glandé par la suite, c'est la morve composée, c'est-à-dire, la pulmonie & la morve proprement dite tout-à-la-fois.

On connoît la morve commençante proprement dite, lorsqu'il y a écoulement d'une simple muco-sité avec engorgement des glandes lymphatiques de dessous la ganache.

On connoît que la morve proprement dite est

confirmée, lorsque l'écoulement est purulent, qu'il y a ulcère dans la membrane pituitaire, & que le cheval est glandé.

On reconnoît que la morve proprement dite est invétérée, lorsque l'écoulement est fanieux, & que le cheval est glandé.

Prognostic.

Le danger de la morve est plus ou moins grand, suivant la nature de l'écoulement & l'état de la maladie.

La morve de la gourme benigne & celle de la morfondure ne sont pas dangereuses, elles ne durent ordinairement que douze jours, pourvu qu'on fasse les remèdes convenables, lorsqu'elles sont négligées, elles peuvent dégénérer en morve proprement dite.

La morve de pulmonie invétérée est incurable.

La morve proprement dite commençante peut se guérir; lorsqu'elle est confirmée, elle ne se guérit que difficilement; lorsqu'elle est invétérée, elle est incurable jusqu'à présent.

La morve simple est moins dangereuse que la morve composée.

Il n'y a que la morve proprement dite qui se communique.

Il est important de bien distinguer les différentes espèces de morve, afin de remédier à celles qui peuvent se guérir, pour ne pas faire des dépenses inutiles en traitant celles qui sont incurables, & sur-tout afin d'arracher à la mort une infinité de chevaux qu'on condamne mal-à-propos, & d'empêcher la contagion, en condamnant avec certitude ceux qui sont morveux.

Curation.

J'ai parlé plus haut de la gourme & de la morfondure ; je parlerai ci-après de la pousse & de la pulmonie : il ne s'agit ici que de la véritable morve, ou de la morve proprement dite.

La morve proprement dite se guérit assez souvent dans les commencemens, lorsqu'on emploie les remèdes convenables.

La cause de la morve commençante étant l'inflammation des glandes de la membrane pituitaire, il faut mettre en usage les remèdes de l'inflammation. Ainsi, dès qu'on s'apperçoit que le cheval est glandé, il faut le saigner & répéter la saignée selon le besoin ; c'est le remède le plus efficace.

Il faut ensuite tâcher de détendre & de relâcher les vaisseaux, afin de leur rendre la souplesse nécessaire pour la circulation. Pour cet effet, il faut faire des injections dans le nez, avec la décoction des plantes adoucissantes & relâchantes, de mauve, guimauve, bouillon-blanc, branc-ursine, pariétaire, mercuriale, de fleurs de mélilot, de camomille & de sureau.

Il faut faire respirer la vapeur de cette décoction, & sur-tout la vapeur de l'eau tiède, où l'on aura fait bouillir du son, ou de la farine de seigle ou d'orge. Pour cela on attache à la tête du cheval un sac où l'on met le son tiède ; il est bon de donner quelques lavemens rafraîchissans, pour tempérer le mouvement du sang, & l'empêcher de se porter avec trop d'impétuosité à la membrane pituitaire.

Il faut retrancher le foin au cheval, & ne lui faire manger que du son chaud, mis dans un sac de la manière que je viens de dire ; la vapeur qui s'en

exhale , adouchit , relâche & diminue admirablement l'inflammation.

Dans la morve confirmée , l'indication que l'on a , est de déterger les ulceres , de fondre les callosités , de faire suppurer ces ulceres , afin de les conduire ensuite à cicatrice.

La premiere indication demande les détersifs , afin de nettoyer les ulceres , de faire venir les bonnes chairs & procurer la cicatrice. Pour cela , on injecte par le nez une décoction faite avec les feuilles d'aristoloche , de gentiane , de centaurée.

Lorsque l'écoulement change de couleur & devient blanc , épais & d'une louable consistance , il faut injecter de l'eau d'orge , dans laquelle on fait dissoudre un peu de miel rosat.

Enfin , pour dessécher , il faut injecter l'eau seconde de chaux afin de finir la guérison ; mais comme cette injection a de la peine à pénétrer dans tous les sinus , en la poussant par le nez , mon Pere a imaginé un moyen de les porter sur toutes les parties , c'est le trépan ; c'est le moyen le plus sûr de guérir la morve confirmée.

La maniere dont on doit faire l'opération , n'est pas de se servir de la couronne de trépan , dont parle M. Bartlet , dans son livre intitulé , *the Gentleman's farriery* , mais d'une grosse vrille qui puisse faire une ouverture suffisante pour pouvoir introduire une cannule. J'avois pratiqué il y a long-tems la méthode qu'indique M. Bartlet , mais j'ai toujours trouvé que le pus qui s'écouloit des ulceres étoit noirâtre & fanieux , que les bords de la membrane pituitaire à l'endroit où j'avois appliqué le trépan , étoient calleux , & que le pus qui en découloit , étoit de mauvaise nature ; & jamais cette opération ne m'a réussi. J'ai trouvé que l'air entrant en aussi grande quantité & avec autant d'action , faisoit

autant d'impression sur la membrane pituitaire ; qu'auroient fait des injections trop chaudes , des stiptiques ou de légers caustiques. J'ai commencé à m'en appercevoir dans le traitement , par l'abondance & l'épaississement du mucus du nez ; ce que je n'avois pas vu dans les chevaux que j'avois trépanés à la façon de mon Pere. J'en fus convaincu entièrement , à l'ouverture des uns & des autres ; je trouvai les premiers dans le même état que je viens de citer ci-dessus , & les autres dans l'état ordinaire propre à la maladie ; & c'est le moyen le plus sûr de guérir la morve confirmée.

La seconde indication est de fondre les callosités des ulceres ; cette indication demanderoit les caustiques : les injections fortes & corrosives rempliroient cette intention si on pouvoit les faire sur les parties malades seulement ; mais comme elles arrosent les parties saines de même que les parties malades , elles irritent les parties qui ne sont pas ulcérées & augmentent le mal ; de-là l'impossibilité de guérir la morve par les caustiques.

Les fumigations sont un très-bon remede ; j'en ai vu de bons effets. Pour faire recevoir ces fumigations , mon Pere a imaginé une boëte dans laquelle on fait brûler du sucre , ou toute autre matiere détersive ; la fumée de ces matieres brûlée est portée au nez , par le moyen d'un tuyau long adapté à la boëte.

Dans la morve invétérée , où les ulceres sont en grand nombre profonds & sanieux , où les vaisseaux sont rongés , les os cariés , & la membrane pituitaire épaissie , je ne crois pas qu'il y ait de remede ; le meilleur parti est de tuer les chevaux , pour éviter les dépenses inutiles qu'on pourroit faire pour tenter leur guérison.

A R T I C L E S I X I E M E.

De la Toux.

LA toux est un mouvement de la poitrine, excité par la nature pour chasser avec l'air ce qui gêne la respiration.

Causes de la Toux.

La toux vient de l'impression qui se fait sur les nerfs du larynx, de la trachée artère ou des bronches. Comme la nature a établi une sympathie, c'est-à-dire, une communication entre ces parties & les muscles expirateurs, l'impression se communique à ces muscles qui entrent tout d'un coup dans de violentes contractions, font resserrer la poitrine, compriment le poumon, & en chassent l'air avec secousse & violence. C'est ce mouvement convulsif excité par la nature pour se débarrasser de ce qui peut lui nuire, qu'on appelle *toux*.

Cette impression sur les nerfs du larynx, de la trachée artère & des bronches, vient ou de la disposition de ces parties, ou de tout ce qui peut ébranler & irriter les nerfs de ces parties.

I. De la disposition de ces parties, c'est-à-dire, de leur trop grande sensibilité; cette sensibilité vient de la sécheresse ou de la délicatesse des fibres. Lorsque les fibres sont sèches, elles deviennent roides & tendues, elles sont susceptibles de la moindre impression; de-là la sensibilité & la toux.

II. L'impression vient de tout ce qui peut ébranler ou irriter les fibres nerveuses de ces parties, comme 1°. l'âcreté du pus qui vient du poumon; c'est par cette raison que le cheval touffe dans la pulmonie.

2°. L'âcreté de l'humeur qui humecte la surface interne de la trachée artère, ce qui arrive lorsque le sang est âcre & chargé d'impureté; comme dans le farcin; cette humeur participe des qualités du sang d'où elle émane.

3°. L'inflammation de la glotte, de la trachée artère ou des bronches: dans l'inflammation les fibres sont tendues, & s'ébranlent facilement; de-là la toux. C'est par cette raison que le cheval touffe dans la morfondure & la gourme maligne.

4°. De tout ce qui entre dans la trachée artère, c'est par cette raison que le cheval touffe, lorsqu'en lui donnant un breuvage, il en entre quelque partie dans la trachée artère, ou lorsqu'en tenant le cheval dans une situation gênante, les remèdes qu'on lui fait avaler font de fortes impressions sur la glotte, soit par leur poids, soit par leur âcreté: c'est ainsi que l'on touffe, lorsqu'on mange quelque chose de poivré ou d'irritant.

5°. Les tubercules du poumon, qui compriment les nerfs & excitent la toux.

Curation.

La toux venant de la tension des fibres ou de leur irritation, demande des relâchans & des adoucissans: les relâchans sont la saignée & les boissons copieuses; les adoucissans sont les décoctions de mauve, guimauve & bouillon-blanc: on peut donner à manger au cheval des feuilles de bouillon-blanc.

Les farineux sont de bons remèdes pour la toux simple; tels que l'eau blanche, l'eau de son, ou l'eau où l'on aura délayé un peu de farine d'orge ou de seigle; mais comme souvent la toux n'est qu'un symptôme d'une autre maladie, il faut plutôt

s'attacher à guérir la maladie, que la toux. En ôtant la cause de la toux, la toux cessera bientôt.

ARTICLE SEPTIEME.

De la Pleurésie.

C'EST une inflammation de la plèvre, avec fièvre, difficulté de respirer, & souvent toux.

Souvent l'inflammation de la plèvre gagne la substance du poumon, & c'est alors la pleurésie composée de la péripneumonie.

Causes.

Les causes sont générales ou particulières. Les causes générales sont la pléthore, la raréfaction & l'épaississement du sang; je ne répéterai pas ici ce que j'ai dit de ces trois causes, en parlant de l'inflammation. Les causes particulières sont le froid subit après le chaud; le froid fait resserrer les pores de la transpiration, la supprime, la fait refluer intérieurement: lorsque cette humeur se jette sur la plèvre, elle cause la pleurésie.

On peut ajouter aux causes précédentes la boisson froide, la pluie, le grand vent & la disposition du côté, comme si le cheval a reçu quelque coup sur la poitrine qui ait meurtri la partie, & diminué le ressort des vaisseaux; la constitution lâche des fibres de la plèvre.

Diagnostic.

On reconnoît la pleurésie par la tristesse, l'abattement & le dégoût du cheval, par la fièvre, par la grande difficulté de respirer, par les grandes expirations, & parce qu'il regarde sa poitrine.

Prognostic.

La pleurésie étant une maladie inflammatoire qui attaque toujours essentielles à la vie, est toujours dangereuse.

La simple est moins dangereuse que la composée.

La pleurésie se termine comme les maladies inflammatoires, par résolution, par suppuration & par gangrene.

La résolution est la voie la plus salutaire.

La suppuration est fâcheuse, & souvent incurable.

La gangrene est mortelle.

Curation.

La pleurésie étant une maladie inflammatoire, il faut mettre en usage les remèdes de l'inflammation; comme c'est une maladie dangereuse, il faut les faire promptement & avec beaucoup d'attention.

Comme la résolution est la voie la plus salutaire, & que c'est le seul moyen de guérir d'une manière complète, il ne faut rien oublier pour la procurer.

Pour y parvenir, il faut saigner promptement le cheval, répéter la saignée de trois en trois, ou de quatre en quatre heures, suivant le besoin, la violence de la maladie & les forces du cheval. On peut saigner jusqu'à six fois dans deux jours.

Remarquez que deux saignées au commencement font plus d'effet que six dans l'état de la maladie; les saignées sont tout au moins inutiles après le sixième jour.

Il faut faire avaler copieusement de l'eau-blanche, ou la décoction des plantes rafraîchissantes, ou de graine de lin; on peut aussi lui faire avaler une livre de miel délayée dans de l'eau de son, ou bien

on met le miel sur la langue avec la spatule pour le faire avaler.

Il faut donner cinq ou six lavemens émolliens par jour.

Après le quatrieme ou le cinquieme jour, si la fièvre, la douleur & la difficulté de respirer diminuent, c'est-à-dire, si la résolution commence à se faire, il fera bon de la favoriser par quelque léger cordial, comme l'eau de son, dans laquelle on aura fait bouillir légèrement un peu de canelle, ou deux poignées de baies de génievre concassées; ces remèdes raniment un peu les forces, rétablissent la circulation, & favorisent admirablement la résolution.

Lorsque les accidens subsistent encore le septieme & le huitieme jour, c'est une preuve que la résolution ne se fait pas. La pleurésie se termine alors pour l'ordinaire par suppuration, c'est-à-dire, qu'il se forme un abcès, qui se rompt ensuite & tombe dans les bronches, & le pus sort par le moyen de l'air & de la toux, par la trachée artère, c'est ce qui constitue la pulmonie à la suite de la pleurésie dont je parlerai ci-après.

ARTICLE HUITIEME.

De la Courbature.

LA courbature est à peu près la même maladie que la pleurésie; c'est une inflammation du poumon, qui vient d'une fatigue outrée ou d'un travail forcé. Le cheval tient la tête basse, est dégoûté, a difficulté de respirer, touche & jette par le nez une humeur glaireuse, quelquefois jaunâtre, quelquefois sanguinolente avec une fièvre considérable.

Causes.

Le sang étant mis en mouvement, échauffé & raréfié par le trop grand exercice, se porte en grande quantité dans le poumon, & y engorge les vaisseaux. 2°. Le sang étant dans un grand mouvement, s'appauvrit par les sueurs abondantes, devient épais, circule difficilement & engorge les vaisseaux capillaires du poumon; de-là l'inflammation & la courbature.

Prognostic.

Lorsque l'inflammation se termine par résolution, le sang reprend son cours ordinaire, les accidens cessent & le cheval guérit: mais lorsque la résolution ne se fait pas, elle se termine ou par suppuration, & produit la pulmonie de courbature dont je parlerai ci-après, ou par gangrene, & cause la mort.

Curation.

La curation est la même que celle de la pleurésie.

ARTICLE NEUVIEME.

De la Pulmonie.

LA pulmonie est une ulcération du poumon avec écoulement du pus par le nez.

Le cheval touffe, est gai jusqu'à ce qu'il soit devenu phthisique, boit & mange comme à l'ordinaire, & ne souffre pas; lorsqu'on l'abandonne à lui-même, il maigrit peu-à-peu, & périt enfin de consommation.

Causes.

La cause de la pulmonie est toujours l'inflammation du poumon qui a précédé, & qui est terminée par la suppuration.

Ainsi les causes de la pulmonie sont : 1°. les tubercules du poumon, lorsqu'ils viennent à suppuration.

2°. La pleurésie & la courbature, terminées par la suppuration.

3°. La fausse gourme qui s'est jettée sur les poumons.

4°. L'humeur du farcin repercutée & fixée sur les poumons.

5°. Enfin toutes les maladies inflammatoires de la poitrine qui sont terminées par suppuration.

Différence.

Il y a quatre especes de pulmonie, à raison des causes qui la produisent.

1°. La pulmonie qui succède à la pleurésie.

2°. La pulmonie de courbature.

3°. La pulmonie de fausse gourme.

4°. La pulmonie de farcin.

La pulmonie qui succède à la pleurésie, & que j'appelle *pulmonie proprement dite*, est un ulcere qui se forme aux poumons, lorsque la pleurésie se termine par suppuration.

La pulmonie de courbature est une ulcération du poumon à la suite de la courbature.

La pulmonie de fausse gourme est une ulcération au poumon, causée par un reste de virus de la gourme qui s'est fixée sur ce viscere.

La pulmonie de farcin est une ulcération du poumon causée par une humeur farcineuse.

Diagnostic.

On connoît que l'écoulement qui se fait par le nez vient du poumon ; lorsque cet écoulement est simplement purulent , lorsque le cheval touffe , & qu'il n'est pas glandé ; cependant à la langue le pus ; en passant par le nez , ulcere quelquefois la membrane pituitaire , & cause la morve proprement dite : le cheval devient glandé , & la pulmonie est alors composée.

Prognostic.

La pulmonie qui succède à la pleurésie & à la courbature , est moins dangereuse que les autres ; elle peut se guérir. Celle qui vient de fausse gourme , d'humeur farcineuse & de tubercules suppurés , est incurable.

La pulmonie dégénere souvent en morve proprement dite.

Curation.

On ne doit tenter la guérison que de celle qui vient à la suite de la pleurésie ou de la courbature. Il faut dans ce cas favoriser l'expectoration ou l'injection du pus , par la décoction des feuilles d'hyssope , de lierre terrestre , ou du marrube blanc ; on fait infuser une poignée de ces feuilles dans deux pintes d'eau , qu'on fait avaler au cheval le matin une fois par jour.

2°. Il faut en même-tems corriger l'âcreté du pus par les boissons adoucissantes dont j'ai parlé si souvent.

3°. Enfin déterger l'ulcere , le dessécher en même-tems par de légers détersifs , dessicatifs & astringens ; tels que le baume de copahu , qu'on fait avaler une fois par jour , à la dose de trente

gouttes pendant dix ou douze jours , ou bien trente-six grains de baume de soufre térébenthiné dans un peu de décoction déterfive. De cette façon on réussit à guérir radicalement la pulmonie qui succède à la pleurésie ou à la courbature.

Pour celle qui vient des tubercules suppurés , de fausse gourme ou de farcin , elle est incurable.

ARTICLE DIXIEME.

De la Pouffe.

LA Pouffe est une difficulté de respirer sans fièvre.

Elle ressemble assez à l'asthme de l'homme. Le cheval touffe , mais foiblement ; il fait de grandes inspirations , les muscles inspireurs entrent dans de fortes contractions , les côtes s'élevent avec force & difficultés en même-tems.

Causes.

Les causes de la pouffe sont l'épaississement du sang , le relâchement des vésicules du poumon , & les tubercules du poumon.

Le sang étant épais circule lentement , s'arrête & s'appesantit sur les vaisseaux capillaires du poumon : fait de fortes impressions sur ce viscere ; les impressions se continuent jusqu'aux nerfs qui vont se distribuer aux muscles inspireurs , & les sollicitent à de fortes inspirations.

Les glandes du poumon qui séparent continuellement une humeur mucilagineuse qui sert à humecter la substance du poumon , étant relâchées , s'engorgent de cette liqueur , compriment les vaisseaux sanguins , & produisent la difficulté de respirer.

Lorsque l'humeur des bronches est amassée en grande quantité dans les vésicules du poumon, elle bouche, pour ainsi dire, le passage à l'air, qui, en faisant effort pour sortir, produit assez souvent un gargouillement; c'est ce qu'on appelle cheval siffleur.

Le sifflement vient aussi quelquefois du resserrement de la glotte: ce qui arrive souvent lorsqu'on fait baisser la tête au cheval en le ramenant, & qu'il est rêné trop court.

Diagnostic.

1°. On connoît la pousse par la difficulté de respirer qui n'est pas accompagnée de fièvre.

2°. Parce qu'on voit les fausses côtes s'élever & s'abaisser en deux tems.

3°. Par le râlement ou le sifflement.

4°. Le cheval jette souvent par le nez une humeur tamponnée qui vient des vésicules du poumon, lorsqu'elle s'est amassée en grande quantité à l'arrière-bouche, ou dans la trachée artère: le cheval la jette par pelotons ou par flocons.

Prognostic.

C'est un mal très-difficile à guérir, pour ne pas dire incurable. On peut cependant l'adoucir par le régime; en retranchant au cheval le foin, & en lui faisant faire un exercice modéré. Lorsque le cheval râle ou siffle, parce qu'il est gêné & rêné trop court, il faut le mettre à son aise.



ARTICLE ONZIEME.

De l'Hydropisie de Poitrine.

C'EST un amas d'eau dans la cavité de la poitrine

Causes.

Les causes de l'hydropisie sont l'épaississement & la stagnation du sang. Lorsque le sang est épais, il circule difficilement & lentement, les parties rouges du sang se rassemblent, les parties séreuses & aqueuses se séparent des parties rouges, transudent à travers les tuniques des vaisseaux, & il se fait alors une extravasation de sérosité dans la cavité de la poitrine.

Les causes de la stagnation du sang dans les vaisseaux de la poitrine, sont 1°. les maladies inflammatoires des parties contenues dans la poitrine, telles que la pleurésie, la péripneumonie, la courbature, &c.

2°. La pousse & les tubercules du poumon.

Différences.

Quelquefois l'hydropisie se forme dans le péricarde, quelquefois entre les deux lames du médiastin, quelquefois dans la cavité de la poitrine.

Diagnostic.

On reconnoît l'hydropisie de poitrine par la difficulté de respirer, dans la respiration les côtes se levent avec force, le cheval regarde sa poitrine, se couche tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

Curation.

Cette maladie ne peut se guérir que par l'opération ; on ouvre avec un trois-quarts la poitrine, pour donner un écoulement aux eaux qui y sont contenues. Mais comme souvent, après avoir vuïdé les eaux, la cause subsiste, cette maladie doit être mise au nombre des incurables.

CHAPITRE SEPTIEME.
MALADIES DU BAS-VENTRE.

ARTICLE PREMIER.
Des Tranchées en général.

ON donne ordinairement le nom de *tranchées* à des maladies qui ne méritent pas ce nom, telles que la rupture de l'estomach, la suppression & la rétention d'urine, l'hydropisie de poitrine & du bas ventre. Ces maladies ne sont pas de tranchées, elles demandent (du moins quelques-unes) un traitement bien différent.

Les tranchées sont une maladie inflammatoire des intestins.

Causes.

Les causes en général des tranchées sont en grand nombre.

1. La boisson d'eau froide, vive ou crue, après le chaud.
2. L'indigestion.
3. Les crudités des premières voies.

4. Les alimens, ou plutôt le séjour des excréments dans les boyaux.

5. Les vents contenus dans les intestins.

6. Les vers contenus dans l'estomach ou dans les intestins.

7. Le bésoard arrêté dans les intestins.

Toutes ces causes produisent l'inflammation des intestins, les unes en faisant crisper & resserrer les extrémités capillaires des vaisseaux qui vont se distribuer aux intestins : les autres, en comprimant les vaisseaux des intestins ; les autres enfin, en irritant les fibres nerveuses des intestins. L'inflammation engorge les vaisseaux, distend les fibres nerveuses, produit la douleur, delà les tranchées.

Diagnostic en général.

On connoît que le cheval est attaqué de tranchées, lorsqu'il se couche & se leve, qu'il s'agite & se tourmente, qu'il racle la terre avec le pied de devant, & ne demeure jamais en place.

Prognostic.

Le danger des tranchées dépend de la nature de la cause, de l'étendue & du degré de l'inflammation.

Elle se termine ou par résolution, & le cheval guérit, ou par gangrene, & le cheval meurt.

Curation.

Il faut 1. retrancher tout aliment solide, le foin, l'avoine & la paille.

2. Mettre en usage les remedes de l'inflammation, saigner suivant la violence du mal & les forces du cheval, donner plusieurs lavemens rafraîchissans & émoulliens, faits avec la décoction de son ou de plantes émoullientes ou de farine d'orge, ou

156 GUIDE DU MARÉCHAL.
avec l'huile d'olive récente, ou le beurre frais; faire
boire tiède l'eau blanche, ou la décoction des
plantes émollientes ou de graine de lin.

Différences.

On distingue les tranchées à raison de leurs cau-
ses, en tranchées d'eau froide, tranchées d'indi-
gestion, tranchées de vents, tranchées de vers,
& tranchées de bésoard.

A R T I C L E S E C O N D.

De la Tranchée d'eau froide.

ON conjecture que le cheval est attaqué de tran-
chées d'eau froide, lorsque cette maladie survient
après que le cheval a bu une grande quantité d'eau
de fontaine froide, ou de puits, sur-tout ayant
chaud.

Causes.

L'eau froide fait une vive impression sur les nerfs
de l'estomach; cette impression fait resserrer les vais-
seaux, y cause une inflammation; delà la douleur
& les tranchées.

Prognostic.

Cette maladie n'est point dangereuse.

Curation.

Il faut couvrir le cheval, le tenir bien chau-
dement; si la douleur continue, au bout d'une
demi-heure il faut le saigner & lui donner des
lavemens.

ARTICLE TROISIEME.

Des Tranchées d'indigestion.

ON doit conjecturer que le cheval a une indigestion , lorsqu'on fait qu'il a mangé beaucoup de grains , de foin ou d'autres alimens , & que les tranchées sont survenues quelque-tems après le manger.

2°. Lorsqu'il y a difficulté de respirer , & que le cheval est appésanti.

Curation.

Il faut bien se garder de saigner , parce qu'on diminueroit les forces digestives , & on exposeroit le cheval à périr de suffocation. Il faut lui donner un peu de thériaque délayé dans un demi-septier de vin , ou lui faire avaler cinq ou six pintes d'eau tiède dans l'espace de deux heures , ou lui donner plusieurs lavemens simples , ou légèrement purgatifs , en y faisant dissoudre quatre onces de pulpe de casse.

ARTICLE QUATRIEME

Des Tranchées de vent , ou Tranchées venteuses.

LES vents occasionnent assez souvent les tranchées ; on les reconnoît parce que le cheval rend des vents , & qu'il a souvent le ventre enflé.

Causes.

Les causes les plus ordinaires sont les mauvaises digestions , la putréfaction , la fermentation des ali-

mens : & la chaleur qui raréfie l'air qui sort des alimens.

Le relâchement des fibres des intestins, est aussi une cause des tranchées venteuses ; les fibres n'ont pas assez de force & de ton pour chasser les vents.

Curation.

Sans m'arrêter aux différens remèdes qui peuvent chasser les vents, je conseille le remède suivant qui m'a toujours bien réussi.

On prend un oignon, on le hache bien menu avec un morceau de savon gros comme un œuf, on y mêle deux pincées de poivre, on l'introduit avec la main dans l'anus, le plus avant qu'il est possible ; on fait promener le cheval tout de suite : quelque-tems après on lui donne un lavement composé d'une once de savon noir, dissout dans de l'eau : si les tranchées ne s'appaisent pas, il est à propos de saigner. On peut se servir des carminatifs propres à chasser les vents, comme de la femence d'anis, de cumin, la racine d'angélique, d'impératoire, &c.

A R T I C L E C I N Q U I E M E.

Des Tranchées de Vers.

ON reconnoît ces tranchées, parce que le cheval rend les vers avec les excréments.

Les vers qui causent les tranchées sont de deux fortes, les uns sont ronds & courts, ceux-là s'enfoncent dans la membrane veloutée de l'estomach & des intestins ; les autres sont longs & pointus par les deux extrémités : j'en ai vu une si grande quantité de cette dernière espece dans l'estomach &

les intestins d'un cheval que j'ai ouvert , qu'un feu auroit eu peine à les contenir. Le cheval ne faisoit point de mouvement : & ne se tourmentoit pas comme dans les tranchées ordinaires , mais il étoit dégoûté , mangeoit peu & dépérissoit tous les jours , il tenoit les jambes de devant sous la mangeoire , & celles de derriere fort reculées ; de sorte que son ventre touchoit presqu'à terre : il restoit toujours dans cette attitude.

Curation.

Tous les amers font bons dans les tranchées de vers : ainsi on peut donner la décoction de gentiane , de petite centaurée , d'absynthe & de fougere. Je donne ordinairement trois onces de suie de cheminée , dans un demi-septier de lait : ce remede me réussit fort bien.

A R T I C L E S I X I E M E.

Tranchées du Bésoard.

LE Bésoard est une espece de boule plâtreuse qui se forme dans les intestins ; il est formé de couches appliquées les unes sur les autres , qui se durcissent avec le tems : on ne trouve ordinairement le bésoard que dans le *cæcum*. Il comprime quelquefois les vaisseaux sanguins , quelquefois il arrête les excréments & cause l'inflammation & les tranchées. On soupçonne cette maladie , lorsque le cheval regarde souvent son ventre , sans aucune cause apparente de maladie.

Cette maladie est incurable.

ARTICLE SEPTIEME.

Des Tranchées rouges.

LEs tranchées qu'on appelle ordinairement tranchées rouges, ne sont autre chose que l'inflammation de l'estomach & des intestins, dont j'ai parlé plus haut; la seule différence est que l'inflammation est considérable & au dernier degré, dans les tranchées rouges. Le cheval se couche & se leve souvent, s'agite, se tourmente & regarde son ventre.

Causes.

L'inflammation des intestins dans les tranchées rouges, vient de l'âcreté des matieres contenues dans les intestins, de l'âcreté de la bile, de l'usage des alimens irritans & échauffans, comme du mauvais foin, des purgatifs forts donnés à trop grande dose, des venins, ou des insectes vénimeux que le cheval a avalés.

Toutes ces causes font des impressions fortes sur les intestins, irritent les extrémités capillaires des vaisseaux sanguins, les font resserrer; de-là l'arrêt du sang & l'inflammation: les vaisseaux distendus compriment les nerfs; de-là la douleur & les tranchées rouges.

Diagnostic.

On a lieu de croire que le cheval a les tranchées rouges, lorsque le cheval se tourmente, se couche & se leve souvent, lorsqu'il sent de la douleur en le touchant sous le ventre, qu'il regarde son ventre; sur-tout si le mal survient après l'usage des purgatifs violens; & si l'on soupçonne qu'il ait mangé quelque chose d'âcre & de vénimeux.

Prgnostic.

L'inflammation qui vient de l'âcreté des matieres, de l'irritation des fibres nerveuses ou du venin, est toujours dangereuse. Il y a à craindre qu'elle ne se termine par la gangrene & par la mort.

Curation.

Il faut faire tous ses efforts pour remédier promptement à l'inflammation : pour cela, il faut mettre en usage les relâchans, les émoulliens & les anodins.

1°. On saigne le cheval, & on répète la saignée suivant le besoin, pourvu qu'on soit sûr que la digestion est faite ; on fait avaler des breuvages faits avec la décoction des plantes émoullientes, dont j'ai parlé au Chapitre de l'inflammation, la décoction de graine de lin, &c. ou bien on fait avaler une livre d'huile d'olive, pour adoucir & lubrifier le passage des matieres, & favoriser leur sortie. Il ne faut pas omettre les lavemens ; ils diminuent admirablement l'inflammation, tant en relâchant & en rafraîchissant, qu'en évacuant les matieres contenues dans les gros boyaux, qui (si elles ne sont pas la cause de l'inflammation) concourent presque toujours à l'entretenir.

A R T I C L E H U I T I E M E.

De la Suppression d'urine.

IL y a suppression d'urine, lorsqu'elle ne se sépare pas dans les reins, ou lorsqu'elle ne s'y sépare qu'en petite quantité, ou lorsque l'urine ne trouve pas de passage libre pour aller à la vessie.

Dans cette maladie le cheval souffre de grandes

douleurs, dont il donne des preuves, par la grande agitation où il est; il est dans une fièvre considérable; il plie les reins.

Causes.

La suppression d'urine vient de l'inflammation des reins, ou des ureteres, ou de l'obstruction des reins ou des ureteres.

Dans l'inflammation des reins, le tuyaux sécrétoires de l'urine sont resserrés, ne filtrent plus l'urine; l'urine reflue dans la masse du sang: de-là la suppression d'urine.

Dans l'inflammation des ureteres, ces canaux sont resserrés, & ne donnent plus de passage à l'urine: de-là la suppression.

Dans l'obstruction des reins & des ureteres, l'urine ne trouvant plus de passage libre, ne peut plus couler dans la vessie: de-là la suppression.

Les causes de l'inflammation des reins & des ureteres sont, 1°. les causes générales, l'épaississement, la pléthore & la raréfaction du sang. 2°. Les causes locales, comme quelque coup sur la région des reins qui aura endommagé, meurtri la substance des reins, relâché les vaisseaux, ou irrité les nerfs & causé un engorgement.

Les causes de l'obstruction des reins ou des ureteres sont des calculs dans la substance des reins qui bouchent, picotent & irritent les vaisseaux sécrétoires de l'urine, ou des pierres dans les reins, ou dans les ureteres.

Diagnostic.

On reconnoît la suppression d'urine, parce que le cheval s'agite, se tourmente, plie les reins, qu'il regarde ses reins, & qu'il a une fièvre considérable.

Prognostic.

La suppression d'urine, qui vient d'obstruction, c'est-à-dire, des calculs ou des pierres dans les reins ou dans les ureteres, est sans remede; celle qui vient de l'inflammation des reins, peut se guérir, mais elle n'est jamais sans danger.

Curation.

La suppression d'urine qui vient d'inflammation, demande les remedes de l'inflammation, dont j'ai parlé si souvent, 1°. les saignées qui doivent être répétées suivant le besoin; c'est le remede le plus efficace. 2°. Il faut éviter tout aliment solide & tout remede échauffant. 3°. Il faut donner plusieurs lavemens émoulliens & rafraîchissans, pour tempérer la chaleur, l'inflammation & l'irritation des reins; donner des breuvages adoucissans, faits avec les décoctions de feuilles de mauve, de guimauve, ou de graïue de lin.

On peut faire avaler quelques onces d'huile d'amandes douces, pour adoucir, relâcher & tempérer la douleur.

La suppression d'urine qui vient d'obstruction, est incurable.

ARTICLE NEUVIEME.

De la Rétention d'urine.

LA rétention d'urine est la difficulté ou l'impossibilité d'uriner.

Le cheval se présente pour uriner, & n'urine que quelques gouttes, ou n'urine pas du tout.

Causes.

Le cause la plus ordinaire est le rétrécissement du col de la vessie ; ce rétrécissement vient de l'inflammation de la vessie ou des glandes prostates qui environnent le col de la vessie , & quelquefois de la paralysie de la vessie.

Lorsque la vessie est enflammée , les vaisseaux qui sont au col de la vessie , sont pleins , engorgés , distendus , & ferment le passage à l'urine.

Lorsque les glandes prostates sont engorgées , elles compriment le commencement du canal de l'uretere , & empêchent l'urine de passer.

Dans la paralysie de la vessie , les fibres n'ont plus de sentiment ; elles ne sentent plus la présence de l'urine , qui ne fait plus aucune impression sur elles : l'urine s'amasse en grande quantité dans la vessie , la distend prodigieusement , & fait resserrer le col de la vessie ; delà la rétention d'urine.

Diagnostic.

On reconnoît la rétention d'urine , lorsque le cheval se présentant souvent pour uriner , n'urine pas , ou n'urine que très-peu , & qu'en portant la main par le rectum sur la vessie , on sent qu'elle est pleine & distendue.

Curation.

Il faut éviter la méthode de ceux qui portant la main par le rectum sur la vessie , la compriment fortement pour faire sortir l'urine , parce qu'on augmenteroit la violence du mal ; si on le faisoit , il faudroit le faire doucement.

Il faut saigner une ou deux fois , donner des breuvages & des lavemens émolliens , & employer
les

les remèdes de l'inflammation. Il y a certains moyens qui réussissent quelquefois, comme de remuer souvent la litiere sous le ventre du cheval; le mener à une bergerie, cela le fait uriner quelquefois: il faut toujours mettre en usage ces moyens, quoique souvent inutiles, parce qu'il ne faut rien oublier pour guérir.

ARTICLE DIXIEME.

De la Rupture de l'Estomach.

IL arrive quelquefois que l'estomach du cheval se rompt. On le connoît, parce que le cheval se tourmente, & sur-tout parce que le cheval vomit les alimens par le nez; ce qui n'arrive que dans ce cas.

Causes.

L'estomach est vicié, 1°. lorsque les glandes de l'estomach ne filtrent plus l'humeur qui est destinée à les humecter: dans ce cas, les fibres de l'estomach se dessèchent, perdent leur souplesse, & sont plus disposées à se rompre.

2°. Lorsque les fibres de l'estomach sont relâchées & affoiblies par quelque cause que ce soit.

3°. Lorsque les fibres de l'estomach ont été altérées par l'inflammation ou la gangrene qui a précédé.

4°. Le vice des fucs digestifs; lorsqu'ils sont altérés par quelque cause; comme par la fièvre, ils deviennent âcres, exco rient les membranes de l'estomach, les corrodent & les disposent à se crever.

5°. Le vice des alimens; comme lorsque le cheval a trop mangé de grains, comme de l'avoine, de l'orge ou du froment; ces grains se gonflent pro-

digieusement, & distendent l'estomach, jusqu'à le faire crever.

Ajoutez à cela que les grains fermentent dans l'estomach; l'air qui est contenu dans les grains se raréfie par la chaleur, sort avec impétuosité, & rompt par son élasticité les membranes de l'estomach. Le foin récent & verd qui n'a pas fermenté, pris en grande quantité, peut être encore une cause de la rupture de l'estomach.

Diagnostic.

On connoît que l'estomach est crevé, par ce que j'ai dit ci-dessus; le cheval se tourmente, se couche & se leve, gratte la terre avec le pied; mais le signe certain, c'est l'éjection des matieres par le nez.

Curation.

Cette maladie est incurable. Tout ce qu'on peut dire se réduit aux précautions qu'on doit prendre pour prévenir cet accident; c'est de ne laisser jamais manger au cheval, trop de grain & de foin récent qui n'ait pas fermenté, de même que des ordures & des insectes vénémeux.

ARTICLE ONZIEME.

De la rupture du Diaphragme.

QUELQUEFOIS le diaphragme se rompt; on le connoît parce que le cheval se tourmente beaucoup, se couche & se débat, a grande difficulté de respirer; le ventre monte avec la poitrine en respirant.

ARTICLE DOUZIEME.

De la crudité du Chyle.

LORSQU'UN cheval mange du foin ou de l'avoine, tout de suite après un exercice violent, l'estomach ne peut pas digérer, parce qu'il manque de force, & que les fucs digestifs sont altérés par la chaleur, ou diminués par les fueurs abondantes, & la trop grande évacuation qui s'est faite par la transpiration; les forces de l'estomach sont affoiblies, les digestions sont imparfaites, le chyle est mal élaboré, crud, visqueux & vappide: il passe dans le sang avec ce caractère, & produit la fièvre.

Curation.

Il faut mettre le cheval à l'eau blanche, détremper le sang par des breuvages délayans, & laisser le cheval en repos pendant quelques jours; lui donner peu à manger jusqu'à ce que l'estomach ait repris ses forces.

ARTICLE TREIZIEME.

Du Cours du Ventre, ou Dévoiement.

C'EST une maladie dans laquelle le cheval rend les matieres fécales liquides.

Causes.

Les alimens digérés dans l'estomach se divisent en deux parties; l'une liquide & plus fine, pompée par les veines lactées, on l'appelle chyle;

l'autre plus grossiere , qui se durcit & passe par les intestins , ce sont les excréments.

Il se filtre dans les glandes intestinales un suc qui sert à détremper ce marc , & à en faciliter la sortie hors des intestins ; plus le suc intestinal est abondant , plus les excréments sont liquides. Ainsi la cause du dévoiement , c'est la sécrétion trop abondante du suc intestinal. La bile & le suc pancréatique y ont beaucoup de part.

La cause de cette sécrétion trop abondante , c'est 1°. le relâchement des glandes intestinales , ou l'irritation de ces glandes.

2°. Le défaut de transpiration est encore une cause du dévoiement ; l'humeur de la transpiration reflue en dedans , & fournit plus de sérosité aux excréments , qu'à l'ordinaire.

Diagnostic.

On connoît le dévoiement , lorsque le cheval fiente souvent , & toujours liquide ; on connoît que le dévoiement est simple , lorsque les excréments ne sont que liquides sans glaires.

Prognostic.

Cette maladie n'est pas dangereuse , elle guérit souvent d'elle-même.

Curation.

Il faut lui retrancher pour quelque-tems le foin , & le nourrir de son.

L'indication que l'on a , est de fortifier l'estomach , de diminuer la quantité du suc intestinal , ou de la pousser par les sueurs & la transpiration. Les stomachiques , les astringens , les cordiaux & les dia-

phorétiques remplissent ces indications. Ainsi , on peut faire avaler la décoction des plantes stomachiques & un peu astringentes , comme les racines de gentiane , d'enula campana & de patience sauvage. Cette dernière est un peu purgative , & ref-ferre après avoir purgé ; elle convient lorsqu'on croit que le dévoiement vient des matieres des pre-mieres voies.

On peut donner une once de thériaque délayée dans une chopine de vin , afin de fortifier l'esto-mach , & de pousser par la transpiration une partie de l'humeur intestinale.

On peut enfin mêler aux stomachiques & aux cordiaux quelque astringent , comme le cachou à la dose de quatre gros , il est en même-tems sto-machique & astringent.

ARTICLE QUATORZIEME.

Du gras-foudu.

C'EST un excrétion de mucosités ou de glaires tamponées.

Le cheval rend par le fondement des glaires épaisses & tamponées ; ces glaires sont quelque-fois mêlées d'un peu de sang , quelquefois sans sang. C'est cette maladie que les Maréchaux ont appellés gras-foudu , parce que ces glaires étant lui-santes comme de la graisse qui se fond , ils ont cru que c'étoit réellement la graisse du cheval qui sortoit par le fondement.

Causes.

Je dis que la cause du gras-foudu est l'inflam-mation des intestins , & en particulier de la mem-

brane veloutée des intestins ; cette inflammation occasionne l'épaississement de l'humeur intestinale , car l'inflammation , comme je l'ai dit , épaisit toujours l'humeur des parties qu'elle occupe : l'épaississement de l'humeur intestinale , produit le gonflement des glandes. Ce gonflement entretient , 1°. l'inflammation. 2°. il produit des contractions fréquentes dans les intestins , la nature fait effort pour chasser l'humeur qui engorge les glandes.

Cette contraction exprime une partie de l'humeur intestinale ; de-là , l'éjection des glaires tamponnées , & le gras-fondu.

La cause la plus ordinaire de l'inflammation dans le gras-fondu , ce sont les purgatifs trop fort ou donnés à trop grande dose ; on fait que les purgatifs n'agissent qu'en irritant , ils picotent les fibres des intestins & des glandes intestinales , les sollicitent à de fréquentes contractions , & obligent les glandes à séparer une plus grande quantité de suc intestinal. Lorsque l'irritation qu'ils causent est trop grande , elle produit l'inflammation ; de-là le gras-fondu.

Si l'inflammation engorge tellement les vaisseaux, qu'il s'en crève quelqu'un , le sang se mêlera avec les glaires ; de-là , l'éjection des glaires sanguinolentes.

Diagnostic.

Cette maladie se connoît assez par les glaires & la mucosité que le cheval rend.

Prognostic.

Cette maladie est plus ou moins dangereuse , suivant le degré de l'inflammation , & la manière dont elle se termine.

Elle peut se terminer par résolution , & le che-

val guérit d'une maniere complete ; ou par sup-
puration , & le cheval rend du pus avec les glaires
& les excréments ; ou par gangrene , & le cheval
meurt.

Curation.

Une partie des Maréchaux font dans l'habitude
de donner des cordiaux , mais rien n'est plus con-
traire ; ils ne font qu'augmenter l'inflammation &
la douleur , en augmentant le mouvement du sang ,
& en l'obligeant à se porter avec plus de rapidité
vers la partie enflammée.

Je dis , qu'il faut faire de petites saignées répé-
tées pour désemplir les vaisseaux , les dégorger , &
diminuer l'inflammation.

2°. Il faut tâcher d'appaiser le mouvement & la
chaleur du sang , d'humecter , de détendre & d'a-
douceir par les breuvages & les lavemens émol-
liens & rafraîchissans.

Si l'inflammation est considérable , si les matieres
font mêlées de sang , si le cheval se tourmente &
souffre beaucoup ; il est à propos d'ajouter à la dé-
coction des plantes adoucissantes , dont on se sert
pour les breuvages & les lavemens , quelques tête-
tes de pavôt-blanc , comme trois ou quatre ; rien
n'est plus efficace pour calmer la douleur & remé-
dier à la cause de la maladie.

Lorsque l'inflammation est sensiblement dimi-
minuée , il est à propos de mettre dans les lavemens ,
une trentaine de grains d'ipécacuanha ; c'est un re-
mède certain pour fondre les glaires qui engorgent
les glandes.

* * *

ARTICLE QUINZIÈME.

De l'Hydropisie du Bas-Ventre.

C'EST un amas d'eau dans la cavité du ventre ; de sorte que les intestins nagent dans l'eau.

L'hydropisie en général est distinguée en anasarque , & en ascite ; l'anasarque est un œdème ou une bouffissure générale , qui vient de la sérosité du sang extravasée dans le tissu cellulaire.

L'ascite est un amas de sérosités dans la cavité du bas-ventre.

Il y a encore des hydropisies particulières , comme celles du fourreau , du péricarde , du médiastin , & les hydatides , qui sont des petites vessies remplies d'eau qui se forment dans l'intérieur du ventre.

Causes.

Les causes de l'hydropisie sont , 1°. tout ce qui ralentit le mouvement du sang , & qui en empêche la circulation.

2°. La suppression de quelque évacuation ; comme de l'urine , ou de la transpiration.

3°. L'obstruction des vaisseaux absorbans , destinés à repomper une sérosité qui transude continuellement , comme une rosée , pour les humecter & lubrifier leur surface.

Les causes qui ralentissent , ou qui empêchent la circulation du sang , sont l'épaississement du sang , ou les obstructions.

Lorsque le sang est épais , il circule lentement ; les parties dont il est composé sont moins mêlées ; celles qui ont plus d'analogie ensemble , se réunissent , les globules rouges se rassemblent &

s'unissent étroitement entr'elles , les parties séreuses & aqueuses se séparent des globules rouges , transudent à travers les membranes des vaisseaux , s'extravasent dans quelque cavité , & forment l'hydropisie.

Lorsqu'il y a quelqu'obstruction dans les vaisseaux , la circulation est interceptée , le sang s'arrête , les parties les plus fluides , se séparent des parties grossières , transudent à travers les vaisseaux , s'amassent dans quelque cavité ; de-là , l'hydropisie. Ajoutez à cela , que les obstructions compriment les vaisseaux de la partie où elles se trouvent , & gênent la circulation de cette partie,

Lorsqu'il y a suppression de quelque évacuation , l'humeur supprimée reflue dans la masse du sang , la sérosité y surabonde , humecte , relâche les vaisseaux ; en diminue le ressort ; de-là , la lenteur de la circulation , la transudation de la sérosité & l'hydropisie.

Il se filtre continuellement dans toutes les parties internes du cheval , une liqueur qui en fuite , comme une espece de rosée & de vapeur , on pourroit l'appeller transpiration interne. Cette humeur est repompée dans l'état de santé , par les pores absorbans ; lorsque cette vapeur n'est pas résorbée , elle s'accumule dans quelque cavité & forme l'hydropisie.

Diagnostic.

On connoît l'hydropisie du ventre , par la difficulté de respirer , par l'enflure du ventre , & par la fluctuation de l'eau contenue dans le ventre , qu'on sent en frappant un côté d'une main , & en appuyant l'autre sur le côté opposé,

Prognostic.

Cette maladie est fort difficile à guérir , parce qu'elle vient presque toujours de quelqu'obstruction qu'il n'est pas possible de guérir ; elle est souvent incurable.

Curation.

L'indication qu'on a , est d'évacuer la sérosité contenue dans le ventre & dans le sang. Il y a trois moyens de remplir cette indication , 1°. en poussant l'humeur surabondante par la transpiration , au moyen des diaphorétiques. Pour cela on se sert de la décoction des bois sudorifiques de squine , de gayac , de sassafra & de false pareille , en y ajoutant environ trente grains d'antimoine diaphorétique , ou de la décoction de bayes de génièvre concassée ; il faut faire boire peu , & tenir le cheval dans un endroit & dans un air secs.

2°. En poussant l'humeur surabondante par les urines , pour cela , on met en usage les diurétiques , ils valent mieux que les diaphorétiques. On peut faire avaler le suc de pariétaire à la dose de cinq ou six onces par jour , ou la décoction de racine de chardon rolland , de persil , ou des sommités de genêt , en y ajoutant trois gros de sel de nître , par pinte d'eau , ou bien la lessive des cendres de genêt avec le vin blanc.

3°. En évacuant la sérosité par le moyen des purgatifs hydragogues , tels que le jalap , le diagrede , l'iris de Florence , l'aloës , le mercure doux , &c. On peut purger avec des bols , composés d'un gros de jalap , d'un gros de diagrede , d'autant d'iris de Florence , de trois gros de nître , & d'une demi-once d'aloës.

Mais , comme ces remèdes n'attaquent que l'hydropisie , sans toucher à la cause , ils sont souvent

insuffisans. Lorsque malgré ces remèdes le ventre se remplit de sérosité, qu'il est considérablement distendu, on pourroit tenter la ponction, c'est-à-dire, faire une ouverture aux muscles du ventre avec un instrument qu'on appelle *trois quarts*, pour vider l'eau contenue dans le ventre; qui sans cette opération suffoqueroit le cheval.

Dans l'hydropisie du fourreau, il faut faire des scarifications ou une ouverture, pour donner issue à l'eau.

A R T I C L E S E I Z I E M E.

De la Rage.

LA rage est une espece de folie ou de fureur sans fièvre, dans laquelle le cheval mord & ronge la mangeoire & ce qu'il rencontre; il avance la tête pour mordre indistinctement toutes les personnes qui s'approchent de lui; il ne connoît personne, il est toujours en mouvement lorsqu'il est seul, & frappe du pied; ses yeux font rouges & étincelans; il mange peu & ne boit pas, il tire la langue & rend beaucoup d'écume. On distingue deux degrés dans cette maladie, la rage commençante & la rage confirmée.

Dans la rage commençante, il y a tous les symptomes dont je viens de parler; dans la rage confirmée, tous ces symptomes augmentent; le cheval souffre considérablement & se tourmente beaucoup, il tremble de tous ses membres, le poil se hérissé, & enfin il meurt.

Causes.

La rage ne s'engendre pas d'elle-même dans le cheval; il n'y a que le chien, le loup & le

renard, en qui elle s'engendre d'elle-même. Le cheval ne devient jamais enragé, que parce qu'il a été mordu par un chien ou un autre animal enragé, ou parce qu'il a avalé en buvant de la salive d'un animal enragé, ou parce qu'il a mangé du foin, de la paille, du son ou de l'avoine, arrosés de la salive d'un animal enragé, ou parce qu'on lui a mis dans la bouche la bride d'un cheval enragé, ou enfin, parce qu'il aura touché avec la bouche ou avec la langue, la salive d'un animal enragé.

Diagnostic.

On doit craindre qu'un cheval ne devienne enragé, lorsqu'il a été pendant quelque-tems avec un animal enragé, lorsqu'il y a dans la même maison un chien enragé : il est prudent dans ce cas de se défier du cheval, de prendre des précautions, & de ne pas l'approcher trop près avant quarante ou cinquante jours.

On doit soupçonner que le cheval deviendra enragé, lorsqu'il a été avec un animal enragé, & qu'il ne mange plus, & ne boit plus comme à l'ordinaire, qu'il devient triste, & qu'il a les yeux étincelans.

Le soupçon est plus fort s'il a été mordu par un animal enragé.

On est sûr que le cheval est enragé, on voit les symptômes précédens, & qu'outre cela le cheval mord la mangeoire, qu'il se jette sur tous ceux qu'il voit pour les mordre, qu'il frappe du pied, & qu'il se tourmente considérablement.

On en est encore plus sûr, lorsqu'un cheval a été mordu par un animal enragé, & qu'on voit tous les symptômes ci-dessus.

Prognostic.

Les chevaux mordus par un animal enragé ne deviennent pas tous enragés ; sur dix mordus il y en aura trois ou quatre qui deviendront enragés.

La rage se déclare ordinairement entre le vingtième jour & le cinquantième jour , rarement avant le vingtième ; mais elle se déclare quelquefois après le cinquantième , & quelquefois même long-tems après.

Lorsqu'elle est une fois déclarée , elle fait périr promptement le cheval , c'est une maladie fort aiguë , qui ne dure que sept jours.

La rage qui vient de la salive d'un animal enragé , est plus dangereuse que celle qui vient de la morsure , parce que la dernière est locale ; elle a son siége dans la partie mordue ; en l'emportant on remédie à la rage : au lieu que la première n'a point de place déterminée , elle passe dans la masse du sang , & devient par-là incurable.

Lorsqu'elle vient d'une morsure , elle est plus dangereuse lorsque la morsure est sur des parties tendineuses & sur les articulations , que lorsqu'elle est sur des parties charnues.

En général , la rage est une maladie fort grave & fort dangereuse.

On a bien de la peine à se garantir de la rage menaçante , la commençante est presque incurable ; la rage confirmée ne se guérit jamais.

Curation.

Tout ce qu'on a dit sur la guérison de la rage confirmée n'est que fable & mensonge. Tous les remèdes qu'on emploie sont inutiles ; elle est incurable. Les bains de la mer ont été vantés comme

un spécifique pour cette maladie , mais ils sont aussi infructueux que les autres remèdes.

On auroit cru que le mercure auroit plus de succès , parce que le virus de la rage attaque spécialement la salive ; & que le mercure a beaucoup d'analogie avec elle ; mais il n'a pas répondu à l'espérance qu'on en avoit conçue.

Il est inutile de tenter des remèdes pour la rage confirmée. Tous les soins doivent se borner à la prévenir ; pour cela il faut couper en rond toute la partie mordue , si elle est charnue ; il faut outre cela y appliquer les caustiques & le feu , faire des scarifications , & exciter une suppuration abondante , afin de pousser tout le virus dehors.

Si la morsure est à une partie tendineuse ou membraneuse , il faut faire des scarifications à la peau , & appliquer dessus les ventouses , afin d'attirer tout le virus.

Si ces remèdes ne réussissent pas , il faut abandonner le cheval & le faire tuer. Mais il faut toujours tenir le cheval à l'écart , & ne jamais en approcher de façon qu'on puisse en être mordu.





G U I D E

D U M A R É C H A L .



Q U A T R I E M E P A R T I E .

DES MALADIES EXTERNES DU CHEVAL.

LEs maladies externes se réduisent aux tumeurs & aux plaies.

Les tumeurs en général sont des élévations ou éminences au-dessus du niveau des parties voisines. Je ne parle pas ici des tumeurs causées par le déplacement de quelques os , comme il arrive dans les luxations & les fractures ; mais seulement des tumeurs formées par l'amas d'une humeur dans quelque partie. Les tumeurs sont produites par le sang , ou par les humeurs émanées du sang.

Celles qui sont produites par le sang prennent le nom d'inflammations , ou de tumeurs inflammatoires ; & c'est à ce genre de tumeurs que doivent se rapporter celles qui sont accompagnées de chaleur , de tension & de douleur. On peut encore y rapporter les maladies érysipélateuses de la peau , qui sont toujours précédées ou accompagnées d'in-

inflammation ou de démangeaison , comme le farcin ; la galle ; l'ébullition de sang , &c.

Celles qui sont produites par la lymphe , se nomment tumeurs lymphatiques , & c'est à ce genre que se rapportent les tumeurs dures , comme les squirrhies , les tumeurs des tendons & des glandes , les porreaux , les caplets , le vessigon , les molletes , &c.

Lorsqu'elles sont produites par la partie séreuse du sang ; elles prennent le nom d'œdème ; & sous ce nom , sont compris les engorgemens séreux , les gonflemens , & les bouffissures des jambes.

Lorsqu'elles sont produites par une matière blanche plâtreuse , ressemblant à une espèce de bouillie ou de pus mal formé , on les appelle tumeurs gommeuses , & c'est à cette classe que doivent se rapporter toutes les tumeurs de la peau , qui forment une espèce de poche ronde , remplie d'une matière telles que je viens de le dire.

Lorsqu'elles sont formées par l'épaississement du tissu cellulaire ou des membranes , elles prennent le nom de sarcomes ou de tumeurs sarcomateuses.

Ainsi les tumeurs peuvent se réduire aux tumeurs inflammatoires , aux tumeurs lymphatiques , aux tumeurs œdémateuses , aux tumeurs gommeuses , & aux tumeurs sarcomateuses.



 CHAPITRE PREMIER.

 DES TUMEURS INFLAMMATOIRES.

ARTICLE PREMIER.

De l'Inflammation.

J'AI parlé, au commencement de ce Traité, de l'inflammation des parties internes, & par-là, je devois être dispensé d'en parler de nouveau; mais j'ai cru qu'il seroit à propos de dire quelque chose de l'inflammation des parties externes, afin de faire l'histoire des ulceres, dès leur origine.

L'inflammation est une élévation au-dessus de la peau, formée par un amas de sang dans les extrémités capillaires des vaisseaux sanguins.

On distingue l'inflammation en phlegmoneuse & en érépélateuse, en simple & en composée.

La phlegmoneuse est une distension des vaisseaux avec chaleur, douleur, & quelquefois fièvre.

L'érépélateuse, est une élévation superficielle de la peau, avec peu de douleur.

L'inflammation est simple lorsqu'elle est seule.

Elle est composée, lorsqu'elle est accompagnée de quelqu'autre maladie.

ARTICLE SECOND.

Du Phlegmon.

LE Phlegmon est une tumeur avec chaleur, tension, douleur & dureré.

Cette tumeur attaque le plus souvent les parties

charnues, parce qu'elles sont parfemées d'un plus grand nombre de vaisseaux fanguins ; elle est souvent accompagnée de fièvre, lorsque l'inflammation est considérable & fort étendue.

On distingue dans le phlegmon le commencement, l'augmentation, l'état & le déclin.

Dans le commencement le sang ne fait que séjourner dans ses propres vaisseaux ; la tumeur & la douleur sont légères : on appelle ce degré *phlogose*. Dans le second degré, le sang pénètre dans les vaisseaux lymphatiques, & les accidens augmentent. Dans l'état, la tension, la chaleur & la douleur sont considérables. Dans le déclin, les accidens diminuent.

Causes.

La cause du phlegmon est l'amas du sang dans les extrémités capillaires des vaisseaux fanguins ; cet amas vient de la difficulté que le sang trouve à passer des extrémités des artères dans le commencement des veines. Cette difficulté vient du côté du sang, ou du côté des vaisseaux dans lesquels il circule : du côté du sang, lorsqu'il se porte vers les extrémités des artères en plus grande quantité qu'il ne peut être repris par les veines, & cela arrive, 1^o. lorsqu'il y a pléthore, c'est-à-dire, lorsque la quantité réelle du sang est trop considérable, & que les vaisseaux sont trop pleins. 2^o. Lorsque le sang sans être en trop grande quantité, est tellement raréfié par le mouvement & la chaleur, qu'il occupe autant d'espace que s'il y avoit pléthore réelle.

La pléthore & la raréfaction du sang ont elles-mêmes des causes ; la pléthore reconnoît pour cause la quantité d'alimens bien digérés, le repos, &c.

La raréfaction reconnoît pour cause le battement trop considérable du cœur & des artères, la fièvre,

les violens exercices , les courses longues , &c.

Le sang circule encore difficilement dans ses vaisseaux , lorsqu'il est vicié , comme lorsqu'il est épais ou visqueux , ou âcre , ou chargé d'impuretés.

Le sang épais circule lentement ; lorsqu'il est visqueux , il se colle , pour ainsi dire , aux parois des vaisseaux ; lorsqu'il est âcre , il picorte les vaisseaux dans lesquels il circule , les fait resserrer , & en diminue le calibre ; lorsqu'il est chargé d'impuretés , il fait le même effet. Dans tous ces cas , le sang a peine à circuler dans les extrémités capillaires , il s'y amasse & produit le phlegmon.

Je dis dans les extrémités capillaires ; parce que les vaisseaux dans leurs dernières divisions étant extrêmement fins & déliés , le passage y doit être plus difficile.

Le sang s'épaissit par les exercices violens ; les fueurs , le froid , &c. c'est par cette raison que les chevaux sont forts sujets à l'inflammation du poulmon , c'est-à-dire , à la pleurésie & à la courbature , après les grandes fatigues & les grands froids.

Le sang devient visqueux par les mauvaises digestions , &c.

Le sang devient âcre par la fièvre , la chaleur , la dissolution des parties salines qui composent le sang , &c. Le sang est chargé d'impuretés dans la suppression de quelqu'évacuation , comme de la transpiration , lorsqu'on fait rentrer dans la masse du sang quelqu'humeur viciée qui se portoit à la peau , lorsqu'on a répercuté sans préparation , par des remedes forts , le virus du farcin , de la galle , des dartres , &c.

2°. La difficulté que le sang trouve à passer des extrémités capillaires dans les veines , vient du côté des vaisseaux dans lesquels il circule , lorsqu'ils sont comprimés , obstrués , resserrés & relâchés.

La compression fait rapprocher les parois des vaisseaux, & met obstacle à la circulation ; l'obstruction ferme le passage au sang. La constriction diminue le calibre des vaisseaux, & ne permet le passage qu'à une partie du sang. Le relâchement favorise le séjour du sang ; de-là la congestion du sang dans les extrémités capillaires & le phlegmon.

La compression vient des ligatures ou des tumeurs voisines.

L'obstruction vient de l'épaississement des liqueurs qui bouchent les vaisseaux.

La constriction vient ou de l'âcreté du sang qui picotte & fait resserrer les vaisseaux, ou des caustiques, ou de la douleur. Les fibres entrent dans une contraction conique, qui fait crisper & resserrer les vaisseaux.

Le relâchement vient des coups & des contusions qui diminuent le ressort des vaisseaux, & occasionnent par-là le séjour du sang & le phlegmon.

Plusieurs des causes ci-dessus reconnoissent des causes subalternes, dont il seroit trop long de faire l'énumération.

Symptômes.

Les principaux symptômes sont le gonflement de la partie, la tension, la douleur & la chaleur.

Il y a gonflement, parce que les vaisseaux sont pleins.

Il y a tension, parce que les vaisseaux sont distendus au-delà de leur état naturel.

La douleur est une suite de la tension. Il y a chaleur, à cause du battement plus fort & plus fréquent des artères, & à cause de l'oscillation considérable des fibres.

Accidens particuliers.

1°. Dans l'inflammation commençante , il se fait une sécrétion plus abondante de l'humeur qui se filtre dans la partie enflammée , soit parce que le sang qui abonde plus alors dans la partie que hors le tems de l'inflammation , fournit plus de matiere aux sécrétions , soit parce que les fibres de la partie enflammée & des organes sécrétoires ont des oscilations plus fortes & plus fréquentes ; c'est par cette raison que dans la morve commençante il se fait un écoulement plus considérable de simple mucosité par le nez.

2°. Dans l'inflammation considérable , la sécrétion qui se fait dans la partie enflammée , diminue & cesse souvent totalement , soit parce que les fibres sont totalement distendues , que leur ressort est considérablement diminué , soit parce que la tension ferme l'orifice des tuyaux excrétoires , & ne permet pas la sortie de l'humeur qui a été filtrée. C'est par cette raison que dans la morve avancée l'écoulement diminue & cesse quelquefois totalement.

3°. L'humeur qui se sépare dans la partie enflammée s'épaissit , parce que la chaleur dissipe la partie la plus séreuse , il ne reste que la partie la plus épaisse ; c'est par cette raison qu'il reste souvent des obstructions , lors même que l'inflammation a cessé.

La connoissance de ces accidens donne l'explication de bien des phénomènes surprenans.

Diagnostic.

On connoît aisément le phlegmon par la tumeur , la dureté , la chaleur & la douleur que le cheval ressent lorsqu'on le touche.

Prognostic.

L'inflammation est plus ou moins dangereuse, suivant l'importance des parties qu'elle occupe; l'inflammation des parties tendineuses est plus dangereuse que celle des parties charnues; celle des articulations est plus dangereuse que celle des autres parties.

Elle est plus ou moins dangereuse, suivant son étendue, suivant la douleur, suivant le nombre & la violence des accidens, & suivant la maniere dont elle se termine.

L'inflammation peut se terminer par résolution ou par suppuration, ou par induration ou par gangrene.

Elle se termine par résolution, lorsque le sang reprend les routes de la circulation; c'est la terminaison la plus salutaire.

Elle se termine par suppuration, lorsque le sang arrêté se convertit en pus; c'est la terminaison la plus salutaire après la résolution.

Elle se termine par induration, lorsqu'il reste une tumeur après l'inflammation. Cette terminaison est souvent dangereuse.

Elle se termine par gangrene, lorsque les fibres ont perdu leur ressort, & sont tombées en mortification, c'est la terminaison la plus fâcheuse.

Curation.

Les indications qu'on a dans l'inflammation, sont
1^o. de remédier à l'engorgement des vaisseaux. On remplit cette première indication par les saignées; on doit les faire dans le commencement & dans l'augmentation de l'inflammation; elles sont inutiles dans l'état, & nuisibles dans le déclin.

2^o. De diminuer la tension, pour empêcher la

rupture des fibres. Les délayans & les humectans remplissent cette indication. Pour cela , il faut faire des fomentations avec la décoction des plantes émoullientes , comme la mauve , la guimauve , la branc-urfine , le bouillon-blanc , la pariétaire , &c. ou avec le lait tiède. On peut aussi appliquer sur la partie enflammée le cataplasme de mie de pain avec le lait , ayant soin de le renouveler de quatre en quatre heures , parce que la chaleur fait aigrir le lait , & le rend irritant.

3°. De diminuer la douleur. Les remèdes précédens , en diminuant la tension ; remédient à la douleur & à la chaleur.

Il faut éviter dans les commencemens les huileux & les discussifs. Les huileux bouchent les pores de la transpiration , arrêtent l'humeur de la transpiration , & augmentent l'inflammation. Les discussifs durcissent les fibres , augmentent la tension & l'inflammation.

4°. Lorsque la résolution commence à se faire (ce qu'on connoît , lorsque la douleur , la tension & la chaleur diminuent) il faut la favoriser par les légers résolutifs , tels que la décoction de camomille , de mélilot , & de fleurs de sureau , dans laquelle on aura fait dissoudre quelques grains de camphre , ou les cataplasmes de farines résolutives avec le safran.

Nota. Quand l'inflammation vient du relâchement des fibres , comme après les coups & les contusions violentes , les résolutifs appliqués sur le champ rendent le ton aux fibres , obvient à l'engorgement & préviennent l'inflammation. Les résolutifs les plus usités dans ce cas , sont le vin rouge seul , ou mêlé avec les farines résolutives , le son bouilli avec le vinaigre , les fomentations faites avec l'eau-de-vie & le savon , ou avec l'eau-de-vie camphrée.

On vient ordinairement à bout de remédier à la congestion du sang, par l'usage de ces remèdes bien administrés & alors l'inflammation se termine par résolution, qui est la terminaison la plus salutaire; on doit toujours la favoriser, lorsque l'inflammation attaque les tendons & les articulations.

Mais, si malgré tous ces moyens, les accidens augmentent, & que l'inflammation subsiste après le huitième ou le neuvième jour, il faut attendre la suppuration dont je vais parler.

ARTICLE TROISIÈME.

De la Suppuration.

LORSQUE l'inflammation ne se termine pas par résolution, c'est-à-dire, lorsque le sang amassé dans les extrémités capillaires, ne reprend pas sa fluidité, & ne rentre pas dans les routes de la circulation, la nature prend une autre voie pour s'en débarrasser comme d'un corps inutile & même nuisible.

L'oscillation des fibres augmentent, le battement des artères devient plus grand & plus fréquent; par ces deux causes, le sang se trouve battu, atténué & brisé, il change de nature, & se convertit en pus; c'est ce qui constitue la suppuration. La suppuration peut donc être définie, le changement du pus en sang.

Causes.

On voit déjà, par ce que je viens de dire, que les causes de la suppuration sont l'oscillation des fibres des parties voisines, augmentée, le battement des artères, & le mouvement intestin des parties dont le sang est composé.

Pour que la suppuration se fasse , il faut 1.^o. , que les solides conservent la vie (car la suppuration ne se fait jamais dans une partie morte). 2.^o. Que le battement des arteres augmente. 3.^o. Qu'il se fasse une espece de fermentation dans les parties du sang ; fermentation nécessaire pour le changement de toutes les liqueurs.

L'oscillation des fibres & les pulsations des arteres redoublées atténuent , brisent le sang , & en mêlent intimement les parties. Le mouvement de ces parties produit la chaleur , la chaleur dissipe la férosité.

Le broyement du sang en défunit les parties ; les parties rouges défunies perdent leur couleur , & deviennent transparentes , la couleur de la partie gélatineuse du sang domine ; de-là la couleur blanche , la consistance & la formation du pus.

Symptômes.

Les symptômes sont différens , suivant les différens états de la suppuration.

Dans le commencement la tension , la douleur & la chaleur subsistent , & même augmentent. Il y a souvent fièvre , frisson , tremblement , accablement & tristesse. C'est lorsque l'inflammation est considérable , ou qu'elle est causée par une humeur âcre , ou par quelque levain de mauvaise nature , comme dans la maladie occasionnée par la musaraigne.

Ces accidens subsistent pendant deux , trois ou quatre jours , après quoi la tumeur s'éleve en pointe , où la douleur semble se fixer ; c'est alors que la suppuration s'établit.

Après la suppuration établie , la tension , la douleur , la chaleur & la dureté diminuent considérablement ; on sent une espece de mollesse

& de fluctuation en portant le doigt sur la tumeur.

Le pus formé, cherche à se faire une issue, il corrode le tissu des parties où il est enfermé ; les sels dissous & développés par la chaleur, le rendent caustique. Lorsqu'il ne peut pas se faire une issue à travers les tégumens, il se fixe dans une cavité & forme l'abcès. Lorsqu'il corrode les tégumens, il se fait jour, & forme l'ulcère.

Diagnostic.

On connoît que la suppuration va se faire, lorsque la tension, la douleur & la chaleur subsistent après le septième ou le huitième jour de l'inflammation.

On connoît que la suppuration commence, lorsque la tumeur s'élève en pointe.

On connoît que la suppuration est établie, lorsque tous les accidens cessent, lorsque la tumeur est molle, & qu'on sent, en y portant le doigt, une souplesse & de la fluctuation.

Prognostic.

L'abcès est plus ou moins dangereux, suivant la nature du pus, suivant l'endroit où il est, & suivant sa profondeur.

Si le pus est de bonne qualité, il ne creuse pas, & l'abcès n'est pas dangereux.

Si le pus est âcre & caustique, il creuse & fait du ravage ; & l'abcès est dangereux.

L'abcès simple, c'est-à-dire, celui qui n'a qu'une poche, est moins fâcheux que celui qui a plusieurs poches ou clapiers.

L'abcès des parties charnues est moins dangereux, que celui des parties tendineuses & des articulations.

L'abcès superficiel est moins dangereux que celui qui est profond.

L'abcès de mauvaise qualité proche les os, cause souvent la carie; il produit fréquemment des fufées lorsqu'il est proche les tendons, ou sous des aponévroses.

La suppuration se fait dans trois ou quatre jours; lorsqu'elle ne se fait pas dans cet espace, il y a à craindre pour la gangrene.

Curation.

Lorsque la suppuration commence à se faire, & qu'on la croit salutaire, il faut la favoriser par les suppuratifs, ou les maturatifs, comme l'onguent fait avec de la graisse, de la poix de Bourgogne, & la farine de seigle ou d'orge dans la décoction de mauve; avec le basilicon, l'huile de lis, les graisses, la poix de Bourgogne, le vieux levain, &c.

Lorsqu'on est sûr que le pus est formé, il faut ouvrir l'abcès avec le bistouri ou avec la pierre à cauterer; la première méthode est préférable. Il faut toujours faire l'ouverture à la partie la plus déclive, afin de donner écoulement au pus, à moins que quelque cause n'en empêche.

On commence par faire avec le bistouri, une petite ouverture à l'abcès, dans l'endroit où la tumeur s'éleve en pointe, on introduit le doigt dans les plaies pour examiner le fond.

Si l'abcès est simple, c'est-à-dire, s'il n'y a qu'une poche sans clapier, & s'il est dans une partie charnue, on peut continuer l'ouverture avec le bistouri seul, pour donner jour & écoulement au pus, car les plaies ne guérissent jamais mieux que lorsqu'on les a mises tout-à-fait à découvert.

Si l'abcès est composé, c'est-à-dire, s'il y a plusieurs clapiers ou poches, il faut les ouvrir tous,

afin d'empêcher le pus de croupir dans les sinus, & afin de déterger chaque clapier.

Si l'abcès se trouve sur le périoste, c'est-à-dire, poche d'un os, ou sur un tendon, ou sur une aponévrose, ou poche d'une artère ou d'une veine considérable, ou proche d'une articulation, il faut introduire dans l'abcès une sonde cannelée, afin de conduire le bistouri, de peur d'offenser les parties voisines de l'abcès.

Si on s'apperçoit en introduisant la sonde dans l'abcès, que le pus a fusé, c'est-à-dire, qu'il a creusé, & qu'il s'est étendu fort loin, on peut se dispenser d'ouvrir l'abcès suivant sa longueur, mais se contenter de faire une ouverture à l'autre extrémité, ce qu'on appelle contr'ouverture.

R E M A R Q U E S.

Il y a des cas où il faut attendre que la suppuration soit parfaite avant que d'ouvrir l'abcès, & d'autres où il faut la prévenir.

Les cas où il faut attendre que la suppuration soit parfaite, sont, lorsque l'abcès est simple & sans danger; lorsqu'il a son siège dans les parties charnues & dans les glandes, & sur-tout s'il y a des duretés; dans ces cas il est bon d'attendre la suppuration, afin de faire ronger & détruire par le pus tout ce qui a été lésé par l'inflammation, & fondre les duretés des glandes s'il y en a.

Les cas où il faut prévenir la suppuration parfaite, sont 1°. lorsque l'inflammation est considérable, lorsque la matière de l'inflammation est âcre & caustique; que la douleur, la fièvre & le tremblement font craindre la gangrene, & que la vie de l'animal est en danger.

2°. Lorsque l'abcès est proche d'une cavité, &

qu'il y a à craindre que le pus venant à creuser, ne pénétre dans une cavité, comme l'abcès sur les côtés.

3°. Lorsque l'abcès est proche d'une circulation.

4°. Lorsque l'abcès est proche de l'os, & qu'on craint qu'il ne carie l'os, où qu'il ne gâte un tendon, ou quelque membrane.

5°. Lorsque l'abcès se trouve sur quelque vaisseau considérable, dont on craint l'érosion.

ARTICLE QUATRIEME.

De l'Ulcer.

ON comprend sous le nom d'ulcere toutes les plaies tant récentes qu'anciennes.

L'ulcere est une solution de continuité, avec suppuration.

Les différences de l'ulcere se réduisent aux suivantes.

L'ulcere des parties molles, & l'ulcere des parties dures.

L'ulcere bénin, & l'ulcere malin.

L'ulcere simple, & l'ulcere composé.

L'ulcere calleux, l'ulcere finueux, & l'ulcere putride.

L'ulcere des parties molles, est celui qui attaque les muscles, les tendons, les ligamens, les aponévroses, les glandes, &c.

L'ulcere des parties dures, est celui qui attaque les cartillages & les os.

L'ulcere bénin est celui qui fournit un pus de bonne qualité, c'est-à-dire, blanc, épais, égal, sans odeur, &c., & qui n'a rien qui s'oppose à sa guérison.

L'ulcere malin est celui qui fournit un pus de

mauvaise qualité, c'est-à-dite, un peu fanieux, féreux, jaune, verd, âcre, corrosif, de mauvaise odeur, &c. celui qui est entretenu par un virus farcineux, galleux, dartreux, &c. celui qui attaque les tendons, les ligamens ou les articulations; celui enfin qui est rebelle, & dont la guérison est difficile.

L'ulcere simple est celui qui n'a qu'un foyer.

L'ulcere composé est celui qui a plusieurs foyers.

L'ulcere calleux est celui dont les bords sont durs.

L'ulcere sinueux est celui qui s'étend dans les parties voisines, par des especes de canaux qui vont aboutir à des cavités.

L'ulcere putride est celui dont les chairs sont baveuses & qui rend un pus de mauvaise nature.

Causes

Les causes de l'ulcere, sont 1^o. l'abcès ouvert de lui-même, ou par l'instrument.

2^o. Les blessures venant de quelque cause que ce soit.

3^o. La brûlure ou l'érosion par les caustiques, ou par quelqu'humeur âcre.

Diagnostic.

On connoît que l'ulcere est bénin, lorsque le pus est louable, & les chairs belles, grenues & de couleur rouge.

On connoît l'ulcere malin par la fanie qui en découle, par le pus féreux qu'il fournit, par les chairs baveuses, mollasses & de couleur pâle.

On reconnoît qu'il attaque un tendon ou un ligament, & qu'il pénètre dans l'articulation, par le moyen de la sonde. Il est important de s'assurer si l'ulcere est fistuleux ou sinueux, parce que bien souvent on croit que l'ulcere n'est rien, dans

le tems qu'il y a le plus de danger, sur-tout lorsque le pus n'ayant qu'une petite issue, creuse en dedans, carie l'os, & fait de grands ravages. On s'en assure par le moyen de la sonde.

On reconnoît que l'os est carié, lorsqu'en portant la sonde dessus, on sent des âpretés & des inégalités.

Prognostic.

Le danger de l'ulcere est différent, suivant la nature de l'ulcere, & l'importance de la partie qu'il affecte.

L'ulcere bénin est ordinairement sans danger, il guérit facilement & souvent de lui-même.

L'ulcere malin guérit difficilement sans remede; il n'est jamais sans danger.

Lorsqu'il attaque le tendon, il est dangereux; mais il n'est pas incurable, pourvu qu'on le traite comme je le dirai plus bas.

Lorsqu'il attaque les ligamens, il guérit très-difficilement, même par les remedes les mieux administrés; s'il pénètre dans l'articulation, le danger est encore plus grand, parce que la sinovie s'écoule, s'extravase ou s'épaissit; ce qui fait toujours un mal grave, pour ne pas dire incurable.

Lorsqu'il est entretenu par un virus farcineux, galleux, dartreux, &c. il résiste jusqu'à ce qu'on ait guéri la cause.

Lorsqu'il attaque le cartilage, il est incurable, je pense, il faut emporter tout le cartilage; lorsqu'il attaque l'os, il dégénere en carie.

Curation.

L'ulcere présente quatre indications; la premiere est d'entretenir la suppuration modérée, la seconde est de déterger, la troisieme est d'incarner,

la quatrième est de cicatrifer. Il faut que la suppuration fonde & consume ce qu'il y a de mauvais; que la déterfion enleve ce que la suppuration a consumé; que l'incarnation renouvelle les chairs pour remplir le vuide de l'abcès; enfin que la cicatrisation ferme la plaie & termine la guérison.

Les remedes qui répondent à ces indications, sont les digestions qui favorisent la suppuration; les déterfifs qui nettoient la plaie; les incarnatifs qui font pousser les chairs; & les cicatrisans qui procurent la cicatrice.

Dans les commencemens, la suppuration doit être un peu abondante, afin de consumer ce qu'il a de gâté, afin de dégorger les vaisseaux, & de diminuer l'inflammation; mais il ne faut pas qu'elle soit trop abondante, parce qu'elle causeroit plus de perte, qu'il ne se feroit de réparation, il faut qu'elle soit modérée; pour cet effet on se sert du digestif ordinaire, fait avec la térébenthine & le jaune d'œuf battus ensemble, ou du basilicon simple, ou de la térébenthine seule, ou du miel mêlé avec la farine d'orge ou de seigle.

Remarquez 1°. que lorsque l'ulcere est humide, qu'il fournit beaucoup de pus, & qu'il y a de la disposition à la pourriture & à la gangrene, il faut éviter les suppuratifs relâchans, & employer dans ce cas les baumes & les toniques, tel que le baume de copahu.

2°. Lorsque l'ulcere attaque le tendon, il faut employer les balsamiques & les spiritueux, tels que la térébenthine & son essence.

Quand la suppuration y a mangé ce qu'il avoit de mauvais, l'ulcere se trouve ordinairement fardide, il est couvert des débris de la suppuration, & de chairs de mauvaise qualité, qui empêchent la cicatrisation; c'est là que commence le tems de la déterfion.

Il faut commencer par les déterfifs les plus doux, de peur de supprimer la suppuration qui est nécessaire pour entretenir la souplesse des fibres & la fraîcheur de la plaie.

Les déterfifs les plus doux sont la décoction d'orge avec le miel, la décoction de bugle, de fanicle, des plantes vulnéraires, des feuilles d'absynthe, d'aristoloche, le vin miellé, le mondicatif d'ache, &c.

Lorsque les chairs sont baveuses, & que l'ulcere rend un pus de mauvaise qualité, il faut employer les déterfifs les plus forts, tels que la teinture de myrrhe & d'aloës, l'alun brûlé, le précipité rouge, l'onguent vert, la pierre infernale, ou la pierre à cauter, qu'on passe par-dessus les mauvaises chairs.

Lorsque l'ulcere est détergé, c'est le tems d'incarner. Il n'y a point d'incarnatifs proprement dit, la régénération des chairs est l'affaire de la nature : tout l'art consiste à la seconder.

Pour que les chairs se reproduisent, il faut qu'il y ait une suppuration, afin d'entretenir la souplesse & l'humidité dans les chairs ; mais il ne faut pas qu'elle soit trop abondante, elle consumeroit plus de chairs que la nature n'en reproduiroit. Il faut de plus que l'ulcere soit toujours net, que les mauvaises chairs fassent place aux bonnes qui poussent par-dessous ; enfin il faut que les chairs soient toujours dans cet état de souplesse & de fermeté.

Ainsi les incarnatifs sont les remèdes qui seconcent les efforts de la nature : en procurant une suppuration légère, en la modérant lorsqu'elle sera trop abondante, en nettoyant l'ulcere, & en donnant jour aux nouvelles chairs qui poussent au fond de l'ulcere.

Ces remèdes sont les suppuratifs doux, les astringens & les déterfifs.

Il est difficile de trouver un remède simple, qui ait toutes ces qualités; mais il faut choisir ceux qui ont deux de ces qualités, & y joindre un remède qui possède celle qui leur manque; par exemple, la myrrhe est détersive, un peu astringente & tonique, elle convient très-bien dans le cas où la suppuration est trop abondante, & lorsque l'ulcère est fordide; mais si l'on veut entretenir la suppuration, il faut y joindre un suppuratif léger, tel que le digestif ordinaire, ou le basilicon. Enfin, dans le traitement des maladies externes, comme dans celui des maladies internes, il faut se conduire selon le bon sens, & l'état de la maladie.

Les meilleurs incarnatifs sont les baumes naturels tels que celui du copahu, de canada, la térébenthine, &c. Ils sont un peu suppuratifs, toniques, un peu astringens, & de bons détersifs, ils peuvent être employés dans tous les états de l'ulcère.

On peut aussi faire un mélange de suppuratifs, des astringens & détersifs, pour en faire un onguent dont on se sert jusqu'à ce que les chairs soient belles, c'est-à-dire, grénues, de couleur rouge, & de niveau avec les parties voisines.

Lorsque l'ulcère en est venu à ce point, il faut penser à le conduire à cicatrice.

Pour que la cicatrice se fasse, il faut que la suppuration diminue, qu'il ne suinte rien de l'ulcère, & que les chairs se raffermissent.

Les remèdes qui répondent à ces indications, sont les détersifs, les astringens & les dessicatifs. On se sert de la charpie sèche, des étoupes sèches, ou trempées dans l'eau vulnéraire, ou dans l'eau d'alun brûlé, ou l'eau de chaux; on peut aussi se servir des poudres dessicatives, comme de l'alun brûlé, de la litharge, de la céruse, &c.

Il faut aussi avoir soin, 1^o. de ne jamais laisser

les plaies exposées à l'air , parce que les vaisseaux se desséchent , les fibres se durcissent , & les chairs ne se régénèrent pas.

2°. De ne pas faire saigner la plaie , de peur de causer une inflammation , & de retarder la cicatrice.

Voilà qu'elle est la maniere de panser les ulcères en général. Mais il y a des ulcères qui demandent une méthode curative particuliere.

Curation de l'Ulceré calleux.

L'ulcère calleux est celui dont les bords sont durs.

Les bords de l'ulcère se durcissent par le séjour de la lymphe qui s'y épaisit & s'y durcit.

Cela arrive 1°. lorsqu'on laisse l'ulcère exposé à l'air & au froid. 2°. Lorsqu'on panse la plaie avec des bourdonnets durs & trop ferrés 3°. Lorsqu'on se sert des remèdes astringens & dessicatifs mal-à-propos ou trop long-tems.

Le pus âcre est aussi une cause de l'épaississement de la lymphe dans les bords de l'ulcère.

Lorsque les bords de l'ulcère sont calleux , les indications se réduisent à détruire les callosités ; or cela peut se faire , 1°. en ramollissant la lymphe par le moyen des émoulliens & des humectans , afin de la rendre fluide , de maniere qu'elle puisse circuler librement dans les vaisseaux , & reprendre son cours : pour cet effet , on se sert du digestif mêlé avec le mucilage de mauve , de guimauve , &c.

2°. En faisant fondre les callosités par la suppuration : pour y parvenir , on applique sur les bords de la plaie les plus forts suppuratifs , tels que le basilicon , le diachilon & les graisses. Ces deux moyens réussissent souvent , lorsque les callosités

sont peu anciennes , il faut toujours les mettre en usage , lorsque les callosités se trouvent près des tendons , du périoste , & des gros vaisseaux , parce qu'il seroit dangereux de les emporter.

Lorsque ces deux moyens sont insuffisans , il faut emporter les callosités avec le bistouri , ou les détruire par le caustere.

Le moyen le plus sûr est de les emporter avec le bistouri ou les ciseaux. Lorsqu'on emploie le caustere , on se sert ordinairement du fer chaud , qu'on applique par pointes sur les callosités ; il se forme une escarre , qu'on fait tomber par le moyen de quelques suppuratifs , tels que le beurre frais , les graisses , le basilicon , &c.

Après que les callosités ont été emportées avec le bistouri , ou détruites par le caustere , il reste un ulcere simple , qu'il faut traiter dans la maniere que je l'ai dit ci-dessus.

Curation de l'Ulceré sinueux.

L'ulcere sinueux est celui qui s'étend dans les parties voisines , par des especes de canaux qui vont aboutir à un ou plusieurs clapiers.

Les ulceres deviennent sinueux , lorsque le pus est âcre , ou lorsque , sans être âcre , il ne trouve point d'issue , ce qui arrive lorsqu'on n'ouvre pas l'abcès assez-tôt.

On s'apperçoit que l'ulcere est sinueux , lorsqu'il rend beaucoup de pus en comprimant les parties voisines ; on acheve de s'en convaincre en introduisant la sonde dans les sinus.

Lorsque l'ulcere s'est creusé des sinus ou des cavités , il faut les ouvrir tous , pour les mettre à découvert , & donner la liberté de les déterger. On ouvre les sinus dans toute leur longueur , on introduit dans le sinus une sonde cannelée , par le

moyen de laquelle on conduit le bistouri avec les ciseaux; on panse ensuite le sinus comme une ulcere simple, ayant soin cependant de consumer par la suppuration & par les déterfifs un peu actifs, les mauvaises chairs qui se sont formées avant que le sinus fût ouvert.

Cette méthode doit se mettre en usage toutes les fois qu'on peut le faire sans danger, c'est-à-dire, lorsque le sinus est superficiel, & qu'il n'avoisine aucune partie dont l'endommagement auroit des suites; mais si le sinus en est proche, ou dessous un tendon, ou une artere, ou une veine, ou un nerf considerable, qu'on ne pourroit s'empêcher de couper en ouvrant le sinus, il faut prendre un autre moyen; on se contente de dilater l'entrée du sinus avec le bistouri, ou avec la pierre à cauter; cette ouverture donne la liberté de déterger l'ulcere, & la guérison devient facile.

Si le sinus est superficiel & fort étendu, on fait simplement une contre-ouverture pour donner écoulement au pus; pour cet effet, on introduit la sonde dans le sinus suivant la longueur, & on fait avec le bistouri une ouverture à l'endroit où répond l'extrémité de la sonde.

On doit rapporter à la curation de l'ulcere finueux celle de l'ulcere fistuleux.

Curation de l'Ulceré fistuleux.

L'ulcere fistuleux est celui dont l'entrée est fort étroite & le fond très-large, avec callosités dans les bords de l'ulcere. On dit alors qu'il y a du fond.

Cet ulcere en impose souvent; on s'imagine que l'ulcere est de peu de conséquence, dans le tems qu'il y a le plus de danger, le pus étant couvert, & n'ayant pas une issue libre, creuse, carie l'os, & produit souvent un mal incurable.

On reconnoît la fistule par les duretés des bords de la plaie , & par l'introduction de la sonde.

Lorsqu'on s'est assuré que l'ulcere est fistuleux , il faut l'ouvrir , emporter les callosités , & le panser ensuite comme une ulcere simple. L'ulcere ouvert , il faut voir s'il attaque l'os ou non. S'il va jusqu'à l'os sans affecter l'os ni le périoste , il faut le traiter comme un ulcere ordinaire.

S'il attaque le périoste sans attaquer l'os , il faut appliquer sur le périoste un plumaceau imbibé de térébenthine ou de baume de Fioraventi , & panser le reste de la plaie comme un ulcere ordinaire.

Si l'os est à découvert sans être endommagé , il faut le garantir du contact de l'air & de la corruption , par le moyen d'un plumaceau imbibé d'essence de térébenthine , ou trempé dans l'esprit-de-vin.

Si l'os est carié , il faut employer les remedes de la carie , dont je parlerai ci-après.

Curation de l'Ulceré putride.

On appelle ulcere putride celui dont les chairs sont baveuses , qui rend un pus de mauvaise nature & qui ne se cicatrise pas.

Si l'ulcere est entretenu par quelque virus , comme celui du farcin , de la galle , &c. il faut commencer par guérir la maladie qui en est la cause , & travailler en même-tems à arrêter le progrès de la pourriture. On commence par mettre en usage les détersifs un peu actifs , comme la décoction des feuilles d'aristoloche , de centaurée , de noyer , d'ache , &c. le digestif animé , c'est-à-dire , mêlé avec la myrrhe & l'aloës , afin d'empêcher la pourriture & la gangrene. On peut aussi couvrir l'ulcere de compresses imbibées d'eau-de-vie cam-

phrée , ou d'une légère dissolution de fel marin ou de vitriol blanc.

Après que l'ulcere a été suffisamment détergé par ces remèdes , & que les chairs sont devenues belles & grenues , il faut le conduire à cicatrice par le moyen des remèdes convenables dont j'ai parlé ci-dessus.

Si , malgré ces remèdes , les chairs se pourrissent & tombent en gangrene , il faut employer les remèdes de la gangrene , dont je vais parler.

ARTICLE CINQUIEME.

De la Gangrene.

LA gangrene est la mortification des solides, avec perte de sentiment & de mouvement.

On distingue deux degrés dans la gangrene : dans le premier , la chaleur , le mouvement & le sentiment sont extrêmement diminués ; mais ils ne sont pas entièrement détruits ; la mortification n'est qu'imparfaite : ce degré retient le nom de gangrene.

Dans le second , il n'y a plus de mouvement , ni de sentiment , ni de chaleur dans la partie , les fibres n'ont plus de ressort ; elles tombent en lambeaux , rendent une mauvaise odeur ; la mortification est parfaite : ce degré se nomme sphacele.

Causes.

Les causes immédiates de la gangrene sont , le défaut de ressort des parties , & la cessation des oscillations des fibres & de l'action des fluides sur les solides. Lorsque les fibres ont perdu leur ressort & leur vibration , elles ne jouissent plus de la

vie ; elles n'agissent plus sur les liqueurs , elles n'en favorisent plus la circulation ; de-là le séjour des liqueurs dans leurs propres vaisseaux , le sang arrêté fermenté , se putréfie , devient septique , rouge , & dissout le tissu des solides ; de-là la gangrene.

Les fibres perdent leur ressort & leurs vibrations , lorsqu'elles ont été distendues au-delà de leur état naturel , & lorsqu'elles sont trop relâchées.

Les fibres sont distendues au-delà de leur état naturel , 1°. dans les grandes inflammations , lorsqu'elles ne se terminent ni par résolution , ni par suppuration.

2°. Par les ligatures & les compressions fortes.

3°. Par les écarts & les efforts violens , & par les luxations.

4°. Par les coups & les contusions considérables.

Dans l'inflammation considérable , le sang ne circule plus , s'amasse , engorge les vaisseaux , & les distend de façon qu'ils ne peuvent plus réagir sur le sang ; ils perdent leur ton , & tombent dans l'inertie , de même qu'une corde de violon distendue au-delà de son état , perd son ressort.

Dans les ligatures & les fortes compressions , le sang est arrêté , & ne peut plus circuler ; les fibres des vaisseaux trop allongées , tombent dans l'atonie.

Par les écarts , les efforts violens & les luxations , les fibres souffrent une distraction considérable qui leur fait perdre leur ressort.

Les coups & les contusions considérables produisent le même effet.

Les fibres tombent dans le relâchement , 1°. lorsqu'elles sont abreuvées d'une sérosité qui en ramollit le tissu , comme dans l'hydropisie & l'œdème. 2°. Par l'épuisement , le défaut de suc nourricier , ou la dissipation des esprits animaux , comme il arrive

après les longues maladies, les grandes fatigues, & dans la vieillesse.

Dans tous ces cas, les fibres, privées de ressort & de vie, sont dans l'inaction, elles ne servent plus à la progression des liqueurs, elles n'aident plus la circulation; de là le séjour des liqueurs. Les liqueurs, & sur-tout le sang arrêtés, fermentent, se putréfient, deviennent septiques, rongent dissolvent le tissu des solides; de-là la gangrene imparfaite.

Causes de la Gangrene parfaite ou Sphacele.

Les causes du sphacele, sont 1°. les causes de la gangrene, portées au dernier degré.

2°. La dissolution & la rupture des fibres, lorsque le sang à force de distendre les vaisseaux les fait rompre.

3°. L'âcreté du pus qui ronge le tissu des solides.

4°. La sérosité âcre & saline qui abreuve & relâche les fibres.

5°. L'action des caustiques, & le feu appliqué imprudemment, ou sans ménagement.

6°. Les fractures, les coups violens, & le délabrement des parties.

Symptomes.

Dans la gangrene le sentiment & le mouvement sont considérablement diminués; dans la sphacele ils n'existent plus.

Dans la gangrene, la peau devient noire, molle & lâche; la cuticule s'enleve, il se forme sur la peau des cloches pleines de sérosité: dans la sphacele il coule de la plaie, une sanie noirâtre, & il en vient une odeur fétide & désagréable,

Diagnostic.

On reconnoît la gangrene par ce que je viens de dire.

Prognostic.

La gangrene commençante peut se guérir, les parties peuvent encore reprendre leur ressort ; & se rétablir dans leur état naturel ; mais dans la gangrene avancée & dans le sphacele, il n'y a point de remède : il faut en venir à l'extirpation, tous les soins doivent tendre à préserver les parties voisines de la contagion.

La gangrene des parties internes, est plus dangereuse que celle des parties externes. Celle des tendons est plus dangereuse que celle qui n'attaque que les parties charnues.

Curation.

Lorsque la gangrene est commençante, c'est-à-dire, lorsque le mouvement & le sentiment ne sont qu'affoiblis sans être détruits, il faut mettre tout en usage pour rétablir les parties dans leur état, & pour couper le chemin à la gangrene & en arrêter les progrès.

Pour cet effet, il faut d'abord saigner, si la gangrene vient de l'inflammation, ensuite employer les anti septiques qui sont les remèdes contre la pourriture, en commençant par les plus doux, tels que la décoction des feuilles d'absynthe, de centaurée, d'aristoloche, avec laquelle on foment la partie malade.

L'infusion des plantes aromatiques, telles que le romarin, le thym, la lavande, &c.

Si la gangrene fait des progrès, il faut mettre en

usage les anti-septiques plus forts , tels que la teinture de myrrhe & d'aloës , les baumes naturels de copahu , de Canada , la térébenthine , son essence , l'eau-de-vie camphrée , la dissolution de sel marin , &c.

Pendant l'usage des remedes extérieurs , il ne faut pas négliger les remedes intérieurs.

S'il y a fièvre , il faut saigner une ou deux fois. Comme la fièvre fait toujours dans les premières voies un mauvais levain , qui passe dans le sang , & favorise la gangrene , il est à propos de purger sur-tout avec quelque purgatif anti-septique , comme l'aloës.

S'il y a foiblesse , frisson , & un pouls petit , il faut ranimer la circulation par quelque potion cordiale , composée , par exemple , d'une once de thériaque délayée dans une chopine de vin , ou une infusion de canelle , de noix muscade , ou de clous de girofle dans du vin.

Si la gangrene vient du relâchement des fibres abreuvées de sérosité , il faut plus insister sur les remedes toniques pris intérieurement , c'est-à-dire , sur l'usage des cordiaux pour ranimer le mouvement du sang , il faut aussi mettre en usage les diaphorétiques , afin de dépouiller , par les sueurs , le sang de la sérosité surabondante. Les diurétiques & les purgatifs sont encore fort à propos , afin d'évacuer une partie de la sérosité qui abreuve & relâche le tissu des parties.

Si , malgré ces remedes , la gangrene gagne , il faut faire des scarifications jusqu'au vif , ou presque jusqu'au vif , afin de donner écoulement à la matiere qui engorge les vaisseaux , & qui cause la gangrene , ensuite appliquer sur les scarifications des plumaceaux chargés de poudre de pierre à cauterer , ou d'alun brûlé ou imbibé , de dissolution de

vitriol de Chypre , observant de mettre sur le reste de la plaie , & même aux environs des compresses trempées dans l'infusion de quelqu'une des plantes aromatiques dont j'ai parlé ci-dessus , afin d'arrêter le progrès de la gangrene. Par ce moyen il se forme au-dessous de la partie gangrenée une escarre qui cause une légère inflammation dans la partie vive ; cette inflammation se termine ordinairement par une suppuration qui détache la partie gâtée de la partie saine , & il reste un ulcere simple , qu'il faut panser suivant les regles que j'ai prescrites ci-dessus.

Curation du Sphacele.

Lorsque la gangrene est parfaite , c'est-à-dire , lorsqu'il y a dissolution des parties ou pourriture , ce qu'on connoît par la perte totale du mouvement & du sentiment , par la sanie de mauvaise odeur qui découle de la partie , le seul parti qui reste à prendre , est d'extirper tout ce qui est gâté , afin de défendre les parties voisines de la contagion , & leur conserver la vie. Pour cet effet on enleve , avec le bistouri ou les ciseaux , toute la partie sphacelée , & on applique dessus les remedes que je viens d'indiquer pour la gangrene avancée , afin de procurer une escarre , dont il faut procurer la chute par la suppuration ; après quoi on n'aura à panser qu'une ulcere simple.

On peut encore mettre en usage un autre moyen , c'est de couper dans la partie morte , de laisser une portion de la partie sphacelée , & d'appliquer dessus le caustere actuel , tel que le feu , la pierre à caustere , la pierre infernale , &c. Ces remedes mordent sur la partie vive , & forment une escarre qui , étant tombée par la suppuration , laisse un ulcere simple.

Si la gangrene attaque le tendon , il faut qu'il se fasse une espece d'exfoliation , c'est-à-dire , que la partie gâtée se détache de la partie vive ; après quoi il reste un ulcere simple.

Observez qu'il faut employer dans tout le tems du pansement les anti-septiques , pour empêcher le progrès de la pourriture.

Lorsque la gangrene gagne l'os ou le cartilage , il prend le nom de carie.

ARTICLE SIXIEME.

De la Carie.

LA carie est la gangrene de l'os.

L'os étant une partie vivante , comme les autres parties du corps , il doit avoir , comme elles , les instrumens de la vie , c'est-à-dire , des fibres , des vaisseaux & des fucs nourriciers , il doit être par conséquent sujet aux mêmes maladies , c'est-à-dire , à l'ulcere & à la gangrene.

L'ulcere de l'os est une solution de continuité dans les solides de l'os avec suppuration.

La carie est l'état de l'os , où la substance se trouve rongée & divisée.

On distingue la carie en raboteuse , & en vermoulue ou vermiculaire.

Dans la carie raboteuse , on sent des âpretés & des inégalités sur la surface de l'os.

Dans la carie vermoulue , l'os est réduit en une espece de fromage ou de poudre semblable au bois rongé par les vers.

Causes.

C'est la dissolution des solides de l'os. Cette dissolution vient ou de l'impression de l'air ou de l'é-

rosion du pus qui découle des ulcères voisins, ou des contusions fortes qui causent un délabrement dans les solides de l'os.

L'air dessèche les fibres, leur ôte leur souplesse, & coagule le suc de l'os. Le suc nourricier de l'os arrêté, s'épaissit, s'altère, devient caustique, & ronge le tissu de l'os, de-là la carie.

Les grandes contusions causent un déchirement & une division dans les fibres de l'os; de-là la dissolution des parties.

Diagnostic.

On reconnoît la gangrene de l'os par l'écoulement d'une matière noirâtre, par la mauvaise odeur qui en vient, par la difficulté que l'ulcère a à se cicatrifer, & par la pourriture des chairs qui environnent l'os.

On connoît la gangrene raboteuse par les âpretés & les inégalités qu'on sent sur la surface de l'os, en y portant la sonde.

On reconnoît la carie vermoulue, lorsque l'os est réduit en une espèce de chaux.

La carie raboteuse est superficielle, & la vermoulue est profonde.

Prognostic.

La carie de l'os ressemble à la gangrene des parties molles; le prognostic & la curation en sont les mêmes.

La carie gagne & s'étend de même que la gangrene; il est vrai que la carie fait des progrès plus lents que la gangrene, mais elle ronge peu-à-peu insensiblement le tissu de l'os & produit enfin la destruction de l'os, si elle est abandonnée à elle-même.

La carie vermoulue est plus dangereuse que la carie commençante & raboteuse.

La carie se guérit quelquefois d'elle-même ; il se fait alors naturellement une suppuration au-dessous de la carie , qui sépare la partie gâtée de la partie saine.

Curation.

Les indications de la carie se réduisent à empêcher le progrès , & à faire séparer de la partie cariée de la partie saine.

Pour remplir la première indication , il faut employer , pendant tout le tems du traitement , les conservatifs des os , c'est-à-dire , les anti-septiques , pour corriger la mauvaise qualité des sucs , & arrêter les progrès de la pourriture. Les anti-septiques les plus usités , sont les plumaceaux trempés dans l'essence de térébenthine , ou dans l'eau-de-vie camphrée , ou les baumes naturels , ou les huiles essentielles des plantes aromatiques , de romarin , d'œillet , de lavande , &c.

On peut aussi se servir de plumaceaux chargés de térébenthine seule , ou mêlée avec la poudre d'aloës & de myrrhe. Ces anti-septiques produisent souvent l'exfoliation & la guérison.

Mais lorsqu'ils sont insuffisans , il faut avoir recours aux remèdes plus forts & plus actifs , afin de faire séparer la partie gâtée de la partie saine ; c'est la seconde indication qu'on a à remplir.

Les remèdes qui répondent à cette indication sont les escarrotiques , tels que la pierre à cauter , la pierre infernale & le fer rouge. Ces remèdes forment une escarre qui n'est pas contagieuse ; ils excitent au-dessous de la carie une légère inflammation , qui se termine par suppuration ; cette suppuration est une espèce de couteau , dont la nature

se sert pour séparer la partie gâtée de la partie saine. Il ne reste qu'un ulcere simple, qui se cicatrise bientôt, en suivant les préceptes que je vais donner.

On peut encore remédier à la carie, en ratissant l'os avec une rugine, jusqu'à ce qu'on ait enlevé toute la partie gâtée (ce qu'on connoît lorsqu'on voit quelques gouttes de sang.) Lorsque l'exfoliation est faite, il reste un ulcere simple, qu'il faut traiter à-peu-près comme l'ulcere des parties molles. Pour cela il faut mettre en usage les suppuratifs, les incarnatifs & les cicatrisans; mais il faut éviter l'usage des remèdes émolliens, & de ceux qui excitent une suppuration trop abondante.

Les remèdes les plus convenables dans ce cas sont, les baumes naturels, tels que celui du Pérou, de la Mecque, la térébenthine, son essence, le baume de Fioraventi, &c. le digestif ordinaire animé avec la myrrhe & l'aloës. Je me sers ordinairement de la térébenthine seule; j'en ai toujours vu de bons effets.

Lorsque la carie attaque le cartilage, il ne se fait point d'exfoliation; il n'y a point de guérison à attendre, il faut absolument l'emporter entièrement & la partie même qui n'est pas affectée, autrement il faudroit toujours revenir à l'extirpation de ce qu'on auroit laissé, parce que le cartilage une fois affecté, se gâte totalement.

C'est par cette raison que l'os de la noix, une fois attaqué est incurable, parce qu'il est enduit d'un cartilage dans toute la surface.

Lorsque la carie a gagné la substance spongieuse de l'os, elle se guérit bien plus difficilement; il faut avoir grand soin de mettre l'os à découvert, afin d'appliquer sur les bords de la plaie les antiseptiques dont j'ai parlé ci-dessus, pour empêcher
les

les progrès de la carie, qui s'étend plus vite que celle de la substance compacte; & pour appliquer sur la carie les exfoliatifs, afin de procurer l'exfoliation.

ARTICLE SEPTIEME.

De la Taupe.

LA Taupe est une tumeur inflammatoire, située sur le sommet de la tête, entre les deux oreilles.

Cette tumeur est dure dans le commencement, & devient molle dans la suite. Elle contient quelquefois une espece de pus, blanc comme de la bouillie, & quelquefois une eau rousse.

Elle vient pour l'ordinaire, d'un coup donné sur la tête.

Remedes.

Dès qu'on s'apperçoit d'une grosseur sur la tête, il faut saigner le cheval, le mettre au son, frotter cette grosseur trois ou quatre fois par jour avec de l'eau salée; il faut que l'eau ait pris tout le sel qu'elle peut prendre.

Si cette grosseur ne diminue pas au bout de cinq ou six jours, il y a lieu de croire, qu'il y a du pus ou de l'eau rousse dans cette tumeur; ce qu'on sent facilement au tact, car si on frappe d'un côté, on sent de l'autre la fluctuation qui frappe le doigt qu'on appuye sur la tumeur.

Il faut ouvrir la taupe suivant sa longueur, pour donner écoulement à la matiere qui y est contenue, & traiter la plaie comme une plaie ordinaire; de cette façon le cheval guérit ordinairement dans l'espace de quinze jours: mais si au bout de ce tems la plaie suppure encore: il y a tout lieu de croire que

le ligament cervical est endommagé. Dans ce cas, il faut ouvrir de nouveau, & continuer l'ouverture jusqu'au fond de la plaie, pour enlever toute la partie du ligament qui est gâtée. On s'assure par la sonde, si l'os occipital est carié; dans ce cas, il faudroit procurer l'exfoliation de la maniere que je l'ai dit dans l'article de la carie.

Dans tous le tems du traitement, il faut panfer la plaie avec les baumes naturels, comme celui de copahu, de Canada, avec la térébenthine & son essence. Le baume Fioraventi est un des meilleurs remedes pour la cure de ces maladies.

On imbibe des tentes & des plumaceaux de ces mêmes baumes que l'on fait tenir par le moyen du couvrechef, qui se fait avec une toile quarrée, percée dans sa partie moyenne, pour le passage des oreilles, & on met un cordon à chaque angle, dont deux derriere les oreilles, passent par dessous le col, & viennent passer dessus la toile, les deux autres vont sous la mâchoire inférieure.

On peut encore se servir d'une bande roulée, longue de sept à huit aunes; ensuite on commencera par deux tours circulaires autour du col, en croisant par dessous la mâchoire inférieure, & ensuite en remontant toujours dans la même direction, formant le 8 de chiffre, & finissant par deux tours circulaires autour du col, il faut avoir attention que les bandes ne se couvrent pas entièrement, ce que l'on appelle en doloire, pour que cela forme une compression égale.

En suivant cette méthode, on guérit sûrement & sans peine cette maladie, qu'on regarde comme dangereuse; elle ne l'est cependant que parce que le pus en fufant, gâte le ligament cervical, carie l'os occipital, & quelquefois la premiere vertebre du col, & parce qu'il gâte aussi assez souvent le liga-

ment capsulaire de la premiere vertebre avec l'os occipital , & pénétre dans le canal épineux.

ARTICLE HUITIEME.

Grosneur dans l'oreille.

IL survient quelquefois au dedans de l'oreille une grosneur qui remplit toute la cavité de l'oreille ; cette tumeur est la suite d'un coup : elle est ordinairement remplie d'une eau rousse.

Dès qu'on s'apperçoit de cette tumeur ; il faut l'ouvrir , afin de donner issue à cette eau , & panser la plaie avec des étoupes séchées ; ce mal n'a pas de suite.

ARTICLE NEUVIEME.

Mal de Garrot.

IL survient souvent sur le garrot , des meurtrissures occasionnées par la compression de la selle ou de quelqu'autre harnois ; on les appelle mal de garrot.

Il faut saigner le cheval , & froter la tumeur avec l'eau salée , comme ci-dessus.

Si au bout de dix ou douze jours cette grosneur ne diminue pas , & qu'on s'apperçoive qu'il y ait fluctuation , il faut l'ouvrir dans la partie la plus déclive , pour donner issue à la matiere qui y est contenue , & panser la plaie avec les baumes naturels , tels que la térébenthine & son essence : si au bout de quinze ou vingt jours , la plaie fournit beaucoup de matiere , il y a lieu de croire que le ligament est gâté , il faut pour lors débrider la plaie , aller jusqu'au foyer du mal , & ôter ce qu'il y a de gâté. Il

arrive souvent que la partie supérieure des apophyses épineuses des vertèbres du dos, qui sont pour l'ordinaire cartilagineuses, sont endommagées; alors il faut couper ce qui est gâté, c'est-à-dire, tout le cartilage, & aller jusqu'à l'os, parce qu'il ne se fait d'exfoliation que dans la partie osseuse.

Il faut panser la plaie tant qu'elle suppurera avec la térébenthine de Venise & son essence, deux fois par jour, & éviter les caustiques, qui ont toujours un mauvais effet dans ce cas.

On peut mettre pour bandage une toile quarrée, à chaque coin de laquelle il y aura un cordon; on en passera deux au dessous de la poitrine, & les deux autres au-devant de la poitrine: mais si l'incision que l'on a faite est grande, il faut passer de petits cordons dans les bords de la peau, deux ou trois de chaque côté, selon que la plaie l'exige; cela se fait par le moyen d'une aiguille à-peu-près de la grosseur d'une haleine, il faut les passer de dehors au-dedans; c'est-à-dire, percer du côté du poil, ensuite on met son appareil, & par-dessus sept ou huit brins de paille, afin que les cordons ne se mêlent pas avec l'étoupe.

ARTICLE DIXIÈME.

Des cors provenant de la foulure de la Selle ou de Bât.

LA selle ou le bât portant, sur-tout sur la partie latérale des côtes, fait sur cet endroit une compression forte qui meurtrit souvent le dos, & produit une tumeur inflammatoire qu'on appelle cors.

Dès qu'on s'en apperçoit, il faut tâcher d'en procurer la résolution, de la manière que je l'ai dit, à l'article de l'abcès en général. Le savon avec l'eau

de vie , & l'eau falée , font très-propres à produire cet effet ; ce font des puissans réfolutifs , comme encore le gazon avec du vinaigre , si c'est en campagne ; je l'ai vu réussir lorsque la tumeur est nouvelle.

Lorsque la résolution ne se fait pas , la tumeur se termine , ou par suppuration , & alors il se forme un abcès qu'il faut ouvrir quand la suppuration est établie , & panser la plaie suivant les regles que j'ai données ; ou par induration , c'est-à-dire , par une dureté qu'on appelle cors : ce cors est indolent & demeure dans cet état , tant qu'on l'entretient en souplesse par le moyen de quelqu'adoucissant ou onctueux : mais si on continue à le comprimer avec la felle ou le bât , il se forme dans la peau une couenne noirâtre , qui n'est autre chose qu'une escarre gangreneuse. Souvent la suppuration s'établit d'elle-même au-dessous , & l'escarre tombe. Dans cette dernière terminaison , lorsque la suppuration s'établit d'elle-même , il faut la favoriser , & hâter la chute de l'escarre , par le moyen des suppuratifs les plus forts , tels que le basilicon & les graisses , ou bien l'emporter avec le bistouri. Souvent il est nécessaire de prendre ce dernier parti , sans attendre que la suppuration ait détaché l'escarre , de peur que le pus ne creuse , & ne carie les côtes , ou ne pénètre dans la poitrine ; ensuite il faut panser la plaie comme un ulcere simple.

Il arrive quelquefois qu'il y a des côtes cassées , au-dessous de la plaie , il faut dans ce cas panser la plaie avec beaucoup de ménagement , & laisser reposer le cheval , afin de donner le tems au deux extrêmités des côtes de se reprendre , & au calus de se former.

Si au bout de quinze ou vingt jours la plaie fournit beaucoup de matiere , il y a lieu de croire que le calus ne se forme pas , & même qu'il y a carie ;

on s'en assure par le moyen de la sonde : si cela est , il faut faire ouverture & mettre l'os à découvert , afin d'avoir la liberté de panser la plaie , & d'employer les remedes propres à procurer l'exfoliation de l'os , tels que le digestif ordinaire & les suppuratifs.

Dès que la plaie ne suppurera presque plus , il faudra employer les remedes propres à faire cicatriser la plaie , tel que l'onguent Ægyptiac , &c.

A R T I C L E O N Z I E M E.

Effort des Reins.

LORSQU'UN cheval a fait un effort de reins en tombant , ou en se relevant , ou lorsqu'il est accablé par un poids considérable , ce qu'on connoît par un mouvement alternatif que le cheval fait sur les côtes , qu'on appelle tour-de-bateau , il faut d'abord mettre en usage les remedes généraux de l'inflammation , la saignée , les lavemens , &c. ensuite lui frotter les reins avec l'eau-de-vie , l'essence de térébenthine , &c. il faut l'empêcher de se coucher de peur qu'en se relevant il renouvelle l'effort , ou qu'il ne s'en donne un nouveau.

Lorsque ces remedes sont insuffisans , on applique des pointes de feu sur les reins , c'est-à-dire , sur les vertebres des lombes ; ce remede est quelquefois salutaire ; j'en ai vu de bons effets : mais ces chevaux ne peuvent plus servir qu'à tirer , & non à porter.

A R T I C L E D O U Z I E M E.

Des meurtrissures du Col.

IL survient souvent au col , des tumeurs occasionnées par la morsure des chevaux , ou par le collier ,

ou par quelqu'autre cause. Si la meurtrissure est recente, il faut la frotter avec de l'eau salée, comme ci-dessus, & saigner le cheval. Si l'enflure ne diminue pas au bout de quatre ou cinq jours, il se forme ordinairement un cors au milieu de cette grosseur, dans ce cas il faut cesser de frotter avec l'eau salée, pour frotter la plaie avec du suppuratif ou un autre onguent.

Quand le cors sera détaché, vous vous servirez de plumaceaux chargés de suppuratif ou de digestif. Si au bout de dix ou douze jours la plaie fournit de la matiere; il y a à craindre que le ligament ne soit gâté; en ce cas il faut fonder la plaie, & si l'on trouve du fond, il faut fendre la peau, pour découvrir le mal & donner une issue à la matiere, enlever ce qu'il y a de gâté, & panser avec la térébenthine & son essence jusqu'à guérison.

ARTICLE TREIZIEME.

Hernies ventrales.

LORSQUE le cheval a reçu quelque coup sous le ventre, comme un coup de bête à corne, ou du bout d'un bâton, il se fait quelquefois une dilacération des muscles du bas-ventre, & les intestins tombent sur la peau; c'est ce qu'on appelle hernie ventrale.

Il faut faire rentrer les intestins dans leur place, & les soutenir par le moyen d'un suspensoir qu'on applique sous le ventre.

ARTICLE QUATORZIÈME.

De la Hernie crurale.

LA hernie crurale est la sortie d'une partie des boyaux hors du bassin par-dessus le ligament de Poupart, c'est-à-dire, par-dessus un ligament formé par des fibres tendineuses des muscles du ventre, qui s'étendent depuis l'os des îles jusqu'aux os pubis. Les boyaux dans cette hernie sortis du bassin, forment une poche considérable sur les vaisseaux cruraux au-dedans de la cuisse.

Curation.

On renverse le cheval sur le dos, on tâche de faire rentrer doucement avec les doigts le boyau dans le ventre. Si on ne peut réussir de cette façon, il faut ouvrir les tégumens & débrider le ligament de Poupart, afin de faire rentrer l'intestin, & faire sur le champ un point de future aux tégumens. J'ai vu plusieurs exemples de cette hernie; je l'ai pratiquée: à la vérité elle ne m'a pas toujours réussi; mais il ne m'est jamais arrivé d'accidens.

Les autres hernies sont rares.

ARTICLE QUINZIÈME.

De l'Abscès à la cuisse.

IL vient assez communément au plat de la cuisse une grosseur plus ou moins considérable, qui bientôt s'abcède par le moyen de quelque suppuratifs, ce qui forme un ulcère qu'il faut panser & traiter comme une plaie simple.

ARTICLE SEIZIEME.

De la maladie appelée vulgairement MUSARAIGNE, ou MUSETTE.

CETTE maladie se manifeste d'abord par une petite tumeur à la partie supérieure & interne de la cuisse qui survient subitement, & qui fait boiter le cheval. Cette tumeur est accompagnée de dégoût, de tristesse, d'abattement, souvent de frissons, de la fièvre, & d'une difficulté de respirer; enfin, la mort s'ensuit de près, si l'on n'y apporte un prompt remède.

Cette maladie diffère de l'abcès simple à la cuisse, en ce que dans la musaraigne il ne se fait point de suppuration, & que la gangrene y survient en moins de vingt quatre heures, si l'on n'y remédie promptement; au lieu que l'abcès ordinaire n'est pas mortel.

Causes.

Presque tout le monde a attribué cette maladie à la morsure ou à la piquûre d'un petit animal qui approche assez de la figure de la souris & de la taupe; il a les yeux fort petits & fort couverts, & le museau fort allongé, on l'appelle musaraigne; parce qu'on croit que la piquûre ou la morsure de cet animal est venimeuse & mortelle.

Solleysel & Garfaut étoient de cette opinion; ils ont proposé des remèdes ridicules qui n'ont aucun rapport à cette maladie.

Après avoir examiné la structure de la bouche de cet animal, j'ai reconnu qu'il ne pouvoit ni piquer, ni mordre, & que cette maladie reconnois-

soit pour cause une fièvre inflammatoire dont le dépôt critique se forme à la partie supérieure interne de la cuisse, auprès des glandes inguinales. Ce dépôt qui vient d'une humeur âcre & corrosive qui se fixe dans cette partie, ressemble assez à l'anthrax dans l'homme.

Les vaisseaux lymphatiques sont engorgés & gros comme des plumes à écrire. Les cellules du tissu cellulaire sont remplies d'une lymphe noirâtre, coagulée & corrompue.

Curation.

Dès qu'on s'apperçoit de ce mal, il faut coucher le cheval par terre, fendre la peau suivant la longueur de la tumeur, & enfoncer le bistouri jusqu'aux muscles, pour dégorger les vaisseaux & donner une issue libre à la lymphe qui y est contenue. Après que les scarifications sont faites, il faut les bassiner avec de l'essence de térébenthine, trois ou quatre fois dans l'espace de cinq ou six heures, pour empêcher la gangrene; ensuite bassiner la plaie avec l'eau d'aliboufe ou la teinture d'aloës huit ou dix fois par jour, jusqu'à guérison. Si la respiration est gênée, il faut saigner & donner des lavemens émolliens.

Si la jambe est considérablement enflée, il faut la froter jusqu'en bas avec une décoction résolutive & émolliente, cinq ou six fois par jour. Dès que la plaie ne fournira plus de sérosité, & que la tumeur sera diminuée, il faudra lui faire prendre par la bouche un sudorifique, pour pousser, par la transpiration & par les sueurs, les humeurs que pourroient n'être pas forties. Il faut avoir attention de bien couvrir le cheval & de le tenir en lieu chaud.

Les deux premiers jours il faut donner pour toute

nourriture de l'eau blanche. Les trois ou quatre jours suivans il est à propos de donner du foin & un peu de foin, ensuite d'augmenter la nourriture à mesure que le mal diminue.

Il peut se faire qu'en opérant, on coupe la veine crurale externe qui rampe au-dessous de la peau, parce qu'on ne peut gueres la voir ni la sentir, à cause de l'inflammation; il peut encore arriver qu'on coupe quelque artère. Pour arrêter l'hémorragie, il faut d'abord étancher le sang autant qu'il est possible, & appliquer à l'ouverture de l'artère ou de la veine la poudre de lycoperdon, qu'il faut tenir dessus avec la main pendant quinze minutes au moins, & pour plus grande sûreté, trente minutes; ce qui suffit pour arrêter le sang, comme mon Pere en a fait l'épreuve devant MM. Bouvard & Jussieu, Commissaires nommés pour examiner un Mémoire qu'il a donné là-dessus à l'Académie Royale des Sciences. Le Mémoire a été lu & approuvé par l'Académie, de même qu'un autre Mémoire que j'ai donné & lu sur la maladie de la Mufaraigne, le 23 Décembre, 1757, qui fut examiné par MM. Morand & Buffon, Commissaires nommés, qui en firent leur rapport à l'Académie Royale des Sciences qui y donna son approbation.

ARTICLE DIX-SEPTIEME.

De la Mémarchure ou Entorse.

ON appelle Mémarchure, un mouvement contre nature, avec distension des ligamens des articulations.

Dans la mémarchure il survient un gonflement à la partie où elle se fait, & le cheval boite.

La mémarchure a une infinité de degrés, elle est

plus ou moins forte, suivant la distraction plus ou moins grande des ligamens.

Souvent le gonflement est considérable, & le cheval boite sensiblement; souvent le gonflement est léger, on a de la peine à s'en appercevoir, & le cheval boite peu; quelquefois le gonflement n'est pas sensible du tout, & le cheval boite sensiblement.

La mémarchure peut survenir à toutes les articulations, mais elle est plus ordinaire au boulet, lorsqu'elle affecte cette articulation, on l'appelle effort du boulet.

La mémarchure est plus ordinaire qu'on ne pense; il est certain que bien souvent le cheval boite de cette maladie, sans qu'on le soupçonne; on s'en prend à des causes qui n'ont aucune part à la boiterie du cheval. C'est une attention qu'il est important de faire.

Causes.

Les causes de la mémarchure sont ou un faux pas, ou un effort que le cheval fait pour retirer son pied, lorsqu'il est engagé dans quelque endroit; comme dans une orniere, entre deux pavés, entre deux barres de fer, dans le travail, &c.

Les causes du faux pas sont en grand nombre; les plus ordinaires sont 1°. lorsque le pied porte d'un côté seulement sur quelque cors pointu, inégal ou raboteux qui les fait renverser. 2°. Lorsque le cheval surpris par un coup qu'on lui aura donné subitement, fait un mouvement prompt & forcé. 3°. Lorsque le cheval guidé par le cocher, détourne subitement au coin d'une rue. 4°. Les crampons qui ôtent le pied de sa situation naturelle. 3°. La mauvaise ferrure, qui fait glisser le cheval sur le pavé à chaque pas, & qui le rend chan-

celant sur les jambes. 6°. Enfin, tout ce qui change la situation du pied, & le mouvement des articulations.

Symptômes.

Il y a engorgement, parce que les vaisseaux distendus au-delà de leur état, ont perdu leur ressort, & permettent au sang de séjourner dans leur cavité.

Ce gonflement vient aussi quelquefois de l'épanchement de la synovie; lorsque la distraction a été si considérable que le ligament capsulaire s'est rompu ou allongé.

Il y a douleur, parce qu'outre la distension que les fibres ont soufferte, l'engorgement tient encore les fibres & les nerfs dans une tension considérable.

Le cheval boite, parce que le gonflement gêne l'articulation, & parce que les fibres sont tirillés dans le mouvement.

Diagnostic.

On reconnoît la mémarchure par l'enflure de l'articulation, sur-tout si on fait que le cheval a fait un faux pas, & qu'il boite immédiatement après, par la douleur que le cheval ressent lorsqu'on la touche, &c.

Prognostic.

Le danger de la mémarchure se prend de la distraction plus ou moins grande des ligamens. Elle n'a pas ordinairement des suites fâcheuses, pourvu qu'on emploie les remèdes suivans.

Curation.

Dans la mémarchure les fibres distendus au-delà de leur état, se relâchent & perdent leur ressort ; par conséquent la première indication qu'on a, est de les rétablir ; les discutifs ou les résolutifs remplissent cette indication. Pour cet effet, il faut frotter la partie malade avec l'eau-de-vie & le savon, ou le vinaigre mêlé avec le son, ou le gros vin, ou l'eau-de-vie camphrée, ou l'infusion des plantes aromatiques, ou l'eau froide simple, &c. les remèdes appliqués sur le champ, aident les fibres à se rétablir dans leur état, leur rendent leur ressort, préviennent l'engorgement, & le mal guérit promptement.

Je dis ces remèdes appliqués sur le champ, car si on donne le tems à l'engorgement de se faire, ces remèdes bien loin de remédier au mal, deviennent nuisibles en roidissant les fibres, & en favorisant la suppuration qui faut toujours éviter dans les articulations. Lorsque l'engorgement est fait, il faut mettre en usage les relâchans & les émoulliens, afin de diminuer la tension des fibres & la douleur, afin de favoriser la résolution. Lorsque l'inflammation commence à diminuer, que la douleur est moindre, & que la résolution commence à se faire, il faut l'aider en fortifiant un peu le ton des fibres, & en ranimant la circulation dans cette partie par le secours des résolutifs & discutifs ci-dessus.

Remarquez qu'il est bon de saigner, & sur-tout au commencement, afin de désemplir les vaisseaux & de remédier à l'engorgement. On peut dans ce cas, saigner au plat de la cuisse, afin de faire une dérivation & de dégorgier plus aisément les vais-

seaux de la jambe , si l'entorse affecte la jambe de derriere ; & aux ars , si c'est à la jambe de devant.

ARTICLE DIX-HUITIEME.

De l'Écart.

L'ÉCART approche beaucoup de la mémarchure.

L'écart est un effort violent sur le bras qui tend à l'écarter de la poitrine.

Dans l'écart , il n'y a que les muscles qui tiennent le bras attaché à la poitrine , qui souffrent , il se fait une distension considérable dans leurs fibres , & il survient une inflammation dans l'espace que ces muscles occupent.

On a fait beaucoup de contes sur les écarts. Solleyfel prétend qu'il y a dans cette maladie des glaires , & une humeur pituiteuse endurcie , qui empêchent le mouvement du bras ; que ces glaires & l'extension des tendons de l'épaule causent la douleur que les chevaux ressentent.

Il est certain que l'inflammation & la douleur n'ont rien d'extraordinaire : l'inflammation est une suite de la distension des fibres , la douleur est une suite de l'inflammation : les glaires qu'il dit être la cause de la douleur , ne sont , supposé qu'il y en ait , que la sérosité infiltrée dans le tissu cellulaire , comme il arrive dans toutes les inflammations considérables , où le sang arrêté dans les vaisseaux , laisse suinter , à travers les tuniques des vaisseaux , une sérosité qui se dépose dans le tissu cellulaire , comme je le dirai ci-après en parlant de l'œdème.

Causes.

Les causes de l'écart , sont les chûtes lourdes ,

les faux pas, les coups violens dans l'endroit qu'on appelle la pointe de l'épaule, les efforts que le cheval fait en se levant, &c.

Diagnostic.

On connoît l'écart, 1^o. lorsqu'on s'est apperçu que le cheval a fait un effort, lorsque le cheval sent de la douleur quand on le touche au bras. Les écarts ne sont pas si fréquens qu'on le dit. Souvent on dit que le cheval a fait écart, lorsque le mal est dans le pied ou aux articulations inférieures de la jambe. En un mot, il n'y a pas d'écart sans gonflement apparent & sensible.

Curation.

La curation qu'on trouve dans les Auteurs qui ont écrit sur les écarts, est si absurde & si opposée aux indications que présente cette maladie, qu'elle ne mérite pas de réfutation.

La curation de l'écart est à-peu-près la même que celle de la mémarchure : il faut laisser le cheval en repos, afin de laisser reprendre peu-à-peu aux fibres leur ressort ; il faut saigner sur le champ pour prévenir l'inflammation. Si l'on s'apperçoit d'abord de l'écart, il faut mettre en usage les résolutifs & les discutifs que j'ai conseillé dans la mémarchure ; c'est le moyen d'obvier à l'engorgement lorsqu'il y a inflammation, il faut avoir recours aux émoulliens, afin de remédier à la tension & à la douleur. Lorsque l'inflammation diminue, & que la résolution commence à se faire, il faut la favoriser par les toniques & les résolutifs, comme dans la mémarchure.

L'effort des hanches est la même chose que l'écart, la curation en est la même.

ARTICLE DIX-NEUVIEME.

Jarret enfle.

COMME l'enflure du jarret est une maladie très-ordinaire, je vais en dire quelque chose, moins pour en donner ici la curation que pour l'indiquer.

L'enflure du jarret vient ou d'une inflammation causée par quelque coup ou quelque effort, & il faut employer dans ces cas les remedes de l'inflammation, ou de la sérosité qui s'est fixée dans le tissu de cette partie, & alors il est nécessaire d'employer les remedes de l'œdème, dont je parlerai plus bas.

Il est seulement à propos d'observer que le jarret étant une partie délicate & essentielle, il faut mettre tout en usage pour procurer la résolution de l'inflammation, parce que la suppuration de cette partie est toujours dangereuse. L'enflure du jarret qui vient de la courbe, vessigon & varice, doit être rapportée à l'article de ces maladies en particulier.

ARTICLE VINGTIEME.

De la Crampe.

LA crampe est une roideur au jarret ; qui fait que le cheval ne peut pas fléchir la jambe.

Il faut froter le jarret à rebrousse poil avec l'essence de térébenthine, & faire promener le cheval.

ARTICLE VINGT-UNIÈME.

De la Nerferure.

LA Nerferure n'est autre chose qu'un coup sur les tendons fléchisseurs du pied, que le cheval se donne avec le pied de derrière, cet accident arrive plus communément aux chevaux de chasse qu'aux autres; le cheval commence par boiter, le canon & ses parties voisines s'engorgent, l'engorgement subsiste quelque-tems, ensuite il diminue insensiblement; quelquefois la peau se trouve coupée; quelquefois il survient à la suite de la résolution une grosseur sur le tendon, qui consiste dans sa gaine & ses tissus: mais cet accident arrive rarement, & diffère en cela de l'extension du tendon, ce qui fait que je les ai vus toujours confondus ensemble: cette maladie est beaucoup plus curable que l'extension, en ce que dans celle-ci les fibres se trouvent distendues jusqu'au dernier degré, car souvent il s'ensuit la rupture du tendon; au lieu que dans la précédente il n'y a que contusion: aussi ai-je remarqué qu'il y avoit plus de chevaux boiteux des ganglions après le traitement, que de ceux à qui j'avois trouvé des cicatrices blanches sur le tendon; ce qui prouvoit que le coup avoit été violent.

Curation.

Après que l'on a ôté l'inflammation par les remèdes que nous avons dit tant de fois, il faut bassiner la jambe depuis le haut jusqu'en bas, avec une décoction de thym, de romarin, de fauge, dans laquelle on jettera un tiers d'eau-de-vie camphrée. Il vaut mieux mettre des compresses imbibées de

cette décoction, que l'on contiendra par le moyen d'une bande, & avoir soin de répéter l'opération, souvent & le plus chaudement que faire se pourra. Si après avoir continué ce traitement pendant un mois ou cinq semaines, les jambes ne diminuent pas; qu'il y ait un ganglion, le remede le plus sûr est de mettre le feu, & de continuer à le bassiner avec l'esprit-de-vin camphré.

ARTICLE VINGT-DEUXIEME.

Des Varices.

VARICE est une dilatation d'une veine qui forme une tumeur & une élévation. La varice est assez ordinaire au jarret. Je n'y connois point de remede.

ARTICLE VINGT-TROISIEME.

Ouverture des glandes Parotides ou Avives.

IL arrive souvent qu'on ouvre les avives dans les tranchées, dans l'intention d'y remédier; qu'on coupe le canal salivaire qui part de ces glandes, pour porter la salive dans la bouche, alors la salive sort en dehors par l'ouverture de ce canal coupé, au lieu de pénétrer dans la bouche, & le cheval dépérit insensiblement. Il n'y a point de remede.

* * *

ARTICLE VINGT-QUATRIÈME.

De la Fistule à la saignée du col.

LORSQUE le cheval se frotte après avoir été saigné, il survient souvent à l'endroit de la saignée une petite élévation en forme de cul de poule, avec un léger suintement, d'une eau rouille : la veine se durcit ; il se trouve toujours rempli d'une lymphe épaisse qui se trouve par couches, & qui intercepte la circulation du sang, & devient extrêmement tendue jusqu'aux glandes parotides ; c'est ce qu'on appelle Fistule à la saignée du col.

Curation.

Il faut introduire la sonde cannelée dans l'ouverture, & fendre la veine tant que la tumeur a de l'étendue, pour extraire la matière contenue, & donner issue à la lymphe qui y séjourne, & ne pas aller plus avant, de peur d'hémorragie qui seroit très-difficile à arrêter, attendu que la tumeur régnant pour l'ordinaire lorsque la saignée a été bien faite jusqu'aux glandes parotides, & que les veines qui forment la jugulaire, partent de l'intérieur des glandes, & qu'il ne seroit pas par conséquent possible d'en faire la ligature sans endommager les glandes & leurs canaux salivaires, elle formeroit la fistule dont nous avons parlé ci-dessus à l'ouverture des glandes parotides. On pansera la plaie avec des plumaceaux chargés de digestif ; on réunira les deux bords de la plaie avec trois ou quatre cordons qu'on passe dans la peau, afin de contenir l'appareil, & on frotte la peau avec l'onguent populeum.

On peut encore passer un féton, c'est-à-dire, pousser une aiguille dans l'ouverture, tant qu'on trouve du fond. Lorsqu'on sent de la résistance, on perce la peau, & on laisse dedans un ruban qu'on a eu soin d'insérer dans l'aiguille, observant de frotter tous les jours le ruban de suppuratif & de le tourner dans la plaie.

Il arrive quelquefois que lorsqu'on tarde à faire cette opération, la veine jugulaire se remplit tellement de lymphes épaissies, qu'elle se gonfle jusques dans sa bifurcation, qui ensuite porte l'inflammation aux parties voisines, & forme une tumeur inflammatoire qui se termine en suppuration; dans ce cas il faut traiter la plaie comme une plaie simple.

ARTICLE VINGT-CINQUIÈME.

Langue coupée.

LA langue peut être coupée par la longe qu'on aura mis dans la bouche du cheval. Si le cheval vient à tirer la longe sur la langue, la corde coupera la langue. Cet accident peut encore arriver à un cheval qu'on aura attaché à la queue d'un autre, si on lui a mis la longe dans la bouche.

Dès qu'on s'apperçoit de cet accident, si la langue n'est que coupée à moitié, il faut mettre dans la bouche du cheval un billot de miel, & bassiner de tems-en-tems avec du vin miellé.

Si la langue est coupée un peu plus de la moitié, & qu'il n'y ait pas espérance de faire reprendre les parties séparées, il faut la couper entièrement, de crainte que la gangrene ne survienne, & bassiner avec du vin miellé.

ARTICLE VINGT-SIXIEME.

Blessures des Barres.

ON appelle barres, cet espace uni & dénué de dents qui se trouve entre les dents mâchelières & les crochets ; c'est sur cet endroit que porte le mors de la bride : les barres peuvent être blessées par l'impression trop forte que le mors fait sur cette partie, ou par quelque faccade.

Curation.

Pour remédier à la blessure des barres, on met dans la bouche du cheval un billot enveloppé d'un linge qu'on couvre de miel d'heure en heure.

Si la blessure pénètre jusqu'à l'os, il faut détacher l'esquille de la partie de l'os qui est affectée.

Si on se fert du cheval, il ne faut point lui mettre de fer dans la bouche que l'esquille ne soit tombée, & que la plaie ne soit cicatrisée ; il convient de le laisser sans gourmette, & lui mettre seulement un billot à la bouche jusqu'à ce qu'il soit guéri.

ARTICLE VINGT-SEPTIEME.

Fistules aux Bourses.

LA Fistule aux bourses est un écoulement de matière qui subsiste après qu'un cheval a été coupé.

Cet écoulement vient de ce qu'on a laissé une partie des épидидymes qu'on appelle amourettes ; cette partie des amourettes fournit toujours de la matière, & ne se cicatrise jamais. C'est ce qu'on appelle fistule aux bourses.

Il n'y a point de remède.

CHAPITRE TROISIEME.

DE L'ERYSIPELE.

L'ERYSIPELE est une inflammation de la peau, accompagnée de chaleur, quelquefois de douleur, souvent de démangeaisons.

Causes.

Les causes de l'érysipele sont ou générales ou particulières ; les causes générales sont l'âcreté & l'impureté de la masse du sang, ou une matière saline mêlée avec les humeurs.

Les causes particulières sont tout ce qui peut fixer l'acrimonie dans la peau, comme l'arrêt de l'humeur de la sueur & de la transpiration, occasionné ou par les remèdes huileux qui bouchent les pores de la peau, ou par la crasse qui s'amasse sur la peau, ou par la compression ou l'obstruction des tuyaux excrétoires de la peau : dans tous ces cas, l'humeur de la transpiration arrêtée, séjourne dans les glandes de la peau, s'y vicie, devient âcre, corrode les tuyaux des glandes, y cause des gerfures, des crevasses & des vessies pleines d'une férofité âcre ; cette âcreté fait crisper les extrémités des vaisseaux fanguins de la peau, & y cause l'érysipele.

Curation.

La curation de l'érysipele est à peu près la même que celle de l'inflammation ; il faut commencer par saigner afin de désemplir les vaisseaux, de remédier à l'inflammation, & de préparer le cheval aux remèdes intérieurs.

Il faut éviter l'usage des graisses & des emplâtres, ils bouchent les pores de la peau, empêchent la transpiration & augmentent l'inflammation.

Il faut éviter de même l'usage des répercussifs violens; de peur de faire rentrer en-dedans l'humeur de l'érysipele qui pourroit se fixer sur quelque viscere, & causer une maladie mortelle, comme un dépôt dans les poulmons, dans le foie, &c. souvent la morve.

Il ne faut employer dans les commencemens que les humectans & les relâchans, tels que la fomentation avec l'eau tiède, ou la décoction des plantes émollientes, comme de camomille & des fleurs de sureau.

Lorsque l'inflammation est un peu diminuée, on peut aider la résolution, en ajoutant aux décoctions ci-dessus un peu d'eau-de-vie.

Il est à propos de purger, afin d'entraîner par les purgatifs une partie des impuretés qui sont dans la masse du sang. Il est aussi très-utile de donner intérieurement quelque sudorifique, ou quelque cordial, comme la poudre de fenouil, de coriandre, mêlée avec la corne de cerf, les poudres de cumin, d'anis & de galega, à la dose de quatre onces: on donne ces poudres dans du son ou de l'avoine, & si le cheval ne veut pas les prendre, il faut les lui faire avaler avec du vin.

Ces remèdes ouvrent les pores de la transpiration, poussent vers la peau, & purifient le sang des impuretés dont il est chargé.

Si l'érysipele produit la galle, les dartres, le farcin, &c. il faut mettre en usage le traitement propre à chacune de ces maladies dont je vais parler.

CHAPITRE QUATRIEME.

DES TUMEURS ERYSIPELATEUSES.

ARTICLE PREMIER.

Farcin.

LE Farcin paroît sous différentes formes, tantôt ce sont des boutons durs, gros comme des noix, assez profonds, qui ont leur siege dans le corps charnu; tantôt ce sont des boutons assez égaux entr'eux, formant une corde, laquelle est coupée par des intervalles comme un chapelet, ceux-ci sont situés immédiatement au-dessous de la peau, dans le tissu cellulaire; tantôt le farcin paroît sous la forme d'une galle, formant une infinité de petits boutons qui se réunissent par la suppuration, formant une plaie très-large, & qui n'attaquent que le corps muqueux de la peau; ce farcin a son siege dans les glandes milliaires; d'autres fois le farcin occupe les glandes des aines, des aisselles, & généralement les glandes lymphatiques; les boutons de ce dernier genre sont beaucoup plus gros que les autres, & sont plus de tems à s'abcéder, la nature du vice en est plus difficile à guérir, & il arrive que le bouton étant percés, les bords de la plaie se renversent en arriere en cul de poule, formant le champignon.

Les boutons du premier genre de farcin occupent le col, les épaules, les côtes & les fesses. Les boutons du deuxieme genre occupent le devant du poitrail, entre l'articulation de l'épaule & du bras, se continuant jusqu'au genou & assez souvent

jusqu'à la couronne , le plat de la cuisse , depuis les aines jusqu'au bas , les joues , les lèvres , les naseaux , le dessous de la ganache. Les boutons de troisieme genre occupent toute l'habitude du corps , principalement le garrot , le long de l'épine , la croupe , la partie interne de la jambe au-dessus du jarret , le jarret même.

Causes.

Les causes du farcin ne sont gueres connues , cependant il y a lieu de croire que c'est l'épaississement de la lymphe & son âcreté.

Curation.

Il faut saigner le cheval , le préparer pendant quelques jours aux remedes intérieurs , en le tenant au son & à l'eau blanche , en lui donnant quelques lavemens adoucissans ; on peut le purger avec une once & demie d'aloës , & une demi livre de miel dans une pinte d'eau.

Le cheval étant ainsi préparé , il faut lui donner un breuvage composé de poudre de galega , d'anis , de cumin & de coriandre , à la dose d'une once chacune par un cheval ordinaire , & d'une once & demie , si c'est un fort cheval ; on peut aussi donner ces poudres dans du son : on laisse jeûner le cheval pendant douze heures avant le breuvage , on lui donne à manger sept ou huit heures après. On laisse passer deux jours , ensuite on lui donne le même breuvage.

Quelques jours après le breuvage , on peut faire travailler le cheval , il est bon d'aider l'action des remedes internes par les fetons qu'on passe au nombre de deux ou de trois au poitrail , au col , ou à la cuisse. Si les boutons ou les cordes sont

Figure B

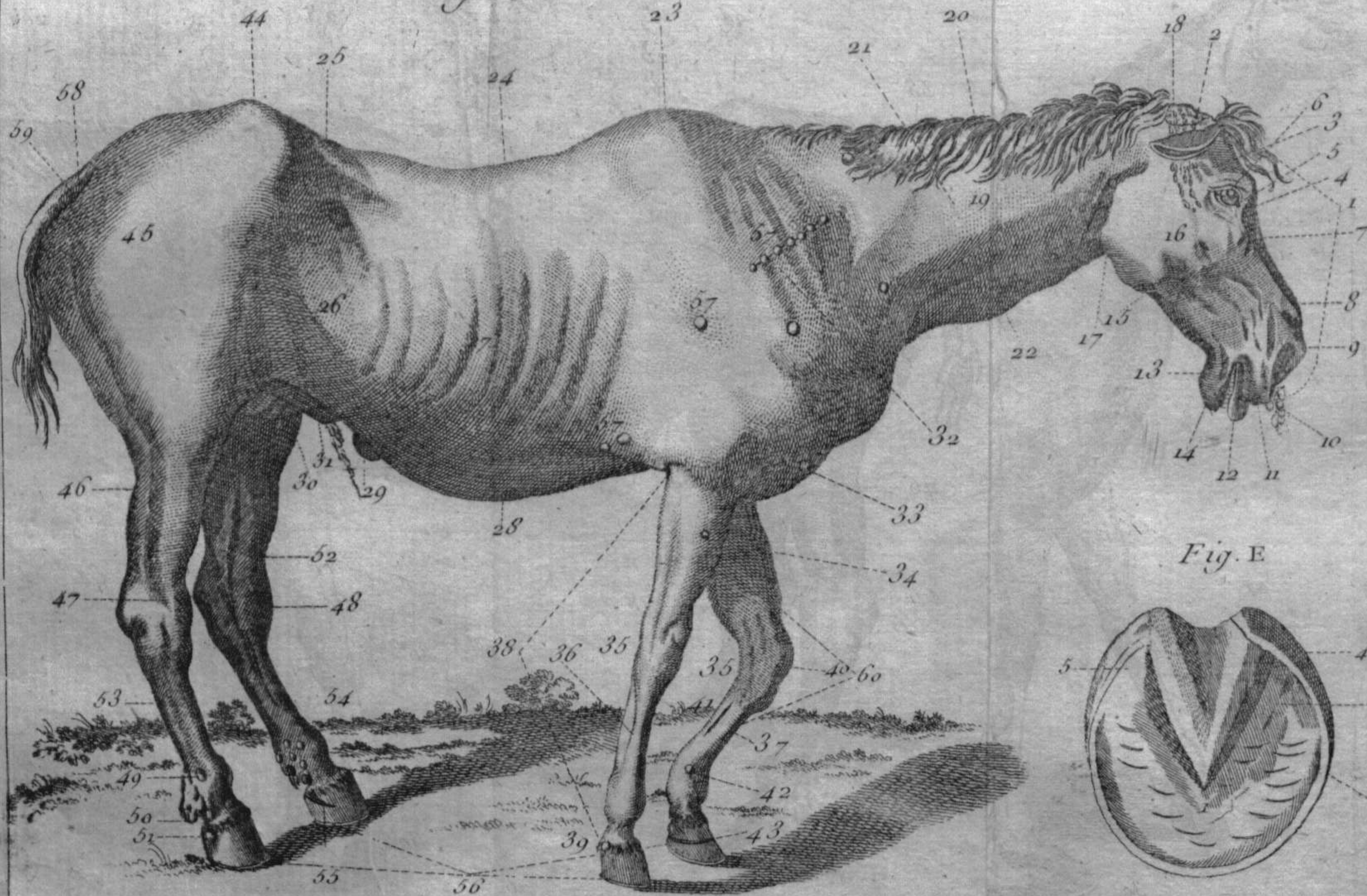


Figure A

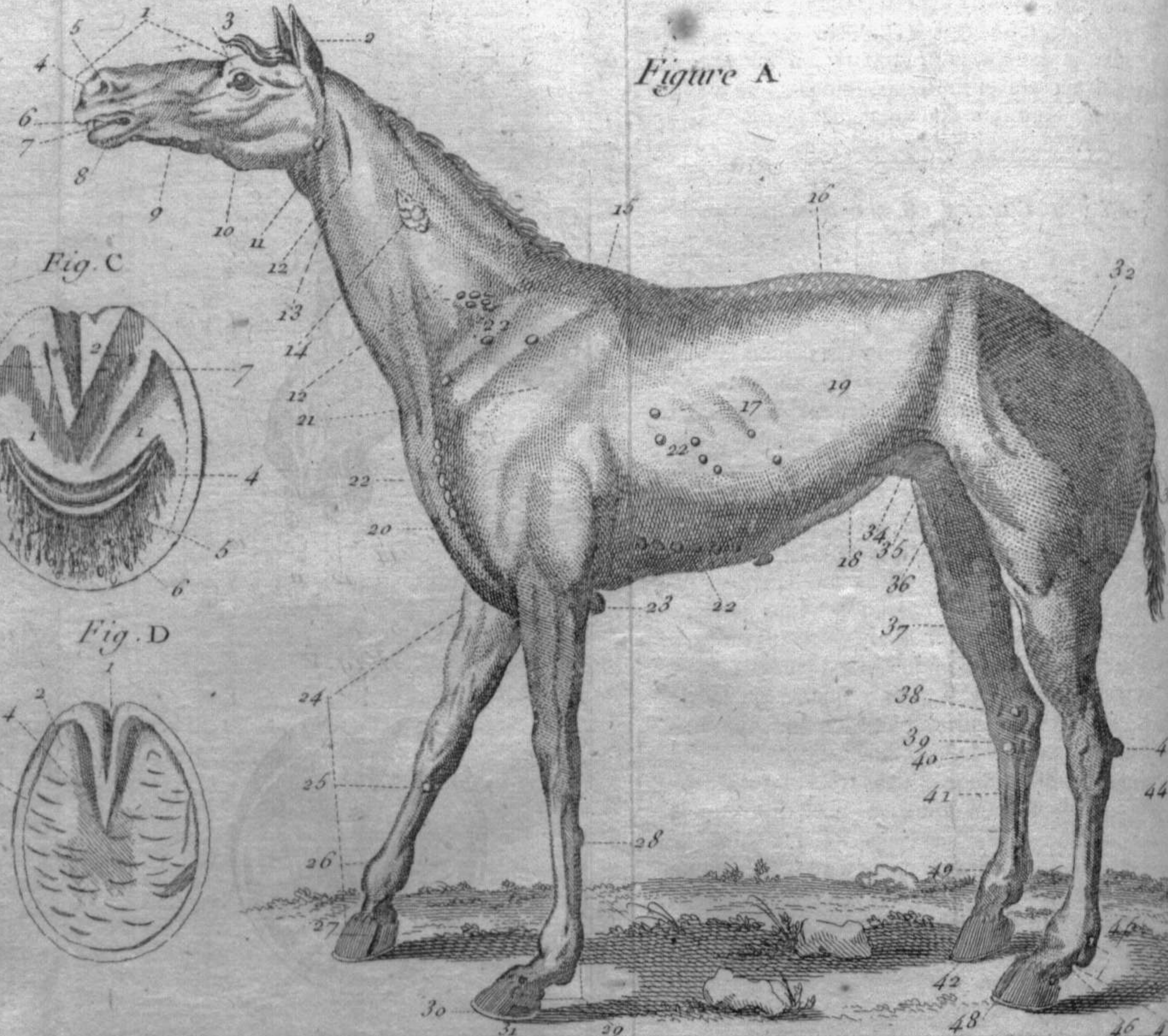


Fig. C



Fig. D



Fig. E



fort grosses & remplies de pus, il faut les ouvrir.

Si le farcin, ou plutôt si l'humeur du farcin se porte sur la membrane pituitaire, il produit la morve; si elle porte sur les poumons, elle cause la pulmonie; qui sont deux maladies incurables.

ARTICLE SECOND.

Des Dartres & de la Galle.

LEs dartres & la galle sont assez connues; je ne m'arrêterai pas ici à en donner la définition: je me contenterai de dire, qu'avant d'employer les remèdes topiques pour guérir la galle & les dartres, il faut préparer le cheval par la saignée, la purgation, les lavemens, enfin par les remèdes généraux internes; car sans cette précaution, il seroit à craindre qu'on ne répercutât l'humeur de la galle & des dartres, & qu'elle ne se portât intérieurement sur quelque partie intéressante.

Lorsqu'on a fait les préparations dont je viens de parler, on peut frotter le cheval deux ou trois fois avant la composition suivante: prenez trois quarterons de poudre à tirer, quatre onces de tabac, un once de poivre, un once de sel ammoniac, une livre de sel marin, quatre onces de vitriol blanc, laissez infuser le tout dans trois pintes d'eau-de-vie, pendant deux jours; vous en frotterez le cheval pendant trois jours, une fois par jour.

L'huile de cade est aussi un bon remède; on en frotte les parties malades, pendant deux jours; on peut aussi se servir de l'onguent gris; mais le premier est le plus efficace.

ARTICLE TROISIEME.

De l'Ébullition.

DANS l'ébullition, toute l'habitude du corps se trouve tout d'un coup couverte de petits boutons plus ou moins nombreux, & plus ou moins élevés; ces boutons sont superficiels : ils surviennent ordinairement après les grandes fatigues & les grandes sueurs : c'est l'humeur de la transpiration qui s'accumule dans les glandes de la peau.

Ces boutons sont ordinairement sans danger, & disparoissent bientôt par le moyen de la saignée & de quelque sudorifique, & quelquefois même le sudorifique simple suffit, puisque toutes les fois que j'ai été consulté dans ce cas là, j'ai fait donner un breuvage composé d'une bouteille de vin, d'une muscade rapée, que l'on fait bouillir dans un petit verre d'eau ; l'on fait prendre cela chaudement au cheval.

ARTICLE QUATRIEME.

De la Malandre.

LA malandre est au genou ce que la solandre est au pli du jarret ; c'est une crevasse qui vient au pli du genou, dont il découle une humeur âcre qui corrode la peau, & qui est longue à guérir, à raison du mouvement qui la froisse & qui empêche sa réunion.

Il faut traiter la malandre avec l'eau d'aliboure ou la teinture d'aloës.

ARTICLE CINQUIEME.

De la Solandre.

ON appelle solandre une crevasse au pli du jarret, d'où il découle une humeur liquide, semblable à la malandre, cette crevasse n'attaque ordinairement que la peau.

Il faut se servir d'abord de digestif, simple, ensuite panser ce mal avec l'eau d'aliboure ou la teinture d'aloës, jusqu'à parfaite guérison.

ARTICLE SIXIEME.

Arrête.

ON appelle arrête un endroit où il n'y a plus de poil, & il n'en revient plus.

L'arrête vient à la suite des eaux ou de quelque autre maladie, & il n'y a point de remède à faire.

ARTICLE SEPTIEME.

De la Mule-Traversine.

C'EST une crevasse aux pieds de derriere, au-dessus du boulet, d'où il suinte une humeur. Je crois qu'elle tire son nom de sa position transversale.

Il faut y mettre dans le commencement des emplâtres adoucissans, & ensuite des dessicatifs, & la traiter comme la maladie qui suit.

ARTICLE HUITIEME.

Des Eaux aux jambes.

ON appelle *Eaux aux jambes* un écoulement d'une sérosité âcre qui suinte continuellement des jambes.

Les causes les plus ordinaires sont les boues âcres ; par ces boues , les tuyaux excrétoires de la sueur & de la transpiration , sont irrités & bouchés. L'humeur de la transpiration arrêtée & enfermée dans ses propres vaisseaux , séjourne , devient âcre , corrode la peau , & y cause des gerfures & des crevasses , d'où il suinte continuellement une sérosité.

Ainsi les chevaux de Paris sont fort sujets aux eaux , parce qu'ils ont les jambes presque toujours couvertes & imbibées des boues âcres de Paris : ces boues qui sont un mélange d'urine , du fer qui se détache des roues sur le pavé , & de toutes les impuretés de cette grande Ville , sont une espece de caustique qui ronge la peau.

Ainsi les chevaux à qui on n'aura pas soin de tenir les jambes propres , seront plus sujets aux eaux , de même que ceux qui auront les jambes couvertes de beaucoup de poils qui tiennent les boues & la crasse appliquées sur les jambes.

Le froid , la gelée & les neiges sont une seconde cause des eaux ; le froid fait resserrer les tuyaux excrétoires de la peau , & arrête la transpiration , l'humeur arrêtée produit les crevasses & les eaux.

Ainsi les chevaux doivent être bien plus sujets aux eaux en hiver qu'en été.

Ajoutez à ces causes le vice du sang épais ou âcre , qui communique ce vice à la lymphe , ou à l'humeur de la transpiration ; l'humeur visqueuse se colle , pour ainsi dire , aux parois de ses vaisseaux & s'arrête facilement ; l'humeur âcre corrode & ulcere ses tuyaux , & forme des crevasses ; de-là l'écoulement des eaux.

L'arrachement des poils en hiver , est encore une cause des eaux.

Les eaux viennent plus souvent aux paturons que par-tout ailleurs , parce qu'il y a dans cette partie beaucoup de rides à la peau ; les plis & les rides de la peau retiennent la crasse.

Curation.

Les indications qu'on a dans cette maladie , sont d'adoucir l'humeur qui cause les crevasses , & de guérir l'ulcere des tuyaux excrétoires. On remplit la premiere indication , par les adoucissans & les émolliens , tels que le lait , les farines , &c. On remplit la seconde indication par les suppuratifs , on peut en faire un mélange , par exemple , en faisant un cataplasme avec les farines résolutives , la poix grasse dans la décoction de guimauve & le lait dont on peut se servir jusqu'à la fin de la guérison : sur la fin les dessiccatifs , tels que l'égyptiac & le blanc de Rhasis , sont utiles.

Il est bon de donner en même-tems quelque sudorifique , pour pousser par la transpiration , & évacuer par là une partie de la sérosité , & pour corriger le sang : il faut sur-tout insister sur ces remedes , si on a lieu de croire que les eaux viennent du vice du sang.

 CHAPITRE CINQUIÈME.

 DES TUMEURS LIMPATIQUES.

ARTICLE PREMIER.

Tumeurs des Testicules.

LES testicules sont sujets à différentes tumeurs ; ces tumeurs prennent différens noms, suivant les différentes causes qui les produisent.

1°. La semence s'arrête & s'épaissit quelquefois dans ses propres vaisseaux sécrétoires, & cette tumeur s'appelle *spermatocele*.

2°. La lymphe nourricière s'épaissit quelquefois dans les testicules ou dans ses tuniques, cette concrétion de lymphe forme une tumeur qu'on appelle *squirrhe*.

3°. Il survient quelquefois aux testicules des chairs baveuses, spongieuses & mollasses, qui en augmentent considérablement le volume, ces chairs sont quelquefois sur les tuniques seulement, & détachées du corps des testicules ; quelquefois elles sont adhérentes aux testicules ; quelquefois elles sont flottantes, & seulement dans le tissu cellulaire : ces excroissances se nomment *sarcocele*.

4°. Les tuniques des testicules se remplissent souvent d'eau, qui gonflent considérablement ces tuniques ; on nomme cette congestion d'eau *hydrocele*.

5°. Les tuniques des testicules sont quelquefois gonflées & distendues par le vent qui amasse, & remplit les vésicules du tissu cellulaire où il est enfermé, c'est ce qui constitue le *pneumatocele*.

Curation.

Curation.

Le squirre & le spermatocèle ne se guérissent gueres par les remedes internes , sur-tout , s'ils sont anciens , on est ordinairement obligé d'en venir à l'amputation du testicule.

La sarcocèle se guérit facilement , lorsqu'il est flottant , c'est-à-dire , lorsqu'il a son siege dans le tissu cellulaire seulement. On ouvre les tuniques , on porte la main entre le testicule & les membranes , on détache avec la main ou avec l'instrument le sarcocèle , & on l'emporte aisément.

Lorsque le sarcocèle a son siege dans les tuniques , il faut couper avec le bistouri , toute la partie qu'il occupe.

Lorsque l'excroissance est aux testicules , il faut la couper par tranches , pour enlever la plus grande partie , & faire tomber le reste par la suppuration.

L'hydrocèle & le pneumatocèle demandent la ponction , ou une incision dans les membranes des testicules , pour donner issue à l'eau ou à l'air qui y est contenu. Il faut attirer la plaie en suppuration : pour cet effet on introduira des tentes enduites de digestif animé , composé de baume d'Arcaeus , de styrax , de basilicum & de l'eau-de-vie camphrée ; on contiendra les plumaceaux par le moyen des attaches que l'on passera dans la peau ; & on continuera jusqu'à cicatrisation.

ARTICLE SECOND.

Du Vessigon.

LE Vessigon est une tumeur molle qui survient au jarret , entre l'os du jarret proprement dit , & la

R

partie inférieure du tibia , tantôt en dedans , tantôt en dehors. Si cette tumeur paroît des deux côtés , on l'appelle vessigon chevillé.

Causes.

Le vessigon vient d'un effort , & est un épanchement de la lymphe tendineuse.

Curation.

Le meilleur remede est d'y mettre le feu , soit par pointes , soit par raies , sur lesquelles on met de la poix grasse avec de la bouvre.

A R T I C L E T R O I S I E M E.

Caïelet , ou Passe Campane.

C'EST une grosseur flottante sur la pointe du jarret ; elle n'attaque que la peau , & ces tissus ; ce n'est autre chose qu'un épanchement de sérosité.

Les causes les plus communes sont les coups.

Elle fait rarement boiter les chevaux : le retour de la lymphe se fait difficilement , & on est souvent obligé de mettre le feu quand elle a acquis un certain volume , & qu'elle existe depuis long-tems.

A R T I C L E Q U A T R I E M E.

Du Jardon.

LE Jardon est une tumeur dure qui s'étend depuis la partie postérieure & inférieure de l'os du jarret jusqu'à la partie supérieure & postérieure de l'os du canon , sur le tendon fléchisseur du pied. Sa nature

tient assez souvent du phlegmon, & fait assez souvent boiter le cheval.

S'il est récent, il faut appliquer les cataplasmes émolliens; s'il est ancien, il faut y mettre le feu par pointes, & frictionner la plaie avec l'huile de laurier, les deux premiers jours.

ARTICLE CINQUIEME.

De la Courbe.

LA Courbe est une tumeur qui entoure le bas du jarret. Elle vient d'un effort, ou des exercices outrés. Les fibres ayant souffert une forte distraction, perdent leur ressort & favorisent la stagnation de la lymphe; qui étant arrêtée, se durcit, forme une roideur & une espece d'exostose, & quelquefois réelle dans cette partie. Il faut examiner de quel genre est la tumeur: si elle est phlegmoneuse, il faut les adoucissans & les émolliens; si elle est squirrheuse, le meilleur remede & le plus efficace, est le feu.

ARTICLE SIXIEME.

De l'Eparvin.

L'EPARVIN est une tumeur à-peu-près de la même nature que la Courbe; elle a son siege sur la partie supérieure interne de l'os du canon: elle fait boiter pour l'ordinaire les chevaux; elle reconnoît les mêmes causes que la courbe. Quelques Auteurs ont distingué trois sortes d'éparvin, savoir l'éparvin de bœuf, l'éparvin sec & l'éparvin calleux. Je n'en distinguerai que d'une sorte, attendu que l'une vient de construction, & n'est autre chose qu'une émi-

nence arrondie de la partie supérieure de l'os du canon, qui rend ses facettes cartilagineuses plus larges pour s'articuler pareillement avec celles de os plats du jarret, & paroître donner plus d'assiette & de force au jarret. L'autre est un mouvement convulsif (sans apparence de tumeur) que fait le cheval, on l'appelle *harper*. Il y a des chevaux qui harpent des deux jambes. Ce mouvement est agréable & doux, quand il n'est pas bien apparent.

On dit ordinairement, lorsqu'un cheval boite, & qu'on n'en sçait pas la cause, que c'est un éparvin qui veut sortir, & qu'il ne boitera plus dès qu'il sera forti. C'est une erreur qui n'a point de fondement.

Il faut traiter cette tumeur comme la courbe; mais il arrive souvent que les remedes n'y font rien, attendu qu'elle s'ossifie, & forme une exostose: pour lors il n'y a que l'extirpation de l'exostose; mais je ne la conseille pas, parce que les chevaux en boient rarement, quand ils en sont venus à ce degré.

A R T I C L E S E P T I E M E.

Du Suros.

LE Suros est une éminence dure sur l'os du canon; cette éminence vient ordinairement à la jambe de devant, sur la partie supérieure latérale interne de l'os du canon, à côté de la tête de l'os stiloïde.

Elle est ordinairement large & ronde comme une piece de vingt-quatre sols, & alors elle retient le nom de Suros.

Quelquefois le suros est oblong & descend le long de l'os stiloïde, & il prend le nom de fusée; quelquefois il y en a des deux côtés de l'os.

Le suros ne fait pas boiter, mais la fusée fait boiter, lorsqu'elle attaque les os stiloïdes, & qu'elle

les grossit tellement qu'ils resserrent les tendons qui sont logés entre ces deux os.

Le furos survient plus souvent, & presque toujours aux jeunes chevaux. Il disparoît quelquefois de lui-même. Quand il subsiste, c'est une exostose; pour lors il n'y a rien à faire.

ARTICLE HUITIÈME.

Loupe sur le Boulet.

LA loupe sur le boulet, vient ordinairement d'une lymphe épaisse qui séjourne dans cette partie. Les causes les plus ordinaires sont les efforts.

Il faut y mettre des raies de feu pour empêcher le progrès de la loupe, & pour en procurer la fonte & l'extirpation.

ARTICLE NEUVIÈME.

De la Molette.

ON appelle molette une petite tumeur, molle & indolente, qui vient ordinairement au boulet sur le tendon, & plus souvent entre le tendon & l'os du canon; quelquefois elle forme une tumeur en dedans & en dehors.

Les causes sont la fatigue, les efforts du boulet, &c. elles sont plus ordinaires aux chevaux fins.

Je ne connois point de remède plus sûr que le feu; on peut cependant mettre en usage les bains aromatiques dans le commencement.

ARTICLE DIXIÈME.

Des Porreaux ou Fits.

LEs porreaux en général sont des petites tumeurs dures & indolentes qui s'élevent sur la peau.

Les porreaux passent par différens degrés, ils sont d'abord très-petits, ils croissent peu-à-peu, & deviennent quelquefois d'une grosseur prodigieuse.

Causes.

C'est le prolongement des papilles de la peau; lorsque la lymphe nourriciere se porte en trop grande quantité dans les papilles, & que le retour de la lymphe de ces papilles n'est pas facile, elles prennent plus de nourriture & plus d'accroissement qu'il ne leur en faut.

Curation.

Il faut les couper avec le bistouri jusqu'à leur racine, c'est-à-dire, le plus près de la peau qu'il est possible, ou les faire tomber, en les liant fortement avec du fil ciré ou de la soie.

ARTICLE ONZIÈME.

Des Porreaux aux Paturons.

LEs porreaux aux paturons, semblent être d'une autre espece que les porreaux qui viennent aux autres parties du corps; ils viennent ordinairement à la suite des eaux, & ils rendent continuellement une sérosité âcre, d'une odeur très-désagréable; ils ne sont pas ronds à leur extrémité, comme les autres porreaux du corps, mais ils se divisent en plu-

leurs branches ou filets en forme de choufleur ; ils sont ordinairement en très-grand nombre , & font quelquefois le tour du boulet.

Curation.

Dès qu'ils commencent à pousser , il faut couper le poil le plus près de la peau qu'il est possible , & ensuite les porreaux de même , tout près de la peau, couvrir la plaie avec des étoupes trempées dans du vinaigre pour premier appareil ; le lendemain il est à propos d'y appliquer du verd-de-gris , mêlé avec le vinaigre ; de réitérer ce pansement deux fois par jour , de promener le cheval , & de continuer jusqu'à parfaite guérison.

CHAPITRE SIXIÈME.

DE L'ŒDEME EN GÉNÉRAL.

L'ŒDEME est une tumeur formée par l'épanchement de sérosité dans le tissu cellulaire : cet amas vient de l'arrêt de la lymphe , ou de la lenteur de la circulation , ou de la surabondance de sérosité dans le sang , ou de l'obstruction des pores absorbans.

C'est une loi d'Hydraulique , que plus un liquide est en mouvement , plus les parties qui le composent se mêlent & se confondent ; dès qu'il est en repos , les parties qui ont de l'affinité entr'elles se rassemblent & se séparent de celles avec qui elles n'en ont point. C'est ainsi que l'urine reposée , dépose un marc au fond d'un vase ; c'est ainsi que le vin dépose une lie au fond du tonneau. Lorsque le sang est arrêté dans les vaisseaux , les parties dont il est composé se séparent les unes des autres ; celles

qui ont de l'affinité se réunissent & abandonnent celles avec qui elles n'en ont point : les parties les plus grossières vont au fond des vaisseaux , & les parties les plus tenues surnagent.

Alors la partie séreuse dégagée de la partie rouge , transude à travers les tuniques , s'extravase & va se déposer dans les cellules du tissu cellulaire.

Dans la circulation rallentie , il arrive à-peu-près la même chose ; c'est par cette raison que dans l'inflammation , après les ligatures & les fortes contusions , on trouve le tissu cellulaire rempli d'une eau rousse ; c'est par cette raison qu'on trouve de l'eau épanchée dans la poitrine après la courbature & l'inflammation de poitrine ; dans le bas-ventre , après l'inflammation des intestins.

C'est aussi pour cette raison que , dans les grandes foiblesses , & après les longues maladies , le mouvement du cœur & du sang est ralenti ; qu'après les fréquentes saignées , le sang étant en petite quantité , & n'ayant que très-peu de mouvement , le tissu cellulaire se trouve engorgé de sérosité.

Lorsque la sérosité surabonde dans le sang , il n'est pas surprenant qu'elle s'épanche dans le tissu cellulaire ; c'est par cette raison qu'après la fièvre , le sang étant dissout , il survient une bouffissure presque générale.

Il se fait dans toutes les parties du corps par les extrémités capillaires des artères , ou par les pores exhalans , un suintement de sérosité en forme de rosée , qui sert à humecter toutes les parties , & à les maintenir dans une souplesse nécessaire à la vie : cette sérosité est repompée dans l'état de santé par les pores absorbans ; à mesure qu'elle est filtrée ; lorsque ces pores sont obstrués , elle n'est plus repompée , elle séjourne & se dépose dans le tissu cellulaire.

Symptomes.

Les symptomes de l'œdeme font l'enflure , la mollesse de la partie enflée , l'indolence & la diminution ou la perte du ressort des parties.

1°. La contagion d'eau dans le tissu cellulaire doit causer l'enflure.

2°. Les fibres étant abreuvées d'une grande quantité de sérosité , elles doivent être molles & perdre beaucoup , ou tout-à-fait leur ressort ; c'est ce qui fait que l'impression du doigt reste lorsqu'on a comprimé la tumeur.

Les fibres étant relâchés par l'humidité , & les nerfs comme noyés & engourdis , & il ne doit pas y avoir de douleur , puisque la douleur consiste principalement dans la tension & la sécheresse des parties.

Diagnostic.

On connoît l'œdeme à l'œil & au tact , par l'enflure qui est égale & sans douleur , par l'impression du doigt que la tumeur conserve après qu'on l'a comprimée.

Prognostic.

En général , l'œdeme est difficile à guérir.

L'œdeme ancien se guérit plus difficilement que le récent.

L'œdeme qui vient d'inflammation & de ligature , se guérit de lui-même , lorsque la cause ne subsiste plus ; l'œdeme qui vient de l'épaississement du sang & des humeurs , est plus difficile à guérir.

Curation.

Les vues qu'on doit se proposer dans la cure de

l'œdème font , 1°. de diminuer la quantité de férosité surabondante dans le sang.

2°. De lever les obstacles qui retardent ou arrêtent la circulation.

3°. De ranimer le cours de la circulation.

On remplit la première indication , en poussant par les urines une partie de la férosité qui surabonde dans le sang , par le moyen des diurétiques ; ou en poussant par les sueurs , par le moyen des sudorifiques , ou en évacuant par le moyen des purgatifs. On peut employer ces remèdes l'un après l'autre ; donner par exemple , un purgatif composé d'une once & demie d'aloës , mêlé avec une livre de miel délayé dans la décoction de racine de chardon rolland. Deux jours après donner un sudorifique , composé de deux noix muscades , & d'un peu de canelle écrasées dans un mortier , & mêlées dans une pinte de vin.

Lorsqu'on croit que l'œdème vient de l'inflammation , il faut s'attacher à remédier à l'inflammation.

Si l'œdème vient de quelque ligature ou compression il est aisé d'y remédier en ôtant la cause.

On remplit la troisième indication , par le moyen des toniques & des discutifs , qui raffermissent les fibres , leur rendent leur ressort , & raniment la circulation : les principaux toniques sont , les fomentations avec la décoction des plantes aromatiques , telles que le romarin , la sauge , le thym , &c. l'eau de chaux , l'eau de forge , l'eau-de-vie camphrée.

Le mouvement & l'exercice modérés sont très-utiles dans ce cas.

Le frottement de la partie avec un torchon de paille , peut avoir de bons effets. Le mouvement & le frottement raniment le jeu des fibres & la circulation.

Mais le remède le plus efficace est le feu qu'on met par raies.

ARTICLE PREMIER.

De l'Enflure des Jambes.

L'ENFLURE des jambes est un œdème particulier. C'est un amas de sérosité dans le tissu cellulaire des jambes.

Quelquefois cette sérosité, en séjournant dans le tissu cellulaire, s'épaissit & se durcit, de façon que quand on coupe la tumeur, elle ressemble à du lard.

Ces tumeurs sont assez communes, & deviennent quelquefois prodigieusement grosses.

Causes.

L'œdème des jambes reconnoît pour causes celles de l'œdème en général ; mais il a outre cela des causes particulières.

Pour bien entendre les causes de la bouffissure, il faut faire attention, 1^o. que les jambes sont composées de tendons, d'aponevroses, de membranes, & de beaucoup de tissus cellulaires, & que par conséquent ces parties sont parsemées de vaisseaux lymphatiques pour leur nourriture.

2^o. Que les jambes étant fort éloignées du cœur, la circulation s'y fait lentement.

3^o. Que les parties qui composent le pied, n'étant recouvertes que par la peau, elles sont fort exposées au froid.

La lymphe & la sérosité étant en plus grande quantité dans la jambe que dans les autres parties, doit s'y amasser plutôt qu'ailleurs. C'est la première cause de la bouffissure des jambes.

La circulation se faisant plus lentement dans la jambe qu'ailleurs, la sérosité doit s'épancher dans le tissu cellulaire des jambes plutôt qu'ailleurs; & c'est la seconde cause de l'enflure des jambes.

La jambe étant plus exposée au froid que les autres parties, les vaisseaux doivent s'y resserrer; & les liqueurs s'y condenser, s'y arrêter & s'infiltrer dans le tissu cellulaire plutôt qu'ailleurs, & c'est la troisième cause de l'œdème des jambes.

Ces trois dispositions sont les causes déterminantes de l'œdème des jambes.

Ainsi toutes choses étant égales, l'œdème doit être plus fréquent aux jambes que par-tout ailleurs.

Les mêmes causes qui déterminent l'œdème aux jambes plutôt qu'ailleurs, déterminent aussi l'œdème à la partie inférieure de la jambe plutôt qu'à la partie supérieure.

L'œdème occupe plus souvent le paturon & la couronne que la partie supérieure de la jambe, parce que le paturon & la couronne sont éloignés du cœur.

2°. Parce que ces parties sont comme le terme & l'égout des humeurs; aussi les tumeurs dures sont bien plus communes à la couronne que par-tout ailleurs.

Diagnostic.

La bouffissure des jambes se connoît aisément par l'enflure, le défaut de douleur & l'impression du doigt qui reste.

Prognostic.

Il est à-peu-près le même que celui de l'œdème en général; il est cependant un peu plus fâcheux.

La simple bouffissure peut se guérir; mais l'œdème endurci, qui forme une tumeur ressemblant à du

lard, ne se guérit guere, vu la délicatesse des parties sur lesquelles elle se trouve.

Curation.

Les remedes de la bouffissure sont à-peu-près les mêmes que ceux de l'œdeme.

1°. Il faut purger, afin de diminuer la quantité totale de la sérosité du corps.

2°. Il faut faire avaler quelque sudorifique, afin de pousser par les sueurs.

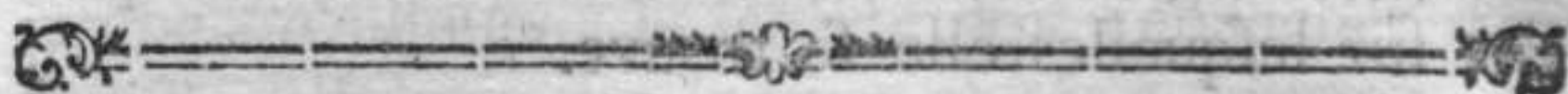
3°. Il faut tâcher de ranimer la circulation du sang; pour cet effet on foment la jambe avec la décoction des feuilles de romarin, de fauge & de laurier, ou avec l'eau de forge, ou avec le vin rouge, ou l'eau de chaux, ou l'eau-de-vie camphrée.

L'exercice est très-salutaire dans ces maladies; en donnant de légers secousses à toutes les parties, il redonne du ressort aux fibres, & ranime la circulation.

Mais lorsque la lymphe, ou la sérosité épanchée dans le tissu cellulaire s'est durcie, ces remedes sont ordinairement infructueux: il faut avoir recours au feu qu'on met par raies assez profondément, c'est le remede le plus efficace.

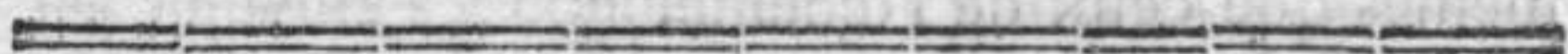
Lorsque l'œdeme est dans le paturon, on met le feu par pointes.





CHAPITRE SEPTIEME.

DES TUMEURS SARCOMATEUSES.



ARTICLE PREMIER.

Cheval couché en Vache.

ON dit que le cheval se couche en vache, lorsqu'il se couche de façon que le coude appuie sur l'éponge de dedans, la compression de l'éponge sur le coude y fait venir souvent des tumeurs de différentes especes.

Les unes sont pleines d'une eau rousse, les autres sont remplies de matiere; dans les autres on trouve une espece de graisse ou de suif qu'on a peine à faire fortir lorsqu'on a ouvert la tumeur; dans les autres on trouve une chair spongieuse.

Toutes ces especes de tumeurs se dissipent souvent d'elles-même, lorsqu'elles sont nouvelles, sur-tout, si on remédie à la ferrure.

Curation.

Lorsque ces tumeurs commencent à se former, il faut tâcher de les résoudre en les frottant avec un peu d'eau salée, ou du savon avec l'eau-de-vie, & ferrer court.

Mais lorsqu'elles sont anciennes, qu'elles sont remplies d'eau rousse, ou de pus, ou d'une matiere suifée: il faut les ouvrir avec le bistouri, pour en faire fortir la matiere contenue, & panser la plaie comme un ulcere ordinaire; lorsque la tumeur est formée par des chairs spongieuses, il faut l'extirper

par l'application des caustiques , ou avec l'instrument : ce dernier moyen est préférable.

Si la tumeur est considérable , il faut ménager la peau , c'est-à-dire , qu'il faut en conserver autant qu'il sera possible afin de réunir les deux bords de la plaie , lorsque l'extirpation sera faite ; emporter avec le bistouri toute la tumeur , adoucir les bords de la plaie avec un peu de populeum , remplir la plaie d'étoupes séches , & contenir ce premier appareil par le moyen des cordons qu'on attache aux bords de la plaie ; le lendemain panser avec le digestif ; & le reste du pansement , comme dans les plaies ordinaires.

ARTICLE SECONDE.

Des Tumeurs au Poitrail.

IL survient encore des foulures à la pointe de l'épaule , occasionnées par la compression du collier , ces tumeurs ressemblent aux dernières dont je viens de parler ; elles sont d'une consistance de chair spongieuse dans leur centre , dure , squirrheuse dans leurs circonférences , plus ou moins grosse ; elles empêchent le cheval de tirer.

Remede.

Pour les guérir , il faut les extirper s'il est possible , sinon il faut en couper une tranche ou deux , comme si on coupoit un melon ; adoucir les bords de la plaie avec un peu de populeum ; remplir la plaie d'étoupes séches ; contenir l'appareil avec des cordons attachés au bord de la peau : pour pansement mettre des tentes & des plumaceaux enduits de digestifs animé jusqu'à ce que l'ulcere soit devenu sim-

260 G U I D E D U M A R É C H A L .
ple , ensuite la traiter avec les incarnatifs ou baumes naturels , &c.

A R T I C L E T R O I S I E M E .

Cheval Tiqueux.

ON appelle tiqueux , un cheval qui met les dents de la mâchoire supérieure sur la mangeoire ou ailleurs ; ce qui fait ouvrir un peu la bouche , & couler la salive continuellement de la bouche ; cette perte de salive fait dépérir le cheval.

Il faut lui mettre un collier de cuir bien ferré , large de deux pouces , & le lui laisser tant qu'il est dans l'écurie.

S'il tique en mangeant l'avoine , il faut le faire manger à part , attendu que celui qui est à côté , mangeroit tout.

A R T I C L E Q U A T R I E M E .

Cheval époinié.

ON appelle époinié , un cheval qui a une hanche plus basse que l'autre ; cela vient souvent d'un coup donné sur la pointe des os des îles. Il n'y a point de remède à faire.

A R T I C L E C I N Q U I E M E .

Flanc retroussé , ou Fortrait.

ON appelle flanc retroussé , un cheval qui mange peu , sur-tout lorsqu'il a travaillé ; ces chevaux ont communément

communément beaucoup d'ardeur. Ce mal est fans remede.

ARTICLE SIXIEME.

Du Cheval sur son derriere.

ON appelle huché sur son derriere, un cheval usé, qui porte le boulet en avant, & qui se soutient sur la pince; cela vient du relâchement du tendon extenseur. Il n'y a point de remede.

ARTICLE SEPTIEME.

Cheval arqué.

ON appelle cheval arqué, un cheval qui a la jambe de devant repliée & recourbée en forme d'arc.

Curation.

On sent au-dessous de la peau au bas du poitrail, c'est-à-dire, au-dessous du bras, une espece de corde; c'est une expansion aponévrotique, qui enveloppe presque tout le bras: c'est cette aponévrose ou cette membrane, qui étant tendue, tient la jambe arquée. Il faut fendre la peau en cet endroit, embrasser l'aponévrose avec la corne de chamois, & la couper; cette opération détend la jambe, & la rétabli dans son état naturel. C'est ce qu'on appelle dénervé. Je ne donne pas cette opération comme étant toujours certaine, mais elle m'a réussi très-souvent.

ARTICLE HUITIEME.

Cheval bouleté.

ON appelle cheval bouleté, un cheval dont le tendon fléchisseur du boulet a souffert & s'est retiré. Il n'y a point de remède à faire.

ARTICLE NEUVIEME.

Faire des armes, ou montrer le chemin de S. Jacques.

ON dit que le cheval montre le chemin de S. Jacques, lorsqu'il n'a pas de sûreté sur ses jambes, qu'il ne résiste pas au travail, qu'il se couche souvent; & qu'il tient, lorsqu'il est levé, les jambes en avant, tantôt l'une, tantôt l'autre; c'est une marque de foiblesse. Il faut se défaire de ces fortes de chevaux.

ARTICLE DIXIEME.

Du Cheval droit sur son devant.

C'EST un cheval usé, qui a les jambes de devant droites; ces fortes de chevaux sont sujets à broncher. Il n'y a pas de remède.

ARTICLE ONZIEME.

Du Cheval froid & pris dans les épaules.

DESCRIPTION.

LORSQU'APRÈS une course forcée & une longue fatigue, le cheval est tout en sueur, & qu'on le

met dans l'écurie, la sueur lui découle du col, du poitrail & des jambes sur les extrémités & sur le pied. Quelque-tems après, si on lui porte la main sur les jambes on sent cette sueur refroidie & la jambe froide, de même depuis l'épaule jusqu'en bas, mais on sent que le froid va en augmentant à mesure qu'on descend vers le pied; l'épaule est moins froide que le bras, le bras moins froid que l'avant-bras, & ainsi jusqu'à l'extrémité; de sorte que le pied est la partie la plus froide. C'est ce qu'on appelle cheval froid dans les épaules.

Si on laisse la sueur sur les jambes, elle se sèche dessus, ou ce qui revient au même, si on lui lave les jambes avec de l'eau froide, ou si on le mene à la riviere pour le laver, & qu'on ne l'essuie pas: le lendemain, quand on veut s'en servir, on le fait sortir de l'écurie, il a peine à marcher, les jambes de devant semblent être d'une seule piece, les articulations ne jouent plus: c'est ce qu'on appelle cheval pris des épaules. Le cheval en marchant se déroïdit, les articulations se dénouent à mesure qu'il marche; elles reprennent peu-à-peu leur jeu, & le cheval marche sans boiter, comme s'il n'avoit point de mal.

Cette maladie n'attaque quelquefois qu'une jambe, mais le plus souvent les deux jambes de devant, en même-tems. Elle est plus ordinaire aux chevaux Anglois.

Causes du froid dans les jambes.

La principale cause du froid des jambes, c'est la sueur refroidie.

La sueur sortant du corps par les pores de la transpiration, participe de la chaleur du sang, & doit être chaude; mais lorsqu'elle est ramassée en

gouttes sur le corps & sur le poil, elle est exposée à l'action de l'air, & elle perd de sa chaleur : plus elle demeure exposée à l'air, plus sa chaleur diminue, ainsi plus elle sera éloignée de l'endroit d'où elle vient, plus elle sera refroidie.

La sueur en descendant le long de la jambe, lui communique le degré de chaleur ou de froid qu'elle a : ainsi la sueur étant moins froide vers l'épaule que sur le bras, l'épaule doit être moins froide que le bras ; la sueur étant moins froide sur le bras que sur l'avant-bras, l'avant-bras moins froid que le canon, &c. & ainsi successivement jusqu'à l'extrémité de la jambe, & c'est la première cause du froid gradué de la jambe.

Ajoutez à cela 1°. que le repos appaise le mouvement du sang & la chaleur ; & que les jambes n'étant composées que des parties tendineuses & de membranes, la chaleur y doit être moindre que dans les muscles, où le sang abonde. 2°. Que les jambes étant les parties du corps les plus éloignées du cœur, la circulation y est plus rallentie, & la chaleur moindre que dans le reste du corps ; par la même raison, la chaleur doit diminuer dans les différentes parties de la jambe, suivant qu'elles sont plus éloignées du cœur.

Causes de la roideur des Articulations.

Les principales causes sont 1°. du côté des fluides, c'est-à-dire, qu'elles viennent de leur diminution & de leur épaisissement. 2°. Du côté des solides ; de leur sécheresse & de leur roideur.

1°. Les fluides étant diminués, les fibres des jambes n'ont plus la quantité de sérosité suffisante pour les humecter & pour les entretenir dans la souplesse nécessaire au mouvement. C'est la première cause de la roideur des articulations. Les fluides

sont diminués par la chaleur ; le mouvement & les sueurs qui dissipent une grande partie de la sérosité du sang, l'appauvrissent & le rendent incapable de fournir suffisamment aux autres sécrétions : une évacuation en diminue une autre.

2°. Les fluides qui nourrissent ou qui humectent les fibres des jambes étant épaissis, s'arrêtent, engorgent les vaisseaux, roidissent les fibres ; c'est la deuxième cause de la roideur des articulations.

Or, les fluides s'épaississent dans la jambe par le froid de sueur qui découle le long des jambes, par l'eau froide avec laquelle on lave les pieds & les jambes des chevaux, lorsqu'ils ont chaud, par la lenteur de la circulation, & par le repos. C'est une loi de la nature, que les liqueurs s'épaississent plus aisément, lorsqu'elles ont un certain degré de chaleur. C'est par cette raison que le lait se caille plutôt en été qu'en hiver ; c'est par cette raison qu'on le fait échauffer en hiver pour le faire cailler : ainsi le sang & les humeurs étant échauffées, s'épaissiront plus facilement.

3°. Les solides, c'est-à-dire, les fibres des parties dont la jambe est composée, étant desséchées, perdent leur souplesse, leur jeu & leur ressort ; elles sont incapables de l'élasticité nécessaire au mouvement, & c'est la troisième cause de la roideur des articulations.

Les fibres se dessèchent par les sueurs excessives & la chaleur : les sueurs, de même que la chaleur, dissipent la sérosité du sang ; les fibres de la jambe participant de la sécheresse des autres parties, se trouvent privées du suc humide & onctueux qui suinte continuellement en forme de rosée des parties, pour les maintenir dans une souplesse nécessaire au mouvement & à la vie.

4°. La roideur des fibres est une suite de la

fatigue, de la sécheresse, & de l'épaississement des humeurs; c'est la quatrième cause de la roideur des articulations.

Les fibres distendues considérablement par la fatigue, perdent beaucoup de leur ressort & se roidissent; les fibres desséchées, n'ont plus de souplesse, elles doivent être roides; la lymphe nourricière étant épaissie & arrêtée dans l'intérieur des fibres, doit les tenir roides.

Ajoutez à ces causes la diminution & l'épaississement de la synovie, & la roideur des ligamens, qui reconnoissent les causes ci-dessus. Ainsi les causes de roideur des articulations, sont la diminution & l'épaississement des fluides, la sécheresse & la roideur des fibres.

Prognostic.

Le cheval ne peut pas marcher en sortant de l'écurie, parce que les articulations ne jouent pas; les articulations ne jouent pas, parce que les fibres des ligamens sont séches, roides & engourdies.

Le cheval marche plus aisément, à mesure qu'il fait quelques pas, parce que le mouvement met en jeu les fibres, les dégourdit, ranime la circulation & le cours du liquide animal.

Le cheval retombe dans le même état par le repos, parce que les fibres ayant une fois perdu leur ressort, ne le reprennent pas facilement, & ne se rétablissent qu'avec peine.

Diagnostic.

Il est facile de connoître cette maladie, par la description que j'en ai faite.

Prognostic.

C'est un mal fâcheux; il est rare de le guérir.

Précautions.

Pour prévenir ce mal, il faut dès que le cheval revient de sa course, faire tomber la sueur avec un couteau de chaleur, l'essuyer avec un linge, & frotter fortement les jambes avec un bouchon de paille, de bas en haut, à rebrousse poil, afin d'échauffer les jambes, de ranimer la circulation des liqueurs, & le jeu des fibres, afin d'empêcher l'épaississement des humeurs, & l'engourdissement des fibres : par cette précaution on préserve toujours le cheval de cette maladie. Les Anglois n'y manquent gueres, & leurs chevaux sont rarement attaqués de ce mal, ou pour mieux dire, moins qu'ils ne devroient l'être, à raison des exercices qu'ils leur donnent, de la ténuité de leurs jambes.

Curation.

On fait ordinairement des setons au poitrail, on passe des bayettes entre l'épaule, entre la peau & les muscles, au nombre de quatre ou cinq, en forme d'éventail, on applique les vésicatoires sur les jambes. Mais ces remedes ne font que l'invention infructueuse d'une imagination qui ne fait à quoi s'en prendre : ces remedes ne font que produire une évacuation d'humeurs, & augmenter le mal, puisque les humeurs pèchent par paucité.

Les indications qu'on a à remplir dans cette maladie font, de ranimer le jeu des fibres, d'augmenter la sérosité du sang, de rendre la fluidité aux humeurs. Pour cela il faut 1°. donner au cheval une bonne nourriture, du son & de la farine d'orge ou de seigle délayée dans beaucoup d'eau, afin de fournir au sang beaucoup de chyle & de sérosité ; les

bons alimens augmentent le liquide animal & raniment par-là les parties.

2°. Il faut fomentier les jambes avec la décoction des plantes aromatiques de feuilles de romarin, de laurier, de lavande, du fauge, &c. frotter les jambes à rebrousse poil, afin de ranimer les oscillations, le jeu des fibres & la circulation des fluides. Mais le meilleur remede que je connoisse, c'est le bain des eaux thermales, ou les boues de ces eaux; elles mettent de la férosité dans le sang, & fortifient en même-tems les fibres, leur rendent leur ressort & rétablissent les fonctions. J'en ai vu le succès à plusieurs chevaux. Etant à l'armée en 1760, j'eus à panser de cette maladie, un cheval appartenant à M. d'Hauteville, Directeur-Général des Vivres; je l'envoyai aux eaux de Wisbaden, trois semaines après, il revint parfaitement guéri.

ARTICLE DOUZIEME.

Effort de hanche.

L'EFFORT de la hanche est une distention des fibres charnues, qui arrive dans les muscles fessiers, à l'occasion d'un mouvement violent que fait le cheval; & non pas un dérangement des os des îles, comme plusieurs personnes le pensent. Ces os n'ont point de mouvement, & ne sauroient souffrir aucun dérangement sans occasionner une luxation de la dernière vertèbre des lombes, avec l'os sacrum; laquelle luxation étant complete, comprimeroit la moëlle de l'épine, & feroit périr l'animal. Rien n'est plus ordinaire, que d'entendre attribuer la cause de la boiterie des chevaux, aux efforts de hanche; on cherche, on examine dans toute l'é-

tendue de la jambe, & fans y avoir rien trouvé, fans y avoir apperçu aucun gonflement, aucune fenfibilité, on décide que c'est un effort de la hanche. Quelle idée la plupart des Maréchaux attachent-ils aux efforts de la hanche? Ils prétendent que c'est un déplacement de la tête du fémur de la cavité cotiloïde, ils confondent ainfi l'effort de hanche avec la luxation; mais je n'ai jamais vu arriver de telle luxation dans les chevaux. Je ne pense pas même que cela puisse se faire, parce que les liens qui tiennent ces os dans sa cavité, font trop confidérables; tels font les tendons des différens muscles de la cuiffe qui entourent la partie supérieure de cet os, & du ligament rond ou fufpenfeur qui le joint à sa cavité. Ce n'est donc qu'une distention des fibres, & n'ont pas une luxation.

Les remedes qu'on apporte ordinairement à ces fortes de maux, font de passer des setons, mais ces setons peuvent-ils réduire la luxation, peuvent-ils apporter du foulagement à des muscles qui ont souffert? n'est-ce pas au contraire affoiblir, irriter ces muscles, qui ne font que distendus; on passe des setons tandis qu'il faudroit des réfolutifs!

CHAPITRE SEPTIEME.

DU TRÉPAN.

LE trépan est une opération qui se pratique sur les os du crâne, soit pour relever des pieces d'os enfoncées, soit pour donner issue aux matieres épanchées dans le cerveau. Cette opération, qui se néglige communément, est pourtant très-nécessaire dans certains cas, & on en voit de très-bons effets.

Causes.

Des coups violens portés sur les os du crâne, ou à la face, en occasionnent souvent la fracture, & y causent souvent un épanchement de matieres.

Diagnostic.

On s'en apperçoit par une tumeur inflammatoire qui ne manque pas de survenir, par le tact, par les enfoncemens des os du crâne, par des inégalités, des engourdissemens, & un sommeil continuel.

Prognostic.

La fracture des os du crâne & l'épanchement des matieres dans le cerveau, produisent des accidens fâcheux. Quelquefois la membrane pituitaire s'enflamme, il y survient un ulcere qui dégénere en morve proprement dite; d'autrefois il forme des dépôts ou un amas de pus qui font périr le cheval. Pour prévenir ces accidens, ou pour en adoucir la violence, il faut nécessairement en venir à l'opération.

Maniere d'opérer.

Il faut d'abord s'assurer de la fracture, de sa situation; & du lieu où l'on peut appliquer la couronne de trépan. Après qu'on a préparé ses instrumens & son appareil, on jette le cheval par terre sur le côté opposé où l'on doit le trépaner, on lui met plusieurs bottes de paille entieres sous le col pour lui faire tenir la tête dans une situation convenable; on le fait contenir par plusieurs personnes; on fait ensuite une incision cruciale avec le bistouri, & on souleve les quatre angles avec le même instrument. On prend un autre instrument, dont le tranchant est en dos

d'âne , nommé ruginé , qui sert à enlever le péri-crâne ; ensuite on applique la couronne de trépan , armée de sa pyramide qu'on a soin d'ôter après que l'on a fait quelques tours : dans l'intervalle de l'opération on nettoie son instrument avec une petite brosse , on prend un élévatoire , & l'on examine si la piece est près d'être sciée , lorsqu'elle l'est , on se sert d'un couteau lenticulaire pour extraire les pieces d'os qui restent à la circonférence du trou qu'à fait le trépan. Il faut avoir soin de ne pas toucher à la dure mere , ni avec la couronne ni avec aucun instrument aigu. Si l'on soupçonnoit , après l'opération , qu'il y eût du sang épanché , il faudroit faire une incision à la dure mere , & prendre garde de ne pas toucher à quelqu'artere. Dans ce cas il n'arrive jamais d'accidens , mais il est rare qu'il faille y toucher.

On met pour appareil un findon , qui est une petite piece de toile ronde imbibée d'eau-de-vie , entre la dure mere & le crâne , que l'on contient par un fil qui passe au milieu , & qui est contenu dans le reste de l'appareil ; on introduit ensuite un bourdonnet qui bouche exactement le trou du trépan. On applique sur le crâne un plumaceau léger de teinture de myrrhe & d'aloës ; on met sous les quatre angles de la peau un bourdonnet imbibé de même à chaque , pour les contenir élevés , & empêcher leur réunion. On applique un large plumaceau de digestif simple , & par-dessus de grandes compresses imbibées d'eau-de-vie , que l'on fait contenir par le moyen d'une bande longue de sept à huit aulnes , on l'applique comme à la taupe , si-non que les croix doivent être appliquées sur le trépan même. On leve l'appareil au bout de trois jours , pendant lesquels on doit imbiber les compresses d'eau-de-vie & d'eau. On continue le pansement jusqu'à parfaite guérison.

Le trépan appliqué sur les os durs ou autres os de la face, n'a pas besoin de cet appareil, il faut simplement mettre dans l'ouverture un bouchon de liège, un léger plumaceau de digestif sur les angles, & un emplâtre de peau, au bord duquel il y aura de la poix grasse pour l'incruster dans le poil & le faire tenir.

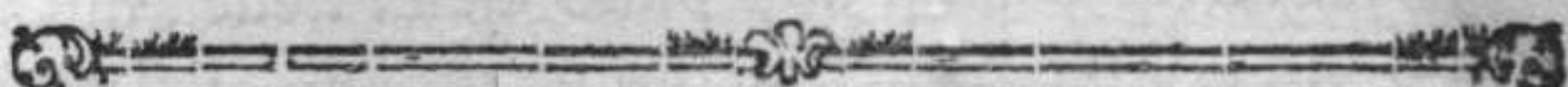
R E M A R Q U E S.

1°. La fracture de l'os occipital est très-rare. J'en ai vu cependant des exemples. J'ai guéri un cheval appartenant à M. Dupin de Francenil, d'une fracture complète de l'os occipital dans sa partie supérieure & postérieure à l'attache du ligament cervical.

2°. Il arrive quelquefois que la fracture se trouve sur les sinus frontaux, sur les os du nez, ou sur les sinus maxillaires. Dans ce cas, il faut appliquer une très-petite couronne de trépan, pour pouvoir avec la levatoire, remettre les pièces enfoncées dans leur situation. L'opération du trépan est d'autant plus nécessaire que le cheval devient glandé, que la membrane pituitaire s'enflamme, qu'il survient un ulcère & ensuite la morve. J'ai pansé depuis peu un cheval appartenant au Bureau des Coches de Bordeaux : il y avoit trois semaines qu'il jettoit par une narine un pus épais : il étoit glandé d'un même côté, sans que l'autre fut aucunement attaqué ; je vis sur le côté affecté un gonflement qui regnoit depuis l'orbite jusqu'aux narines, je jugeai que c'étoit un coup qu'il avoit reçu, & que le pus qui découloit par la narine, venoit ou d'un abcès à la membrane pituitaire, ou d'un pus amassé, & qui avoit croupi dans le sinus maxillaire. Je le trépanai sur les sinus maxillaires, à la racine des dents : à peine eus-je tiré mon trépan, que le pus en découla comme du vin d'un tonneau, en très-grande quantité, & fort épais.

J'injectai sur le champ une pinte d'eau tiède, qui, en sortant, étoit blanche comme du lait. J'ai fait ensuite des injections quatre fois le jour, avec des décoctions légères de mauve, d'orge & d'aigremoine: tous les symptômes de morve ont disparu, le cheval a été très-bien guéri, & sert encore à présent. Je puis dire en avoir pansé quelques-uns qui étoient dans le même cas, & qui m'ont réussi.

3°. Il arrive encore qu'il ya complication de fracture & de maladie: je veux dire que le cheval peut recevoir un coup sur les sinus; que la partie des frontaux qui recouvre les lobes inférieurs du cerveau est fracturée, & que la partie du même os qui se joint aux os du nez, l'est de même. Il faut alors appliquer deux couronnes de trépan; l'une sur les pariétaux, & l'autre sur les sinus, ou plus inférieurement, si la fracture regne plus loin. En 1760, j'eus à panser un cheval appartenant à Madame la Maréchale de Montmorenci, qui avoit reçu un coup de pied de derrière d'un autre cheval, qui lui fractura les frontaux dans toute leur étendue; le cheval devint considérablement glandé des deux côtés le lendemain; & quatre à cinq jours après, il se mit à jeter. Je lui appliquai deux couronnes de trépan, une sur les pariétaux, proche la future sagittale & frontale, & l'autre sur les os du nez, proche la future transversale; je remis chaque pièce enfoncée à sa place, le cheval fut quinze jours à guérir radicalement du trépan, & six semaines de son écoulement par la narine, & la glande disparut totalement. Mon pansement a été fait le lendemain, & tout le long du traitement, en présence de MM. Malouet & Dorigny, tous deux Docteurs de la Faculté de Médecine.



CHAPITRE NEUVIÈME.

MALADIES DES YEUX.

ARTICLE PREMIER.

De l'Enflure des paupieres.

LES Paupieres peuvent s'enfler par plusieurs causes, soit par des coups, soit par le frottement que se fait le cheval au ratelier, ou à la mangeoire, ou par des insectes, en un mot par une infinité d'autres causes extérieures.

L'enflure des paupieres peut aussi être occasionnée par une cause intérieure, par un vice des humeurs, par un défaut de ressort dans les vaisseaux, par des tumeurs qui tiennent du phlegmon, de l'inflammation, de l'érysipele, de l'œdème & du squirre.

Si la tumeur vient de l'inflammation, il faut avoir recours aux remèdes généraux de l'inflammation, appliquer les cataplasmes émolliens faits avec la mauve, le bouillon blanc, &c. Si la tumeur dégénère en abcès, il faut traiter comme un abcès, & faire en sorte de ne pas enduire trop les tentes de médicamens, de peur que cela ne tombe sur le globe de l'œil. Si la tumeur perce en-dedans des paupieres, il ne faut rien mettre dans la plaie, il faut se contenter de bassiner, de mettre dessus des compresses trempées dans du vin miellé.

Si la tumeur tient de l'érysipele, ce que l'on voit arriver quelquefois, ce que l'on connoît aux paupieres, aux salieres qui se gonflent, à l'enflure des

joues, enfin par les symptômes de l'érysipele, il faut fomentier la tumeur avec les décoctions émollientes pendant quelques jours, ensuite y ajouter de l'eau-de-vie.

Si la tumeur est œdémateuse, il faut y appliquer des compresses trempées dans des décoctions faites avec la camomille, l'absynthe, les fleurs de sureau, l'eau-de-vie camphrée; on peut encore se servir de romarin, de sauge & de thym.

Si la tumeur est squirrheuse, & qu'elle ne s'abcède pas, il faut simplement l'ouvrir avec le bistouri; & appliquer dessus la pierre à cauterer, & la traiter ensuite comme un ulcère ordinaire.

ARTICLE SECOND.

Des Verrues ou Poireaux.

LES verrues des paupières reconnoissent les mêmes symptômes que celles qui viennent sur toute l'habitude du corps: leur situation sur les paupières est plus ordinaire à la partie inférieure, au tarse même dans les angles, plus que dans leur étendue. Il est rare qu'elles se forment en-dessous des paupières: j'en ai vu cependant dans cet endroit. La manière de les détruire se réduit à trois, savoir en les liant, en les coupant, & en les brûlant. Il arrive moins d'accidens en les liant: il en faut faire la ligature autant qu'il y a de prise, & le plus près de la peau que faire se peut. Si on les coupe, il faut appliquer tout de suite la pierre à cauterer, qui quelques jours après, forme une plaie qui se guérit ensuite toute seule.

ARTICLE TROISIEME.

Du relâchement des Paupieres.

LA paupiere supérieure peut être relâchée par quelques coups, frottemens, &c. ou par une paralysie. Si le relâchement vient des causes extérieures, il faut employer les puissans résolutifs : si au contraire cela vient d'une paralysie, il faut couper de la paupiere suffisamment, de façon que l'on voie la pupille, & que les rayons de lumière puissent y pénétrer : l'opération faite, il faut appliquer des compresses de vin miellé, & la plaie guérit aisément. Il faut éviter de toucher les angles dans la section, & s'en écarter le plus que l'on pourra.

La même maladie arrive à cette portion triangulaire cartilagineuse que nous appellons *onglé*. Le remede le plus efficace est de le couper ; car j'ai souvent vu dans plusieurs maladies, & particulièrement dans la maladie de cerf, l'onglé recouvrir entièrement la cornée transparente, allant d'un angle à un autre, & privant le cheval entièrement de la vûe.

ARTICLE QUATRIEME.

De la Joncture des Paupieres.

LA jonction des paupieres arrive, soit par l'abondance des larmes produite par quelques coups, ou par l'épaississement de la chassie, cette humeur épaisse, blanchâtre, quelquefois jaunâtre, que l'on voit couler du grand angle des yeux : aussi cette jonction n'arrive-t-elle que vers le grand angle des yeux

yeux. Il est rare qu'elles se joignent entièrement, sans pouvoir se séparer : il ne faut à cela pour tout remede que bassiner souvent avec de l'eau tiède.

ARTICLE CINQUIEME.

Maladies des Glandes des yeux.

LEs glandes des yeux peuvent être sujettes à l'engorgement, à l'inflammation, à l'obstruction, à s'abcéder & dégénérer en fistule lacrymale ; mais cette dernière maladie est très-rare, parce que ces parties sont garanties, non-seulement par les paupieres, mais encore par un enfoncement que produit l'orbite, & par la structure de l'os *unguis*. L'engorgement, l'inflammation & l'abcès surviennent après des coups reçus sur ces parties, les obstructions viennent ou des coups ou d'humeurs.

ARTICLE SIXIEME.

De l'inflammation de la Conjonctive.

POUR peu que le cheval se froisse contre quelque corps dur, il lui survient une rougeur plus ou moins grande, & plus ou moins étendue : lorsqu'elle est peu considérable, on l'appelle *phlogose*, & lorsqu'elle l'est beaucoup, *inflammation*. Cette rougeur vient de l'engorgement des vaisseaux tant sanguins que lymphatiques de la conjonctive : il est rare que cette partie s'abcède, & qu'il y survienne des ulceres, à moins qu'il n'y ait une cause qui les occasionne, comme un vice dans la masse du sang, le farcin, un vice scrophuleux, &c. Dans ce cas, il faut commencer par purifier le sang, ensuite traiter les ulceres selon leur malignité.

T

ARTICLE SEPTIEME.

De la lésion de la cornée transparente.

LA cornée transparente est la première exposée aux corps étrangers, elle peut être froissée, contuse, piquée, déchirée : on s'en apperçoit aisément par la blancheur qui ne lui est pas ordinaire, par l'abondance des larmes qui s'écoulent souvent, par de petites pellicules, qui s'enlèvent de dessus la cornée transparente, par son affaïssement sur l'uvée, ou par une couleur rouge dans toute son épaisseur. Cette maladie est pour l'ordinaire accompagnée d'une inflammation de la conjonctive. Dans ce cas, il faut saigner une ou deux fois le cheval, le mettre à la paille & à l'eau blanche, lui bassiner l'œil avec la décoction tiède de plantain & de fleurs de roses, sans y faire autre chose.

ARTICLE HUITIEME.

Des Maladies de l'humeur aqueuse.

L'Humeur aqueuse pêche par sa trop grande abondance, par sa diminution & son altération. La trop grande abondance arrive le plus souvent : elle vient souvent des coups donnés sur le globe de l'œil, l'inflammation survient ; de-là l'arrêt de l'humeur aqueuse dans la chambre antérieure.

Il faut dans ce cas, bassiner le globe de l'œil avec la décoction tiède de racines de guimauve, & saigner le cheval. Quelquefois la cornée transparente étant crevée, l'humeur aqueuse s'écoule pour lors,

mais elle se régénere aisément , dès que la cornée est reprise.

De la Maladie appelée LUNATIQUE.

La lunatique n'est autre chose qu'un épaisissement de l'humeur aqueuse , occasionné par son séjour dans la chambre antérieure de l'œil , & par l'opacité de la cornée transparente. Elle est assez souvent héréditaire ; elle arrive sur-tout aux chevaux élevés dans les marécages. Dans ce cas , il faut appliquer un seton ou deux sous la crinière du cheval , avoir soin de le graisser & de le retourner dans la plaie , & laver les yeux avec de l'eau fraîche tous les matins.

ARTICLE NEUVIEME.

De la Cataracte , ou Maladie du Cristallin.

LA cataracte est une opacité plus ou moins grande du cristallin , qui est tantôt blanche , tantôt jaune ; sa consistance est quelquefois molle , quelquefois dure. Il faut alors en venir à l'opération , qui consiste à extraire le cristallin.

Maniere d'opérer le Cristallin.

Il faut jeter le cheval par terre , lui faire contenir par quelqu'un la paupière supérieure , par le moyen d'un *speculum oculi* : ensuite contenir soi-même de la main gauche la paupière inférieure avec le pouce , & mettre le doigt *index* sur la partie supérieure de la cornée transparente ; en commençant du côté du grand angle , si c'est du hors le montoir , ou du petit angle , si c'est du montoir . & bien prendre garde de ne pas toucher avec l'inf-

trument, l'iris ou l'uvée : si le cheval retire trop son œil dans le fond de l'orbite, & que l'on ne puisse pas faire l'opération, il ne faut pas plonger tout d'un coup son instrument dans l'œil, de peur que la cornée transparente étant affaissée par la sortie de l'humeur aqueuse, on ne vint à toucher l'iris : pour cet effet il faut introduire une sonde canelée dessous la cornée, & se servir des ciseaux, & éviter en coupant de faire des dentelures, ce qui retarderoit la réunion. Cela étant fait, on élève la cornée transparente, & l'on fait une incision transversale à la membrane du cristallin, on comprime légèrement la partie supérieure de l'œil, pour faciliter la sortie du cristallin : s'il est dur, ce que l'on appelle cataracte formée, il sort d'une seule fois ; s'il est mou, il faut se servir d'une curette pour enlever ce qui peut rester dans sa membrane : on abaisse ensuite la cornée, & pour lors l'opération se trouve faite.

Appareil.

On applique pour appareil des compresses carrées imbibées d'un vin miellé tiède, que l'on aura passé dans un linge fin : il faut couper la dernière compresse en croix dans le milieu, pour empêcher que l'œil ne soit comprimé, & pour pouvoir introduire aisément de la liqueur : on contiendra ces compresses par une grande bande, que l'on appliquera comme pour le trépan, à l'exception que les croix se trouveront dans les parties circonvoisines de l'orbite, pour éviter la compression. Il faut avoir attention d'imbiber les compresses souvent ; on lèvera l'appareil au bout de huit jours ; & l'on continuera la même chose, jusqu'à parfaite guérison.

CHAPITRE DIXIEME.

DE LA CASTRATION.

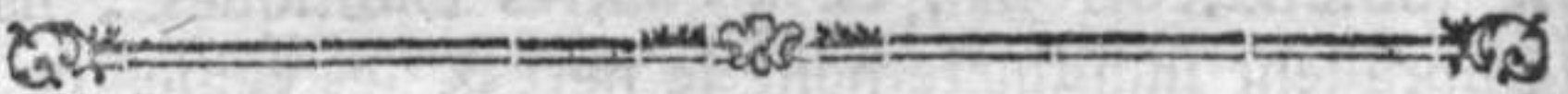
LA méthode de couper les chevaux a été faite jusqu'ici d'une maniere hasardeuse , & la plupart du tems par des gens de toute espece , qui n'ont aucune connoissance des parties qu'ils coupent. Cette opération se fait de trois façons. 1°. En bistorquant les testicules du cheval , ce qui les fait tomber par gangrene. 2°. Avec le feu. 3°. Avec des billots. Cette derniere est la plus usitée ; & voici comme elle se pratique. Dès que les testicules sont hors du scrotum , l'Opérateur les tire avec violence , pour ne pas les laisser rentrer dans le bas-ventre , & applique sur les côtés de chaque cordon deux billots longs de quatre à cinq pouces plus ou moins , & larges d'un pouce & plus. Ceux qui pratiquent cette opération , employent le vitriol , le sublimé corrosif , & les autres caustiques ; ils embrassent indistinctement le nerf & les vaisseaux , ce qui occasionne presque toujours la fièvre , des convulsions , & assez souvent la mort. D'ailleurs ils laissent les testicules pendant trois ou quatre jours , qui n'étant pas soutenus par le scrotum , tirent les cordons spermatiques , & occasionnent un éréthisme & une inflammation dans toute leur étendue , qui se communique au bas-ventre.

Maniere d'opérer.

Il faut jeter le cheval par terre du côté du montoir , lui prendre la jambe de derriere du hors le montoir , avec une plattelonge , & la lui passer par-dessus le col , pour pouvoir prendre les testi-

cules. On en prend un , on y fait une incision à la peau jusqu'au corps du testicule ; on prend ensuite une aiguille courbe , dans laquelle on passe une ficelle cirée , que l'on porte dans le cordon spermatique , à un travers de doigt au-dessus du testicule , & on le coupe. Il faut avoir soin de passer la ficelle dans la substance du cordon , pour deux raisons : la première , c'est afin d'éviter de prendre dans la ligature le nerf spermatique , ce qui occasionne une irritation du genre nerveux , & qui fait périr le cheval : la seconde est que la ficelle ne fauroit s'échapper , soit dehors , soit dans le bas-ventre. Il est essentiel de laisser pendre un bout de cette ficelle qui tombe par la suppuration. L'autre testicule se coupe de la même manière : l'opération faite , il faut laver la plaie avec du vin chaud , & abandonner le cheval à la nature.

S'il y a une façon de couper les chevaux , ce doit être celle-là , parce qu'il n'en arrive jamais d'accidens , qu'il n'y a presque pas de douleur , & que les chevaux guérissent plus promptement.



CHAPITRE ONZIEME.

Description Anatomique de la queue du Cheval.

AVANT que de faire la description de la queue du cheval , je vais parler de l'os sacrum , comme faisant la base de la queue , & donnant attache aux muscles qu'ils font mouvoir.

L'os sacrum est situé à la partie postérieure de l'épine , & supérieure du bassin , & approche assez d'une figure pyramidale ; il est composé dans les jeunes chevaux de cinq os , connus sous le nom de fausses vertebres , & d'un seul dans les vieux.

On y distingue deux extrémités ; l'une antérieure , qui est la plus large , & l'autre postérieure ; deux faces , l'une interne & l'autre externe. On remarque à ces os des éminences & des cavités ; savoir à l'extrémité antérieure , des apophyses transverses & un grand trou pour le passage de la moëlle de l'épine , appelée canal vertébral. On remarque encore à cette extrémité deux facettes cartilagineuses , pour recevoir deux facettes pareillement cartilagineuses , des apophyses obliques de la dernière vertebre des lombes. On voit aussi deux échancrures , qui jointes avec ces mêmes vertebres , forment un trou parfait à l'extrémité postérieure ; on aperçoit la continuité triangulaire du canal vertébral. A la face externe on remarque cinq apophyses épineuses , & des apophyses transverses très-irrégulières , qui étant ossifiées ensemble , forment une face pour s'articuler avec les os des îles , on y remarque aussi cinq paires de trous , ainsi qu'à la face interne , qui communiquent ensemble ; mais les ouvertures de la face interne sont plus considérables ; ces ouvertures servent de passage aux principaux troncs des nerfs sacrés.

La queue est formée de dix-sept ou dix-huit os , dont les trois & quatre premiers ressemblent assez bien à un vertebre.

Ces os sont mus ou ébranlés par le moyen de dix muscles , dont quatre élevent la queue , & quatre l'abaissent , & deux la portent sur les côtes. Il faut ajouter à cela plusieurs paquets musculueux , bien distinctifs de ces muscles qui la portent sur les côtés , lesquels prennent leurs attaches d'une vertebre à une autre. Les muscles releveurs sont distingués en longs & en courts releveurs. Les longs releveurs viennent de la continuation des muscles sacrolombaires , & très-longs du dos , rampent tout

le long des parties latérales des apophyses épineuses de l'os sacrum , s'y attachent par leurs parties charnues , & vont en amincissant se terminer par des petites appendices tendineuses , aux apophyses demi-épineuses des premiers nœuds de la queue , & aux inégalités supérieures des derniers.

Les courts releveurs prennent leurs attaches aux parties latérales des trois & quatre dernières apophyses épineuses de l'os sacrum , & vont se terminer de même que les précédens.

Les abaisseurs sont distingués de même en longs & en courts. Les longs prennent leurs attaches aux parties latérales de l'os sacrum , rampent le long de ce bord en s'y attachant , passent ensuite au-dessous , & lorsqu'ils sont parvenus aux deuxièmes & aux troisièmes nœuds de la queue , ils commencent à fournir plusieurs tendons qui vont se terminer à la partie inférieure de chaque nœud.

Les courts abaisseurs prennent leurs attaches dans la face interne de l'os sacrum , entre le deuxième & troisième trou , rampent tout le long de cette face , & vont se terminer à côté du précédent à chaque vertèbre. Ces muscles sont moins considérables que les premiers par leur grosseur.

Les muscles latéraux sont , comme nous avons dit , deux en nombre ; ils sont très-minces , ils sont larges supérieurement ; ils ont leur attache fixe à la partie inférieure du bord latéral , & en se prolongeant aux apophyses transverses des premiers nœuds de la queue , & vont se terminer par des bandes tendineuses aux parties latérales de ces mêmes os.

Les artères sont au nombre de quatre principales ; elles viennent des artères honteuses internes , & de la vertébrale : les premières viennent du bassin , tout le long de la partie inférieure de la queue ,

entre les muscles abaisseurs ; les autres sont situées de même que celles-ci supérieurement & latéralement entre les muscles.

Les nerfs qui font mouvoir la queue , viennent des nerfs sacrés , qui en s'épanouissant , forment exactement ce que l'on appelle queue de cheval.

Maniere de couper la queue à l'Angloise.

Il faut jeter le cheval par terre du côté du montoir , préférablement à l'autre , pour avoir l'aisance d'opérer ; examiner ensuite la queue , prendre ses dimensions pour ne pas faire les incisions trop près les unes des autres , car il en résulteroit une seule plaie ; les bandes de la peau se déchireroient. On fait jusqu'à cinq incisions transversales , & cela vaut mieux , parce que plus la queue a d'étendue , plus elle se recourbe , & semble former par son cri un éventail. La queue étant retroussée , il faut faire la première incision à deux pouces du rectum , de peur que dans ce cas , l'on attaque les fibres du sphincter de l'anus , ce qui formeroit une plaie fistuleuse , chaque incision doit se faire en deux tems : dans le premier on incise la peau , & on met les muscles à découvert ; & dans le second on les coupe , il en est de même des autres incisions.

Il faut pour appareil mettre dans chaque incision des plumaceaux à sec , que l'on contiendra par un bandage à dix chefs , ou par une bande circulaire ; on laissera cet appareil trois jours , pour que la suppuration s'établisse , & l'on aura soin d'imbiber les linges avec du vin tiède , quand le gonflement & l'inflammation à la queue seront passés , ce qui ne manque jamais d'arriver , que la suppuration sera bien établie , il faudra amputer la queue à la méthode ordinaire , à une distance égale

des incisions. On appliquera dessus de la poudre de lycoperdon ; on évitera par-là les ravages que produit le feu, on avancera la guérison.

On se servira, pour les autres appareils, de digestif simple, ou bien du baume de térébenthine, & jusqu'à ce qu'il soit tems de mettre les dessiccatifs. Il faut laisser pendre la queue dans son état naturel ; car les muscles abaisseurs étant coupés, les releveurs antagonistes font leur effet dès le moment même, & mieux encore lorsqu'ils sont guéris.

R E M A R Q U E S.

J'ai cru qu'il étoit d'autant plus nécessaire d'enseigner la méthode de couper la queue à l'Angloise, que personne n'a encore donné la description de la queue du cheval, ni parlé de la méthode de faire cette opération ; d'ailleurs ceux qui la pratiquent y joignent des appareils, qui, bien loin d'être utiles, sont souvent pernicioeux. J'en ai vu plusieurs exemples. Lorsque la section des muscles est faite, on a coutume de renverser la queue sur le dos, que l'on contient dans une espece de goutiere. comme il est représenté dans la traduction du livre de M. Bartlet, intitulé Gentilhomme Maréchal, planche II. En renversant la queue, on en force les nœuds, on ôte l'action des muscles releveurs ; de plus il se forme des plis au commencement de la queue qui s'échauffent & forment une plaie qui fait tomber le crin. J'en ai vu dont les crevasses étoient si profondes, que l'on auroit dit que l'on avoit fait des incisions supérieurement. Outre cela le renversement occasionne une compression totale sur les vaisseaux, qui, quelquefois intercepte la circulation du sang, l'inflammation s'ensuit, de-là l'abcès & quelquefois la gangrene,

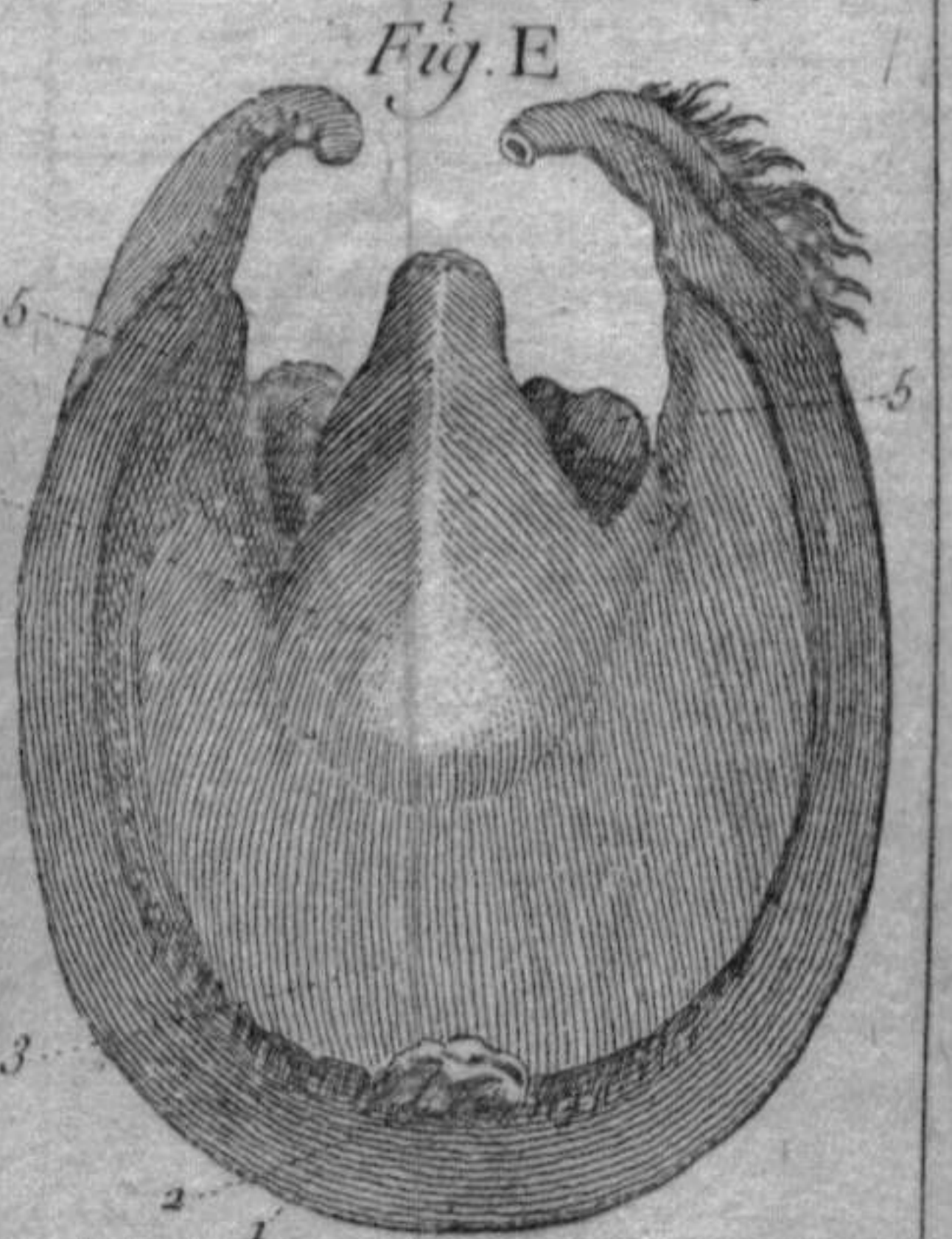
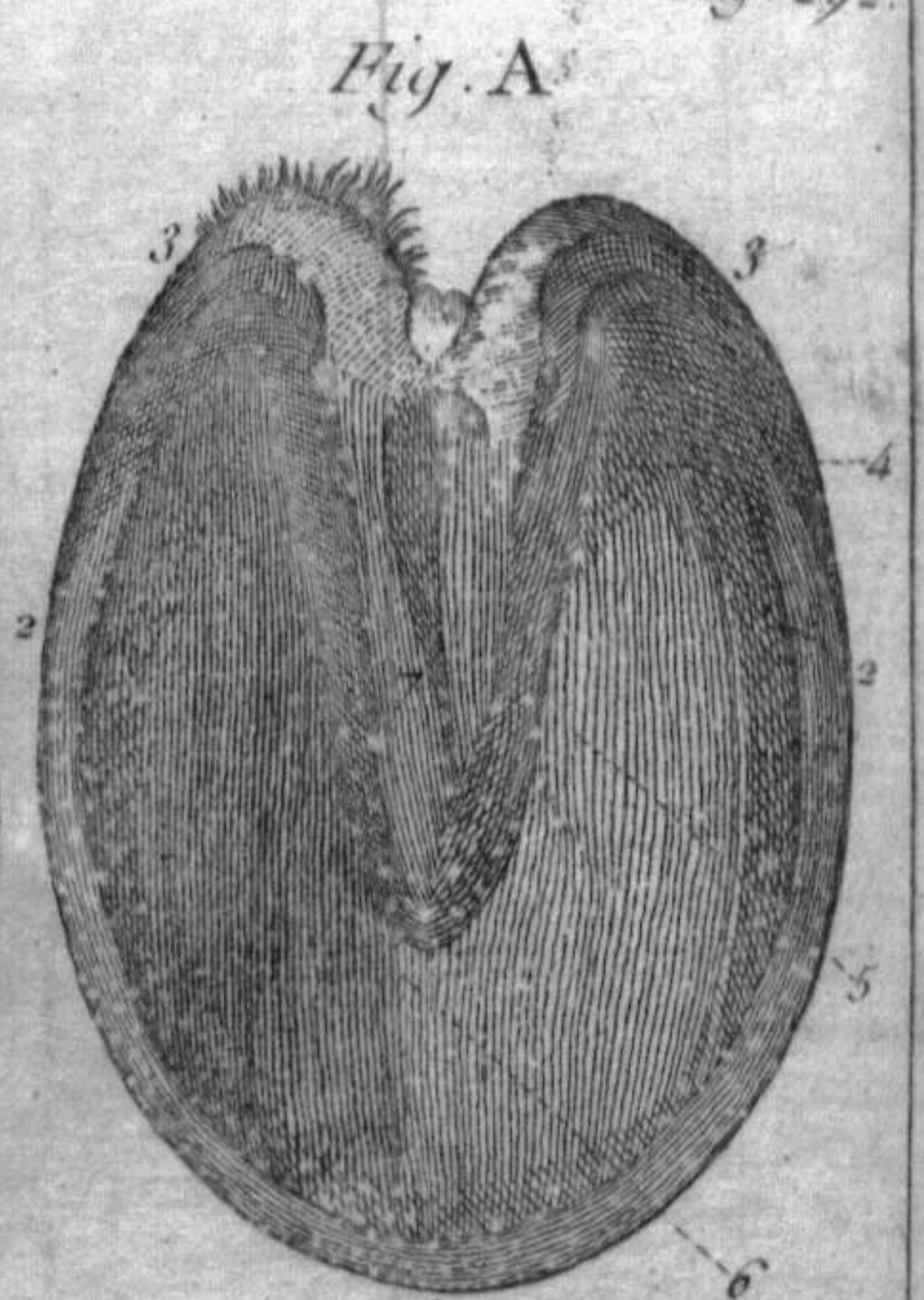
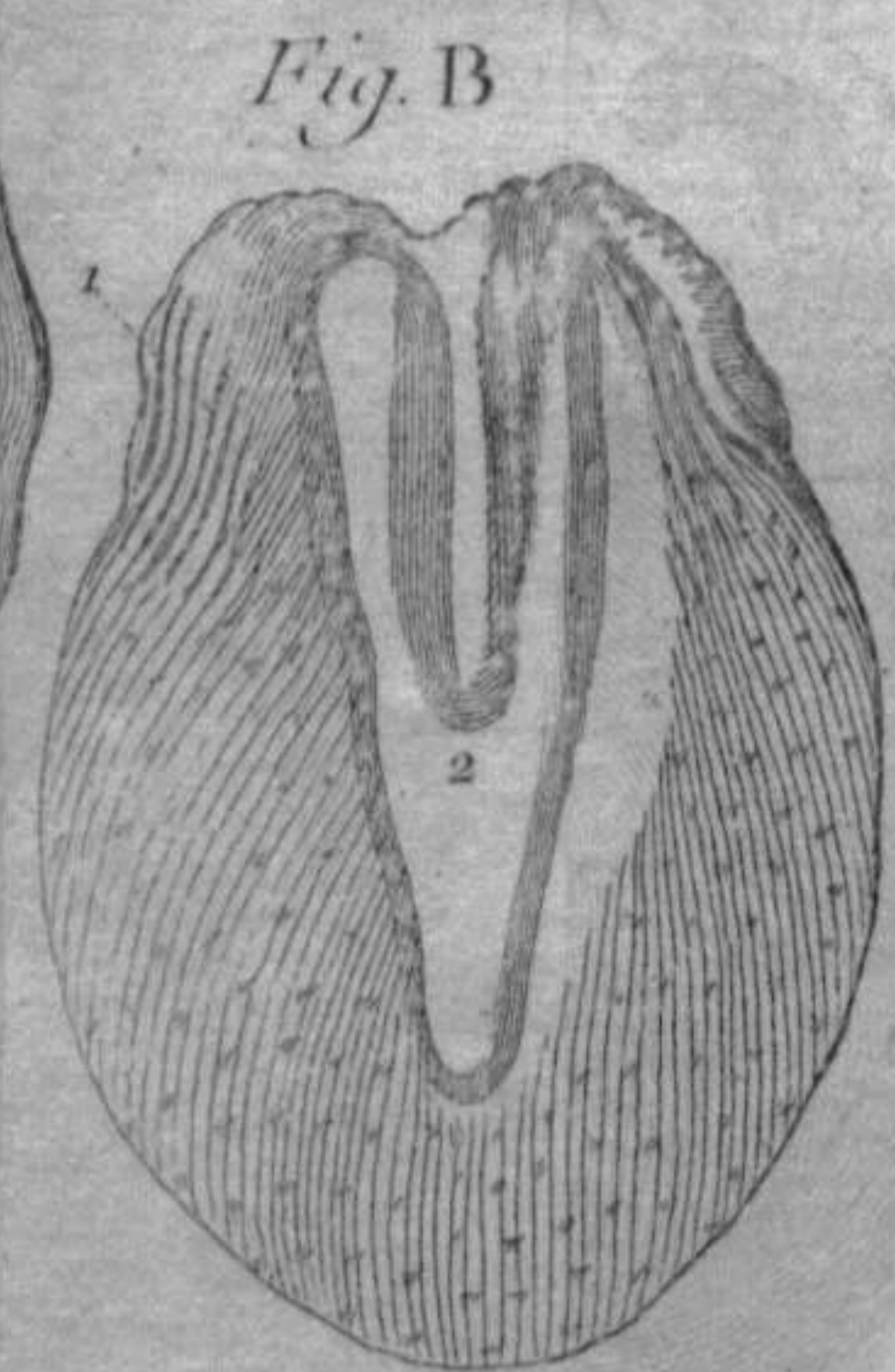
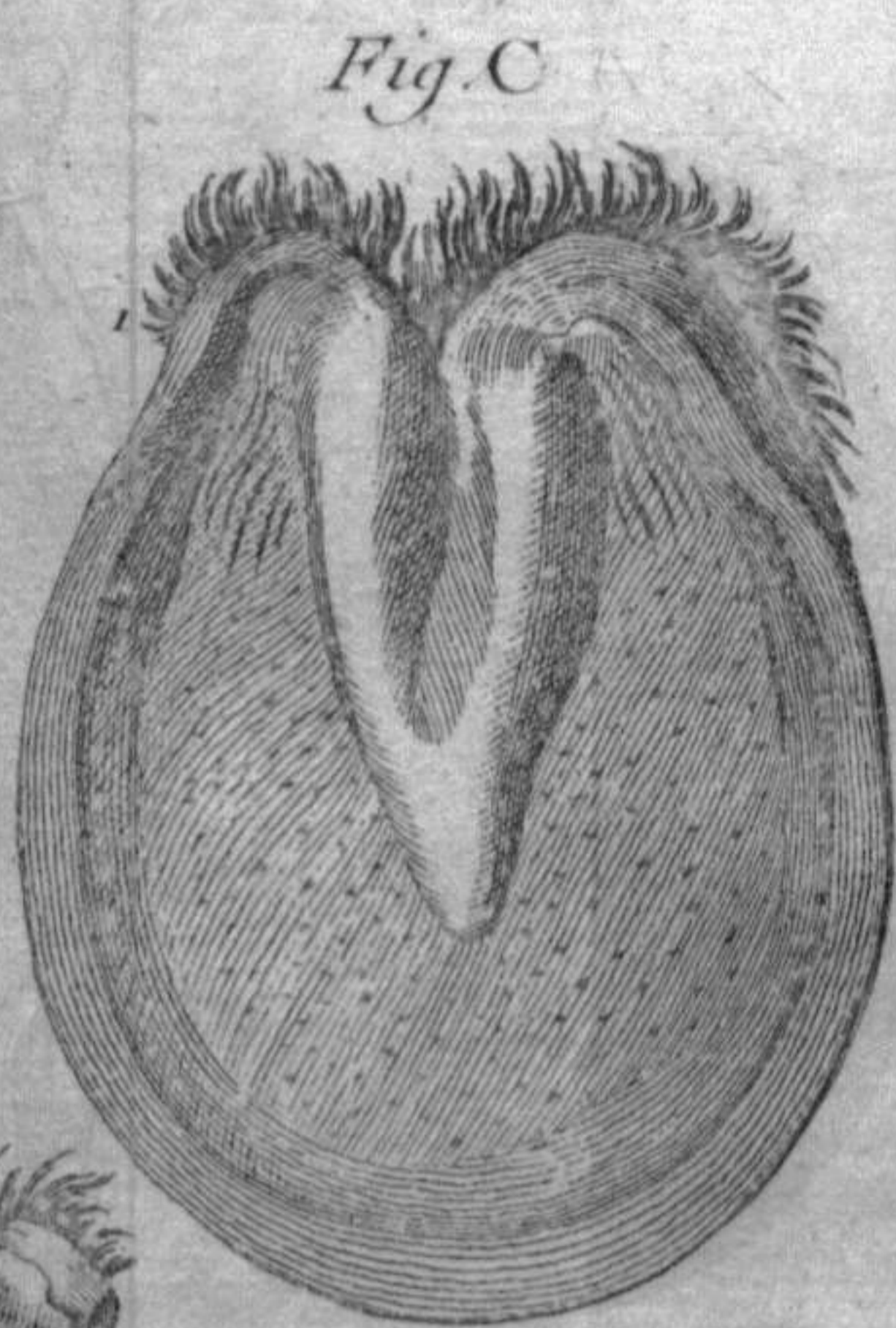
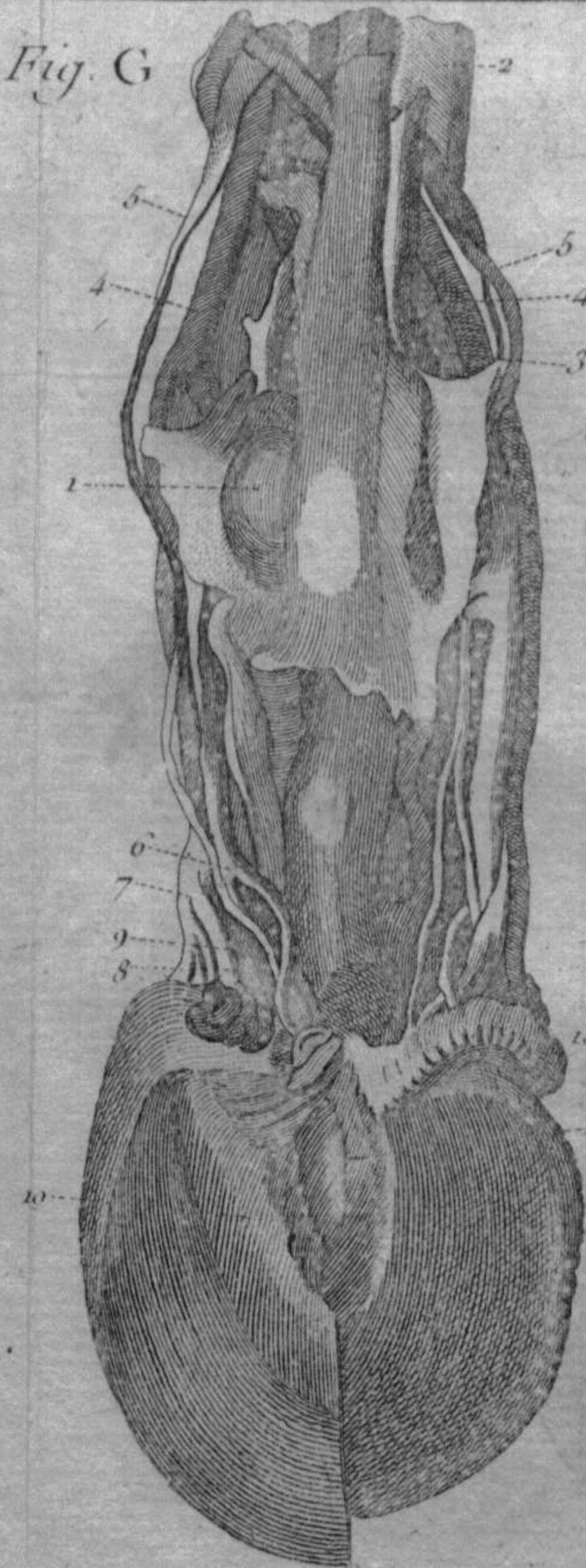
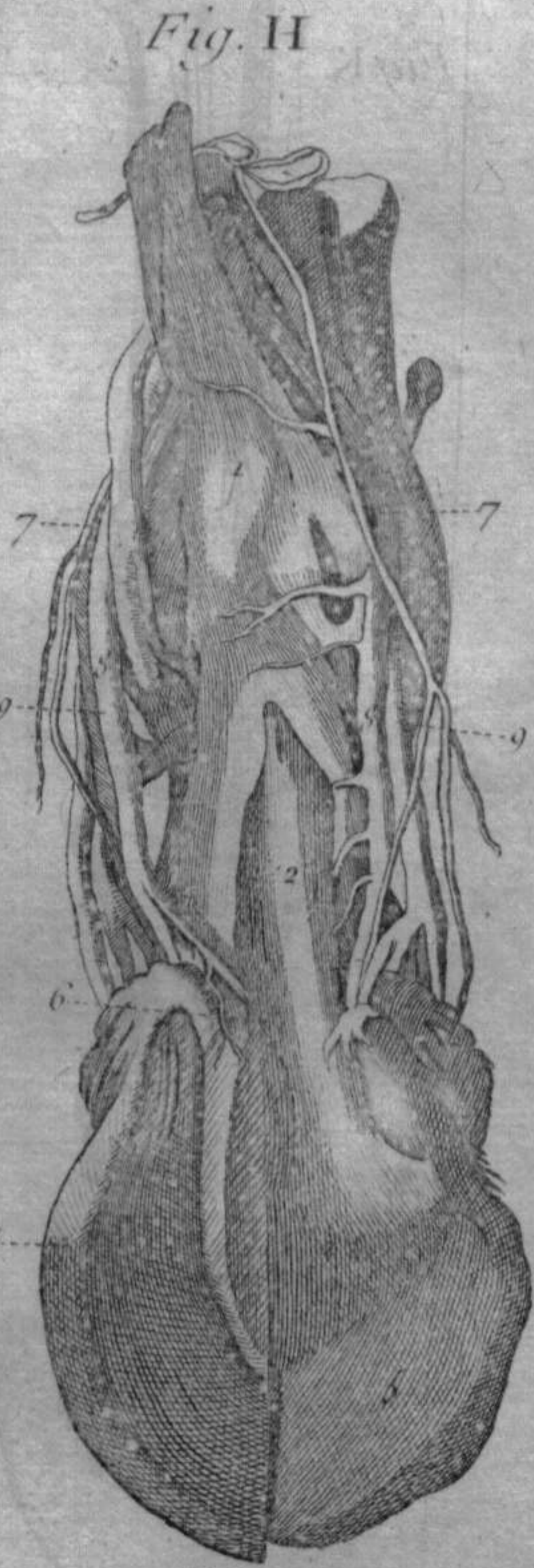
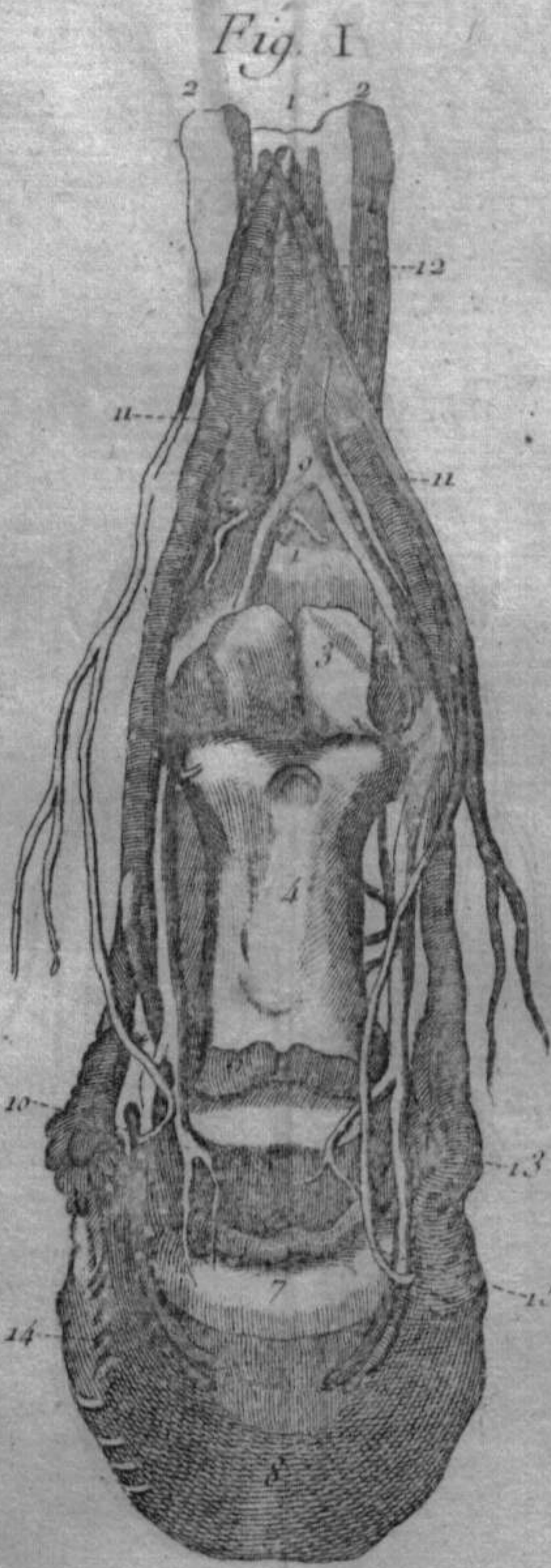


Fig. C

Fig. B

Fig. A

Fig. D

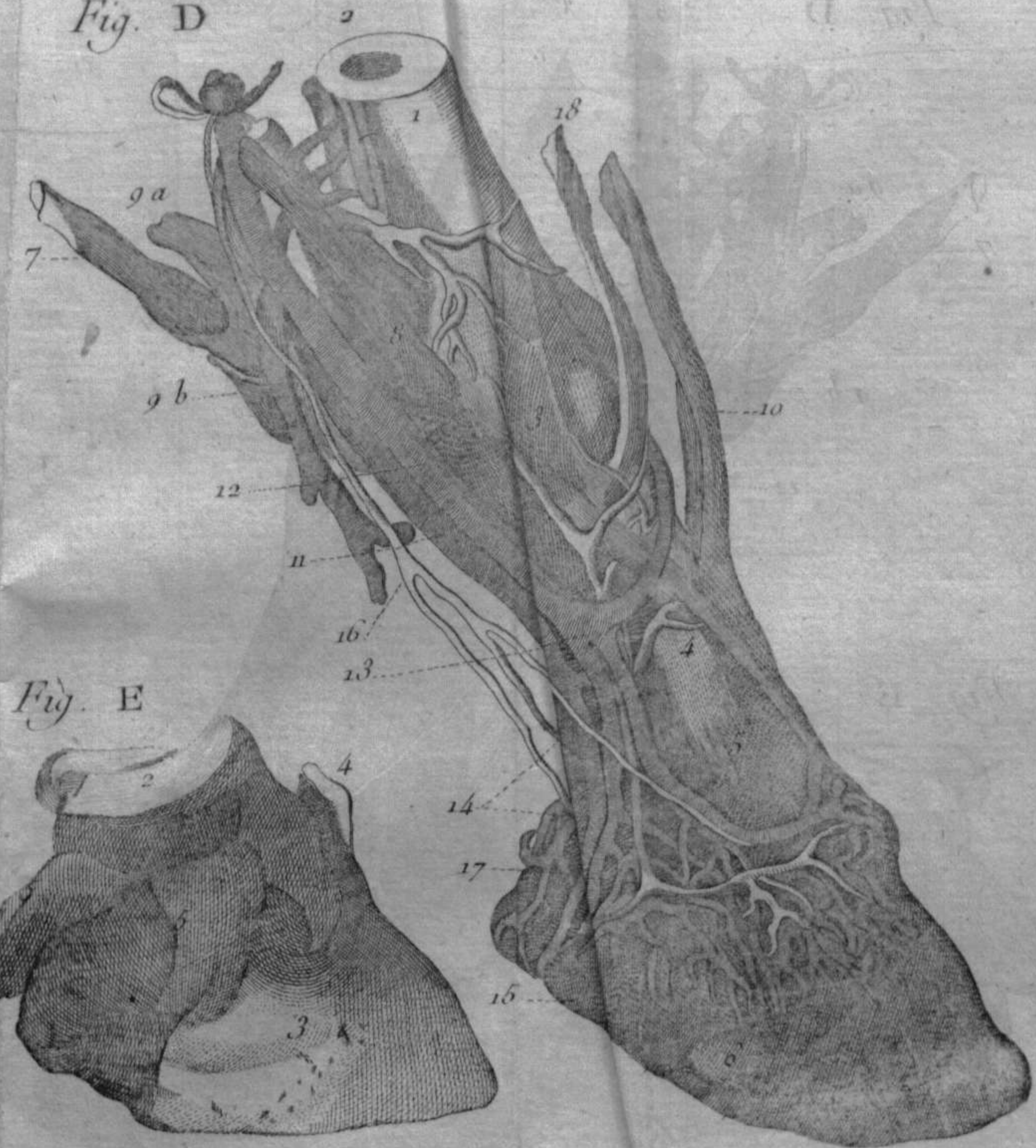
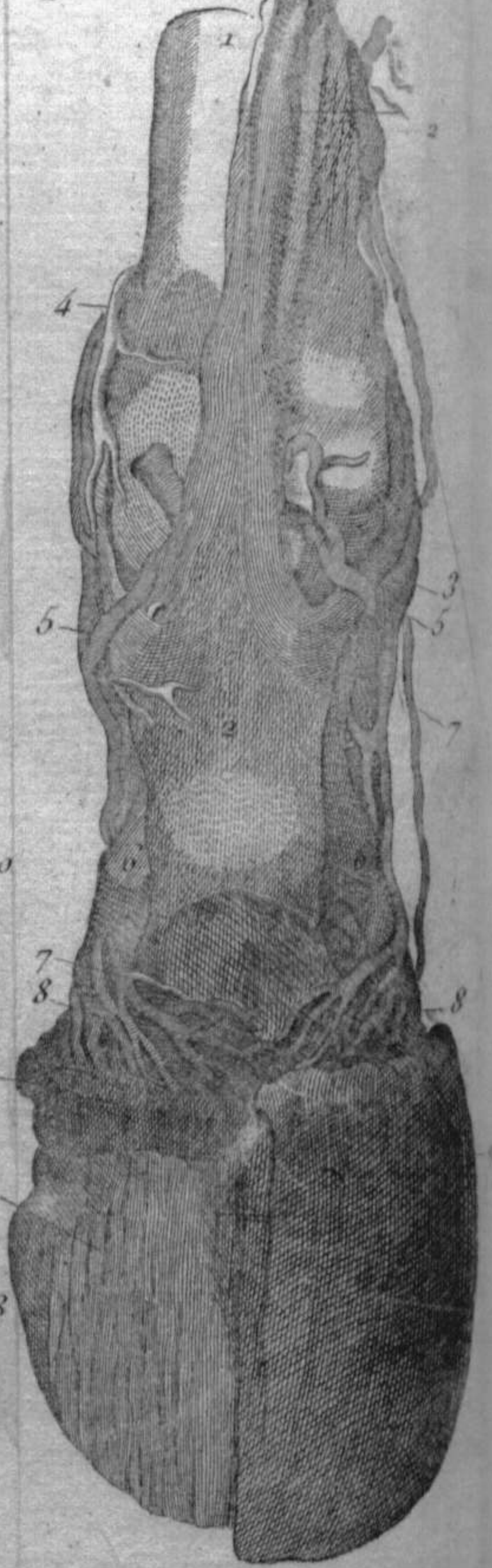
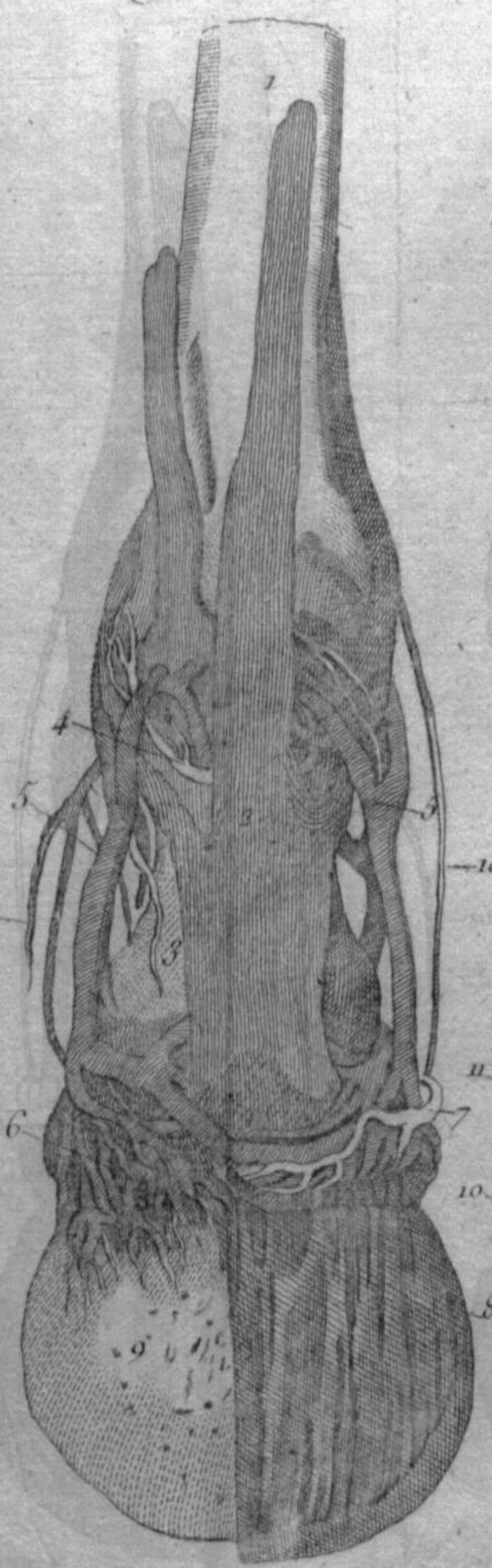
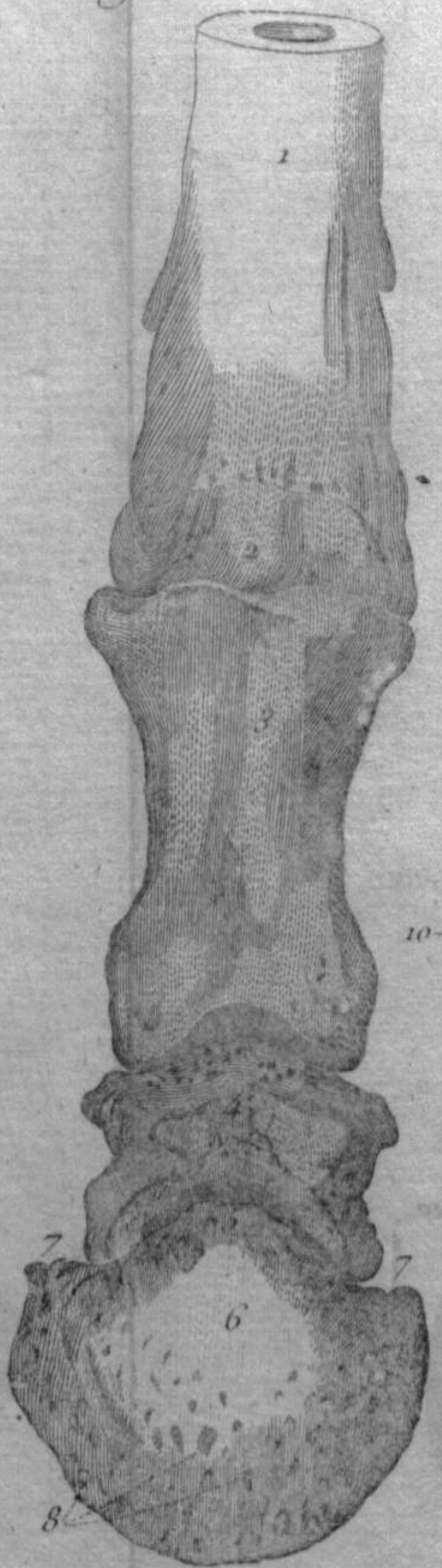
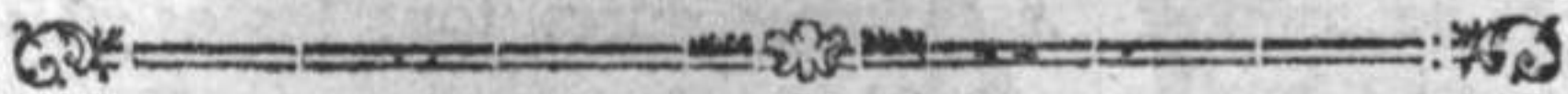


Fig. E



comme je l'ai vu arriver , joint à cela qu'il faut un mois , cinq semaines & plus , pour que la cicatrice se fasse entièrement ; au lieu que dans la maniere dont je me fers , c'est l'affaire de quinze à dix-huit jours au plus , & qu'il n'en arrive jamais rien de fâcheux. D'autres attachent une corde au bout de la queue , qu'ils font passer par-dessus un rouleau qui est placé au plancher au-dessus de la queue en ligne droite ; ensuite ils font passer cette même corde dans une poulie , au bas de laquelle ils mettent un poids de douze à dix-huit livres , de façon que le cheval tient toujours la queue droite , soit qu'il aille à gauche , à droite , ou qu'il se couche. Cette maniere est en quelque façon préférable à l'autre , parce qu'elle n'occasionne pas les crevasses ni les galles sur le tronçon de la queue ; mais en revanche cela tire la queue , occasionne l'inflammation , les tiraillemens des ligamens intermédiaires & des muscles releveurs , & retarde la guérison de beaucoup indépendamment , c'est que cela ne sert à rien. J'en ai vu deux il n'y a pas long-tems , à qui il étoit survenu deux dépôts , entre la premiere section & l'anús.



CHAPITRE DOUZIEME.

DU PIED DU CHEVAL.

IL n'est point de partie dans le cheval qui soit sujette à autant de maladies que le pied. On place ordinairement dans la jambe , dans l'épaule , ou dans d'autres parties , une infinité de maladies qui n'ont leur siege que dans le pied , parce qu'on ne voit ni plaie , ni tumeur apparente ; on dit que le mal n'est pas dans le pied , & on va chercher la maladie ail-

leurs. C'est une erreur commune encore aujourd'hui. Mon Pere est le premier qui ait découvert plusieurs maladies qui ont leur siege dans le pied. Après avoir dissequé nombre de pieds, il découvrit & l'extension & la rupture du tendon d'Achille, ou tendon fléchisseur du pied, la fracture de l'os coronaire, celle du pied & celle de l'os de la noix. Il vit que dans toutes ces maladies il n'y a aucun accident qui les manifesta, & il remarqua, par des observations suivies, que le mal qui fait boiter le cheval est dans le pied, presque toutes les fois qu'on le place dans l'épaule, ou dans les hanches, &c.

Pour entendre & bien connoître les maladies du pied, il est nécessaire d'en savoir la structure, & de connoître les parties dont il est composé; c'est pourquoi j'ai cru devoir en donner une description un peu étendue.

A R T I C L E P R E M I E R.

Description du pied du Cheval.

LE pied du cheval est composé de parties dures & de molles. Les parties dures sont les os; les parties molles sont les chairs.

Toutes ces parties sont contenues dans une boîte de corne que l'on appelle *fabot*.

Le fabot a deux faces: l'une antérieure & supérieure; pour l'ordinaire convexe, qu'on appelle muraille; je dis pour l'ordinaire, parce qu'au pied plat la muraille est concave, & l'autre inférieure, ordinairement concave; qu'on appelle sole, parce qu'au pied-comble la sole est convexe. Il est bon de remarquer que les chevaux naissent assez souvent, avec des pieds plats; mais non pas avec des pieds-comble, qui ne le deviennent que par la ferrure.

La muraille est mince, molle & blanchâtre à sa racine : à mesure qu'elle s'éloigne de la peau, elle devient plus dure & plus épaisse ; elle est fibreuse extérieurement. Ces fibres sont jointes étroitement les unes aux autres ; plus elle s'approche de terre, plus elle s'endurcit. Ces fibres se détachent par la macération : on les apperçoit encore aisément dans les sabots qui ont été exposés long-tems à l'air.

La partie interne de la muraille est canelée ou fillonnée, elle est parsemée de petits fillons ou cannelures, formés par des productions de fibres disposés en larmes. On remarque à sa partie supérieure interne une demi-goutiere, pour loger la chair de la couronne, dont je parlerai ci-après.

La muraille prend naissance de la peau, comme les ongles de l'homme.

On la divise en muraille de la pince, en muraille des quartiers, & en muraille des talons.

La partie qui se présente la première en levant le pied du cheval, se nomme sole de corne. A cause de la différente nature de corne qui la compose, nous la diviserons en trois parties.

La première est celle qui couvre immédiatement la sole charnue dans sa partie interne, par le suc nourricier qu'elle reçoit de cette sole charnue, & qui sert à la régénérer, à proportion que les lames qui la composent s'en éloignent, elle devient plus sèche ; de manière que lorsqu'elle a pris toute sa nourriture, le surplus se desséchant & s'attenuant s'en va en écaille ; en sorte qu'on pourroit dire volontiers, qu'elle se dépouille elle-même d'un vêtement qui est inutile à conserver. Son principal usage dans cette partie-là, est de préserver la sole charnue des accidens qui pourroient arriver, par la compression des corps solides, qui se présentent continuellement au pied de l'animal.

La deuxième est la partie qui forme les talons, & qui est produite par le contour postérieur & interne de la muraille, qui s'étend des deux côtés de la fourchette, pour venir s'unir avec la portion de la sole, dont nous venons de parler. Sa principale fonction est de servir d'arc-boutans aux deux talons, & d'empêcher qu'ils ne se rapprochent l'un de l'autre; cette corne est liante, & ne s'écaille pas comme celle qui compose le reste de la muraille, parce qu'elle est perpétuellement nourrie par le suc qu'elle reçoit de la chair canelée avec laquelle elle a de l'adhérence; elle soutient aussi le tendon d'Achille & sert de secours aux chevaux à qui la nature n'a pas donné une grosse fourchette.

La troisième enfin, est la partie moyenne qui est la fourchette; c'est une corne molle & compacte, qui prend sa nourriture de la fourchette charnue, & qui est destinée par sa nature à se prêter à ses mouvemens, & à la garantir des impressions extérieures. Cette corne se débarrasse elle-même des accroissemens inutiles de la substance, mais d'une différente manière de l'autre partie de la sole de corne, qui se dessèche, parce qu'ayant la nature d'une éponge, & par-là, se trouvant toujours imbibée de son suc nourricier, elle s'en va en espèce de filandres, telles que seroient les parties d'une éponge qui se dessécheroit. Elle sert aussi à conserver le tendon qui prend son attache à la partie inférieure du pied, & qui se trouve garanti par la fourchette charnue, des extensions qui peuvent s'y faire.

Les parties tant dures que molles renfermées dans le sabot, sont les suivantes.

- 1°. La chair de la couronne.
- 2°. La chair canelée.
- 3°. La sole charnue.
- 4°. La fourchette charnue.

- 5°. L'os du pied.
 - 6°. Une partie de l'os coronaire.
 - 7°. L'os de la noix.
 - 8°. Leur ligament.
 - 9°. Leurs capfules.
 10. La terminaison des tendons.
 11. Les arteres.
 12. Les veines.
 13. Les vaisseaux lymphatiques.
 14. Les nerfs.
 15. Les glandes fynoviales.
 16. Les cartilages du pied.
-
-

ARTICLE SECON D.

De la chair de la couronne.

LA chair de la couronne est une chair dure , griffâtre extérieurement , blanchâtre intérieurement ; elle est mammelonnée , & forme un bourlet qui recouvre le tendon extenseur , à son attache sur l'os du pied , la partie inférieure de l'os coronaire & les cartilages , & va jusqu'à la sole charnue des talons en s'amincissant ; elle est logée dans la demi-goutiere de la muraille , à l'infertion du poil : elle a très-peu de vaisseaux sanguins , mais elle a beaucoup de houpes nerveuses.

ARTICLE TROISIEME.

De la chair canelée.

LA chair canelée est d'une substance bien différente de celle de la chair de la couronne : elle est composée de lames paralleles , entre lesquelles il y a

des espaces , en forme de fillons , pour recevoir les prolongemens de la corne canelée , elle est parfemée de vaisseaux fanguins , elle est très-sensible , elle a de même que la chair de la couronne , beaucoup de houppes nerveuses , & est adhérente à toute la convexité de l'os du pied.

La sole charnue recouvre toute la surface inférieure de l'os du pied , à laquelle elle est adhérente , excepté à l'endroit où s'attache le tendon fléchisseur du pied.

Elle recouvre aussi le fourchette charnue ; elle est canelée à l'endroit des talons , dans le reste de son étendue elle est coriace , grainue & vergetée ; elle se réplie sur les bords de l'os du pied pour aller s'unir à la chair canelée , de sorte qu'on diroit que l'une n'est que la continuation de l'autre , & que les vaisseaux de la chair canelée se continuent à la sole charnue : car lorsqu'elle est détruite jusqu'à l'os , & qu'elle est à découvert , on voit qu'elle se régénere par de petits boutons , comme l'herbe dans la prairie ; ces boutons s'élevent des pores de l'os du pied , & forment tous ensemble la sole charnue. Elle a des prolongemens qui s'enchassent dans les fillons de la sole de corne ; les fillets nerveux n'y paroissent pas en aussi grand nombre que dans la chair de la couronne & la chair canelée. Elle est cependant très-sensible.

La fourchette charnue est recouverte , comme nous l'avons dit , par la sole charnue ; elle recouvre postérieurement le tendon fléchisseur à l'endroit de son attache , & s'étend latéralement jusqu'aux cartilages. Il est difficile de dire qu'elle est la substance , on fait seulement qu'elle est mollasse , spongieuse & blanche ; elle ressemble assez à la chair de la couronne dans son milieu : elle a très-peu de vaisseaux fanguins , & peu de nerfs ; car elle n'est pas sensible.

ble. Son usage est de servir de point d'appui & de couffinet au tendon d'Achille ; c'est avec la fourchette de corne , qui soutient le poids du corps du cheval.

ARTICLE QUATRIEME.

De l'Os du Pied.

L'Os du pied a la figure d'un croissant , ou d'un talon de femme renversé , on n'y remarque des éminences & des cavités. Les éminences sont au nombre de trois ; l'une à la partie antérieure & supérieure pour l'attache du tendon extenseur de cet os , & deux autres aux parties latérales pour l'attache des cartilages.

Les cavités sont plusieurs en nombre , 1°. dans la partie supérieure, il y a deux facettes cartilagineuses qui sont l'empreinte de deux condyles de la partie inférieure de l'os coronaire.

2°. Aux parties intérieures des apophyses latérales, on remarque deux trous, un de chaque côté, donnant passage à une veine.

3°. Au-dessus de chaque apophyse latérale, deux enfoncemens inégaux pour l'attache des cartilages.

4°. A la partie inférieure concave, on remarque une petite ligne transversale saillante en forme de croissant, pour l'attache du tendon fléchisseur.

5°. Un peu plus haut, deux trous donnant passage à deux arteres principales, à deux veines, & à deux nerfs qui vont se distribuer dans la substance de l'os.

6°. Plusieurs inégalités aux parties internes des apophyses latérales, pour l'attache des ligamens de l'os de la noix.

7°. Plusieurs petits trous dans la surface supé-

rière & antérieure de cet os, donnant passage aux différentes ramifications des artères & veines qui vont se distribuer dans la substance de cet os.

ARTICLE CINQUIÈME.

De l'os Coronaire.

L'Os coronaire approche d'une figure quarrée; il est situé en partie sur l'os du pied, & en partie sur l'os de la noix. On peut distinguer six faces comme à un cube, sçavoir la supérieure, l'inférieure, l'antérieure, la postérieure, & les deux latérales.

On observe à sa partie supérieure deux facettes, enduites d'un cartilage, pour recevoir les deux condyles de l'extrémité inférieure de l'os du paturon; à sa partie inférieure, on remarque deux éminences, en forme de condyles, qui servent à son articulation avec l'os du pied.

Enfin, on remarque à la partie supérieure antérieure, postérieure & latérale, plusieurs inégalités, donnant attache à plusieurs parties tendineuses & ligamenteuses.

ARTICLE SIXIÈME.

De l'Os de la Noix.

L'Os de la noix ressemble assez par la figure à une navette de Tisserand, il est situé derrière l'os du pied & l'os coronaire, sur le tendon d'Achille.

On y remarque, 1^o. deux facettes à sa partie supérieure, à l'endroit de son union avec l'os coronaire.

2^o. Plusieurs inégalités pour l'attache des ligaments.

Tous ces os sont contenus & liés ensemble par des ligamens ; la plupart sont , outre cela , enveloppés de membranes capsulaires , qui contiennent la synovie qui est une liqueur jaunâtre ; destinée à lubrifier les surfaces des os , dans les articulations avec mouvemens.

ARTICLE SEPTIEME.

Des Cartilages.

LEs cartilages du pied sont deux en nombre : leur figure est à-peu-près triangulaire ; ils sont situés sur les parties latérales de l'os du pied , s'étendent depuis le tendon extenseur du pied , jusqu'au repli de la muraille des talons , & sont attachés par des fibres ligamenteuses aux apophyses latérales de l'os du pied. Ils sont percés de quelques trous , pour laisser passer deux veines considérables , ils sont moitié dans le sabot , moitié dehors , ils ne sont séparés de la peau que par le tissu cellulaire.

CHAPITRE TREIZIEME.

MALADIES DU PIED DU CHEVAL.

LE pied du cheval est sujet à un grand nombre de maladies : j'en connois plus de soixante ; les unes viennent de la ferrure ; les autres viennent d'autres causes. Je vais commencer par celles qui viennent de la ferrure.

Les maladies qui viennent de la ferrure sont de trois especes : celles qui viennent de l'implantation du clou ; celles qui viennent de l'application du fer , & celles qui viennent du parement du pied.

ARTICLE PREMIER.

Accidens qui viennent de l'implantation du Clou.

CES accidens font de trois fortes ; ou bien le clou entre dans la chair , & en est retiré sur le champ : c'est ce qu'on appelle *piquûre* ou *retraite*.

Ou bien le clou entre dans la chair , & y reste quelque-tems ; c'est ce qu'on appelle *enclouure*.

Ou bien le clou , au lieu d'entrer dans la muraille , pénètre entre la muraille & la chair canelée ; c'est ce qu'on appelle *clou qui serre la veine* ou *pied ferré*.

ARTICLE SECOND.

De la Piquûre , ou Retraite.

ON est sujet à piquer le cheval dans plusieurs cas , 1^o. lorsque le fer est trop juste ou étampé trop gras , dans ce cas , on pique la sole charnue ; si le clou entre trop avant , il perce la sole charnue , & la chair canelée : il perce quelquefois de part en part , on voit pour lors sortir le sang du côté de la muraille , & du côté de la sole.

2^o. Lorsque le fer est étampé trop maigre , ou qu'il y a peu de corne , on est obligé de puiser * pour aller prendre la bonne corne ; la pointe du clou est tournée du côté de la chair canelée qui est sujette dans ce cas , à être piquée.

On connoît que le cheval est piqué , par le mouvement qu'il fait.

3^o. Lorsque la pointe du clou n'a pas assez de force

* C'est aller chercher la corne , avec la pointe du clou.

pour percer la corne en dehors, elle perce en dedans, & pique la chair canelée.

4°. Lorsqu'on abandonne le clou, & qu'on ne le conduit pas jusqu'à ce qu'on sente, par la résistance que la muraille externe présente, qu'on est prêt de sortir, & que le clou a gagné la partie externe de la muraille. Dans ces cas, le clou va piquer la chair canelée; on s'en apperçoit parce que le cheval retire son pied.

5°. Lorsque le clou est pailleux, il faut deux lames, dont l'une entre quelquefois dans la chair canelée, & l'autre fort en dehors.

6°. Lorsqu'en brochant on rencontre une fouche, qui est une portion d'un vieux clou: cette fouche renvoie la pointe du clou en dedans, & fait piquer la chair canelée.

7°. Lorsqu'on met des clous dans les vieux trous, & qu'on ne conduit pas le clou, on peut faire une fausse route, & piquer le cheval.

8°. Lorsqu'en brochant un clou, la pointe se rompt dans la muraille, pour lors le reste du clou n'ayant point de pointe, ne peut pas percer la muraille, & entre dans la chair canelée.

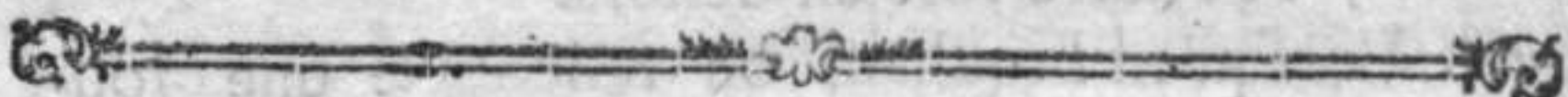
On retire la partie supérieure du clou, & on laisse la partie inférieure, croyant qu'elle ne coude pas: cependant elle fait souvent cet effet; & presse la chair canelée. Dans ce cas, il faut tâcher d'arracher la partie du clou qui est dans le pied, avec les triquoises ou pinces faites exprès, appelées *becde corbin*. Si on ne peut pas la pincer, il faut couper une partie de la muraille avec le rogne pied, pour aller chercher cette partie du clou.

Curation.

Dans la simple piquûre, lorsque l'on retire le

clou sur le champ, il n'y a rien à faire; elle est ordinairement sans danger. De cent chevaux piqués de cette façon, à peine y en a-t-il six qui boitent. Il faut seulement s'abstenir de mettre des clous dans le même trou, de peur de causer une irritation & l'inflammation.

Si cependant le cheval venoit à boiter, & qu'il se fut formé de la matière, il faudroit parer bien le pied, & faire ouverture jusqu'au fond de la piquûre y mettre des tentes imbibées de térébenthine, & appliquer sur la sole de quoi l'humecter & la nourrir.



A R T I C L E T R O I S I E M E.

De l'Enclouure.

ENCLOUER un cheval, c'est planter un clou dans la chair, & l'y laisser.

Causes de l'Enclouure.

L'Enclouure ne diffère de la piquûre que parce que dans celle-ci on retire sur le champ le clou, au lieu que dans l'enclouure, on le laisse; ainsi les causes de l'enclouure sont les mêmes que celles de la piquûre.

Diagnostic.

On connoît l'enclouure, lorsqu'après avoir défermé & paré le pied, on voit que le clou est dans la chair; ou lorsqu'en le pinçant avec les triquoises, le cheval feint quand on touche l'endroit de l'enclouure.

Curation.

Si on s'apperçoit sur le champ, ou qu'on soupçonne, que le cheval soit encloué, il faut retirer le

clou ; & quoique le sang forte par la sole de corne & par la muraille , il n'y a pas ordinairement de danger. C'est un mal léger ; qui se guérit ordinairement de lui-même.

¶ Mais s'il s'est formé du pus par le séjour du clou dans la chair , il faut après avoir déferré le pied boiteux , faire une ouverture profonde entre la sole de corne & la muraille , & aller jusqu'au vif de la chair canelée , & panser comme la piquûre.

Si malgré l'ouverture , la matiere fusoit jusqu'au dessus du sabot vers la couronne , ce qu'on appelle *souffler au poil* , il ne faudroit pas s'opposer à la sortie du pus de ce côté-là , comme font nombre de personnes qui appliquent des défensifs ou de forts astringens , ou qui mettent le feu dès qu'ils apperçoivent une grosseur à la couronne , qui annonce la fougue du pus ; ils ne font par-là qu'enfermer , comme on dit , le loup dans la bergerie. Le pus ne trouvant pas d'issue , séjourne sous la muraille , creuse , fuse & fait un ravage qui rend souvent la maladie incurable. Il faut au contraire favoriser la sortie du pus par le moyen des suppuratifs & des émoulliens ; le pus ayant la liberté de s'écouler , le cheval guérit , sans aucun remede , dans l'espace de quinze ou vingt jours.

Si le clou a piqué l'os du pied (on s'en apperçoit parce qu'il en sort beaucoup de matiere , & qu'en fondant on sent l'os à découvert) , il faut dessoler le cheval , afin de donner ouverture à l'esquille que l'exfoliation de l'os doit faire tomber ; c'est le moyen de guérir le plus sûr & le plus prompt.

Il faut examiner avec soin s'il n'est pas resté dans l'endroit de la piquûre quelque reste du clou , & panser la plaie avec des plumaceaux chargés de térébenthine. Si la matiere , en séjournant auprès des

300 GUIDE DU MARÉCHAL.
talons , avoit gâté le cartilage , il faudroit extirper
la partie gâtée.

A R T I C L E Q U A T R I E M E .

Maniere de Dessoler.

ON prépare , si l'on veut , le pied à l'opération un ou deux jours avant ; cette préparation consiste à humecter le pied , afin de rendre la sole plus souple & l'opération moins douloureuse. Comme rien n'humecte mieux que l'eau , il faut appliquer sur la sole de la terre glaise bien imbibée d'eau simple.

La sole qui est poreuse , à-peu-près comme une éponge , pompe l'eau & se ramollit dans peu de tems. On peut aussi dessoler sans préparation.

On commence par parer le pied du cheval , pour diminuer l'épaisseur de la sole , & la rendre souple , pliante & plus aisée à l'enlever , on pare peu ou beaucoup suivant le besoin. Si la sole est épaisse , il faut parer beaucoup pour en diminuer l'épaisseur & la roideur , si elle est mince & foible , il faut parer peu de peur qu'elle ne se casse lorsqu'on fera effort pour l'enlever ; enfin , il faut que la sole soit dans un état convenable de souplesse & de force.

Il faut abattre en même-tems de la muraille , & n'en laisser que ce qu'il en faut pour attacher le clou , parce que si on laissoit la muraille dans sa hauteur ; il y auroit dans le pied un grand espace qu'il faudroit remplir de plumaceaux , ce qui échaufferoit la sole charnue.

On prépare selon la plaie , un fer pour tenir l'appareil , & on tient les clous affilés tout prêts ; il faut qu'il soient courts & roides , afin qu'ils puissent percer la corne sans ployer.

Lorsque le pied est paré de la manière que je l'ai dit, on cerne avec la cornière du bouterol la sole tout autour de la muraille, afin de l'en détacher; on va jusqu'aux talons, & on coupe les arc-boutans on serre fortement le paturon avec une corde pour comprimer l'artere, & empêcher l'hémorragie; cela étant fait; on souleve la sole autour de la muraille avec la cornière du bouterol, ou avec le bistouri: il vaut mieux le faire avec la cornière, on a moins de grace, il est vrai, mais on fait moins de mal; car le bistouri pour l'ordinaire coupe la sole charnue, & y fait des entailles qui aggravent considérablement le mal, & augmentent le danger de l'opération.

Ensuite on détache la sole de corne de la sole charnue avec un élévatoire ou leve-sole, qu'on introduit entre la sole de corne & la sole charnue, en commençant en pince & continuant sur les côtés & prenant la muraille pour point d'appui. Lorsque la sole de corne a été ainsi soulevée, on la prend avec les triquoises, on la souleve en la renversant, faisant aux triquoises un point d'appui sur la sole du côté opposé à celui qu'on détache; lorsqu'un côté est détaché, on souleve l'autre avec les triquoises de la même façon; lorsque la sole de corne est détachée des deux côtés, & en pince jusqu'à la fourchette, on la prend avec les triquoises du côté de la pince, & on la renverse sur les talons; on l'enleve facilement lorsqu'on a eu soin de cerner la sole du côté des talons.

Lorsque la sole est enlevée, on examine le pied, & s'il y a quelque opération à y faire, on la fait sur le champ; on attache avec quatre clous seulement, un fer préparé pour cela, tel qu'on le voit sur la planche des fers de dessolure, à la fin de ce Livre: on a soin de ne pas ferrer le fer, comme

quand on ferre à demeure ; ensuite on fait le pansement suivant.

Pour premier appareil on met sur la sole charnue , des plumaceaux imbibés d'essence de térébenthine seule , ou chargés outre cela de térébenthine : la sole étant couverte de plumaceaux , on contient l'appareil par le moyen de deux éclisses de bois flexible qu'on met en long , & d'une troisième en travers ; on tient ces éclisses prêtes , on les fait entrer entre le fer & la muraille , observant de ne pas comprimer la sole charnue en pince ; on enveloppe le sabot de remolade qu'on contient avec une enveloppe & une ligature large : on ne leve ce premier appareil qu'au bout de cinq jours , de peur d'hémorrhagie. Le cinquième jour on leve l'appareil ; on panse avec des plumaceaux chargés de térébenthine , dont on couvre toute la sole charnue , & on continue ce traitement jusqu'à la fin de la guérison.

R E M A R Q U E S.

1°. Quand on souleve la sole de corne , il faut prendre garde de ne pas introduire l'élévatoire , entre l'os du pied & la muraille , comme on le fait assez souvent lorsqu'on dessole des pieds combles , parce que dans ce cas l'os du pied failli , on souleve pour ainsi dire l'os du pied , ou du moins on fait baisser la muraille , & l'os semble s'élever : cette manœuvre cause un mal grave & souvent fâcheux.

2°. Il faut prendre garde de ne pas introduire le leve-sole , entre l'os du pied & la sole charnue de peur de l'enlever.

3°. De ne pas meurtrir ni déchirer la sole charnue avec l'élévatoire , en appuyant dessus , ou en biaisant.

4°. De ne pas comprimer en pansant la sole char-

nue en pince , ce qui causeroit des accidens fâcheux , comme l'inflammation de cette partie , une douleur extrême , la fièvre , & quelquefois la mort , j'en ai vu des exemples.

5°. De ne pas fatiguer ni endommager la sole charnue , de peur d'y causer une inflammation , & de rendre la guérison plus difficile & plus longue.

ARTICLE CINQUIEME.

Pied ferré , ou Clou qui serre la veine.

ON appelle clou qui serre la veine , ou clou qui comprime la chair canelée : or , la chair canelée peut être comprimée par le clou , lorsqu'il pénètre entre la muraille & la chair canelée , lorsqu'il entre si peu dans l'épaisseur de la muraille qu'il touche presque la chair canelée , & lorsqu'il coude.

1°. Le clou pénètre entre la muraille & la chair canelée , lorsque le fer est étampé trop gras , ou lorsqu'il est étampé trop maigre par les raisons que nous avons dites ci-dessus.

2°. La chair canelée peut être comprimée lorsqu'il trouve une foughe , parce que la pointe du clou passe devant la foughe ou derriere , fait une espece de coin qui comprime la chair canelée ; ou lorsque la contre-percure étant trop grande , le clou se tourne de côté , & fait élargir la corne , ou lorsque le clou est trop fort de lame : dans tous ces cas , la chair canelée est comprimée , les vaisseaux resserrés , la circulation arrêtée ; de-là , l'inflammation & la formation de la matiere.

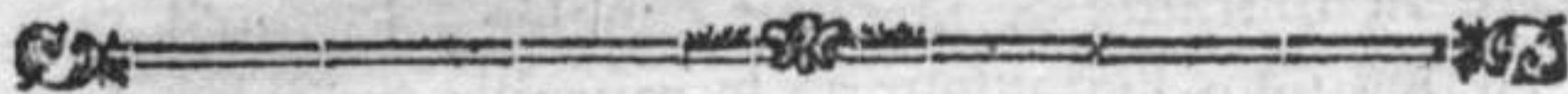
Diagnostique.

Le diagnostic est le même que celui de l'enclouure ; on s'en apperçoit en sondant avec les triquoises , l'endroit où le pied est plus sensible , est l'endroit du clou qui le ferre.

Si le clou ferre depuis peu , il n'y a qu'une simple inflammation ; s'il est ancien , il s'y forme de la matiere.

Curation.

Si on s'apperçoit sur le champ que le cheval a le pied ferré , il faut déferrer le cheval , ou du moins retirer le clou qui cause le mal , & n'en point remettre à la place , mais si le mal est ancien , & qu'il y ait de la matiere , il faut mettre en usage les remedes de l'enclouure , dont je viens de parler.



CHAPITRE QUATORZIEME.

ACCIDENS QUI ARRIVENT DE L'APPLICATION
DU FER.

ARTICLE PREMIER.

Sole brûlée.

LORSQU'ON fait porter le fer à chaud sur la sole de corne , comme cela est très-ordinaire , on brûle la sole de corne , & la sole charnue s'en ressent ; on l'échauffe , & quelquefois même on la brûle : d'ailleurs le feu fait crisper les vaisseaux lymphatiques qui fournissent la nourriture à la corne , les resserre , & la lymphe ne peut plus circuler , il enleve outre cela toute l'humidité du pied , le dessé-

che & l'enflamme, & le cheval devient boiteux; quelquefois la fièvre survient, & le cheval est en danger, & même j'en ai vu périr.

Diagnostic.

On reconnoît la sole brûlée, lorsqu'en blanchissant le pied, on voit sortir une eau rousse par les pores de la corne.

Remedes.

Il faut parer à la rosée, & cerner la sole autour de la muraille, comme si on vouloit dessoler & mettre dans la rainure des plumaceaux imbibés d'essence de térébenthine, qu'on arrose tous les jours deux fois, & on couvre de remolade le milieu de la sole.

ARTICLE SECOND.

Sole échauffée.

LORSQUE le fer n'est qu'à demi-chaud, & qu'on le tient long-tems appliqué sur le pied, on échauffe la sole charnue & la chair canelée; c'est ce qu'on appelle *sole échauffée*.

On s'imagine, parce que le fer n'est pas rouge, que le pied ne s'échauffe pas; on parle; on regarde de côté & d'autre en tenant le fer sur le pied; on appuyé avec les triquoises le fer sur la corne, afin de lui faire prendre l'impression du fer, pendant ce tems la chaleur pénètre dans le pied. Si la sole de corne est mince, le pied s'échauffe plus facilement. Si la sole est épaisse, elle garde plus long-tems la chaleur.

 ARTICLE TROISIEME.
Sole comprimée par le Fer.

LORSQUE la sole porte sur le fer , elle se trouve comprimée , & le cheval devient boiteux.

Remede.

Il faut ajuster le fer suivant la conformation du pied. Voyez ci-après la ferrure des pieds plats.

ARTICLE QUATRIEME.

Pieds ferrés par les Fers trop voutés.

LORSQUE les fers sont trop voutés , ils font l'effet d'une pincette , ils font resserrer les pieds foibles. Plus le poids du corps est considérable , plus le pied est ferré : Voyez l'article de la Ferrure.

ARTICLE CINQUIEME.

Talons foulés.

LORSQUE les éponges sont trop fortes & trop longues , elles foulent les talons & les meurtrissent , & produisent des bleimes. Voyez l'article de la Ferrure.

ARTICLE SIXIEME.

Quartier renversé.

LORSQUE le fer est trop entolé sur les quartiers, & qu'il porte sur un quartier foible, il le fait renverser; c'est ce qu'on appelle *quartier renversé*. On sent bien que dans ce cas il ne faut pas entoler le fer.

ARTICLE SEPTIEME.

Faux Quartiers foulés.

SI le fer est long, le faux quartier portera dessus, & sera foulé. Voyez l'article de la Ferrure.

ARTICLE HUITIEME.

Des Oignons.

L'OIGNON est une grosseur qui vient à la sole, plus souvent en-dedans qu'en dehors.

Causes.

Cette élévation de la sole de corne n'est pas un vice de la sole, mais de l'os du pied, dont la partie concave est devenue convexe par la ferrure. Lorsque le fer ne porte que sur la muraille, il la fait renverser en-dehors; l'os du pied suit la muraille, il est poussé en-dehors, & peu-à-peu la partie concave, à force de se réfléchir, devient convexe. La sole qui est appliquée sur l'os du pied, prend la même forme que l'os du pied dans cet endroit, &

forme une élévation qu'on appelle *oignon*.

Curation.

Il faut entoler le fer. Voyez l'article de la Ferrure.

A R T I C L E N E U V I E M E.

De la Bleime.

ON appelle *Bleime*, une rougeur à la sole des talons.

La bleime est de deux especes, l'une est naturelle, & l'autre contre nature.

La bleime naturelle est celle qui vient aux pieds qui ont de forts talons, sans cause apparente; & elle est de quatre especes.

Dans la premiere, il y a une rougeur qui vient d'un fang extravasé & desséché dans les pores de la sole de corne.

Dans la seconde, on voit une tache noire à la corne qui est fendue, qu'on diroit être un clou de rue: en suivant cette tache, on trouve la chair canelée noirâtre; & comme pourrie.

Dans la troisieme, on voit, en partant, sortir du pus de la chair canelée des talons.

Dans la quatrieme, on s'apperçoit, en parant, d'un décernement de la muraille avec la sole des talons, causé par la matiere qui est noire & en petite quantité.

A ces quatre especes on peut en ajouter une cinquieme. Dans cette derniere la muraille des talons est renversée en forme d'huître à l'écaille; elle fait un rebord en-dedans, qui comprime la chair canelée des talons; les arc-boutans manquent à ces fortes de pied, s'il y a très-peu de sole; elle est

très-

très-mince, & elle cède facilement, lorsqu'on la presse avec le pouce.

La bleime contre nature est celle qui vient de la ferrure. Les talons bas portant sur le fer, sont meurtris, foulés & comprimés par le fer. C'est cette meurtrissure qui est la cause de la bleime contre nature; voyez le remede de cette derniere espece à l'article de la Ferrure pour les talons bas.

Curation.

Dans la premiere espece, où le sang est extravasé & desséché, comme le cheval ne boite que lorsque le pied est trop sec, il faut avoir soin de tenir le pied frais en l'humectant, & abattant du talons toutes les fois qu'on le ferre.

Dans la seconde espece, où il y a une tache noire à la corne de l'arc-boutant, & où la chair canelée est gâtée, il faut faire ouverture avec le bouterolle ou la renette, & y introduire des plumeaux imbibés d'essence de térébenthine, qu'il faut tenir comprimés, de peur que la chair ne surmonte.

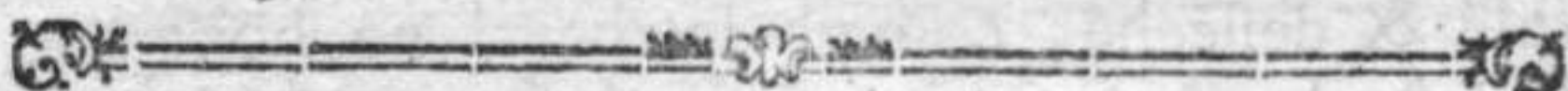
Dans la troisieme espece, où l'on voit sortir, en parant, du pus de la chair canelée des talons, il faut faire la même chose.

Dans la quatrieme, où la muraille est détachée de la sole de corne & de la sole charnue des talons, il faut abattre de la muraille du talon, parer à la rosée le pied, & sur-tout l'endroit du talon; ensuite suivre avec les renettes cette matiere noire qui est entre la muraille & la sole de corne, & faire le même pansément qu'aux autres.

La cinquieme vient de la mauvaise conformation du pied; les talons n'ont presque point d'arc-boutans. La bleime n'est recouverte que de très-peu de corne. Le cheval est fort sensible à cet endroit,

parce que la muraille se renverse & pince la chair canelée. Il faut enlever avec le bouterolle cette corne renversée qui comprime la chair canelée des arc-boutans.

Quelquefois il vient du pus ; dans ce cas il faut faire ouverture , pour donner issue à la matière ; mais il ne faut pas faire l'ouverture trop grande , de peur que la chair ne surmonte & ne forme une cérise. Il faut appliquer des plumaceaux les uns sur les autres , afin de maintenir la chair qui bombe naturellement , & qui a du penchant à surmonter.



CHAPITRE QUINZIÈME.

ARTICLE PREMIER.

Clou-de-Rue.

ON entend par clou-de-rue, tout corps étranger qui pénètre dans la sole de corne , soit que le cheval le prenne à l'écurie , ou dans la cour , ou dans la rue , ou à la campagne.

Il y a trois sortes de clous-de-rue ; le simple , le grave & l'incurable ; le clou-de-rue simple est celui qui ne perce que la fourchette charnue , ou la sole charnue.

Le grave est celui qui pique soit le tendon , soit les ligamens de l'os de la noix , ou l'artère , ou l'os du pied. Lorsqu'il pique l'arc-boutant , il n'est grave que lorsque la matière a gâté le cartilage.

Le clou-de-rue incurable est celui qui offense l'os de la noix , ou l'os coronaire à leur partie cartilagineuse. Ils ne guérissent pas , parce que les os

ne s'exfolient jamais, à l'endroit de leur articulation, & se consomment peu-à-peu par la carie.

Curation du Clou-de-Rue simple.

Si le clou n'a percé que la sole de corne, & qu'il n'ait point atteint la sole charnue (ce qu'on connoitra s'il ne paroît pas de sang), il n'y a rien à faire, il se guérit de lui-même. Le clou-de-rue qui perce la fourchette en biaisant, & va gagner le paturon, n'est pas dangereux; parce que la fourchette n'a presque point de sensibilité; le cheval guérit en marchant.

Si le clou a touché la sole charnue, mais légèrement, il n'est pas dangereux pour l'ordinaire; de vingt chevaux piqués de cette façon, il y en a dix au moins qui guérissent sans aucun remède. Cependant il est prudent de faire une petite ouverture pour y introduire, soit de l'essence de térébenthine, soit d'autres remèdes convenables; il faut aussi mettre quelque chose d'onctueux, pour humecter la sole de corne dans le pied.

Si le clou-de-rue a touché l'os du pied, ce qu'on connoît par le moyen de la sonde, il est rare que cet os ne s'exfolie pas. Alors il faut faire une bonne ouverture à la sole de corne, après avoir paré profondément le pied, afin de donner jour & issue à l'esquille. Il faut mettre sur cet os deux ou trois petits plumaceaux imbibés d'essence de térébenthine simple, lever l'appareil au bout de six jours, continuer à panser la plaie de deux jours l'un, jusqu'à l'exfoliation faite; puis se servir d'égyptiac pour cicatrifer. Cette maladie dure environ quarante jours.

Quelquefois la dessolure est plus sûre pour avancer la guérison.

Curation du Clou-de-Rue grave.

Si le tendon a été percé récemment (on s'en apperçoit aisément , parce qu'on voit sortir la synovie) il faut deux ou trois mois pour le rétablir ; il arrive quelquefois que le cheval boite , quoiqu'il soit guéri , mais cela est rare.

S'il ne sort point de synovie , & que néanmoins on soupçonne que le tendon est offensé (il faut s'en assurer par le moyen de la sonde) ; si on sent l'os , il est certain que le tendon a été percé ; dans ce cas , il faut dessoler ; ensuite emporter l'endroit de la fourchette qui est piqué , & introduire une sonde canelée dans le fond de la plaie , & dans la rainure de la sonde , un bistouri avec lequel on débride un peu le tendon longitudinalement , & non transversalement : il faut garnir tout le pourtour de la sole charnue , excepté l'endroit de la plaie , de plumaceaux d'étoupes imbibés d'essence de térébenthine ; introduire dans la plaie de petites tentes trempées dans le baume de Fioraventi , ou dans l'essence de térébenthine , & couvrir ces tentes de plumaceaux imbibés de la même essence.

On laisse le premier appareil sur la plaie pendant trois jours ; ensuite on la panse tous les jours , surtout dans les tems chauds. Pour les plumaceaux de la sole charnue ; on les leve cinq ou six jours après la dessolure , ayant soin de les arroser tous les jours avec l'essence de térébenthine , de façon qu'elle pénètre jusqu'à l'os , sans lever les éclisses.

Quand on panse le cheval , il faut avoir soin de faire lever le pied du cheval très-doucement ; il faut pousser avec le genou (si c'est le pied de derriere) la jambe du cheval ; afin que le cheval ne

ploie pas le paturon, & ne pas mettre la main au pied de peur de causer une hémorragie.

Si au bout de quinze ou vingt jours, on ne voit point d'amandement, ou même que le cheval boite davantage, & qu'on apperçoive un gonflement dans le paturon, il faut encore débrider depuis la plaie jusqu'au paturon, en se servant de la sonde canelée, comme nous avons dit ci-dessus : on peut aussi passer un seton qui traverse la plaie & le paturon, & imbiber le ruban du seton de baume de Fioraventi, ou d'essence de térébenthine.

Il ne faut pas se servir d'onguent corrosif, parce qu'il corroderoit la partie cartilagineuse de l'os de la noix, & causeroit un mal incurable.

Toutes les fois que le tendon est piqué, il faut qu'il s'exfolie, ou pour mieux dire, que l'escarre tombe ; car les tendons piqués ne s'exfolient pas comme les os : la différence qu'il y a, c'est que dans le cas du tendon, le cheval boite quelquefois long-tems après la cicatrice, & que dans celui de l'os, dès qu'il s'est exfolié, le cheval est guéri, sans boiter & sans retour.

Si l'on soupçonne que le ligament qui unit l'os de la noix avec l'os du pied, est piqué, il faut panser le cheval deux fois par jour, de peur que le ligament ne se gâte par le séjour de la matière.

Si le clou-de-rue a percé dans la partie concave de l'os du pied, ce que l'on reconnoît lorsqu'en sondant, on sent l'os du pied à découvert, il faut faire une ouverture pour donner jour à l'esquille qui en sortira ; mais le plus court est de dessoler. Ensuite on coupera le bout de la fourchette charnue, & on se servira de la sonde canelée, comme nous avons dit ci-dessus : il faut éviter de fendre le tendon, parce que cette partie s'exfolie d'elle-même à l'endroit de son attache.

Si l'artere qui entre dans la partie concave du pied, a été piquée, ce qui se connoît par l'hémorragie; il faut dessoler le cheval, faire une ouverture comme nous l'avons dit; faire de petits plumaceaux d'étoupes bien durs, chargés en térébenthine de Vénise, ou trempés dans son essence, & les appliquer sur l'artere, de façon qu'ils servent de point d'appui, afin d'arrêter l'hémorragie: on levera l'appareil au bout de six jours, & ensuite on pansera la plaie tous les jours de la même maniere.

Si le clou-de-rue, après avoir percé l'arc-boutant, attaque le cartilage à sa partie inférieure, il faut faire l'opération du Javart encorné, c'est-à-dire, qu'il faut couper une partie du sabot, pour extirper le cartilage qui est gâté. Voyez l'article du Javart encorné.

ARTICLE SECOND.

Clous-de-Rue incurables.

JE n'en parlerai que pour les faire connoître, afin qu'on ne mette en usage aucune opération, ni aucuns remedes qui feroient une dépense inutile.

Les clous-de-rue sont incurables, 1°. lorsque le tendon a été piqué, & que par une suite de cette piquûre, la matiere par son séjour a corrodé la partie cartilagineuse de l'os de la noix, & a altéré la synovie.

2°. Lorsqu'on a appliqué sur les plaies de clous-de-rue, des onguens corrosifs qui ont fait le même effet sur cet os.

3°. Lorsque le clou-de-rue a piqué l'os de la noix, ou l'os coronaire, parce que ces os sont d'un tissu spongieux qui se corrode & se mine peu-à-peu,

fans s'exfolier, parce que les cartilages dont ces os sont enduits, ne s'exfolient pas; ce qui fait que la plaie ne se cicatrise jamais, & qu'il en sort toujours une sanie fanguinolente. On reconnoît si ces os sont cariés par le moyen de la sonde; si en sondant on sent que la surface de l'os est égale, unie & polie, c'est une preuve qu'on touche le cartilage, & que l'os n'est pas carié; mais si on sent que la surface est inégale & raboteuse, c'est une marque que l'os est carié. Voyez la forme de l'os & les planches du pied.

ARTICLE TROISIEME.

De l'Encastelure.

L'ENCASTELURE est un resserrement de la muraille à la couronne, aux quartiers & aux talons, & non un resserrement aux talons seulement, comme le pensent certaines personnes.

L'encastelure est naturelle ou accidentelle. La naturelle n'a pas ordinairement de suites fâcheuses: elle ne fait pas boiter le cheval, pourvu qu'on ne pare pas le pied; mais si on le pare, le pied deviendra plus encastelé.

L'accidentelle vient de ce qu'en parant le pied, on a détruit l'arc-boutans de la muraille des talons, chaque fois qu'on a ferré.

Elle peut encore venir d'un ancien effort à la couronne, qui aura occasionné une inflammation dans toutes les parties contenues dans le sabot, & une sécheresse dans la muraille de la couronne des talons & des quartiers.

Curation.

Il ne faut point parer le pied, il faut le tenir humide par des emplâtres humectans, comme la rémolade, la terre-glaife, &c. qu'on mettra sur la sole; & par les remèdes gras & onctueux, comme l'onguent du pied, qu'on mettra sur la muraille de la couronne.

ARTICLE QUATRIÈME.

Resserrement du pied.

LORSQU'ON pare trop le pied, on ôte l'appui de la muraille, & le pied se resserre; pour y remédier, il faut bien nourrir le pied tant en-dedans qu'en-dehors.

ARTICLE CINQUIÈME.

Des Quartiers ferrés.

ON appelle quartiers ferrés, un rétrécissement du pied à l'endroit des quartiers.

Cette maladie est naturelle ou accidentelle. Naturelle, lorsque le pied est naturellement ferré; c'est un vice de conformation, & un défaut dans le cheval: je n'en parlerai pas ici. Accidentelle, lorsqu'elle vient de quelque cause accidentelle; c'est de celle-ci qu'il s'agit ici.

Causes.

Les quartiers se resserrent lorsqu'on pare trop le pied, & qu'on détruit les arc-boutans, alors la muraille n'ayant point d'appui & d'étau se renverse,

ferre le pied, comprime la chair canelée, & fait boiter le cheval.

Curation.

Il faut tenir le pied gras, l'humecter, ne le pas parer, abatre du talon, & ferrer court, de façon que les talons ne portent pas sur le fer.

ARTICLE SIXIEME.

Pied desséché & resserré.

LORSQUE pour rappétisser & enjoliver le pied, on abat beaucoup de muraille, qu'on rape bien le fabot tout autour, & qu'on vuide bien le dedans du pied; il reste exposé au contact de l'air qui enleve une partie du suc de la lymphe nourriciere, dissipe l'humidité, desséche le pied & le fait resserrer.

ARTICLE SEPTIEME.

Du pied altéré.

LE pied altéré est un desséchement de la sole de corne.

Causes.

Ce mal vient souvent de ce qu'on a paré le pied jusqu'à la rosée, l'air a enlevé toute l'humidité du pied, & a fait resserrer la sole de corne, de façon qu'elle comprime la sole charnue; le cheval en devient boiteux.

Curation.

Il faut relâcher, adoucir & humecter la sole de

corne, en appliquant sur la sole les remèdes dont j'ai parlé ci-dessus.

ARTICLE HUITIÈME.

De la Seime.

LA Seime est une fente qui se fait à la muraille, depuis la couronne jusqu'en bas.

Il y en a de deux espèces ; l'une qui vient aux quartiers, l'autre en pince.

Celle des quartiers vient plus communément aux pieds de devant ; celle de la pince vient plus souvent aux pieds de derrière ; on appelle celle-ci *seime en pied de bœuf*.

Lorsqu'elle est bien ouverte, elle est plus difficile à guérir que celle qui vient aux quartiers, parce que la muraille est plus épaisse en pince qu'aux quartiers.

Causes.

Les seimes viennent de la sécheresse de la peau, de la couronne & de la muraille. Lorsque la muraille est desséchée, elle n'a plus cette humidité & cette souplesse nécessaire à toutes les parties ; elle se crève, se fend, & forme les seimes.

La sécheresse de la muraille vient souvent de ce qu'on a trop paré le pied ou rapé le sabot. Lorsqu'on pare trop le pied, ou qu'on le rape, on ouvre les pores ou les vaisseaux qui vont porter la lymphe nourricière à la sole & à la muraille, on les expose au contact immédiat de l'air ; l'air enlève l'humidité du pied, & cette espèce de rosée qui nourrit le pied & la muraille, à-peu-près de même que l'air ou le soleil dessèche un linge mouillé. Le

pied desséché se racornit, se retrécit, fait fendre la muraille, & produit la seime.

Curation de la Seime.

Si la seime est commençante, il faut seulement rafraîchir les bords de la partie supérieure de la seime, aller jusqu'au vif, & y mettre des plumaceaux chargés de térébenthine. Lorsque la réunion est faite, il faut entretenir le sabot souple, en l'enveloppant d'onguent.

Si la chair canelée surmonte & se trouve pincée entre les deux bords de la corne de la seime, il faut amincir ces deux bords avec le bouterolle, & les rafraîchir depuis la couronne jusqu'à la fin de la seime, couper la chair, si elle surmonte de beaucoup, & appliquer dessus une tente chargée de térébenthine, ou imbibée de son essence, & proportionnée à la longueur & à la grandeur de l'ouverture, afin d'empêcher que la chair canelée, ou la chair de la couronne ne surmonte; ensuite mettre par-dessus un plumaceau un peu plus large, chargé de térébenthine, & enfin mettre par-dessus un autre plumaceau plus grand, qui recouvre une grande partie du sabot chargé d'onguent de pied, afin d'humecter la muraille & le pied, envelopper le tout d'un linge, & le contenir avec une ligature longue & ferrée, pour maintenir les parties, & empêcher que la chair canelée ne surmonte; ne lever le premier appareil qu'au bout de quatre ou cinq jours, le panser ensuite de même tous les trois jours.

Si la seime fournit de la matière, il faut la panser avec le digestif.

Si au bout de quinze jours ou trois semaines, la plaie fournit toujours de la matière, il y a lieu

de croire que l'os est carié ; on s'en assure par le moyen de la sonde. Lorsqu'on sent l'os , on met une pointe de feu sur la carie , afin de favoriser l'exfoliation. On panse avec le digestif , & ensuite le traitement ci-dessus.

ARTICLE NEUVIÈME.

De la foulure de la Sole.

ON appelle *foulure de la sole* lorsqu'elle est comprimée par un caillou qui s'est logé entre le fer & la sole de corne , ou par un amas de fable ou de terre qui a fait un mastic entre le fer & la sole.

Causes.

Cet accident vient toujours de ce qu'on a trop paré le pied , de ce qu'on a fait une espece de creux pour loger le caillou & le mastic qui s'y est formé , & de ce qu'on a tellement aminci la sole de corne , qu'elle ne garantit presque plus la sole charnue de la compression.

Curation.

Il faut ôter le fer pour enlever les corps qui compriment la sole charnue , nourrir le pied en le tenant humecté , & ne plus le parer.

Si la compression vient du fer , il faut le ferrer , de façon que le fer porte sur la muraille & non sur la sole.



ARTICLE DIXIEME.

De l'Excroissance des Arc-boutans de la Sole des Talons.

IL arrive que le prolongement de la sole des talons fait boiter les chevaux ; les arc-boutans de cette sole étant trop forts , ce qui arrive à des chevaux qui ont une petite fourchette , ils font fonctions de coins , & compriment la chair canelée des talons , & occasionnent de la matiere. Le meilleur remede est de les parer & d'entretenir la souplesse par des emplâtres relâchans.

ARTICLE ONZIEME.

De la Sole battue , ou Pied dérobé.

LORSQU'UN cheval a eu le pied bien paré , & qu'il vient à se déferret , la muraille n'ayant plus de soutien de la part de la sole de corne , s'éclate ; la sole porte à terre , comprime la sole charnue , & le cheval boite : c'est ce qu'on appelle *sole battue*.

Remedes.

Il faut mettre une déferre légère , & l'attacher avec de petits clous minces , & mettre dessus des onctueux , comme la remolade , &c. Si la sole est extrêmement foulée , si le sang fort , & si le cheval boite considérablement , le plus court remede est de le dessoler.

ARTICLE DOUZIÈME.

De la compression de la Sole charnue.

LORSQUE l'os coronaire, par quelque effort est poussé contre l'os de la noix, il faut soulever l'os de la noix qui pousse à son tour le tendon contre la sole charnue qui se trouve comprimée entre le tendon & la sole de corne, comme entre deux branches d'un étau. L'os coronaire pousse l'os de la noix, avec d'autant plus de force qu'il fait un levier, ayant son point d'appui sur la partie supérieure de l'os du pied : il pousse avec plus de force l'os de la noix qui est mobile, & sur lequel il porte par sa partie postérieure ; de cette façon il écarte l'os de la noix & le tendon. L'écartement de l'os de la noix & du tendon, comprime & ferre la sole charnue entre la sole de corne & le tendon. Cette compression produit l'inflammation & exprime la synovie, qui étant extravasée s'épaissit facilement par l'inflammation, & soude souvent, en se coagulant, l'os coronaire, l'os de la noix, & l'os du pied ; de sorte que ces trois os ne font souvent qu'une même pièce, ce qu'on appelle *Ankilose* ; il arrive même quelquefois que le tendon & les ligamens de l'os du pied & de l'os de la noix, se durcissent comme l'os, & que les cartilages s'ossifient. Dans ce cas, le cheval reste boiteux.

Diagnostic.

On reconnoît la compression de la sole charnue, lorsqu'après avoir bien paré le pied & rendu la sole de corne fort mince, le cheval marque de la sensibilité lorsqu'on le sonde.

Curation.

Il faut parer le pied à la rosée ; & mettre dans le pied quelque chose d'onctueux pour humecter & relâcher les parties qui sont distendues par l'inflammation , & diminuer la compression de la sole charnue. On peut saigner à la pince , & mettre à l'entour du sabot ce qu'on auroit mis dans le pied pour l'humecter.

Il faut laisser le cheval en repos pendant douze ou quinze jours sans le faire marcher : souvent il guérit de cette manière ; mais souvent aussi il est un , deux & même trois mois à guérir.

Quand il passe vingt jours , il faut le faire promener , ou labourer jusqu'à ce qu'il soit guéri. On peut même le faire travailler. J'en ai vu qui se sont redressés en travaillant.

Lorsque le cheval boite tout bas , qu'il est sensible à la couronne lorsqu'on le presse avec le pouce dans cet endroit , & qu'il sent de la douleur au paturon lorsqu'on appuie le pouce sur le tendon , il ne faut pas tarder à le dessoler ; il n'y a pas de tems à perdre. Lorsqu'on l'a dessolé , il faut laisser saigner longtems le pied , afin de dégorger les vaisseaux ; cette opération met la sole charnue hors de presse , & remédie à l'inflammation du sabot , prévient les accidens , & les suites de l'inflammation ; c'est-à-dire , les ankiloses , les ossifications & les exostoses. On fait le pansément de la dessolure.

Si le cheval n'est pas guéri au bout de quarante jours , ce qui est rare , il faut le mettre à la pâture , pendant six semaines ou deux mois.

Lorsque le mal est ancien , ce qui se connoît par une petite grosseur qui vient ordinairement au tour de la couronne , & parce que le pied malade est plus petit que l'autre , il n'est pas facile à guérir.

Il y en a qui mettent le feu autour de la couronne & de l'huile de laurier pour le pansement. Je pense qu'il vaut mieux mettre sur la sole de corne, de quoi l'humecter, après avoir bien paré le pied. Il est inutile de le dessoler dans ce cas.

A R T I C L E T R E I Z I E M E.

De l'Extension du tendon fléchisseur de l'os du Pied, & des Ligamens.

L'Extension du tendon fléchisseur du pied & des ligamens vient de la même cause que la compression de la sole charnue, c'est-à-dire, l'effort de l'os coronaire sur le tendon ou sur les ligamens.

L'extension du tendon arrive lorsque la fourchette ne porte pas à terre. Or, elle n'y porte pas, 1°. lorsqu'elle est trop parée, & que les éponges sont trop fortes, ou armées de crampon; alors le point d'appui étant éloigné de la terre, l'os coronaire pèse sur le tendon, & le fait allonger jusqu'à ce que la fourchette ait atteint la terre.

2°. Lorsque le pied du cheval porte sur un corps élevé, le pied est obligé de se renverser, l'os coronaire pèse sur le tendon, l'oblige de se servir de point d'appui au corps du cheval, & le distend.

Enfin, l'extension des ligamens vient des grands efforts, & des mouvemens forcés de l'os coronaire.

Diagnostic.

On reconnoît l'extension du tendon, par un gonflement qui regne depuis le genou jusques dans le paturon, & par la douleur que le cheval ressent en le touchant. On s'apperçoit encore mieux de cette maladie au bout de douze ou quinze jours, par une
grosseur

grosseur arrondie que j'appelle *Ganglion*, qui se trouve sur le tendon, qui forme par la suite une tumeur squirrheuse, dure, indolente, ronde, inégale pour l'ordinaire fixe. Cette maladie est presque toujours prise pour la ner-ferrure, quoiqu'elle soit bien distincte, & ne vient que de la cause ci-dessus. Voyez l'Art. de la *Ner-ferrure*. Il est rare que cette grosseur se dissipe entièrement, & que le cheval ne boite un peu.

Curation.

Dès qu'on apperçoit une enflure à la jambe, à l'endroit du tendon, il faut y appliquer des cataplasmes émoulliens; & si au bout de quinze ou vingt jours il reste une grosseur au tendon, il faut y mettre le feu en pointe, & mettre par-dessus de la poix grasse & de la boure; le promener au bout de trois ou quatre jours, & le faire travailler une quinzaine de jours après: & ne point s'amuser à tenter d'autres remèdes, de peur que le ganglion ne perde son ressort.

ARTICLE QUATORZIEME.

De la Rupture du Tendon fléchisseur du pied.

ON s'apperçoit que le tendon fléchisseur du pied est rompu, 1°. par une tumeur qui survient au bout de la fourchette, quand il est dessolé. 2°. Par la douleur que le cheval ressent au paturon & à la couronne, lorsqu'on le presse dans cet endroit. 3°. Par le moyen de la sonde.

Curation.

On ne doit pas tenter la guérison de cette ma-

die, fans deffoler le cheval, & fans faire une ouverture à la sole charnue : pour donner jour & sortie à la partie du tendon qui doit tomber en pourriture : souvent le reste du tendon s'épanouit, se colle sur l'os de la noix, & s'ossifie avec lui & avec l'os du pied : alors le cheval guérit, quoique souvent il boite après être guéri.

Pour premier appareil, il faut se servir de digestif jusqu'à ce que la partie du tendon gâtée se soit détachée ; ensuite ne mettre que de la térébenthine & son essence, & panser tous les jours. Il est à propos de mettre autour de la couronne un emplâtre émollient pendant douze ou quinze jours.

A R T I C L E Q U I N Z I E M E.

Fracture de l'Os coronaire.

POUR reconnoître la fracture de l'os coronaire, on tire le pied en avant, on le tient d'une main, & on met le pouce de l'autre sur la couronne ; on sent, 1°. au tact un petit cliquetis, qui se sent mieux lorsque le tendon est rompu. 2°. Parce que le cheval marche sur le fanon, le bout de la pince étant en l'air, si on le force à marcher avec cette fracture, sur-tout lorsque le tendon est rompu.

Il est inutile de tenter la guérison de l'os coronaire fracturé, parce que cet os étant comme la base & le soutien du reste du corps, & toujours en mouvement, il est impossible que les parties fracturées de cet os se réunissent & se soudent ensemble.

ARTICLE SEIZIEME.

De la fracture de l'Os de la Noix.

IL n'y a rien qui fasse connoître la fracture de l'os de la noix, si ce n'est que le cheval sent de la douleur, tout autour du pied, lorsqu'on le sonde avec les triquoises; encore ce signe n'indique pas plus la fracture de l'os de la noix, que la compression de la sole charnue; cependant dans le doute, il est à propos de tenter la guérison de la sole charnue; c'est-à-dire dessoler, & si au bout de trois semaines on ne voit point d'amandement, il y a tout lieu de présumer que l'os de la noix est cassé. Quelquefois il se forme un dépôt dans le paturon; il faut dans ce cas abandonner le cheval, parce que les parties fracturées de cet os ne se soudent pas, non plus que l'os coronaire.

ARTICLE DIX-SEPTIEME.

Fracture de l'Os du Pied.

IL n'est pas plus aisé de reconnoître la fracture de l'os du pied, que celle de l'os de la noix. Cependant lorsque le cheval sent une douleur à la couronne, & qu'il y a un gonflement, il y a lieu de croire que l'os du pied est fracturé, cet os se casse ordinairement en deux parties.

Curation.

L'os du pied étant renfermé dans le sabot, & n'ayant qu'un léger mouvement sur la sole charnue,

& enchassé entre la chair canelée & la sole charnue qui est fortifiée par la sole de corne ; il n'est pas surprenant que les deux parties fracturées de cet os se réunissent & se soudent ensemble.

Il faut d'abord dessoler le cheval , le panser de même que nous l'avons dit ci-dessus ; le laisser en repos pendant six semaines , sans le faire marcher. On peut ensuite le mettre au labour pendant vingt ou trente jours.

Ces maladies dont je viens de parler , sont plus fréquentes , qu'on ne pense ; car pour un cheval qui boite de la hanche ou de l'épaule , il y en a cent qui boitent du pied ; cela est prouvé & même démontré par les observations que mon Pere a faites sur ces maladies. Les dissections réitérées qu'il a faites des pieds des chevaux attaqués de ces maladies , lui en ont fait découvrir le véritable siege , & fait voir l'erreur où l'on avoit été avant lui sur le siege de ces maladies qu'on plaçoit toujours dans l'épaule ou dans la hanche , ou dans les jambes.

Ces accidens surviennent facilement. Mon Pere a remarqué , & moi après lui , que l'os coronaire , sur-tout , se casse souvent au moindre mouvement , souvent sans un effort considérable. Mon Pere a vu un cheval se casser l'os coronaire en tombant , parce que le pied lui avoit manqué ; un autre par un mouvement subit causé par un coup de fouet ; un autre de même au premier pas qu'il fit pour marcher étant attelé au carrosse , après avoir reçu un coup de fouet qui lui fit faire un sursaut.

J'en ai vu un se rompre le tendon fléchisseur du pied , étant à l'écurie , il avoit un fort crampon & le pied extrêmement paré. Mon Pere en a vu une grande quantité d'exemples qu'il seroit trop long de rapporter ici ; j'ai chez moi un grand nombre d'os coronaires & d'os de la noix fracturés que j'ai dissequés.

On ne fera pas surpris que ces fractures soient si fréquentes & si faciles , si on fait attention à la situation de ces parties , & à la structure du pied.

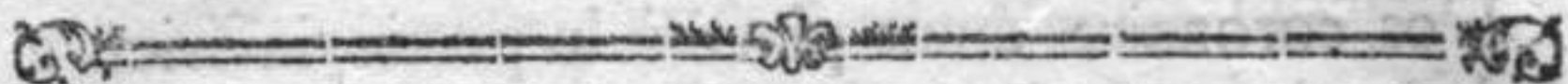
L'os coronaire étant placé à la partie inférieure de la jambe , est chargé de tout le poids du cheval. Tant que cet os portera par tous les points de la surface inférieure sur l'os du pied , & sur l'os de la noix , il n'arrivera aucun accident ; mais si cet os vient à faire quelques mouvemens déplacés , par quelque cause que ce soit , le poids du cheval aidera le déplacement de cet os ; cet os déplacé comprimera fortement le tendon d'Achille & la sole charnue : si le tendon ne trouve pas sur le champ un point d'appui , c'est-à-dire , si le pied est élevé & éloigné de terre par des crampons , ou parce que la fourchette est trop parée , il se rompra. Si dans les différens mouvemens du cheval , l'os du paturon porte inégalement , ou par secousses sur certains endroits de l'os coronaire plutôt que sur d'autres , l'os coronaire souffrira beaucoup , & se cassera souvent dans cet endroit. Il en est de même de l'os de la noix & de l'os du pied ; ces parties étant obligées de supporter tout le poids du corps , & étant d'une substance fragile , il n'est pas surprenant de voir ces parties exposées assez souvent aux accidens dont nous venons de parler.

ARTICLE DIX-HUITIÈME.

Coup de bouterolle dans la Sole.

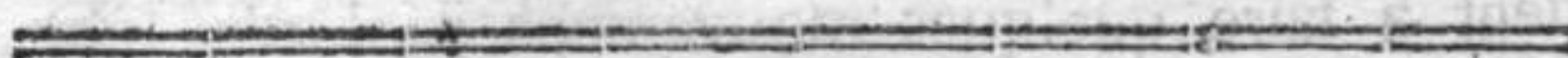
LORSQU'EN parant le pied , on a donné un coup de bouterolle qui a pénétré jusqu'à la sole charnue , il faut mettre sur la plaie un plumaceau de térében-

thine, & la bien comprimer, de peur que la chair ne surmonte, ne passe la sole de corne, & ne forme une éminence de chair que l'on appelle *cérise*. Il faut laisser cet appareil pendant cinq jours.



CHAPITRE SEIZIEME.

ACCIDENS QUI VIENNENT D'AUTRES CAUSES.



ARTICLE PREMIER.

Atteinte.

C'EST une meurtrissure ou une plaie à la partie supérieure de la couronne.

L'atteinte est un mal léger dans son commencement ; lorsqu'elle est négligée, & qu'elle est sur le talon, elle dégénere assez souvent en javart encorné.

L'atteinte vient d'un coup à la partie supérieure de la couronne, soit d'un autre cheval, soit par le cheval lui-même.

Curation.

Lorsque la plaie est légère, il faut la panser avec la poudre à canon, ou quelque poudre dessicative.

Lorsque l'atteinte est profonde, on la panse avec la térébenthine & le digestif, il en sort un petit bourbillon, & l'atteinte est guérie. Mais si au bout de neuf ou dix jours le bourbillon ne sort pas, & qu'il en sorte du pus, il y a lieu de croire que l'atteinte a gagné plusieurs portions cartilagineuses, qui sont en grand nombre placées les unes près des autres à la partie postérieure du talon, & qui ne font pas un corps continu ; dans ce cas il ne faut pas laisser reposer le cheval, parce que la matiere

féjournant feroit du ravage ; mais il faut faire marcher le cheval , afin de faire fortir la matiere. Si au bout d'un mois ou fix femaines le bourbillon ne fort pas , l'atteinte a gagné le corps du cartilage , & a dégénéré en javart encorné ; il faut dans ce cas se déterminer à l'opération. On peut cependant se fervir encore du cheval pendant deux mois avant l'opération.

A R T I C L E S E C O N D .

Du javart en général.

QUOIQUE le javart simple & le javart nerveux ne doivent pas être mis au nombre des maladies du pied , je suis obligé de les placer ici , pour ne pas les féparer du javart encorné , qui appartient au pied.

Un cheval boite ; on ne voit aucune cause apparente , on porte la main fur le paturon , on sent le poil mouillé d'une férosité puante , on presse le cheval à cet endroit , & il sent de la douleur. On frotte cet endroit de quelque graisse ; la peau se coupe en rond dans cet endroit , & il se détache un morceau qu'on appelle *bourbillon*. Le bourbillon tombé , il reste un creux dans la peau ; le creux se remplit peu-à-peu , & la plaie se cicatrife ; c'est ce qu'on appelle *javart simple*. Quelquefois il n'y a qu'une partie du bourbillon qui se détache , il en reste une partie au fond , la peau se referme , & cette partie du bourbillon qui a resté , corrode & creuse en dedans. Si le javart se trouve fur le tendon , il pénètre jusques fur la gâine du tendon , & il prend le nom de *javart nerveux*. S'il est à la couronne , c'est-à-dire , sur la partie supé-

rieure du sabot , il prend le nom de *javart encorné*.
A proprement parler , il n'y a pas d'autre javart encorné que celui-là.

Lorsque ce dernier vient sur la couronne , à l'endroit des quartiers , c'est-à-dire , sur le cartilage , & que l'humeur se porte en dedans , il gâte le cartilage , il le carie , & cela fait une maladie propre au cartilage , à laquelle on a donné le nom de *javart encorné*.

Il résulte de ce que je viens de dire ; que tous les javarts sont simples dans leur origine , qu'ils ne reçoivent des différences qu'à raison des différentes parties qu'ils affectent , & du progrès qu'ils font ; & qu'il n'y en a , à proprement parler que trois especes ; savoir , le javart simple , qui vient indifféremment depuis la couronne jusqu'au boulet ; le javart nerveux qui vient sur le tendon ; & le javart encorné , qui vient sur la couronne , que j'appelle *javart encorné proprement dit* , pour le distinguer de la carie du cartilage , qu'on appelle mal-à-propos *javart encorné* , & que je suis obligé d'appeller (pour me conformer à l'usage) *javart encorné improprement dit*.

Dans le javart simple , il n'y a que la peau qui soit endommagée ; dans le javart nerveux , la gaine du tendon est affectée ; dans le javart encorné proprement dit , il n'y a que la peau de la couronne qui soit affectée , dans le javart encorné improprement dit , le cartilage est gâté.

Siege.

Le javart a son siege dans la peau , ou plutôt dans les glandes de la peau. Ces glandes sont destinées à filtrer une humeur visqueuse ; lorsqu'elle ne peut pas sortir , elle est obligée de s'accumuler , & de

féjourner dans les glandes, en féjournant elle distend les parois des glandes, & devient âcre; par son âcreté elle corrode les parois des glandes & la peau, & produit un écoulement de matiere féreuse, & non un véritable pus, parce que l'humeur des glandes qui fournit a cet écoulement, ne se convertit pas en pus.

Le bourbillon qui en sort n'est autre chose que le corps de la glande, qui est composé d'une substance fibreuse ressemblant à un tissu cellulaire serré.

ARTICLE TROISIEME.

Du javart simple.

C'EST celui qui n'attaque que la peau & une partie du tissu cellulaire.

Le javart simple vient ordinairement au paturon, plus souvent aux pieds de derriere qu'à ceux de devant; il vient quelquefois aux côtés du paturon. Ce mal est plus commun à Paris qu'ailleurs, à cause de l'âcreté des boues qui en sont la principale cause. Souvent le javart simple ne paroît pas, on ne s'en apperçoit, que parce que le cheval boite, & qu'en portant la main au paturon, on sent le poil mouillé d'une matiere qui donne une mauvaise odeur.

Causes.

Le javart simple vient de tout ce qui peut faire féjourner l'humeur de la sueur & de la transpiration dans les glandes de la peau. Or ce qui peut retenir cette humeur dans les glandes, c'est 1°. la malpropreté qui forme une crasse sur les tuyaux excrétoires des glandes, & empêche la sortie de l'humeur. 2°. L'âcreté des boues qui se mêle avec l'humeur des

glandes, & qui fait resserrer, en irritant les tuyaux excrétoires. L'âcreté de l'humeur des glandes peut encore être une cause du javart simple.

Curation.

L'indication qu'on a, est de faire détacher le bourbillon, pour faire cicatriser la plaie; il faut pour cela employer les suppuratifs, pour favoriser par la fonte ou la suppuration, la sortie du bourbillon.

S'il y avoit des inégalités de chairs, c'est-à-dire des cérifes, il faudroit les couper, pour rendre la plaie unie, & y appliquer un plumaceau de térébenthine, & ensuite ne se servir que de l'onguent égyptiac jusqu'à parfaite guérison. Si la plaie est peu considérable, on peut faire marcher le cheval & le baigner avec du vin tiède & de l'urine.

ARTICLE QUATRIÈME.

Du javart nerveux.

LE javart nerveux est celui qui attaque la gaine du tendon, & peut être comparé au panaris dans l'homme de la seconde & troisième espèce.

Cette espèce de javart se fixe dans le paturon, & vient de ce que l'humeur ou la matière du javart simple, a fusé & pénétré jusqu'à la gaine du tendon.

On s'en apperçoit, parce qu'après la sortie du bourbillon, il s'écoule de la plaie une matière féreuse & sanieuse, qu'il reste une petite ouverture & un fond dont on s'apperçoit par le moyen de la sonde.

Curation.

Il faut introduire une sonde canelée dans la

plaie, & couper avec un bistouri qu'on met dans la canelure de la sonde, la peau dans toute l'étendue du mal, pour débrider & donner du jour à la plaie, ensuite mettre sur la partie de la gaine du tendon qui est gâtée, des plumaceaux chargés de digestifs, afin de faire détacher par la suppuration la partie gâtée, & mettre dans le paturon quelque chose d'émollient.

On donne mal à propos le nom de *javart*, 1^o. à des bourbillons qui se détachent de la peau dans différens endroits, comme au boulet & au-devant du pied; ce ne sont que de petites plaies occasionnées par quelque coup que le cheval se donne quelquefois en se heurtant, ou qu'il reçoit d'un autre cheval; elles ne méritent pas le nom de *javart*. 2^o. On regarde comme *javart nerveux* une plaie avec enflure, qui s'étend depuis le boulet jusqu'au canon, qui fait boiter le cheval, & dont l'humeur est si âcre, qu'il se détache une partie de la peau au bout de deux ou trois jours. Ce n'est pas un *javart nerveux*; c'est une plaie sur laquelle il faut appliquer des plumaceaux chargés de digestifs, pour diminuer par la suppuration l'inflammation, & évacuer l'humeur âcre qui en est la cause. Si les chairs poussent trop, ou qu'elles soient baveuses, il faut les ronger par l'application des plumaceaux trempés dans l'alun fondu, & déterger la plaie jusqu'à ce qu'elle soit cicatrisée.

On donne encore le nom de *javart*, aux dépôts qui surviennent à cette partie, & qui causent une grande inflammation, douleur & fièvre au cheval, parce que la matière produit une tension considérable & fuse souvent dessous la peau: mais ce n'est qu'un dépôt ordinaire qu'il faut ouvrir lorsque la suppuration est faite, pour donner issue au pus qui est enfermé, & traiter ensuite la plaie comme un ulcère simple.

ARTICLE CINQUIÈME.

Du javart encorné proprement dit.

C'EST la même chose que le javart simple. La seule différence qu'il y a, c'est que le javart simple vient indifféremment depuis la couronne jusqu'au boulet, & que le javart encorné ne vient que sur la couronne, au commencement du sabot.

Causes.

Les causes sont, 1°. celles du javart simple. 2°. Une atteinte dégénérée. 3°. Un coup que le cheval se fera donné lui-même, ou qu'il aura reçu d'un autre.

Curation du javart encorné proprement dit.

Lorsque la tumeur ou la contusion à la couronne est récente, il faut y appliquer quelque léger résolutif, comme la térébenthine. Si la suppuration se forme, il faut la favoriser par les suppuratifs, comme le basilicon & les onguens onctueux; s'il y a un bourbillon, il faut tâcher de le faire suppurer: pour le détacher & le faire sortir avec les mêmes suppuratifs.

Mais si la contusion est au talon sur la pointe, & que le bourbillon ne se détache point au bout de quatre ou cinq jours, il faut faire marcher le cheval afin de faire sortir par le mouvement que fait le cheval, la matière qui par son séjour pourroit gâter les parties voisines.

Lorsque le bourbillon est sorti; ce mal est ordinairement sans danger, & la guérison prochaine. On en est sûr, lorsqu'après la sortie du bourbillon

il n'en fuite aucune matiere. On peut cependant panser la plaie comme un ulcere simple, avec un peu d'onguent égyptiac pour le déterger, & procurer une bonne cicatrice.

Mais lorsqu'après la sortie du bourbillon il fuite de la plaie une matiere liquide, & qu'on sent, avec la sonde, du fond ou une cavité; c'est le javart improprement dit, dont je vais parler.

ARTICLE SIXIÈME.

Du Javart encorné proprement dit.

ON donne communément le nom de javart encorné à la carie du cartilage, qui est placé sur la partie latérale & supérieure de l'os du pied. Ce qui a donné lieu à cette dénomination, c'est que le véritable javart encorné qui vient sur la couronne, creuse & affecte souvent le cartilage (sur-tout lorsqu'il est négligé ou maltraité); mais on a tort de lui donner alors ce nom, ce n'est plus un javart, c'est une maladie particulière du cartilage; cependant je lui laisserai ce nom pour me conformer à l'usage, & je l'appellerai javart encorné improprement dit, pour le distinguer du véritable javart encorné qui vient à la couronne.

Le javart encorné improprement dit est la carie du cartilage, avec un suintement d'une humeur, & tumeur dans la partie postérieure du pied, à l'endroit du cartilage.

Causes.

C'est 1°. l'humeur du javart encorné, qui a pénétré jusqu'au cartilage.

2°. La matiere d'une bleime, qui aura fusé jusqu'au cartilage.

3^o. La matiere d'une seime qui aura gagné le cartilage.

4^o. Une atteinte dont l'humeur se fera portée dedans jusqu'au cartilage.

5^o. Une enclouure, dans laquelle le pus après avoir séjourné dans le pied, a remonté pour aller gagner le cartilage.

Enfin toute matiere âcre qui se porte sur le cartilage.

L'égratignure ou la coupure du cartilage.

Diagnostic.

On le connoît par le suintement continuel qui subsiste à l'endroit du cartilage, par l'enflure du pied à cette partie, par le fond qu'on sent avec la sonde.

Prognostic.

Le javart incorné improprement dit, est un mal fort grave & difficile à guérir : on le guérit cependant presque toujours en suivant la méthode que je vais donner ci-dessous.

Le javart encorné improprement dit, devient souvent incurable, 1^o. par l'opération mal faite. 2^o. Faute de faire l'opération à tems.

Je dis par l'opération mal faite, parce qu'il peut arriver qu'en opérant, on coupe le ligament, qu'on détruise le capsule, ou qu'on égratigne avec l'instrument le cartilage de l'os coronaire; dans ces cas le cheval est estropié. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'on l'estropie sans savoir, ni même soupçonner qu'on en soit la cause, & cela faute de connoître la structure du pied.

Le javart encorné devient incurable par un autre défaut de l'opération, c'est qu'on ne coupe du javart que ce qui paroît gâté, dans l'espérance que

le reste se conservera, & que la plaie se cicatrisera; mais l'expérience prouve que, dès que le cartilage a été une fois attaqué, il se gâte tout entier, & que si on n'en coupe qu'une partie, il faut revenir souvent à l'opération, parce que ce qu'on a laissé se gâte toujours de nouveau, jusqu'à ce qu'on l'ait entièrement enlevé. Mais la matière qui s'écoule du cartilage, séjourne pendant ce tems-là, affecte tantôt le capsule, tantôt le ligament, tantôt le cartilage de l'os coronaire, & le mal devient incurable.

Mon Pere est le premier, je crois, qui ait ainsi pratiqué l'opération suivante. Voyant que la méthode ordinaire n'avoit aucun succès dans ces maladies, & que le cartilage se gâtoit à mesure qu'on le coupoit, imagina de le couper entièrement il y a plus de trente ans pour la première fois; l'expérience seconda sa tentative & ses espérances. Depuis ce tems il a presque toujours guéri par cette pratique; au lieu qu'auparavant il n'avoit eu aucun succès en suivant la méthode ordinaire. Plusieurs de mes Confreres convaincus de l'avantage de cette pratique, l'ont adoptée, & la mettent en usage.

Il y a encore aujourd'hui nombre de personnes qui appliquent les caustiques; ou qui mettent le feu par raies, ou par pointes. Cela ne donnant pas issue à la matière, & ne l'empêchant pas de séjourner, elle produit le même ravage que ci-dessus, & rend le javart encorné incurable.

Il y en a qui coupent le cartilage partie par partie, à mesure qu'il se gâte, mais ils ne guérissent pas que le cartilage ne soit entièrement coupé.

Curation du javart encorné improprement dit.

Pour guérir le javart encorné improprement dit,

il faut faire l'opération, c'est-à-dire, couper le cartilage ; mais cette opération n'est pas facile. Il faut connoître parfaitement la structure du pied, la situation du cartilage ; sa figure, ses attaches, son étendue, la situation des ligamens de la capsule, de peur de toucher ces parties avec l'instrument, & d'estropier sans ressource le cheval.

Le cartilage est situé sur l'apophyse postérieure de l'os du pied ; il s'étend depuis la partie de l'os qui répond à la muraille des quartiers, jusqu'à la fin des talons ; il va supérieurement & postérieurement jusqu'au paturon, en-devant jusqu'au ligament de l'os coronaire, dans l'endroit où il s'attache à l'os du pied ; souvent le cartilage s'ossifie.

Au lieu de ce cartilage, on trouve souvent un os qui forment une éminence aplatie continue avec le corps de l'os du pied ; elle occupe le même espace que le cartilage ; on ne trouve qu'un rebord cartilagineux sur cette éminence.

Maniere d'opérer.

On commence par parer le pied pour amincir la sole, s'il y a de la matière sous la sole de corne, il faut dessoler le cheval. Il faut couper avec le bouterolle la corne qui est sur le cartilage : ensuite couper avec la feuille de fauge ou le bistouri, le cartilage à la partie supérieure, c'est-à-dire, tout ce qu'on peut couper sans danger, observant de conserver la peau autant qu'il sera possible : après on enlève peu-à-peu avec la reinette le reste du cartilage : sur la fin il faut mettre le doigt dans la plaie, pour sentir s'il reste encore du cartilage, ce qu'on reconnoît facilement au tact, & enlever avec la reinette tout ce qui reste.

Après l'opération, il faut mettre de petits pluma-
ceaux

ceaux d'étoupes au fond de la plaie ; par-dessus ceux là , il faut en mettre d'autres un peu plus gros. Il faut que ces plumaceaux soient chargés de térébenthine , ou imbibés de son essence , mettre par dessus de gros plumaceaux secs , pour bien comprimer la plaie & empêcher l'hémorragie.

Il faut mettre sur la sole de la remolade , ou quelque chose d'émollient pour humecter la sole , supposé qu'on ne dessole pas.

Il faut contenir ce premier appareil avec une compresse qui enveloppe le pied , & tenir la plaie comprimée avec une ligature longue de trois aulnes ; il faut avoir attention que la ligature ne touche pas & ne comprime pas l'autre talon , parce que la compression pourroit y causer une plaie qui pourroit dégénérer en javart : il ne faut lever le premier appareil qu'au bout de huit jours , le panser ensuite plus souvent avec la térébenthine , ou son essence , de même que ci-dessus.

Il faut prendre garde , en faisant les premiers pansemens , de lever trop haut le pied du cheval , de peur de l'hémorragie : c'est pourquoi si le javart est au pied de derriere , il faut que le Palefrenier avance son genou en avant pour soutenir le pied du cheval , qu'il faut laisser panché.

Si au bout de quinze jours ou trois semaines on s'apperçoit que la plaie fournisse beaucoup de matière , par un petit cul de poule , ce qui prouve qu'il y a du fond (il faut sonder pour s'en assurer) dans ce cas il faut faire une ouverture , pour donner écoulement à la matière ; s'il y a quelque reste de cartilage , il faut l'enlever par une nouvelle opération , & faire le même pansement que ci-dessus.

Avant de faire l'opération , il faut examiner s'il y a un cartilage , ou si c'est un os qui occupe la place du cartilage ; car , comme je l'ai dit plus haut ;

il y a quelquefois une éminence osseuse aplatie à la place du cartilage ; on sent au tact si c'est un os. Dans ce cas il n'est pas besoin de couper la corne , il faut seulement faire une ouverture à la peau vers la partie supérieure de cette éminence osseuse , pour couper le cartilage dont elle est bordée supérieurement , & qui est le siége du javart. Cette opération n'est pas dangereuse , parce que le cartilage est éloigné du ligament & de la capsule. Le pansement est le même que ci-dessus.

R E M A R Q U E S.

Si le bourbillon fort ou se détache à la pointe du talon , & qu'il attaque le cartilage , il n'est point dangereux & n'exige point pour l'ordinaire l'opération. Le cheval guérit de lui-même , parce que le cartilage étant composé de plusieurs petits paquets ressemblans à une dentelle , où s'insinue le tissu cellulaire qui les unit , il s'en détache de petites portions qui favorisent cette guérison : mais le moyen de la procurer plus sûrement , c'est l'exercice ; car si le cheval restoit à l'écurie , la matière séjournant trop long-tems , gâteroit le corps du cartilage. L'expérience m'a fait connoître que le travail & l'exercice étoient un excellent remède.

A R T I C L E S E P T I E M E.

De la Forme.

LA forme est une grosseur plus ou moins considérable qui survient à la couronne , en-dehors , plus aux pieds de devant qu'aux pieds de derrière. Il y en a deux sortes , l'une est naturelle , & l'autre contre-nature.

La forme naturelle est une tumeur dure à la couronne, qui gagne ordinairement la partie supérieure de l'os coronaire, c'est une espèce d'exostose; elle vient en dehors du pied; j'en ai vu aux quatre pieds. Elle ne fait point boiter le cheval; il n'y a point de remède à y faire. Cela ne doit pas s'appeler forme, c'est un vice de conformation.

La forme contre-nature est une grosseur qui survient à la couronne, plus souvent en-dehors qu'en dedans, par quelque accident, comme par quelque coup.

Causes.

La forme contre-nature peut venir ou d'un coup, ou d'une humeur qui séjourne dans les vaisseaux de cette partie.

Curation.

La forme contre-nature qui vient d'un coup, est accompagnée d'inflammation, puisque le cheval est sensible lorsqu'on y touche; elle demande les émoulliens: il faut envelopper le pied de cataplasmes émoulliens.

Si le cheval boite bien bas, on peut le dessoler. J'en ai vu de bons effets; il faut laisser saigner longtemps afin de dégorger les vaisseaux.

La forme qui vient du séjour d'une humeur à la couronne, se forme peu-à-peu; elle fait boiter le cheval, lorsqu'elle est parvenue à un certain point: elle demande qu'on amollisse la tumeur, & qu'on relâche les parties par des cataplasmes émoulliens & relâchans.

Si la tumeur subsiste après l'usage des cataplasmes émoulliens, il faut y mettre le feu par raies. Ces raies doivent pénétrer jusques dans le sabot, & être éloignées l'une de l'autre, de cinq lignes de

distance. Il faut mettre dessus des plumaceaux imbibés d'huile de laurier ; huit ou dix jours après l'opération , on peut envoyer le cheval au labour , pour se rétablir.

A R T I C L E H U I T I E M E.

De l'Etonnement du Sabot.

L'ETONNEMENT du sabot est un ébranlement qui se fait dans le pied du cheval, occasionné par un coup donné sur le sabot pour abattre le pinçon , ou par un coup que le cheval se fera donné contre quelque corps dur , comme une pierre , &c.

On s'en apperçoit parce qu'en frappant sur la muraille , l'endroit où il a reçu le coup , est beaucoup plus sensible que le reste de la muraille.

Il faut bien parer le pied , saigner en pince , & mettre une emmiellure autour du sabot & dans le pied.

A R T I C L E N E U V I E M E.

De l'Avalure.

L'AVALURE est la séparation de la corne d'avec la peau , à la couronne.

L'avalure peut occuper toute l'étendue de la couronne.

Elle vient de ce que la matière ou le pus , à la suite d'une enclouure , aura séjourné entre la chair canelée & la muraille , & aura fusé jusqu'à la couronne , & détaché la peau de la partie supérieure de la muraille. Elle ne fait boiter le cheval que lorsqu'elle est récente , le cheval n'en boite jamais lorsqu'elle est descendue.

Curation.

Il faut mettre sur l'avalure une tente imbibée d'essence de térébenthine, & un plumaceau chargé de térébenthine par-dessus, & couvrir la couronne d'onguent de pied, pour tenir le sabot frais, humecté & souple.

ARTICLE DIXIEME.

De la Fourmilere.

LA fourmilere est un vuide qui se fait entre la chair canelée & la muraille; ce vuide regne ordinairement depuis la couronne jusqu'en bas.

Causes.

Cette maladie vient d'un coup sur la muraille, ou d'une altération du sabot, ou d'un dessèchement de cette partie occasionnée par un fer chaud que l'on aura laissé posé trop long-tems sur le pied; ce qui dessèche les vaisseaux lymphatiques, enleve l'humidité du pied, & oblige la muraille de s'écarter de la chair canelée. Cette maladie peut encore venir d'un coup, ou à la suite d'une fourbure.

Curation.

Il faut ouvrir la muraille à la partie antérieure, & introduire dans l'ouverture des tentes chargées de térébenthine mêlée avec l'onguent de pied; ou bien râper la muraille jusqu'au vif, & panser la plaie avec la térébenthine mêlée avec l'onguent de pied.

ARTICLE ONZIEME.

Pied foible.

ON appelle *pied foible* ou *pied gras*, un pied dont les murailles sont minces; cela vient de nature: ces chevaux sont plus fujets à boiter que d'autres; on risque de les enclouer, ou de les ferrer, ou même de les rendre boiteux en frappant fort sur les clous en les ferrant. Voyez l'article de la Ferrure.

ARTICLE DOUZIEME.

Quartiers foibles.

ON appelle *Quartier foible*, la mutaille des quartiers lorsqu'elle est mince, plate, ferrée, & quelquefois renversée à la partie inférieure, cette maladie arrive plutôt en-dedans qu'en dehors, & toujours aux pieds de devant.

C'est un défaut de nature, il n'y a point de remède, si ce n'est la ferrure. Voyez l'article de la Ferrure.

ARTICLE TREIZIEME.

Quartiers défectueux.

C'EST un quartier dont la corne est devenue raboteuse & filamenteuse, parce qu'on a coupé le cartilage ou la muraille, parce qu'on a appliqué des caustiques qui ont trop agi sur cette partie, ou parce qu'on y a mis le feu.

Lorsqu'une seime a été mal guérie ou mal opérée.

rée , il se forme une fente au quartier par laquelle passe la chair canelée , ce qui rend le quartier fistuleux , ce mal ne se guérit jamais sans une nouvelle opération : il faut y apporter plus de soin qu'à la première fois , & suivre le pansement ordinaire.

ARTICLE QUATORZIEME.

Du Fic ou Crâpaud.

LE fic est une tumeur à la partie inférieure du pied : elle est à-peu-près de la nature du poireau. C'est une excroissance qui , quoique mollasse , a une certaine consistance ; elle est insensible & sans chaleur.

Le fic se divise par le bout en plusieurs filets ; qu'il est facile de séparer avec le doigt.

Je distingue le fic en benin & en grave : le benin est celui qui n'attaque que la fourchette.

Le grave est celui qui attaque outre cela , ou la sole charnue , ou la chair canelée des talons , ou celle des quartiers , ou la partie postérieure du cartilage.

Causes.

Le fic vient ou de l'âcreté de la lymphe nourricière , ou de la saleté , ou des ordures dans lesquelles trempe le pied , ou de l'âcreté des boues dans lesquelles marche le cheval , ou de ce que le pied a demeuré long-tems dans le fumier , ou à la suite des eaux du paturon , il survient aussi souvent à un cheval qui séjourne long-tems dans l'écurie.

Les fics arrivent plus souvent aux chevaux qui ont les talons hauts & la fourchette petite ; la fourchette

se trouvant alors éloignée de terre, n'est point comprimée, l'humeur y séjourne & y produit les fics; au lieu que les talons bas, laissant porter la fourchette à terre, elle est continuellement comprimée & en mouvement, il est rare que les fics surviennent à ces sortes de pieds.

Lorsqu'il n'y a que la fourchette & la sole charnue qui soient attaquées, le cheval ne boite pas; mais il boite lorsque les quartiers commencent à se dessoler: cela arrive lorsque le fic gagne la chair canelée des talons.

Curation du Fic bénin.

Le fic bénin est celui qui n'attaque que la fourchette.

On s'amuse ordinairement à couper le fic, ou à le brûler par les caustiques, voulant éviter de dessoler.

Mais il arrive souvent que ces moyens ne réussissent pas, parce que l'humeur du fic se portant sur les côtés au-dessus de la sole de corne, y produit de nouveaux fics; il faut toujours en venir à la dessoleure, & c'est le remède qu'on doit employer d'abord, lorsqu'on reconnoît que les racines du fic sont profondes, parce qu'il est inutile de détruire l'extrémité du fic, il reviendra toujours si on ne détruit pas les racines.

Lorsqu'on a dessolé, il faut appliquer sur la plaie pour premier appareil des plumaceaux imbibés d'essence de térébenthine, qu'on aura soin de comprimer d'une manière unie, sur-tout à la fourchette; on levera l'appareil au bout de cinq jours; on pansera ensuite avec l'onguent égyptiac l'endroit du fic, & le reste de la sole avec de la térébenthine, jusqu'à la guérison.

Curation du Fic grave.

Le fic grave est celui qui attaque la sole charnue jusqu'à l'os du pied , qui gagne quelquefois la chair canelée des talons , & celle des quartiers ; de façon que les arc-boutans se détruisent , & obligent la muraille de s'écarter.

Comme c'est une maladie grave , qui paroît venir en partie de la corruption des humeurs qui abreuve le pied , il est à propos de mettre le cheval au son & à la paille , de lui faire deux setons aux fesses , & un troisième au poitrail , pour détourner de ce côté une partie de l'humeur qui se porte au pied.

Il faut le dessoler deux ou trois jours après , & couper avec la feuille de fauge le fic jusqu'à la racine.

Si l'os du pied étoit carié , comme il arrive assez souvent , il faudroit ratifier l'os pour emporter ce qu'il y a de gâté sur la surface de l'os ; ensuite y appliquer un peu de digestif ; pour faire tomber l'esquille , & favoriser l'exfoliation ; mettre sur le reste de la sole des plumaceaux imbibés d'essence de térébenthine.

Si au second appareil , on s'apperçoit que les chairs soient baveuses , mollasses & filamenteuses , fournissant de la sérosité , ce qui prouve que la racine du fic n'est pas entièrement détruite , il faut les recouper avec les feuilles de fauge , & panser la plaie avec l'égyptiac jusqu'à la fin de la guérison.

Si le fic commence à attaquer la chair canelée , il faut détruire avec la renette , la racine du fic dans cette partie , & panser la plaie de même que ci-dessus , en appliquant des bourdonnets pour tenir la chair canelée bien comprimée.

Si le fic gagne du côté de la couronne en allant

du bas en haut , & que les quartiers soient dessoudés , il faut les couper pour avoir la liberté de couper le fic , & détruire , avec la renette , ce qui pourroit rester du fic dans la muraille. Appliquez dessus des plumaceaux imbibés d'essence de térébenthine , ou chargés de térébenthine. Le grand point est de bien couper le fic & de bien mettre l'appareil , & le tenir ferré avec une ligature large , & ne pas le lever avant quatre jours de peur d'hémorrhagie ; ensuite panser avec l'égyptiac de deux jours l'un ; jusqu'à la fin de la guérison.

Quelquefois la fièvre survient , il faut alors mettre le cheval à l'eau blanche , le saigner , & lui donner des lavemens émolliens.

Il se trouve quelquefois des chevaux qui ont des fics aux quatre pieds à la fois ; il faut dans ce cas préparer le cheval pendant quelques jours , avant que d'en venir à l'opération que demandent tous les fics. Pour cela il faut faire boire au cheval des décoctions rafraîchissantes , délayantes & purificatives faites avec les feuilles de bourrache & de cerfeuil , de mauve , de pimprenelle , &c. le mettre à l'eau blanche , & détourner une partie de l'humeur qui se porte aux pieds , par le moyen des setons. Quatre ou cinq jours après , il faut faire l'opération sur deux pieds à la fois , l'un de devant & l'autre de derrière , du côté opposé ; & opérer sur les deux autres , lorsque le cheval ne souffrira plus.

Si le cheval avoit des eaux ou quelque poireau dans le paturon , il faudroit commencer par les guérir ; parce que la sérosité s'écoulant du paturon dans le pied , empêcheroit la guérison du fic.

On peut prévenir souvent les fics , en abattant les talons lorsqu'ils sont trop hauts , & en faisant porter par-là la fourchette à terre.

ARTICLE QUINZIEME.

De la Cérise.

LA Cérise est une excroissance de chair qui arrive à la sole charnue, & qui surmonte la sole de corne; cela arrive faute de compression.

Si la cérise est à la chair canelée, il faut la couper, & la comprimer avec des plumaceaux, elle guérit facilement.

Si elle est à la sole charnue, elle est plus dangereuse. Le plus court est de dessoler: lorsqu'on a dessolé, on la coupe, & on la tient comprimée.

ARTICLE SEIZIEME.

De la Fourbure.

LA Fourbure consiste dans une roideur des tendons, le cheval ne peut pas se remuer, & semble être tout d'une pièce.

La fourbure vient le plus souvent d'un travail forcé, comme d'une course ou d'une marche longue & fatigante, sur-tout si le cheval passe tout d'un coup d'un grand chaud à un grand froid.

Le travail immodéré met le sang en mouvement, excite la chaleur & les sueurs; les sueurs dissipent la sérosité du sang, elles enlèvent cette humidité qui tient les fibres souples & capables d'un mouvement aisé, elles appauvrissent le sang, & dessèchent les fibres; de-là la sécheresse, le défaut de souplesse, & la roideur des tendons.

2°. Par le travail outré il se fait une grande déperdition d'esprits animaux; de-là la perte du mouvement.

3°. Les fibres ayant été tirillées & allongées par le mouvement & la fatigue, tombent dans l'atonie, & perdent leur ressort & leur ton.

La sécheresse des fibres resserre les vaisseaux lymphatiques; elle les comprime de façon qu'ils sont, pour ainsi dire, effacés; la circulation de la lymphe ne peut plus se faire dans la jambe; la sérosité qui étoit destinée à humecter les tendons, & la lymphe qui devoit les nourrir, sont obligées de séjourner dans le sabot; de-là cet amas d'eau & de sérosité qu'on trouve quelquefois dans le sabot, qui le cerne d'abord autour de la couronne, & qui le détache ensuite entièrement.

La fourbure peut encore venir du trop long séjour du cheval dans l'écurie, sans exercice, sans doute parce que les fibres, en demeurant long-tems dans l'inaction, se roidissent, & perdent leur souplesse. Il arrive assez souvent qu'un cheval malade du pied de derrière sur-tout, devient fourbu de l'autre pied qui étoit sain.

On voit encore quelquefois des chevaux devenir fourbus après avoir mangé du bled en verd.

Curation.

Il faut saigner une ou deux fois; lorsque la fourbure vient de ce que le cheval a passé subitement du chaud au froid; ensuite frotter les reins & les quatre jambes avec de l'eau-de-vie & l'essence de térébenthine, pour y ranimer la circulation, & rendre le ton aux fibres.

On peut donner intérieurement un breuvage de trois chopines d'eau, dans lesquelles on fait dissoudre une bonne jointée de sel, & trois ou quatre oignons blancs pilés.

C'est un léger cordial & tonique qui ranime ad-

mirablement le cours des esprits animaux. Il faut tenir le cheval chaudement dans l'écurie, & le promener de tems en tems.

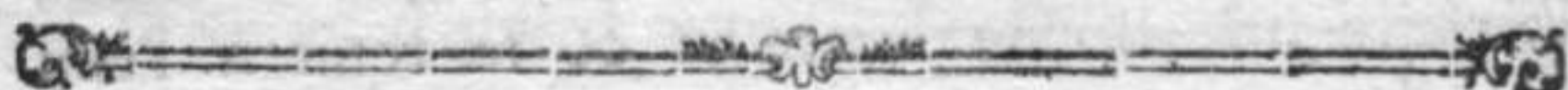
Lorsque la fourbure vient d'un travail forcé, il faut saigner le cheval, lui faire prendre par jour deux onces de thériaque & d'assa foetida dans une pinte de vin. Lui donner plusieurs lavemens faits avec la décoction des plantes émollientes, lui frotter les quatre jambes avec du vinaigre où on aura dissous une demi-poignée de sel, lui frotter les quatre couronnes avec de l'essence de térébenthine, lui faire une bonne litiere, & le tenir à l'eau blanche.

On peut aussi lui appliquer sur les reins un sac, dans lequel on aura mis un picotin d'avoine, qu'on aura fait bouillir légèrement dans le vinaigre.





GUIDE
DU MARÉCHAL.



CINQUIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

E L É M E N S D E F E R R U R E .

POUR apprendre à ferrer promptement , il faut accoutumer sa main aux différens mouvemens du poignet , au maniment des tenailles , du ferretier , & des outils dont on se sert pour la ferrure.

Pour cela il faut 1^o. prendre un morceau de plomb quarré ou de fer chaud , le tenir de la main gauche avec les tenailles , & frapper dessus avec le ferretier de la main droite , de façon que les coups portent également & à plomb , sur les faces du plomb ou du fer , & que le plomb en s'allongeant soit toujours également quarré ; se tenir droit en frappant : continuer cet exercice jusqu'à ce que les deux mains soient accoutumées , l'une à tourner , l'autre à frapper à propos , & qu'elles soient d'accord.

2°. Il faut prendre des quartiers de fer, les redresser; plier des déférrés, les remplir pour en faire des lopins.

3°. Faire rougir un morceau de fer quel qu'il soit, & le rendre quarré de la maniere que je l'ai dit ci-dessus.

4°. Mettre au feu un morceau de fer forgé, le faire chauffer & le retourner à propos, le prendre quand il est chaud avec des tenailles, le lâcher sur l'enclume, le pousser avec un ferretier, & le recevoir avec les tenailles qu'on tient ouvertes; ces exercices répétés forment admirablement la main, la préparent & l'accoutument à faire avec aisance, les mouvemens nécessaires pour la pratique.

Quand par l'exercice on a acquis l'aisance du mouvement, la justesse de la main, & le maniment des tenailles, il faut commencer à forger un fer. On fait chauffer à blanc un morceau de fer corroyé, & on le bat à deux; on recommande au frappeur de frapper doucement afin de donner le tems au Forgeron de tourner la main pour dégorgger; on porte la branche à la bigorne, pendant qu'elle est chaude, pour lui donner sa forme: ensuite on remet le fer au feu pour chauffer l'autre branche, & on la forge de même que la précédente, on frappe à petits coups pour la recourber; ensuite on tourne le fer sur le côté, enforte qu'on puisse frapper sur la branche qui est en l'air, pour rapprocher les deux branches, & leur donner la figure de fer, ce qu'on appelle *monter à cheval*: ensuite on met le fer à plat sur l'enclume pour l'unir; il faut que le Frappeur & le Forgeron frappent également afin que le fer soit égal d'épaisseur; après cela on le bigorne pour lui donner la figure nécessaire, on revient sur l'enclume pour l'applanir. Lorsqu'on aura donné au fer la tournure qu'on de-

mande , il faut l'étamper de la façon qu'il est marqué sur la planche , pour les bons pieds. Quand on leve des crampons , il ne faut pas les lever à la quart de l'enclume , car ils sont sujets à casser. Il faut s'accoutumer à les lever à la bigorne , ou mieux au milieu de l'enclume.

Quand on sçait forger , il faut apprendre à donner le coup de bouter & à parer le pied , afin de se mettre en état de ferrer sans estropier un cheval. Pour cela on commence à s'exercer sur les pieds morts ; on prend le pied d'un cheval mort tout nouvellement , on l'attache solidement à un bras du travail , ou à quelqu'autre endroit propre pour cela ; on abat d'abord du pied à tort & à travers , seulement pour se former la main , & l'accoutumer à donner le coup de bouter ; on tient le bouter avec la main droite , on appuie l'extrémité du manche sur le ventre , qui doit servir de point d'appui ; il faut que le poignet soit libre , afin de pouvoir tourner le bouter en tous sens ; se tenir droit , pousser le bouter avec le ventre , faire agir les reins , & non le corps.

Remarquez que le bouter ne doit jamais abandonner le ventre , que lorsqu'on est obligé de parer le pied autour d'un trou , comme autour de la piquûre d'un clou-de-rue , & lorsqu'on veut tourner les talons , ce qu'on appelle ferrer à la Marchande.

Il faut prendre un second pied , l'attacher de même que le premier , abattre le pied , parer le dedans , & enlever des lames de corne épaisses & réunies , & ne point parer par chiquets , ensuite il faut examiner la grandeur & la forme du pied , pour y proportionner le fer ; choisir un fer qui ne soit point étampé , le présenter à froid au pied , pour voir s'il convient , le mettre au feu , l'étamper ,

per, l'ajuster, le représenter, pour voir s'il a la tournure du pied. On peut, pour prendre ses mesures, le laisser quelque tems sur le pied, parce qu'on ne craint pas de l'échauffer, ce qu'il ne faudroit pas faire si le pied étoit vivant. Si le fer n'a pas la tournure du pied qu'il doit avoir, il faut courir à l'enclume pour l'ajuster, s'il n'est pas chaud, il faut le faire chauffer pour lui donner la tournure nécessaire. Voyez ce que j'en dis à l'Article de la Ferrure.

Le fer ajusté, il faut prendre des clous convenables au fer & au pied, & ne pas les réduire trop, c'est à dire, ne pas les battre trop, de peur de les casser, sur-tout au rivet, & prendre garde qu'ils ne soient pas pailleux.

Il faut avoir un brochoir qui ne soit pas trop lourd, le tenir par le bout du manche, & ne faire agir que le poignet, en frappant sur le clou qu'il faut tenir avec deux doigts de la main gauche, en commençant à l'enfoncer; si la lame du clou venoit à ployer, il faudroit l'appuyer avec une branche des triquoises, frapper à petits coups jusqu'à ce qu'on sente de la résistance, frapper alors à grands coups pour chasser le clou en dehors, & dès qu'il est sorti, relever la lame avec le brochoir; de peur qu'elle ne blesse celui qui pourroit tenir le pied; frapper à grands coups les têtes des clous pour les faire entrer dans les trous de l'étampure, couper les lames près de la muraille: mettre les triquoises sous la pointe du clou, & frapper sur la tête à grands coups de brochoir, pour faire relever la pointe; couper avec le rognepied la corne qu'il y a entre le rivet & la lame, à la sortie du clou; mettre encore les triquoises sous le rivet & frapper sur la tête des clous, pour relever le rivet; ensuite appuyer les triquoises sur la tête des clous, faire remonter le rivet avec le brochoir, & l'applatir sur le sabot, afin qu'il entre dans la corne.

Si le sabot étoit trop sec, il faudroit le faire tremper

dans l'eau pendant trois ou quatre jours pour le mettre dans un état semblable à l'état naturel du pied vivant.

Lorsque cet exercice répété plusieurs fois sur le pied mort, aura donné une facilité & une aisance dans le maniment des outils, & une habitude de la ferrure; on pourra passer hardiment à la ferrure du vivant. La façon de ferrer les différens pieds, peut se voir dans le Traité que je vais donner ci-après sur la Ferrure.

Pour ferrer sans craindre & sans danger, il faut connoître parfaitement la structure du pied, sans cela on ne travaille qu'en aveugle, & on est exposé continuellement aux dangers de la ferrure, qui sont en grand nombre.

On commence par déferrer; on abat avec le bouterolle, la partie surperflue de la muraille, on coupe avec le ronge-pied la corne éclatée; ensuite on met au feu le fer qu'on a choisi pour l'étamper; on lui donne la tournure du pied avant que de l'étamper; de peur de gâter l'étampure en l'ajustant, ou en lui donnant la tournure.

Il faut bien examiner la muraille avant que d'étamper le fer, afin de ne pas l'étamper dans les endroits où il n'y a point de corne, comme aux quartiers ferrés, aux faux quartiers, aux avalures, aux seimes, à la cornée éclatée, &c.

Dès que le fer est ajusté, on le présente sur le pied, & on le laisse l'espace de tems seulement qu'il faut pour voir s'il en prend bien la tournure; observer sur-tout de ne point appuyer long-tems le fer avec les branches des triquoises, comme font quantité de Garçons Maréchaux, qui échauffent le pied, & rendent souvent par-là les chevaux boiteux. Si c'est un pied foible, il faut mouiller le fer dès qu'il est ajusté, & le présenter sur le pied sans tenailles.

Il ne faut point parer le dedans du pied, à moins qu'il n'y ait un oignon qui fasse tomber la sole; car dans ce cas, il faut parer pour éviter de trop vouter le fer.

ARTICLE PREMIER.

Précautions à prendre pour ferrer les Chevaux malins.

IL faut étudier le caractère des chevaux, connoître leur malice, & se servir de ruses pour les ferrer plus aisément.

Si le cheval compte (on appelle *compter*, lorsqu'il retire son pied à chaque coup qu'on lui donne), il faut commencer par frapper doucement, ensuite un peu plus fort, ainsi en augmentant jusqu'à ce que le clou soit rivé.

Il y a des chevaux qui ne donnent pas le pied facilement, il faut les prendre par douceur & les caresser; leur lever le pied de devant, & coulant tout de suite la main le long du dos, venir à la jambe de derriere; embrasser le jarret d'une main en dedans, de l'autre saisir la queue pour la faire servir d'appui; ferrer fortement le jarret, avec le bras, ne point lâcher, à moins qu'ils ne fassent de grands efforts, & qu'on ne courre risque d'être blessés. S'ils sont mutins, il faut leur mettre les morailles ou un torche-né; s'ils continuent à être difficiles, il faut leur ôter les morailles ou le torche-né, & leur envelopper la tête d'un linge simple, ou de quelque grosse couverture qui charge la tête. Si bien loin de s'adoucir ils deviennent plus méchans, il faut prendre une platte-longe, l'attacher à la queue, passer la corde dans l'anneau de la platte-longe, mettre cette corde au paruron du pied qu'on veut ferrer, & tirer le pied à soi avec la

platte-longe. Si le cheval vient à s'abattre ou à se coucher, il faut cesser de lui boucher la vûe, le mettre dans un terrain non pavé, ou s'il est pavé, le couvrir de fumier, faire tourner le cheval jusqu'à ce qu'il soit étourdi, & alors lui lever le pied : ce qu'on fait facilement, quand même il seroit habitué à ruer dans cette occasion, comme il arrive souvent.

Il y en a d'autres qui baissent la hanche, quelquefois jusqu'à tomber dès qu'on leur leve le pied : il faut dans ce cas, attacher une platte-longe à la queue, ensuite faire un tour au paturon, tenir la platte-longe d'une main, appuyer l'autre sur la hanche, tirer en haut la platte-longe pour faire replier la jambe. Lorsque la jambe est racourcie, de maniere que le pied soit dans une situation convenable pour être ferré, il faut approcher du jarret la main qui étoit sur la hanche, pour l'embrasser, le tenir comme on fait ordinairement pour ferrer, & ne point lâcher la platte-longe. Si le cheval tire fortement, & fait beaucoup de mouvement, quittez le jarret, & portez la main sur la hanche, tenant toujours la platte-longe ; laissez-lui, en suivant ses mouvemens, faire ses efforts, & lorsqu'il sera las, reprenez le jarret, comme auparavant. Il y a des chevaux qui, sans être méchans s'abandonnent, à la longueur du tems, sur celui qui les tient, il ne faut pas lâcher subitement le pied, parce que le cheval se trouvant privés tout d'un coup du point d'appui, tomberoit rudement & courroit risque de se blesser ; mais il faut conduire doucement le pied à terre, il faut se mettre entre ses deux jambes de derriere & lui lever le pied sans platte-longe, le cheval ne trouvant plus de point d'appui en-dehors, restera tranquille & se soutiendra.

Lorsqu'on est obligé de mettre le cheval au Travail pour le ferrer, il faut, avant que de l'y mettre, tenir les fers tout prêts à porter sur le pied, & que les clous soient tous affilés pour ne pas faire languir le cheval dans le Travail ; on voit après cela s'il est bien contenu de toute part, avant que de lever le pied pour le ferrer ; on lui leve le pied avec une platte-longe, on ne fait que deux tours à l'entour de la barre de fer, & on ne l'engage jamais, afin de pouvoir, selon la nécessité, mettre le pied à bas.

Si le cheval se débat & tire la jambe, il faut lui laisser faire ses mouvemens, & après continuer de le ferrer, pourvu qu'il soit bien contenu dans le Travail ; cela se fait sans soupente : mais s'il se débat considérablement, on met les soupentes. Quelquefois le cheval s'abandonne sous les soupentes, & court risque d'être suffoqué ; il faut alors lâcher promptement le pied, & le débarrasser du Travail, de peur qu'il ne périsse, ce qui arrive quelquefois. Il faut le laisser reposer un moment, & respirer à son aise, ensuite le remettre au Travail, & ne pas le gêner, mais seulement le tenir court pour assujettir la tête, lui mettre les morailles, ou le torche-nez, lui reprendre la jambe, & ne faire qu'un demi-tour avec la corde autour de la barre, afin de pouvoir mettre bas sur le champ, si le cas le requiert. Lorsqu'on lâche la longe, il faut le faire doucement, de peur que le cheval ne se blesse en heurtant rudement son pied contre le pavé ; il faut le reprendre dès que le pied aura reposé à terre ; c'est de cette façon qu'on parviendra à le ferrer.

Si le cheval ne s'abandonne pas, & ne se couche pas sous la soupente, mais qu'il tire presque continuellement la jambe, il faut le lâcher & le

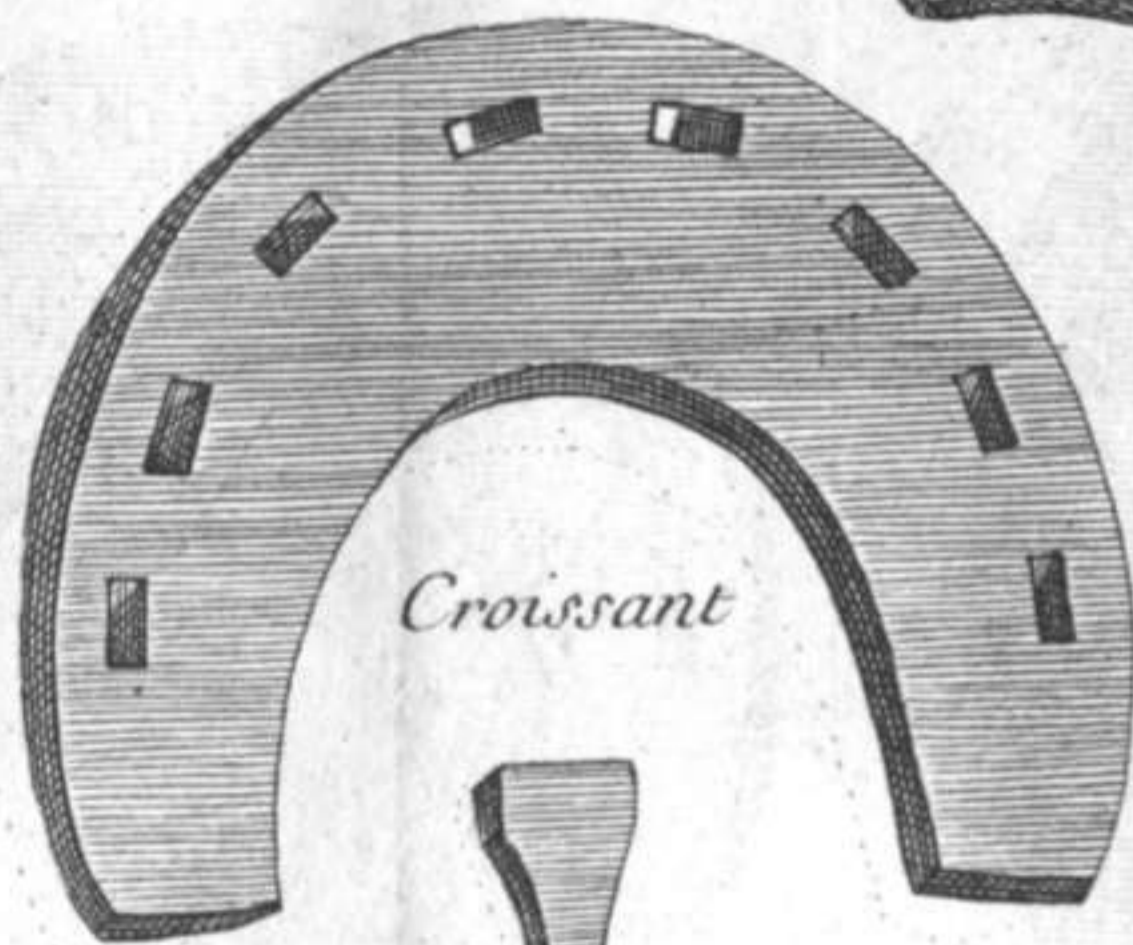
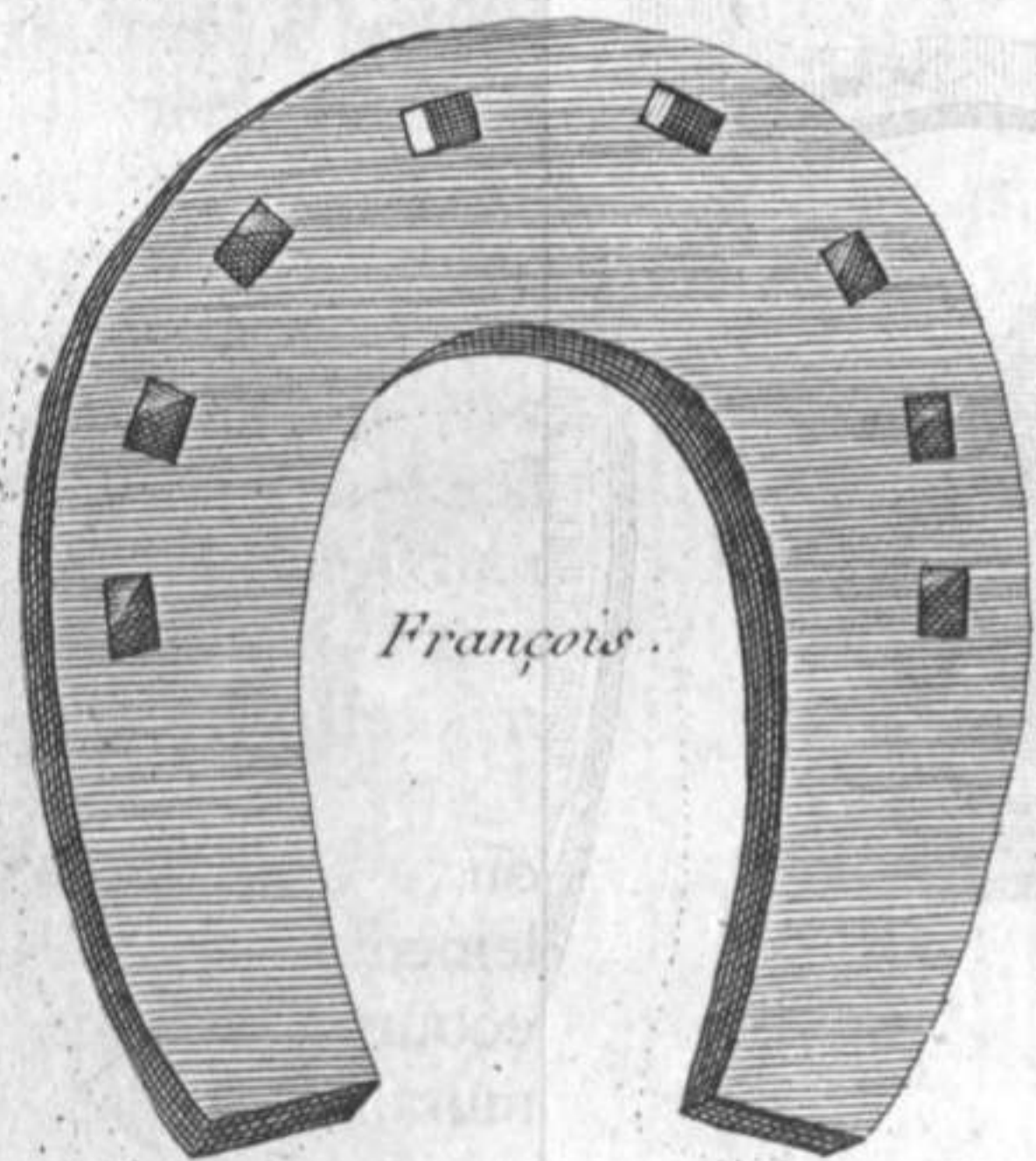
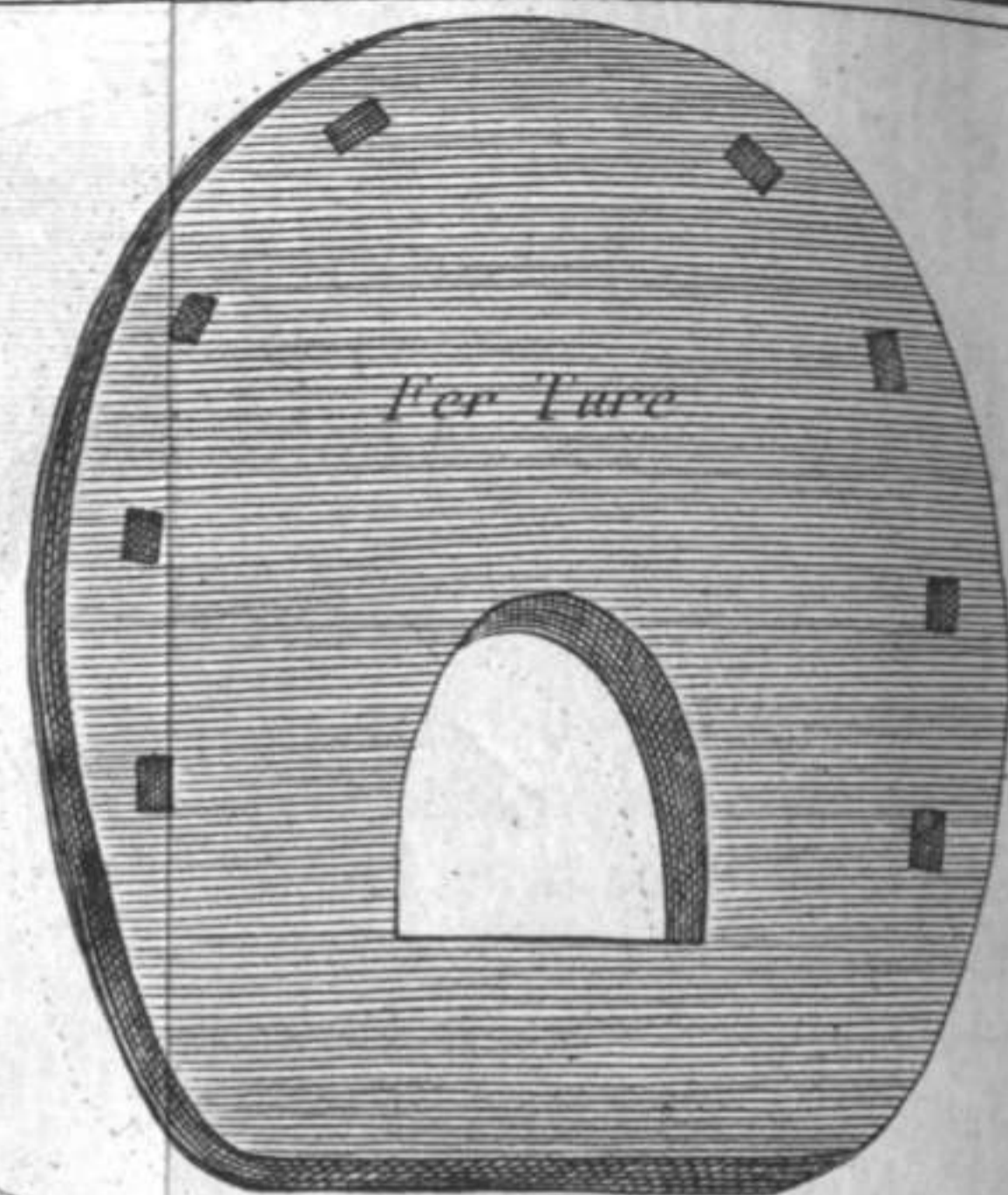
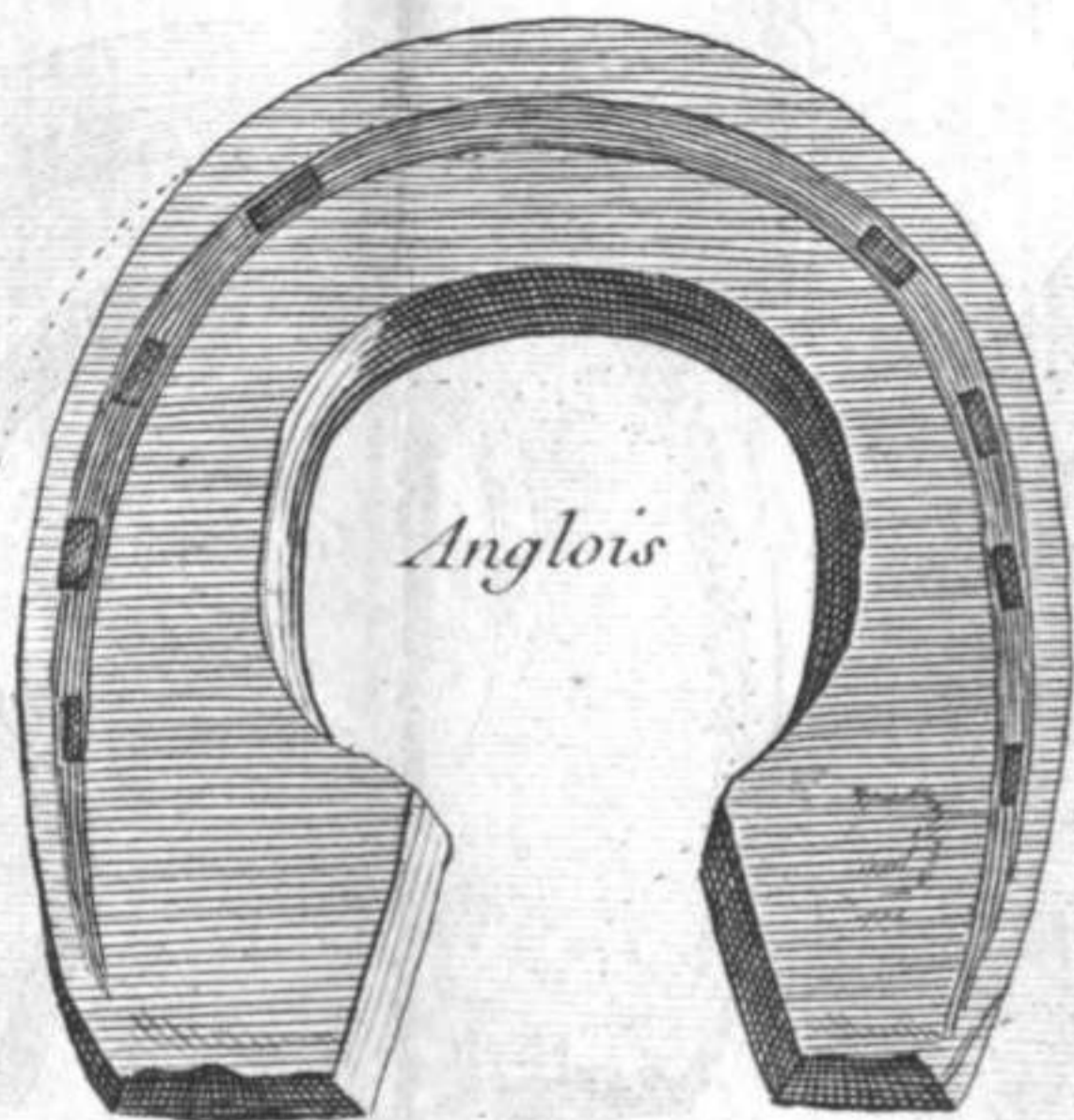
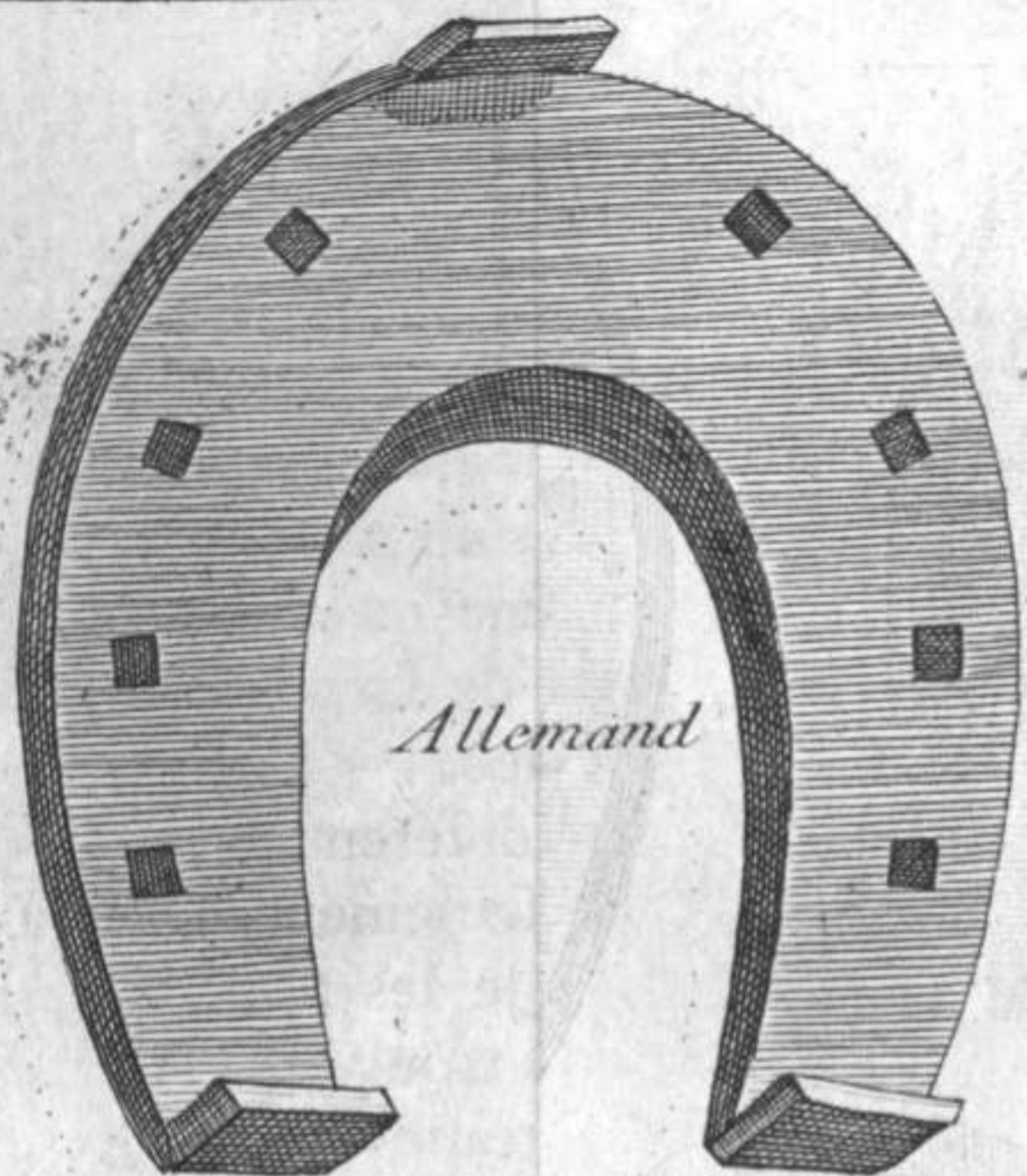
reprendre souvent, jusqu'à ce qu'on soit venu à bout de le ferrer. Je dis qu'il faut le lâcher souvent, parce qu'en tirant la jambe, il peut se faire une extorsion au-dessus du jarret qui fait boiter le cheval pendant un certain tems.

Il y en a qui se débattent tellement dans le Travail, qu'il faut les en tirer pour les ferrer à la platte-longe.

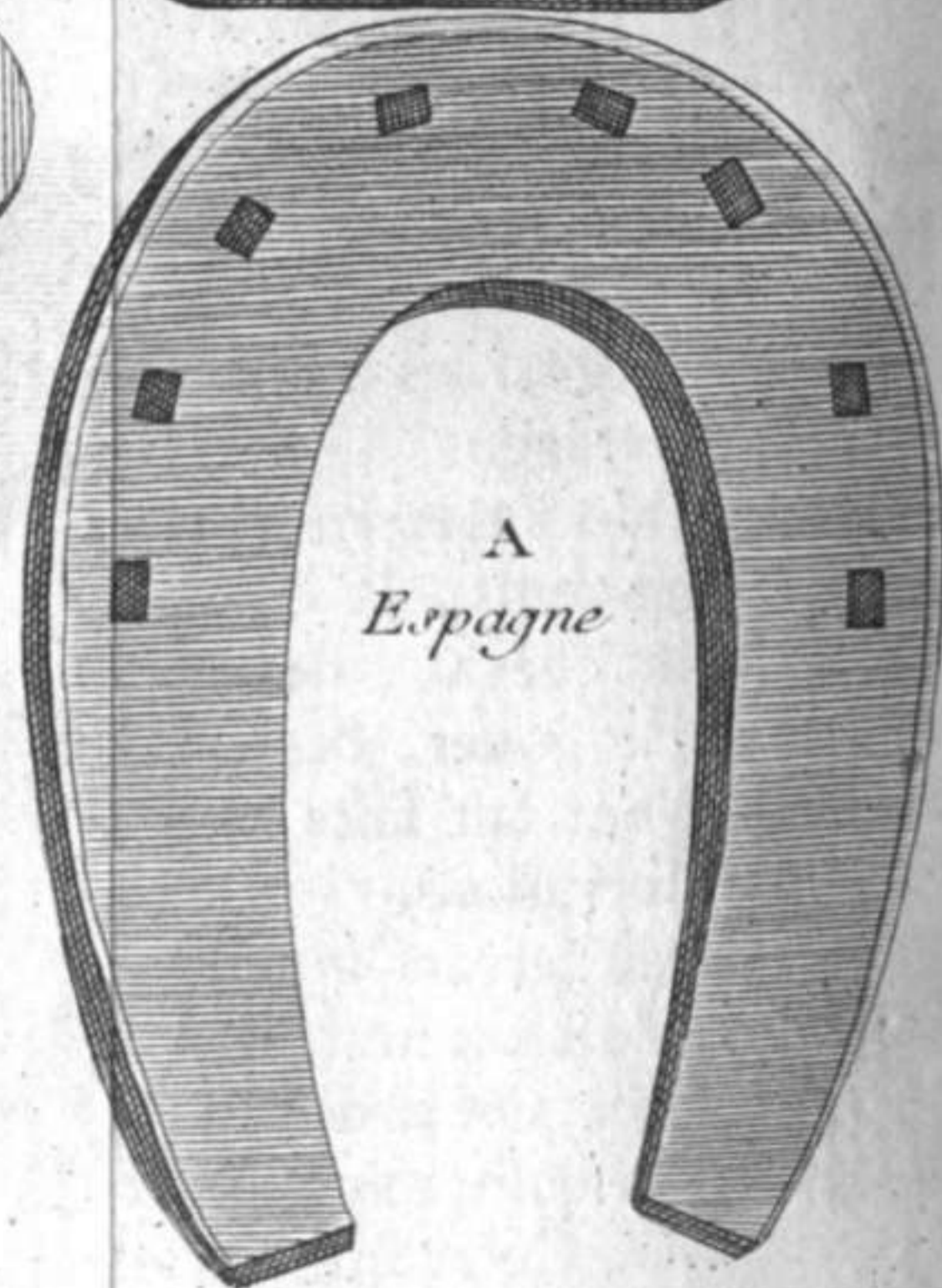
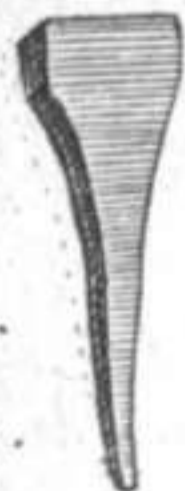
Au reste, pour ferrer un cheval il faut plus de hardiesse & d'adresse que de force; avant que de ferrer, le Maréchal doit avoir attention que le cheval n'ait pas la longe dans la bouche, ni sur le nez, quand on l'attache; dans la bouche, car il est à craindre qu'en tirant la longe, il ne se coupe la langue; sur le nez, parce qu'il y a danger qu'il ne se bouche la respiration. J'en ai vu plusieurs exemples. Quelques-uns se sont coupé la langue sur la longe. Un entr'autres s'étoit tellement ferré le nez en tirant la longe, qu'il perdoit la respiration, à peine eut-on le tems de couper la longe.

J'en ai vu un autre qui tiroit la longe avec tant de force, qu'après lui avoir coupé la longe qui lui ferroit extrêmement le nez, il tomba à la renverse, se releva, & alla tomber mort à cent pas de-là.

Quand on déferre un pied foible ou un pied boiteux, il faut faire attention d'ôter les rivets des clous avec le rogne-pied, & de ne mettre les triquoises que sur la branche du fer de dehors, parce que le quartier de dedans est toujours le plus foible, & que les triquoises foulent la sole.



Clou pour
le Fer.



CHAPITRE SECON D.

P R A T I Q U E D E L A F E R R U R E.

LA Ferrure étant une partie essentielle de la Maréchallerie , j'ai tâché de donner sur cette matière ce que j'ai trouvé de plus sûr ; mais après avoir lu tous ceux qui ont écrit avant mon Pere sur la ferrure , je n'y ai rien trouvé de satisfaisant ni de conforme à la structure du pied.

J'ai examiné avec soin les différentes sortes de ferrures qui se pratiquent , non-seulement en France , mais dans les Pays étrangers , je les ai comparées avec celle de mon Pere , & j'ai trouvé qu'elle l'emportoit par ses avantages sur toutes les autres.

Ceux qui l'ont examinée d'un œil juste & impartial , leur ont accordé leur suffrage ; la plupart même des Maréchaux , obligés de se rendre à la vérité , ont approuvé cette ferrure , & après en avoir connu l'utilité & les avantages , l'ont enfin adoptée & mise en usage.

L'étude de l'anatomie , à laquelle je me livre depuis long-tems , la connoissance de la structure du pied du cheval , des différens ressorts que la nature y fait jouer , & des usages auxquels elle le destine , m'ont fait faire de mures réflexions & de solides observations.

Le cheval servant à porter ou à tirer différens fardeaux , s'useroit inmanquablement le pied , si on n'y remédioit. On a donc eu recours à la ferrure , qui est une défense , tant pour la muraille du pied que pour la sole. Celui qui l'a imaginée n'a sûrement point eu intention de parer la sole , ni de l'affoiblir en aucune maniere , il seroit allé contre son principe,

& ç'auroit été détruire son ouvrage que de creuser le pied : cependant un pied qui n'est pas creusé & paré uniment, est regardé aujourd'hui comme mal ferré ; mais on reviendra aisément de cette erreur, si on fait attention que la ferrure n'est mise en usage que pour conserver le pied du cheval, & non pour l'affoiblir, en l'embellissant.

• Pour connoître les avantages de la nouvelle ferrure, il faut connoître la structure du pied ; la connoissance de l'une conduit à la connoissance de l'autre, c'est pourquoi je renvoie à l'article de l'Anatomie du pied, dont j'ai parlé avant que de parler des maladies du pied, & aux Planches qui y sont jointes.

Je vais dire deux mots des propriétés de la fourchette du cheval, & des avantages qu'il en retire.

1^o. Elle conserve les talons bas & foibles. La nature pour suppléer à ce défaut de talons foibles, leur a donné une grosse fourchette sur laquelle ils marchent, & qui leur sert de point d'appui.

2^o. Les pieds plats & talons bas ont tous une grosse fourchette qui soulage les talons ; en effet tous le poids du corps tombe sur la fourchette & non sur les talons. Le contraire arrive aux bons pieds ; car pour l'ordinaire ils ont une très-petite fourchette, mais en revanche de forts talons, qui font fonctions de fourchette, & par conséquent soutiennent tout le poids du corps du cheval.

A R T I C L E D E U X I E M E.

Défauts de la Ferrure actuelle.

I. **L**ES fers longs & forts d'éponge sont sujets, par leur poids, à ne point tenir fermement, & font péter les rivets.

II. Il faut des gros clous, à proportion de la force des fers, pour les tenir : ce qui fait éclater la corne; où souvent les grosses lames pressent la chair canelée & la sole charnue, & font boiter le cheval.

III. Les chevaux sont sujets à se déferrer par la longueur des fers; savoir, lorsque le pied de derrière attrape l'éponge du pied de devant, soit en marchant, soit en restant en place, & en mettant le pied l'un sur l'autre, ou bien entre deux pavés, dans les barres des portes, ou sur les ponts-levis des Villes de guerre, & dans les terres fortes.

IV. Ils marchent lourdement, par la pesanteur du poids des fers qui les fatiguent.

V. Les fers longs & forts d'éponge, éloignent la fourchette de terre, & empêchent le cheval de marcher sur elle; alors si le cheval a de l'humeur dans la fourchette, il lui viendra un fic ou crapeau, parce que l'humeur séjourne : ce qu'on évite en ferrant court : le cheval marchant sur la fourchette, l'humeur se broie, se divise & se dissipe plus facilement, principalement aux pieds de devant, parce que l'animal s'y appuie plus que sur les pieds de derrière.

VI. Les fers longs & forts d'éponge, aux pieds qui ont les talons bas, les écrasent & les renversent, les foulent & font boiter le cheval (attendu qu'il a toujours le même point d'appui); quoiqu'on relève l'éponge, & qu'on voie du jour entre l'éponge & le talon en levant le pied; mais dès qu'il est à terre le talon va chercher l'éponge, parce que le sabot est flexible.

VII. Les fers longs & forts d'éponge, lorsque le pied est paré, la fourchette étant éloignée de terre, occasionnent plusieurs accidens, comme la rupture du tendon fléchisseur, ou l'extension du même tendon & la compression de la sole charnue; ce qui n'a encore été connu que depuis que je l'ai remarqué, &

que j'en ai fait la découverte ; cela est aisé à démontrer.

VIII. Les fers longs font glisser & tomber les chevaux , parce qu'ils font l'effet d'un patin sur le pavé sec , tant en hiver qu'en été.

IX. Les fers longs font encore nuisibles , lorsque les chevaux se couchent sur l'éponge , ce qu'on appelle se coucher en vache , parce que pour lors ces sortes de fers les blessent au coude.

X. Les crampons font à supprimer sur le pavé , & ils ne sont bons que sur la glace , ou sur une terre grasse , pour lors les crampons s'insinuent dans l'une ou dans l'autre , & retiennent le cheval ; au lieu que sur le pavé , les crampons glissent , principalement lorsque le pavé bombe , ce qui est très-ordinaire à Paris , parce que le grand nombre des voitures arrondit en très-peu de tems les carrés des pavés , quand même les pavés feroient neufs. Pour peu que le cheval marchât , les crampons ne dureroient pas plus de sept à huit jours ; donc il est un mois ou cinq semaines sans avoir des crampons , puisque la ferrure doit durer six semaines.

XI. Les crampons en-dedans font sujets à estropier le cheval , en croisant ses pieds sur la couronne , ce qui forme des atteintes encornées.

XII. Le cheval avec des crampons ne marche pas à son aise sur le pavé , & se fatigue.

XIII. Le cheval qui n'a qu'un crampon en-dehors n'a point le pied à plomb , & ce crampon gêne l'articulation de l'os coronaire qui porte sur l'os du pied se trouvant alors de côté.

XIV. Si le cheval a le pied paré , & qu'il vienne à se déferrer , il ne peut pas marcher qu'il ne s'écrase & ne s'éclate la muraille , & qu'il ne se foule la sole charnue , attendu que la muraille se trouve sans soutien , exposée à rencontrer des chicots & tessons de

bouteille, de petites pierres tranchantes, d'autres qui foulent la sole & des clous-de-rue.

XV. Si les fers sont longs & les talons creusés, les pierres & les cailloux se logent entre le fer & la sole, comme le sable & la terre qui se mastique entre le fer & la sole, & font boiter le cheval.

XVI. Les pieds plats deviennent combles en voutant les fers pour soulager les talons & la fourchette, parce que plus les fers sont voutés, & plus aussi la muraille s'écrase & se renverse, principalement le quartier de dedans, comme étant le plus foible; pour lors, cela fait bomber la sole charnue, c'est ce qu'on appelle *oignon*, & met presque toujours le cheval hors de service.

XVII. Si la muraille est mince, & qu'on voute les fers, ces sortes de fers pressent tellement les deux quartiers, que l'os du pied & ce qui en dépend, se trouvent comprimés, comme quand nous avons des fouliers justes qui nous font boiter. Ces sortes de fers font l'effet d'une pincette; ou pour mieux dire d'un étau: tout nuisibles que sont ces fers, encore faut-il être très-bon Maréchal, pour ajuster un fer qui soit bien voutés, & dont les éponges puissent garantir les talons; & c'est cette méthode, qui toute difficile qu'elle est à exécuter, acheve de perdre les pieds plats des chevaux.

XVIII. Les pieds parés sont exposés à être plus considérablement blessés par les clous-de-rue, tef-fons, chicots, &c.

XIX. La sole parée prend plus facilement la terre ou le sable, qui forme une espece de mastic entre le fer & cette sole: ce qui foule le pied, & fait boiter le cheval.

XX. Il arrive souvent, que lorsque la sole est bien parée, & que le cheval se trouve dans un endroit sec, la sole se seche par l'air qui la pénètre,

qui lui ôte son suc & sa souplesse , de sorte que la sole étant dans cet état de sécheresse , ferre & comprime la sole charnue , & fait boiter le cheval. Cette sole est si dure , que le bouterolle n'y peut entrer qu'avec grande peine. La précaution que l'on doit prendre pour éviter cette sécheresse , c'est d'humecter la sole avec la terre ou la fiente.

XXI. Une habitude qu'il faudroit détruire , c'est celle qu'on a d'attendrir la sole de corne , de se servir d'un fer rouge avec lequel on brûle cette sole , afin que le Maréchal & le Palfrenier aient moins de peine , l'un à parer & l'autre à tenir le pied du cheval ; mais il en résulte le plus souvent , qu'on échauffe la sole charnue , & qu'on rend par conséquent le cheval boiteux.

XXII. Un fer fort que l'on fait porter à chaud , quoiqu'il ne soit pas rouge , est nuisible , tant par rapport à son épaisseur , que parce qu'il arrive que dans l'opinion où est le Maréchal , que ce fer n'est pas assez chaud , il le laisse trop long-tems appliqué ce qui échauffe tellement le sabot , que la chair canelée qui se trouve desséchée , se détache par la suite de la corne canelée , & fait un vuide entre la sole & la muraille ; ce qui fait souvent boiter le cheval.

XXIII. Il arrive communément que pour faire un pied qui plaise à la vûe , on le rogne tellement qu'on le pare jusqu'à la sole charnue , & que la chair se faisant jour à travers la sole de corne , la surmonte ; c'est ce qu'on appelle une *cérise* , & cela fait boiter le cheval , quelquefois un espace de tems assez considérable.

XXIV. Le pied paré est principalement cause que le quartier en dedans se resserre ; c'est ce qu'on appelle *quartier foible* , ou *quartier ferré* ; ce qui fait boiter le cheval.

XXV. Il arrive aussi qu'un quartier se resserre ; & même tous les deux , & quelquefois la totalité du fabot ; pour lors le fabot devient plus petit , & gêne toutes les parties intérieures du pied , ce qui estropie le cheval ; accident qui résulte de la parure du pied.

XXVI. Il résulte encore un autre accident , c'est que quand le quartier se resserre , il faut fendre le fabot dans sa partie latérale ; cet accident s'appelle *seime* , & le cheval devient boiteux.

XXVII. L'habitude de parer les pieds , & sur-tout les talons qui en font les arc-boutans , fait ferrer les deux talons , & les pieds s'encastellent , ce qui rend le cheval boiteux.

XXVIII. C'est un abus de raper les pieds des chevaux , cela altere le fabot , & forme des seimes.

XXIX. Ce qui doit faire connoître qu'il ne faudroit pas parer les pieds des chevaux , que cet usage est pernicieux , & que les Maréchaux en abusent souvent ; c'est que si un cheval se déferre plusieurs fois en un jour , on ne lui remet pas un autre fer qu'on ait diminué le pied avec le fer rouge , & qu'on n'ait de nouveau paré le pied avec le bouterolle , tant les Maréchaux ont contracté l'habitude de se servir même par distraction de cet outil ; en sorte que le cheval n'a presque plus de pied , si par malheur cet animal se déferre quatre ou cinq fois en un jour. Il est vrai qu'il est rare que cela arrive ; mais , comme cela arrive quelquefois , on met le cheval hors d'état de servir , en lui détruisant tout le fabot , par cette manière d'user sans discernement du bouterolle. Ce que j'avance est si vrai , que j'ai vu des chevaux qui avoient marché nud pied , dont un quartier étoit tellement emporté , que les chevaux marchoient sur la sole charnue , & les Maréchaux pour les réferrer , abattoient le quartier opposé. Je

lui ai demandé la raison pour laquelle ils détruisoient ce quartier qui avoit encore du soutien ; & je n'ai pu avoir d'autre réponse , si ce n'est qu'il ne falloit pas qu'un quartier fût plus haut que l'autre , parce que cela étoit d'usage.

XXX. Un autre défaut , c'est la mauvaise méthode d'étamper , & contre-percer les fers avec des étampes & des poinçons trop gros , enforte que cela fait un trou extrêmement large , & que si-tôt que les clous , ou que les fers sont un peu usés , cela ne tient plus à rien. Le fer bat , attendu que la lame du clou ne remplit plus le trou , parce que le clou a une tête qui forme quatre quarrés , lesquels portent sur le fer , & par conséquent empêchent cette tête de s'enfoncer sur l'étampure.

XXXI. On a pour habitude de mettre aux chevaux qui se coupent , des fers extrêmement forts en branches , ou un fort crampon , & cela dans l'idée de rejeter le sabot en dehors. Ils font leur effet dès que le cheval a le pied à terre ; mais dès qu'il leve le pied pour marcher , le pied se remet dans son à plomb , l'épaisseur du fer l'attrape.

XXXII. La plupart des Maréchaux , dans la vue de mieux parer , poussent le butoir jusqu'au sang ; & pour arrêter l'hémorrhagie de la fourchette , ils y mettent le feu. Cette opération finie , le cheval revient boiteux à l'écurie. Le Maître en demande la raison , mais inutilement , parce que le Maréchal & le Palfrenier sont aussi ignorans , ou plutôt aussi discrets l'un que l'autre sur cet article.

XXXIII. Il y a des Maréchaux , qui croyant remédier aux talons encastellés , mettent des fers qu'ils appellent *à la pantoufle*. Ces fers sont forgés & disposés de façon que le bord du dedans qui regarde la fourchette , est extrêmement fort , & le bord du dehors très-mince : ils les ajustent enforte

que le cheval appuyant dessus, l'épaisseur du dedans de l'éponge rencontrant le talon sur les arc-boutans, le bord du dehors ne touche que peu à la muraille, à cause que l'éponge forme un talus de ce côté-là. Le but des Maréchaux est d'écarter les talons par ce moyen ; mais c'est en quoi ils se trompent, parce que loin de les écarter, l'épaisseur de l'éponge comprimant les arc-boutans, les empêche de profiter, & les resserre encore davantage.

L'énumération de tant d'accidens qui résultent de la méthode ordinaire, fait sentir la nécessité de les éviter. Personne de l'Art ne peut disconvenir de ces accidens.

La plupart des Maîtres ne font point parer les pieds des chevaux, à moins que ce ne soit des chevaux qu'on veuille vendre, à qui l'on vuide le dedans du pied, afin de tromper l'Acquéreur ; & il est même rare de voir des Maîtres Maréchaux mettre de fortes éponges aux fers, si ce n'est à des chevaux qu'on veut faire paroître de plus haute taille.

On avoit peine à croire que les éponges minces fussent propres à rendre droits les talons bas & foibles, & à les conserver ; mais beaucoup de Garçons qui ont travaillé chez mon Pere, ayant ferré de ces fortes de pieds, & sur-tout des pieds boiteux avec des fers à éponges minces, & en ayant vu la réussite en ont fait part à plusieurs autres Garçons parcourant les Boutiques, ce qui en a fait répandre la maniere parmi les Garçons en général ; & beaucoup de Maîtres, voyant qu'elle ne produisoit que de bons effets, la laissent pratiquer.



ARTICLE TROISIEME.

Défauts de la Ferrure des Mulets, qui se pratique en planche à Fleurentine & grands fers de derriere.

IL ne faut pas croire, comme pensent les Muletiers, qu'il faille que le mulet, pour bien marcher, soit ferré avec ces sortes de fers, c'est-à-dire, avec des fers grands, larges, qui débordent en dehors & en pince de quatre à cinq pouces, & relevent en pince l'un plus que l'autre, ou moins, selon le caprice des Muletiers.

1°. Les fers des mulets sont beaucoup plus pesans que les fers des chevaux, & cela parce qu'ils sont une fois plus grands & plus larges qu'il ne faut, ce qui fait que ces mulets marchent avec plus de peine; on s'apperçoit en effet qu'ils levent le pied plus lentement. Les Muletiers appellent cela *marcher gravement*, sans s'appercevoir que c'est la pefanteur du fer qui produit cet effet.

2°. Ils sont sujets à se déferrer, tant à cause de la largeur que de la longueur & de la pefanteur du fer, sur-tout quand ils sont dans certaines terres où les fers demeurent. Dailleurs, en se retirant d'un borbier, ou d'une terre grasse & forte, ils relevent une quantité de terre avec leurs fers, qui fatigue extrêmement le mulet.

3°. Quand ils se trouvent dans des chemins raboteux, des rocs & des terres gelées; ils ont de la peine à marcher avec leurs fers larges; attendu que le pied est beaucoup plus petit, & que si cette surface de fer ne porte pas précisément dans le milieu d'un caillou, ou d'une motte de terre gelée, ou d'autre chose, le fer fait la bascule, & fait faire un faux pas au mulet, parce qu'il n'a point d'appui.

4°. Il

4°. Ils ne peuvent point aller dans les montagnes dont les chemins sont extrêmement étroits, où il y a seulement de la place pour mettre leurs pieds qui sont ordinairement petits ; or un fer large ne peut y aller, fans exposer le mulet à faire de faux pas.

5°. Si le mulet se déferre, on ne trouve pas facilement des Maréchaux qui sachent les ferrer à la façon des Muletiers : c'est un usage que bien des Maréchaux n'ont pas. Cette difficulté fortifie le préjugé des Muletiers, à qui il semble que c'est un chef-d'œuvre de bien ferrer un mulet. J'ai eu beau représenter que cette ferrure étoit nuisible, je n'ai jamais rien pu gagner. J'ai demandé les raisons pour lesquelles ils vouloient que les mulets fussent toujours ferrés de cette manière, aucun n'a pu m'en alléguer une bonne : l'un m'a répondu que s'ils étoient ferrés autrement, ils ne pourroient point marcher ; l'autre, que cela avoit meilleure mine ; un troisieme que ses Camarades se moqueroient de lui, s'il les faisoit ferrer autrement ; un autre enfin, que les mulets ne voudroient pas marcher, s'ils n'étoient pas bien chauffés. Je leur ai proposé de les faire ferrer de même court, c'est-à-dire, avec des fers justes à la longueur du pied ; mais ils m'ont répondu que non ; qu'ils ne meneroient point leurs mulets, qu'ils ne fussent ferrés à leur goût ; que la ferrure qu'ils demandoient donnoit de la grace à marcher, & que de tout tems on avoit ferré les mulets de cette façon ; qu'ils n'en vouloient point d'autre.

Il est difficile de faire entendre raison aux Muletiers ; non-seulement ils sont entêtés, mais ils font des raisonnemens ridicules ; il y en a un qui m'a dit que quand il vouloit punir ses mulets, il les faisoit marcher nus pieds, c'est-à-dire, fans fers, qu'il leur ôtoit la sonaille, & qu'ils étoient

sensibles à cet affront. J'en ai entendu d'autres qui converfoient avec leurs mulets, & qui les menaçoient, lorsqu'ils avoient fait quelques faux pas, qu'ils les fairoient aller nuds pieds, qu'ils leur ôteroient la sonaille, & qu'ils les mettroient derriere les autres.

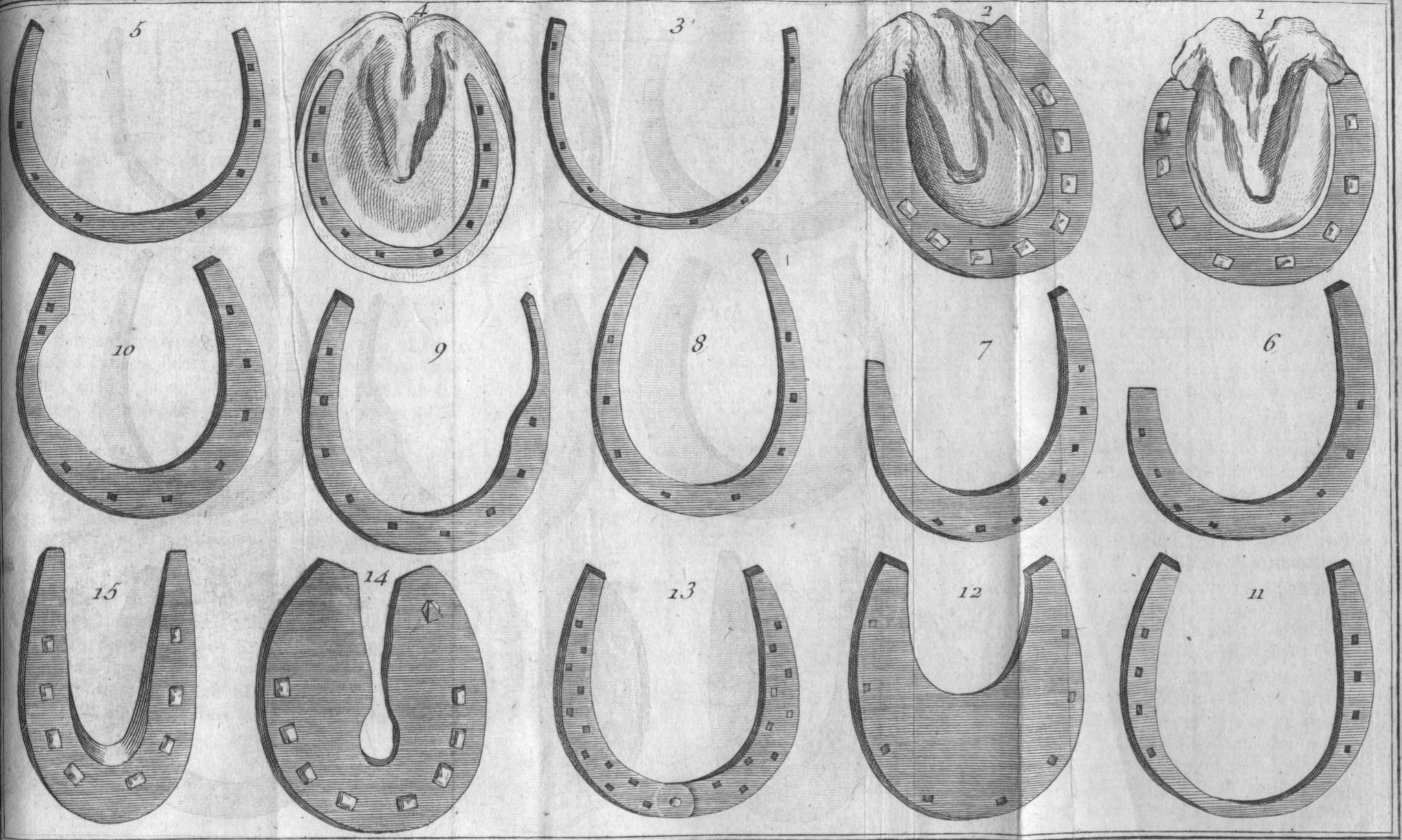
ARTICLE QUATRIEME.

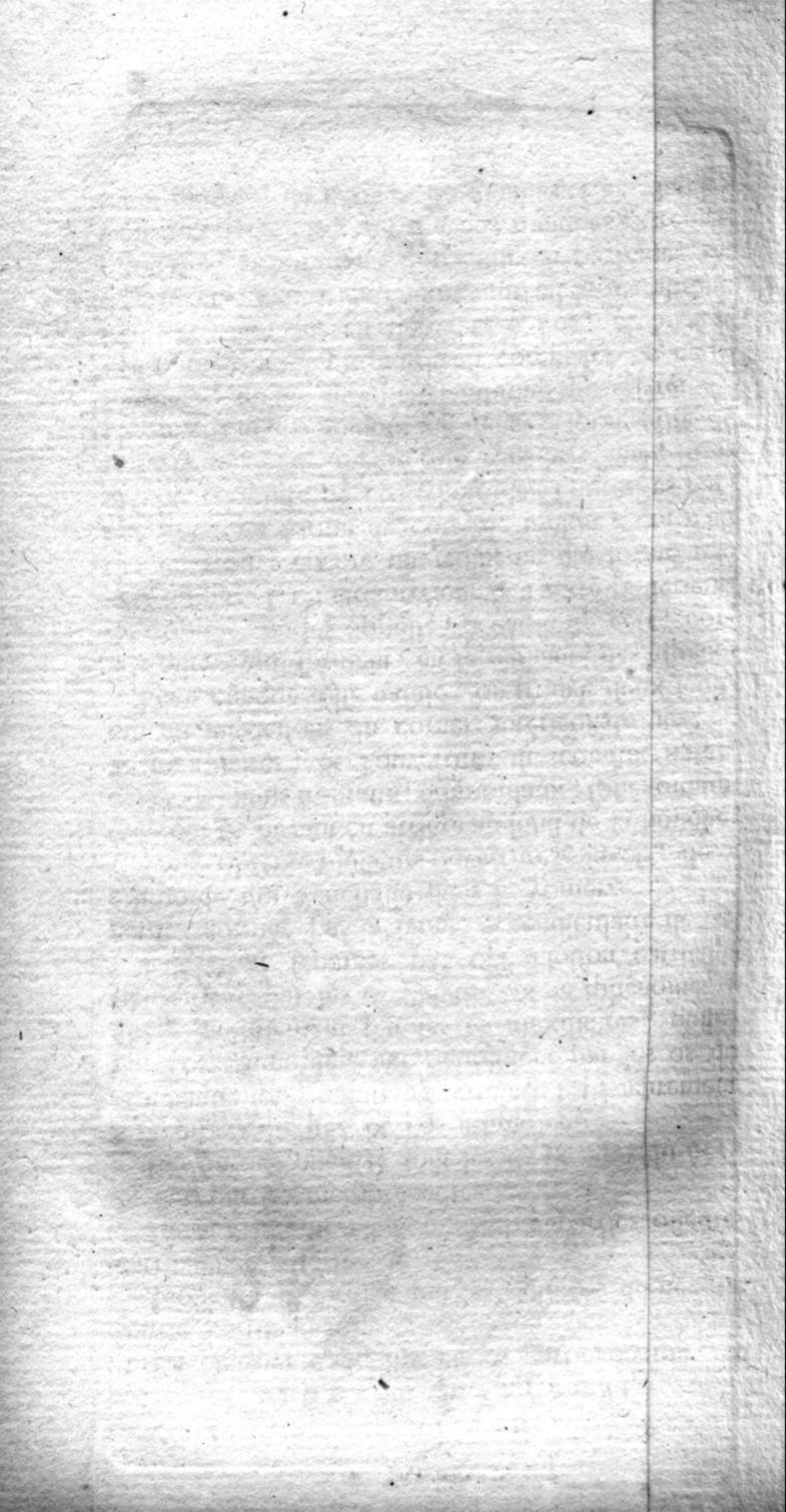
Différentes Ferrures à mettre en usage, selon la structure du pied, sur toutes sortes de terrains.

PRATIQUE DE FERRER POUR MOINS GLISSER.

Ferrure pour les bons pieds, & sur-tout pour ceux qui usent beaucoup & marchent sur toutes sortes de terrains.

IL faut que les fers ne soient pas trop longs, qu'ils ne passent pas les talons, de façon que l'éponge soit au commencement de l'arc-boutant, & que les pieds tant de devant que de derriere, ne soient point parés, l'on doit seulement se contenter d'abattre l'excédent de la muraille, & l'abattre bien uniment, de maniere que le pied soit égal, sans cependant en vuider le dedans, ni parer la fourchette, mais la laisser faillir, s'il est possible, pour qu'elle soit plus haute que le fer, & qu'elle puisse porter à terre. Quoique le fer doive être égal de force & mince d'éponge, on observera néanmoins que la branche de dehors du pied de devant soit un peu plus forte & un peu plus couverte. Pour éviter que le cheval ne se pique le pied, & qu'il ne l'ait ferré par la lame du clou, l'on aura soin de ne pas étamper le fer trop gras, mais sur la même ligne, afin que les trous soient égaux. Le fer devant garnir un peu plus en-dehors,





il doit par la même raison , y être étampé un peu plus gras , qu'en-dedans. Si l'on veut conferver la muraille du pied , on lui donnera un peu d'ajusture douce , sans relever les fers en les ajustant , sans les entoler , ni les vouter , de maniere qu'ils soient presque à plat. On doit avoir soin que le fer prenne bien le pied , pour qu'il en garnisse tout le tour , un peu plus cependant en-dehors qu'en-dedans : il est nécessaire , dès qu'on le présente sur le pied , de l'en retirer promptement , de peur de l'échauffer. On peut , avec une pareille ferrure , en y mettant deux clous à tête haute , se garantir de tous les dangers occasionnés par une terre grasse ou une pelouse ; même en tems de gelée , en en mettant trois , deux à la branche de dehors , près l'un de l'autre , & un à celle de dedans , pour éviter qu'ils ne se décolent : on ira hardiment sur le pavé , sur le verglas & sur la neige.

Ferrure pour un Cheval pinçart des pieds de derriere , c'est-à-dire , qui marche continuellement sur le bout de sa pince , ce qui le rend sujet à se déferrer souvent.

Il faut autant qu'il sera possible , que le fer soit étampé près du talon , faire un fort poinçon au fer en pince , & ne point l'entoler. Les branches de la voute du fer doivent être renversées en-dedans du pied , comme si on vouloit le ferrer en pantoufle , de maniere que la voute du fer approche la sole le plus que l'on pourra , dans toute son étendue.

* * *

Pour un Cheval qui s'attrape de la pince du pied de derriere sur les éponges du fer de devant , qui le font déferrer , ce qu'on appelle forger.

Le devant de cette sorte de ferrure doit être fait en croissant.

Il y a des chevaux qui forgent dans la voute du fer de devant , c'est-à-dire , qu'au lieu d'attraper les éponges , ils frappent le milieu du fer : pour obvier à cet inconvénient , il faut les ferrer en croissant de devant un peu plus long , & faire déborder en pince la corne des pieds de derriere. L'éponge d'un fer en pince doit être mince , & il doit avoir deux poinçons de chaque côté , à un pouce de distance l'un de l'autre. Ce forgeage n'est point sujet à se déferrer , mais il fait beaucoup de bruit en trotant , ce qu'on peut éviter en faisant déborder la corne , attendu que les deux fers ne se toucheront point , si cependant ce bruit ennuyoit , on pourroit se servir d'un fer étranglé. *Voyez la Planche : Fer en croissant incrusté.*

Ferrure pour un Cheval qui se coupe.

On doit lui mettre un fer à demi-branche en-dedans ; que cette branche soit très-mince & sans étampure , observant d'abattre un peu plus du quartier de dedans , parce que le cheval ayant moins d'épaisseur de ce côté-là , sera moins sujet à se couper.

Ferrure pour un Cheval qui aura une fourchette dont il sortira du pus qui sent mauvais , & qui par la suite , faute d'y remédier , devient sic ou crapaud.

Pour prévenir cette mauvaise suite , il faut ferrer

le cheval en croissant ; que les deux bouts d'éponge soient bien minces ; abattre beaucoup de talon , s'il en a , enforte que la fourchette puisse porter à terre , afin qu'elle fasse sa fonction ordinaire , pour y broyer & diviser l'humeur qui se fixe dans cette partie.

Autre ferrure pour un Cheval qui use considérablement en-dehors du pied de derriere , ce qui arrive sur tout parce qu'il s'appuie sur la branche du fer de ce côté , & tournant le pied à chaque pas qu'il fait , occasionne un double frottement sur le terrain.

Il faut , pour ces sortes de chevaux , forger un fer dont la branche soit bien forte en-dehors , & qu'il y ait très-peu de fer en-dedans ; celle du dehors doit être couverte & étampée gras , afin que le fer garnisse.

Ce n'est qu'à ces fortes de chevaux qu'on doit observer cette ferrure ; & c'est un abus que quelques Maréchaux commettent , de mettre , dans les autres cas que celui ci-dessus , un fer fort en-dehors & foible en-dedans , ce qui , contre leur intention , fait que la branche de dehors s'use davantage ; ce qu'on peut facilement éviter , en employant un fer à-peu-près égal de force , excepté la branche de dehors qui doit en avoir un peu plus. Ces chevaux ainsi ferrés useront uniment. Pour prouver ce que j'avance , mettez un fer bien fort en-dehors à un cheval qui marche bien , vous vous appercevrez qu'il n'y aura que la branche de dehors d'usée , & si vous ne faites pas le fer plus fort en-dehors qu'en dedans , le cheval usera également.

Ferrure pour un Cheval qui n'use qu'en pince.

Il faut faire un fer qui n'ait de la force qu'en

pince , & le faire diminuant d'épaisseur jusqu'aux deux bouts de l'éponge , l'en étamper le plus près qu'on pourra , relever & bien entoler la pince , ne point parer les pieds , & faire déborder le fer.

Ferrure pour les fourchettes puantes & petites.

Il se trouve des structures de pied , où on ne peut pas faire porter la fourchette à terre comme on voudroit ; pour lors il faut avoir attention , dès que l'on ferre , de bien parer le pied , sur-tout les arc-boutans , pour donner jour à pouvoir panser la fourchette. Il faut aussi couper la corne de cette fourchette , qui vous paroîtra pourrie , & qui doit sentir mauvais. On doit avoir soin , tous les quinze jours , de parer le pied avec le bouterol ; pour cela , il faut le déferrer , & que tous les huit jours on coupe la corne de la fourchette avec un bistouri , sans cependant la faire saigner. On doit aussi avoir soin de mettre tous les jours à cette fourchette du verd-de-gris trempé dans du vinaigre , que l'on portera avec une petite spatule , sans quoi le sic se formera ; on peut ferre un peu plus long , & à éponges minces. On aura encore attention de ne point laisser d'humidité sous le pied , & de faire marcher souvent le cheval ; cette sorte de ferrure ne convient qu'aux forts talons.

Ferrure pour un Cheval qui a des seimes aux pieds de devant , au quartier de dedans , ou en-dehors.

Il faut mettre un fer dont la branche soit plus courte du côté de la seime , c'est-à-dire , un fer à demi-branche , voyez la Planche des Fers , & que l'éponge soit mince , qu'elle ne passe pas la seime. On doit abattre de la muraille , à commencer depuis la seime jusqu'au talon , en sorte que ce talon soit plus bas que l'autre. Si c'est un pied qui ait

le talon foible, & qu'il en ait un peu, il faut le ferrer en croissant, de maniere que la fourchette porte à terre; ce qui soulagera beaucoup la seime. Il y a des chevaux, sur-tout ceux qui ont la muraille mince, que cette ferrure guérit en marchant, en faisant néanmoins une ouverture à la partie supérieure de la seime, c'est-à-dire, à la couronne, & en la nourrissant. On observera que les seimes à murailles fortes sont plus difficiles, & celles des pieds de derriere encore davantage. Je n'entrerai pas dans un plus grand détail à ce sujet, sur lequel on doit consulter les Observations de l'Encyclopédie de M. Ronden l'aîné.

Ferrure pour un Cheval qui a un quartier serré en-dedans c'est-à-dire, un quartier où l'on voit un creux & une espece de rentrée au-dessous de la Couronne; il y en a qui font bomber la sole du même côté.

Si le quartier & la muraille sont trop hauts; il faut en abattre, & ne point parer le dedans du pied, mais mettre un fer à demi-branche du même côté, la tenir mince à commencer du premier trou jusqu'au bout de l'éponge, & que la branche du dehors soit longue & forte. Il faut aussi vouter le fer, & que la branche du dedans soit plate, afin que tout le poids du corps portant sur la voute du fer & sur la branche du dehors, celle de dedans ne pose point à terre, quoique le cheval ait son pied d'à-plomb, de façon qu'on puisse passer une lame de couteau entre le talon & la terre.

Ferrure pour un Cheval qui a un quartier mince & renversé en-dedans du pied , & qui de ce même côté a le talon foible.

On doit , fans toucher au talon , employer , comme ci-dessus , un fer à demi-branche. Cependant si la muraille étoit renversée en-dedans du pied , il faudroit alors , avec la corniere du bou-toir , ôter ce qui feroit rabattu.

Ferrure pour un Cheval qui aura la Bleime.

Il faut encore le ferrer à demi branche , pour qu'il n'ait point de fer qui presse la bleime : ce qu'on peut éviter en abattant du talon , & en applatissant la corne qui la couvre.

Ferrure pour un Cheval qui a le talon foible & sensible.

En le ferrant à croissant , la fourchette portera à terre , recevra par conséquent tout le poids du corps , ce qui soulagera les talons , puisque rien ne les pourra gêner ; mais l'on prendra garde de toucher à la fourchette , & on tiendra les bouts des éponges très-minces.

Ferrure pour un pied foible , dont la muraille est mince.

Prenez un fer mince , dont les éponges viennent jusqu'au bout des talons , pourqu'on puisse y étamper des trous , & y mettre des clous. Observez aussi d'étamper de loin en loin , afin que les clous ne fassent pas fendre la corne , & abattez-en toute la mauvaise , parce que le fer portant dessus , feroit éclater la bonne ; d'ailleurs , s'il ne portoit point d'à-plomb , il ne tiendrait point ; ce dont on s'aperçoit facilement , quand en marchant il sonne le

cas. Ayez bien soin que les clous soient brochés dans la bonne corne, & qu'ils soient déliés de lame : étampez maigrement les fers, ne les voutez point, faites-leur une petite ajusture, & ne les portez point à chaud sur le pied.

Ferrure pour des Chevaux qui ont été fourbus.

Si la fourbure est descendue à la couronne des pieds de devant, ce qu'on appelle *cercle*, il faut les ferrer avec des fers longs & fortes éponges, attendu qu'ils ne marchent que sur les talons, qui s'useroient s'il n'y avoit pas sous eux du fer. On s'apperçoit de cette fourbure en faisant marcher le cheval, il jette les deux pieds en avant; ce qu'on appelle *marcher en nageant*, on ne doit point les parer.

Autre ferrure pour un Cheval dont la fourbure aura relâché l'os du pied, en sorte que l'os du pied sera relevé, ce qu'on appelle bombé. Cet os fait crever la sole de la corne & la charnue, ce qu'on appelle croissant.

Il faut un fer extrêmement couvert en pince, pour garantir cette sole, & que les éponges ne soient pas plus fortes que le reste du fer, en sorte qu'il ne porte point sur la sole.

Façon d'ajuster les fers aux pieds combles.

On se servira d'un ferretier à bouche unie & ronde; pour ajuster, on en donnera doucement des coups entre deux fers, un peu plus près cependant du bord du fer, pour qu'il ne soit pas relevé de si court, & afin de faciliter de faire une voute au fer pour placer la sole qui bombe, on choisira une enclume dont la table soit un peu usée & creusée, on mettra le fer dans l'endroit où il y a un creux, & on donnera dessus des coups du ferretier, près

les uns des autres , pour former une voute au fer , afin qu'il ne porte pas sur la sole : il faut être bon Ouvrier , & avoir le coup de ferretier juste. Il en est de cette opération , comme de celle d'un Orfèvre , qui d'une plaque fait une gandole , & ne la fait qu'avec le marteau peu-à-peu. On doit encore , sans toucher à la sole , porter le fer à froid.

Ferrure pour marcher fermement sur une glace unie sans glisser , & même plus sûrement que sur aucun terrain.

Il faut des fers à trois crampons , c'est-à-dire , un à chaque bout du fer , & l'autre à la pince : voyez la Planche des fers & le fer allemand ; ce que l'on pratique dans le Nord.

Ferrure pour les pieds bien combles , c'est-à-dire , qui ont une sole qui bombe , & souvent les murailles écrasées & renversées sur la sole.

On doit , en ajustant le fer , le vouter de manière qu'il ne porte point sur la sole , qu'il soit couvert autant en-dedans qu'en dehors , & qu'il n'ait pas beaucoup de force , mais que les éponges en ait également. Les fers doivent être étampés maigres , & les trous placés où il y a de la bonne corne au pied. On doit ajuster le fer comme il est dit pour la ferrure des chevaux qui ont été fourbus , dont les pieds sont surmontés , excepté qu'il faut tenir les éponges plus minces en gagnant les talons , en sorte que la fourchette porte à terre pour soulager le pied : on aura bien soin de ne poser le fer à chaud que le moins qu'on pourra.

Ferrure peur rétablir les pieds que la ferrure aura gâtés & détruits , & qu'elle aura rendus combles.

Commençons par faire voir les défauts de cette ferrure qui ruine les pieds , afin qu'on s'en garantisse.

On ajuste ces sortes de fers ; on les met fort longs , & l'éponge forte , & on y fait beaucoup d'ajusture , c'est-à-dire , que l'on relève les bords du fer tout autour avec le ferretier , & ensuite on monte à cheval , on appelle *monter à cheval* , lorsqu'on met le feu sur le côté , & que l'on frappe avec le ferretier sur la branche qui est en haut , ce qui le fait plier : alors étant ajusté , il fait une voute dans son milieu , & par ce moyen empêche qu'il ne porte sur la sole ; mais cette maniere de disposer le fer renverse la muraille , enforte qu'elle sert d'appui à la pésanteur du corps du cheval , ce qui fait que cette muraille s'écrase de façon qu'elle se trouve plus basse que la sole ; c'est ce qu'on appelle *pied comble*. Cette difformité est occasionnée par la mauvaise construction du fer , qui fait l'effet d'une paire de pincette renversée , dont les branches sont en l'air ; en y mettant le pied & appuyant dessus , plus on appuyera , & plus il enfoncera , en conséquence plus le pied se trouvera ferré. Il en est de même du pied du cheval qui , placé dans un fer construit de cette maniere , se trouve par la suite resserré jusqu'au point de le faire boiter : ce qu'il y a de singulier , c'est que plus il boite , plus on voute le fer , dans l'idée de soulager la sole & les talons , mais infructueusement.

Maniere de rétablir ces sortes de pieds , & de les faire revenir comme la nature les a donnés.

Il faut mettre un fer mince tout plat , sans ajuf-

ture, que le fer ne porte que sur la pince & sur les talons, de façon qu'il ne touche point à la muraille, & que l'on voie un vuide entre lui & elle, pour donner aifance à cette muraille de pousser : on attachera le fer à quatre ou cinq clous, on n'en mettra qu'en pince, & point sur les quartiers ; on mettra ensuite le cheval en pâture ou en labourage, ou à tourner un moulin ; ou bien on le laissera six semaines ou deux mois à rien faire ; au bout de ce tems les quartiers feront poussés & feront bons. On doit avoir soin, quand on le referrera ; de ne donner d'ajusture au fer, que le moins qu'on pourra, & de ne le point mettre chaud sur le pied. Il faut abattre la pince, c'est-à-dire, la racourcir, & ne point toucher à la muraille, à moins qu'il n'y ait de la corne éclatée qu'on doit ôter. Cette muraille doit être venue de niveau avec la sole, ou à peu de chose près.

Il faut se garder de parer les pieds de toutes les ferrures ci-dessus, & se servir des clous que l'on voit à la Planche des Fers ; ce clou approche du clou de bande, & est de la forme d'un cône, enforte que plus on frappe le clou dans l'étampure du fer, & plus il entre jusqu'à son point ; pour lors il s'use avec le fer sans se décoller ; au-lieu que les autres clous ne pouvant entrer dans l'étampure, attendu que leur tête porte en partie sur le fer, sont plus sujets à se décoller, & par conséquent tiennent moins.

Ferrure pour les pieds combles.

Il leur faut des fers un peu plus longs & plus couverts pour garantir la sole. Si la fourchette est grosse, elle fera le même effet que ci-dessus ; si elle ne l'est pas, il faut mettre le fer un peu plus court, attendu qu'il y aura du talon qui suppléera à la fourchette. Il ne faut pas non plus parer les

pieds , si ce n'est une excroissance de corne qui nuise à porter le fer , on la peut ôter sans amincir la sole.

Ferrure à demi-cercle pour la sûreté du Cavalier , sur le pavé sec & plombé , tant l'Hiver que l'Été , soit en montant les montagnes , soit en les descendant au galop , sans glisser en aucune façon.

Le demi-cercle doit être de deux à trois lignes de largeur , sur une & demie d'épaisseur , pour que les trous en soient fait avec un poinçon : on les doit contre-percer du côté qu'ils sont étampés , afin que les clous soient enchassés dans l'étampure. Il faut faire au moins dix trous qui soient petits à proportion , pour qu'ils puissent seulement soutenir la muraille. Il faut aussi que le fer du demi-cercle soit doux.

On abattra , selon la coutume , l'excédent de la muraille , observant néanmoins d'en laisser un peu davantage , afin de pouvoir y incrufter le demi-cercle ; pour réussir , on fera une rainure dans le milieu de la muraille du pied , de la profondeur & de l'épaisseur du cercle , de manière qu'il soit enchassé dans la muraille , & que le bord déborde tout autour du demi-cercle , pour la faciliter de porter sur le pavé. Il faut que les deux bouts du demi-cercle soient incrustés dans les talons ; ce qui produira deux avantages mutuels ; l'un que la muraille conservera le demi-cercle , qui sans cela s'uferoit promptement à cause de sa minceur ; l'autre que le demi-cercle réciproquement empêchera la muraille de s'éclater. Cette ferrure est avantageuse au cheval de monture ; elle l'est aussi au cheval de trait , excepté qu'elle ne résistera pas si long-tems. Cependant j'ai vu plusieurs chevaux qui , quoiqu'ils marchassent tous les jours , conservoient cette ferrure pendant trois semaines , à plus forte raison , s'ils faisoient moins d'ouvrage , leur ferrure

dureroit plus long-tems. Je dirai néanmoins qu'il y a une ferrure plus convenable aux chevaux de trait , c'est un fer qu'on enclave dans tout le fort de la muraille , observant aussi de la laisser déborder dans tout son contour ; on peut appeller ce fer *le Croissant enclavé* ; il doit être étampé extrêmement maigre ; voyez la Planche. Remarquez que ces deux dernières fortes de ferrures ne sont propres qu'aux chevaux qui ont les pieds forts.

L'usage de ferrer les chevaux me paroît bon & utile , & même nécessaire sur le pavé ; mais il s'agit de leur forme & de la maniere de mettre les fers. En effet nous nous trouvons plus agiles & plus adroits quand nous sommes chaussés à notre aise ; il en est de même pour les chevaux ; car un fer long & épais doit être à leur égard ce que sont au nôtre des sabots , c'est-à-dire , les rendre lourds , mal-adroits & chancelans. Pour s'en convaincre , il ne s'agit que de jeter les yeux sur un cheval de trait , lorsqu'il tire une voiture chargée ; qu'on soit attentif à le regarder un moment , on verra les peines & les tourmens que souffre cet animal , les pieds n'ayant pas de prise ; c'est envain qu'il tente de pincer le pavé , chaque pas n'est qu'une glissade , pour laquelle il reçoit souvent plus d'un coup de fouet qu'il n'a pas mérité ; les reins , la poitrine , les épaules , les jambes , les pieds , tout en souffre , tout est à la torture ; joignez à cela la crainte perpétuelle d'être fouetté à chaque pas qu'il fait sur le pavé , où il est impossible de tirer ferme ; le cheval souffre plus en pareille circonstance dans une lieue de chemin , que s'il en faisoit six ayant moins de fer ; les courbatures , les poumons enflammés , les fièvres , les fourbures , en un mot tous les accidens d'un cheval forcé en sont les suites ; que l'on attribue à bien d'autres causes ; mais ce qu'il y a de plus fâ-

cheux , c'est que le mauvais cheval ne souffre jamais tant qu'un bon qui fait tous ses efforts , sans être pourtant plus épargné par sa bonne volonté.

Ferrure pour empêcher les chevaux de glisser sur le pavé sec & plombé.

Il faut mettre un fer à croissant , voyez la Planche , c'est-à-dire , un fer qui n'occupe que le pourtour de la pince , & dont l'éponge soit mince au bout , & se termine au milieu des quartiers , de manière que les talons & la fourchette portent à plomb sur le pavé , tant du devant que du derrière , mais surtout des pieds de devant : parce que le poids du corps du cheval y est plus porté , & plus le fer est court , moins le cheval glisse. Si le cheval a beaucoup de talon , on fera entrer les bouts de l'éponge du fer dans la muraille des talons , de façon qu'ils fassent : pour lors ils serviront de crampons , qui feront plus propres à garantir de glisser que des crampons de fer , & qui s'useront moins.

Autre pour les chevaux qui ont la muraille mince & éclatée.

Il faut que les fers soient un peu plus longs , de manière que l'éponge vienne en s'amincissant sur les talons , afin que le bout ne porte pas sur la muraille , parce qu'elle l'écraserait , vu la foiblesse.

Autre pour un pied plat qui n'a point de talon.

Il faut que les fers soient aussi un peu plus longs , & que les éponges viennent en amincissant , à commencer du premier tour du talon jusqu'au bout , en sorte que la fourchette fasse le même effet que font sur la glace de vieux chapeaux que nous aurions sous nos fouliers , qui seroit de les retenir tout court sur

384 GUIDE DU MARÉCHAL.
le pavé fec. On doit encore avoir soin de ne point parer le dedans du pied, ni la fourchette.



CHAPITRE TROISIEME.

DE LA FERRURE DES MULETS.

ARTICLE PREMIER.

Principes de ferrer les Mulets solidement & avantageusement pour toute sorte d'usage.

Ferrure pour un Mulet qui porte soit bât, soit selle.

IL faut que le fer ne déborde le pied que d'une ligne en pince seulement qu'il soit relevé; pour cela on doit abattre beaucoup de la corne en pince, afin d'en procurer la facilité. On ne mettra point de clous en pince, parce qu'ils font buter le mulet; les éponges ne doivent pas excéder le talon, & il ne faut point de crampons; enfin le fer doit être égal de force par-tout; voyez la Planche, vous y trouverez la forme. Pour rendre le pied bien uni, on en abattra l'excédent s'il y en a avec le boutoir, & on ôtera la mauvaise corne avec le rogne-pied, sans cependant vuider le dedans du pied, ni ouvrir les talons; mais on les laissera dans leur force, vû que lorsqu'ils sont parés, le pied se resserre, ce qui occasionne la fente du sabot, c'est ce qu'on appelle *Seine*.

Ferrure pour un Mulet qui est exposé à marcher sur une glace unie.

Mettez un crampon un peu pointu en pince & à chaque éponge, ou deux ou trois clous dont la tête
soit

soit faite en cône, de façon qu'il puisse mordre sur la glace. Il est indispensable de lui mettre des crampons pour marcher dans les montagnes, ou dans des terres grasses.

Ferrure pour donner aux Mulets une marche sûre & ferme sur toute sorte de terrains ; sur le pavé sec & plombé.

On doit les ferrer à cercle ; voyez la ferrure à cercle : cette ferrure est plus facile aux mulets qu'aux chevaux, parce que le pied est beaucoup plus petit & la muraille plus forte que celle du cheval ; au lieu que dans celui-ci il y a des pieds grands & combles, dont la muraille est mince, auxquels cette ferrure ne convient point.

J'ai ferré des mulets à cercle, qui ont été plus de six semaines avec cette ferrure, quoiqu'ils marchassent tous les jours, & qu'ils portassent le bât. Elle est propre aussi pour un mulet qu'on veut monter. J'en ai ferré qui ont été à l'Armée, à qui elle a duré pendant quatre mois.

Ferrure pour un Mulet qui tire une Voiture.

Il faut le ferrer comme on ferre un cheval, c'est-à-dire, que le fer ne déborde ni en pince, ni en-dehors, qu'il soit juste au pied, & sans crampons ; voyez la Planche de la ferrure des Mulets. Le fer doit être un peu plus fort en pince qu'en éponge, & cela parce que le cheval use en pince, & que le fer s'use davantage. Il ne faut pas non plus parer le pied ni ouvrir les talons.

ARTICLE SECOND.

Ferrure pour les Anes.

ILs ont le pied fait comme le mulet, on peut les ferrer de même pour l'usage qu'on en veut faire.

Je pense avoir rempli le but que je m'étois proposé dans la description de cette nouvelle façon de ferrer ; mais comme il est survenu à mon Pere beaucoup d'objections à cet égard, & qu'elles me sont réitérées tous les jours par des gens qui, prévenus par l'habitude de leur ancienne méthode, prétendent de détruire celle qu'il a donnée, dont l'expérience fait voir la solidité, j'ai cru devoir inférer ces objections à la fin de cet Ouvrage, pour pouvoir les en défabufer.

PREMIERE OBJECTION.

ILs prétendent que cette ferrure foulera le talon, & que de-là naîtront les bleimes.

Réponse.

Pour se convaincre du contraire, il suffit de faire attention que jamais les éponges ne plient, comme plusieurs le pensent, que le poids du cheval force le sabot, déjà flexible par lui-même, à gagner l'éponge de façon que le talon se trouvant comprimé comme dans une presse, cette même éponge & cette ferrure étant par conséquent courtes, & portant tout le poids de son corps sur le milieu du pied & sur la fourchette, le talon n'appuyera que légèrement sur

le pavé , ce qui le garantira des bleimes & des foulures.

Seconde Objection.

Il y en a qui prétendent que les talons s'usent.

Réponse.

Pour prouver sans réplique que cela est faux, que le talon ne pourroit jamais s'user jusqu'au vif, & que sa substance est de nature à croître plus qu'elle ne s'use, c'est que lorsque les chevaux ont le talon fort, on est obligé d'en abattre chaque fois que l'on les ferre. Il faut cependant convenir que le cheval usera du talon s'il marche en nâgeant; ce qui vient d'un cheval qui a été fourbu.

Troisième Objection.

On prétend qu'en ne parant pas les talons, on occasionne des bleimes.

Réponse.

Cela est d'autant moins vrai que les bleimes, qui surviennent aux chevaux dont les talons sont forts, n'arrivent que parce qu'ayant paré l'arc-boutant jusqu'au vif, l'air le pénètre, le prive de son suc, & le sèche; cette sole presse les vaisseaux, & le sang s'extravase, ce qui forme cette rougeur qu'on appelle *bleime*.

Cette espece de bleime ne fait boiter le cheval que lorsqu'il s'y forme de la matiere, ce qui arrive rarement; le quartier se resserre quelquefois, n'ayant pas de soutien, comprime la chair canelée, & produit cette rougeur.

Quatrieme Objection.

On dit que la fourchette doit être fatiguée, parce que le cheval marche dessus.

Réponse.

Je pourrois à la rigueur en appeller à l'expérience. Jamais cheval ferré à la nouvelle méthode, n'a jusqu'au jourd'hui donné la moindre marque de fourchette fatiguée, ni de sensibilité, & même je ne crois pas que personne puisse dire avoir vu boiter des chevaux étant vieux ferrés, pour avoir marché sur la fourchette; on verra que cela n'est guere possible, lorsque l'on réfléchira sur la structure toute particuliere de cette partie, comme je l'ai donnée dans ce Traité. C'est une substance matelassée, spongieuse, flexible, qui, par son ressort naturel, cède au poids du corps dans l'instant que le cheval appuie le pied sur le pavé, & se remet promptement.

Il y a cependant un cas où un cheval peut devenir boiteux en marchant sur la fourchette, mais dont on ne m'a jamais fait mention, c'est quand elle est dure & sèche. L'observation & l'anatomie du pied, m'ont fait voir qu'il pourroit boiter, parce que le cheval en s'appuyant à terre, force cette partie dure contre l'expansion du tendon qui s'attache à l'os du pied, & le cheval pourroit boiter par la grande sensibilité de cette partie; mais si on enleve le petit bout de la fourchette, il ne boitera pas.

Cinquieme Objection.

On dit que la fourchette sera plus sujette à avoir des fics ou crapauds.

Réponse.

Cela ne vient qu'à ceux qui ont des humeurs. Si l'on y remarque de la disposition, on pourra parer la fourchette, le cheval marchera sur les talons, s'ils sont forts, avec la même sûreté sur le pavé sec & plombé.

Sixieme Objection.

On dit que le nerf se fatigue, c'est-à-dire, que le tendon d'Achille se trouve tirailé & souffre par la courte ferrure, parce que la fourchette porte sur le pavé.

Réponse.

C'est précisément tout le contraire.

Voyons les effets du poids du corps sur le tendon d'Achille dans les circonstances suivantes.

Si l'on ferre le cheval à crampons, il se trouve alors une grande distance entre la fourchette & le pavé, le poids du corps porte sur les crampons, la fourchette qui est en l'air cède, le talon s'allonge; & si le cheval fait un mouvement violent & subit, la rupture de ce tendon est presqu'inévitable, parce que la fourchette ne peut pas gagner le pavé pour soulager le tendon, à qui elle doit servir de point d'appui; si le tendon ne casse pas, le cheval boitera long-tems, par la grande extension des fibres qui étoient prêtes à se rompre.

Si l'on ferre à éponges fortes, la fourchette est beaucoup moins en l'air; le poids du corps peut à la vérité forcer la fourchette à gagner le milieu d'un pavé, & par-là sauver l'extension violente du tendon; mais comme l'épaisseur des éponges empêche la substance de la fourchette de porter à terre, de céder & de rentrer en elle-même autant qu'elle en est capable par sa nature; il faut que

le tendon se casse par un pas de surprise violent & subit, ou par toute autre circonstance égale.

Si l'on ferre sans éponges, la fourchette qui porte tout le poids du corps du cheval, cède à chaque pas, & rentre, par son ressort, dans sa propre substance, le tendon n'est jamais dans un état de distraction; ses fibres ne feront pas d'une extension violente dans le cas d'un mouvement de surprise.

J'ose dire d'avance que jamais il n'arrivera rupture du tendon sur le milieu d'un pavé; & si cela arrivoit, ce ne seroit que dans le vuide de deux pavés. Il s'ensuit deux choses également claires, qu'il peut arriver au tendon d'Achille tous les différens degrés de violence que l'on puisse imaginer depuis sa rupture totale jusqu'à la plus petite distraction de ses fibres, qui le font boiter; & que c'est de la fourchette seule que dépendent tous ces différens degrés, comme il est démontré plus particulièrement dans ce que j'ai dit de la fracture de l'os coronaire & l'anatomie du pied du cheval que l'on voit dans le *Traité d'Observation*.

Septieme Objection.

On dit que le cheval sera plus sujet à prendre des clous-de-rue, & aux autres accidens qui viennent de la piquûre de la sole charnue.

Réponse.

Comme on ne pare pas le pied, la sole de corne sera toujours dans toute sa force, par conséquent moins susceptible à être percée que lorsqu'elle est extrêmement mince.

Huitieme Objection.

On allégué que le cheval n'est pas chauffé à son aise, qu'il a de la peine à marcher, & qu'il doit boiter.

Réponse.

Si le cheval marche avec peine, ou s'il boite, cela ne peut que provenir de la ferrure, si courte qu'elle soit mise, si ce n'est pas les différens accidens qui arrivent souvent à la ferrure ordinaire, & qui peuvent arriver à la nouvelle, qui sont 1°. le pied trop refermé; 2°. la piquûre; 3°. les clous qui serrent la chair canelée; 4°. le fer qui porte sur la sole; 5°. quand les éponges pressent sur des talons foibles; 6°. quand la sole est brûlée; 7°. les coups de bouterolle qui auront blessé la sole charnue. Par ma ferrure j'évite quatre de ces accidens: 1°. que le talon ne soit foulé, parce que je n'y mets point de fer; 2°. je conserve la sole à laquelle je ne donne aucun coup de bouterolle; 3°. la sole charnue n'est jamais brûlée, ni blessée par le bouterolle, puisqu'on n'y touche point. Que l'on évite les trois accidens ci-dessus, & je défie que l'on puisse faire boiter un cheval qui a bon pied, quelque court que soit le fer.

Neuvieme Objection.

On dit que le cheval est sujet à se déferrer, parce que le fer n'est attaché qu'avec de petits clous.

Réponse.

Il est certain qu'un fer court à petits clous tiendra mieux qu'un fer long à gros clous; qu'il a moins de portée, que le levier est plus court, qu'il a encore moins de poids de fer, par conséquent il fatiguera moins les rivets, & n'écartera point

la corne comme un gros clou. De plus, j'en appelle à l'expérience : ceux qui sont ennemis de la nouvelle ferrure n'ont qu'à mal river les clous, & le cheval se déferrera à leur volonté.

Dixieme Objection.

On prétend que les chevaux n'ayant point de crampons, seront plus sujets à glisser.

Réponse.

J'assure que plus le pavé sera sec & plombé, & que plus la fourchette ou le talon posera à terre, plus le cheval aura de fermeté ; & il glissera beaucoup moins que s'il avoit des crampons, quoiqu'à de fortes descentes ou à de forts réculemens ; ce qu'il y a de certain, c'est que moins il y aura de fer, moins il glissera, parce que s'il étoit possible qu'il put s'en passer, il ne seroit point sujet à glisser.

La nouvelle ferrure de mon Pere n'a contr'elle que le préjugé. L'anatomie qui m'a fait connoître la structure du pied, m'en a montré tous les avantages, & l'expérience me les a confirmés.

J'espere que par la suite elle sera encore plus goûtée, & que l'on reviendra d'un préjugé qui n'a d'autres fondemens qu'une longue habitude, comme d'une infinité de mauvaises pratiques qui sont souvent dangereuses ou inutiles, dont je crois devoir donner un détail pour le bien de la Société.

F I N.



EXPLICATION

DE LA QUATRIEME PLANCHE.

DU TRAITÉ DE LA MORVE. I

FIGURE A.

Représentant l'Ostéologie de la Tête, dont on a enlevé en partie les os de la face, pour laisser appercevoir les sinus en général.

1. **L**ES sinus frontaux.
2. Cloison qui sépare les sinus.
3. Sinus hetmoïde.
4. Espace considérable, ou fausse nasale, qui sépare l'os hetmoïde d'avec les cornets inférieurs du nez.
5. Sinus maxillaire supérieur.
6. Cloison osseuse, qui borne latéralement & intérieurement les deux sinus maxillaires d'avec la cavité nasale.
7. Cloison osseuse, qui sépare le sinus supérieur maxillaire d'avec l'inférieur.
8. Sinus maxillaire inférieur.
9. Suture verticale qui partage les os du crâne & de la face en parties égales.



FIGURE B.

La Tête coupée verticalement , & vûe dans sa partie intérieure.

- 1 **L**Es sinus frontaux , vûs de profil dans toute leur étendue.
- 2 Cloison osseuse qui sépare les sinus droits d'avec les sinus gauches.
- 3 Les sinus sphénoïdaux.
- 4 Sinus hetmoïdaux.
- 5 Le cornet supérieur du nez.
- 6 Cornet inférieur du nez.
- 7 Vaisseaux de différens genres , qui se trouvent parsemés dans l'étendue de la membrane pituitaire qui recouvre les deux cornets.
- 8 Replis & enfoncemens du cornet supérieur.
- 9 Terminaisons des deux cornets du nez avec la peau.
- 10 Rénure des os palatins maxillaires , pour recevoir l'os vomaire.
- 11 Le cerveau.
- 12 Le cervelet.
- 13 La moëlle allongée.
- 14 Epaisseur des os du crâne.
- 15 Partie du trou occipital.

FIGURE C.

Représentant la cloison cartilagineuse du nez , qui sépare les fausses nasales en deux parties égales.

- 1 **P**ORTION de l'os vomaire , dans lequel la cloison est enchaînée.

- 2 Vaisseaux artériels & veineux qui se trouvent dans la substance de la membrane pituitaire, qui tapisse la cloison des deux côtés.

FIGURE D.

La Tête vue de face.

- 1 OUVERTURE faite par le moyen du trépan, dans la partie la plus supérieure du sinus frontal.
- 2 Même ouverture faite dans la partie la plus déclive des fausses nasales du sinus maxillaire supérieur dans sa partie la plus haute.
- 3 Même ouverture faite dans la partie la plus déclive du sinus maxillaire inférieur.

Nota. Il faut remarquer que ces sinus communiquent tous ensemble, & que les injections faites au n°. 1. doivent s'écouler par les deux autres ouvertures & par la narine du même côté.

FIGURE E.

Représentant une boîte de fer à fumiger par les narines.

- 1 CORPS de la boîte.
- 2 Le chapiteau.
- 3 Coulisse par laquelle on met les médicamens propres à fumiger.
- 4 Espece de poële qui reçoit le corps de la boîte.
- 5 Calotte de fer dans laquelle se mettent les médicamens.

 EXPLICATION

DE LA CINQUIÈME PLANCHE.

Représentant la Musaraigne, & l'Ostéologie de la Tête vue en différens sens.

- 1 LA musaraigne.
- 2 La tête vue de profil.
- 3 La mâchoire inférieure détachée de la mâchoire supérieure.
- 4 La mâchoire supérieure vue postérieurement.
- 5 La tête vue de face.
- 6 La tête vue postérieurement avec sa mâchoire inférieure.
- 7 Proportion ou grandeur naturelle de la tête de la musaraigne.
- 8 L'hycoperdon dans son entier.
- 9 L'hycoperdon ouvert, d'où l'on voit sortir la poudre.

 EXPLICATION

DE LA SIXIÈME PLANCHE.

Représentant le pied dissequé, vû inférieurement.

FIGURE A.

Représentant le Sabot.

- 1 LA muraille de pince.
- 2 La muraille des quartiers.
- 3 La muraille des talons.

- 4 La sole des talons.
 - 5 La sole des quartiers.
 - 6 La sole de la pince.
 - 7 La fourchette.
-

FIGURE B.

Démontrant la sole de corne enlevée de dessus la sole charnue , figure C.

- 1 CORNE canelée des talons.
- 2 Fourchette de corne.

FIGURE C.

- 1 La chair canelée des talons de la sole charnue, se recevant réciproquement avec la corne canelée, n^o. 1. Figure B.

FIGURE D.

- 1 La sole charnue enlevée de dessus la sole charnue.
-

FIGURE E.

Représentant l'os du pied à découvert avec la terminaison du tendon fléchisseur du même os.

- 1 EPAISSEUR de la muraille.
- 2 Prolongation de cette muraille.
- 3 Porosité de l'os du pied, dans laquelle s'implantent les fibres de la sole charnue.
- 4 Direction des fibres du tendon fléchisseur, & leur terminaison à l'os du pied.
- 5 Les deux éminences supérieures de l'os coronaire, vûes postérieurement.

FIGURE F.

Représentant les parties tendineuses & ligamenteuses, depuis la partie moyenne de l'os du canon jusqu'à la partie inférieure du pied.

- 1 **L** Os du canon.
- 2 L'os du paturon.
- 3 L'os coronaire.
- 4 Ligament latéral de l'os du canon avec celui du paturon.
- 5 Ligament capsulaire & servant de gaine au tendon fléchisseur de l'extrémité.
- 6 Tendon fléchisseur de l'os paturon.
- 7 Tendon fléchisseur de l'os du pied.
- 8 Ligament tendineux de l'os du canon.
- 9 La sole de corne dans son entier.

FIGURE G.

Représentant la même jambe disséquée, dont la moitié de la sole de corne a été enlevée de dessus la sole charnue.

- 1 **L** IGAMENT capsulaire de l'os du canon à l'os du paturon.
- 2 L'os du canon.
- 3 Artere paturoniere.
- 4 Veine paturoniere.
- 5 Nerf paturonier.
- 6 Division de l'artere paturoniere.
- 7 Division de la veine & du nerf paturonier.
- 8 Artere coronaire.
- 9 Nerf coronaire.

- 10 Portion de la sole de corne.
- 11 La sole charnue.
- 12 La fourchette charnue.
- 13 La chair de la couronne.

F I G U R E H.

Représentant la sole charnue enlevée de dessus l'os du pied, & laissant appercevoir la terminaison du tendon fléchisseur.

- 1 LA gaine du tendon fléchisseur de l'os du pied.
- 2 Le tendon fléchisseur.
- 3 L'insertion du tendon fléchisseur de l'os du pied.
- 4 La sole charnue.
- 5 L'os du pied.
- 6 Subdivision de l'artere coronaire allant dans la substance de la fourchette.
- 7 Nerf paturonier.
- 8 Artere paturoniere.
- 9 Veine paturoniere.

F I G U R E I.

Démontrant la même extrêmité dépourvue de ses parties tendineuses & ligamenteuses.

- 1 L'Os du canon.
- 2 Les os styloïdes.
- 3 Les os séfamoïdes.
- 4 L'os du paturon.
- 5 L'os coronaire.
- 6 Les condiles de l'os du paturon.
- 7 L'os de la noix.
- 8 L'os du pied.

- 9 Artere canoniere.
- 10 Division de l'artere coronaire, qui va se distribuer dans la substance de la fourchette charnue.
- 11 Division de la veine canoniere.
- 12 Nerf canonier.
- 13 Les cartilages de l'os du pied.
- 14 Arteres & veines pédales entrant dans la substance de l'os du pied.
- 15 Anaftomofe des veines coronaires.

F I G U R E K.

Représentant l'Ostéologie de la même jambe.

- 1 **L'**Os du canon.
- 2 Les os styloïdes.
- 3 Eminences arrondies de l'os du canon, s'articulant avec l'os du paturon.
- 4 L'os du paturon.
- 5 Les conduits de l'os du paturon.
- 6 L'os coronaire.
- 7 L'os de la noix.
- 8 L'os du pied.
- 9 Ligne faillante donnant attache au tendon fléchisseur de l'os du pied.
- 10 Trous par lesquels passent l'artere & les veines pédales.
- 11 Différens trous par lesquels sort la distribution des arteres & veines pédales.

* * *

EXPLICATION

E X P L I C A T I O N

DE LA SEPTIÈME PLANCHE.

Représentant le pied disséqué vu antérieurement.

F I G U R E A.

1. L'Os du canon.
2. Le tendon extenseur de l'os du pied.
3. Portion tendineuse servant de ligament au tendon extenseur de l'os du pied.
4. Ramification de l'artere canoniere rampante sur la partie antérieure de l'os du canon.
5. La veine paturoniere vue antérieurement.
6. L'extrémité antérieure de l'os du paturon.
7. Artere coronaire recouvrant le tendon extenseur.
8. Veine coronaire s'anastomosant avec leurs congeneres, & entrant dans la substance de la chair de la couronne.
9. La muraille.
10. La chair canelée.
11. La chair de la couronne.

F I G U R E B.

1. L'os du canon.
2. Le tendon extenseur de l'os du pied.
3. L'os du paturon.
4. Ramification de l'artere paturoniere.
5. Distribution des veines coronaires allant sur la surface de l'os du pied.
6. Artere coronaire.
7. La chair canelée.
8. L'os du pied dont on a enlevé la chair canelée.
9. Nerf paturonier.

FIGURE C.

1. L'os du canon.
2. Substance cartilagineuse & arrondie de la partie inférieure de l'os du canon.
3. L'os du canon.
4. L'os coronaire.
5. Eminence antérieure de l'os du pied , donnant attache au tendon extenseur.
6. L'os du pied.
7. Eminence donnant attache au cartilage latéral de l'os du pied.
8. Différens trous par lesquels sort la distribution des vaisseaux fanguins.

FIGURE D.

Démontrant la même extrémité vue latéralement.

1. L'os du canon.
2. Cavité de l'os du canon , pour loger la moëlle.
3. Ligament latéral de l'os du canon avec l'os du paturon.
4. L'os du paturon.
5. Ligament latéral de l'os du paturon avec l'os coronaire.
6. La chair canelée.
7. Tendon fléchisseur de l'os du pied.
8. Tendon ligamenteux de l'os du paturon.
- 9 a. Tendon du paturon.
- 9 b. Partie du tendon fléchisseur de l'os du paturon , servant de gaine au tendon fléchisseur de l'os du pied.
10. Tendon extenseur de l'os du pied.
11. Arteres canonieres.
12. Veines paturonieres.
13. Artere & veine paturonieres.

14. Nerfs paturoniers.
15. Les cartilages de l'os du pied.
16. Nerfs canoniers.
17. Division de l'artere coronaire.
18. Tendon extenseur & abducteur de l'os du paturon.

FIGURE E.

1. L'os coronaire.
2. Les facettes cartilagineuses de l'os coronaire.
3. L'os du pied.
4. Terminaison du tendon extenseur à l'os du pied.
5. Les cartilages de l'os du pied.

PLANCHE VII.

Représentant des Fers de différens Pays ; voyez la Planche.



EXPLICATION

DE LA HUITIEME PLANCHE.

Représentant plusieurs formes de Fers , dont on doit se servir , tant pour la conservation des pieds , que pour leur rétablissement.

1. **B**ON pied ferré à croissant , dont la muraille des talons excède les talons ; cette ferrure est propre pour aller sur toute sorte de terrain.
2. Quartier foible , ferré de maniere que tout le poids du corps porte sur la branche de dehors & sur la voute du fer , de façon que le quartier de dedans ne pose pas à terre , en observant que l'éponge de dedans soit mince.

3. Fer à cercle pour les chevaux de selle.
4. Pied ferré à cercle, cette ferrure est propre pour aller sur le pavé sec & plombé.
5. Fer à demi-cercle pour un cheval de trait ou de brancard qui ira sur le même terrain.
6. Fer pour un cheval qui a une seime & une bleime.
7. Fer pour un cheval qui se coupe.
8. Fer pour un cheval dessolé & que l'on panse.
9. Fer échancré à l'éponge, pour un cheval encloué au talon.
10. Fer échancré au milieu de la branche, pour un cheval encloué au quartier.
11. Fer échancré au corps, pour un cheval encloué en pince.

Nota. Il faut remarquer que les trois fers précédens sont faits de manière que l'on ne soit pas obligé de les déferrer chaque fois que l'on les panse.

12. Fer couvert pour un cheval nouvellement dessolé, dont on veut se servir.
13. Fer à tout pied.
14. Fer couvert pour la chasse, & pour éviter les chicots.
15. Fer de mulets.



Fig. D



Fig. B

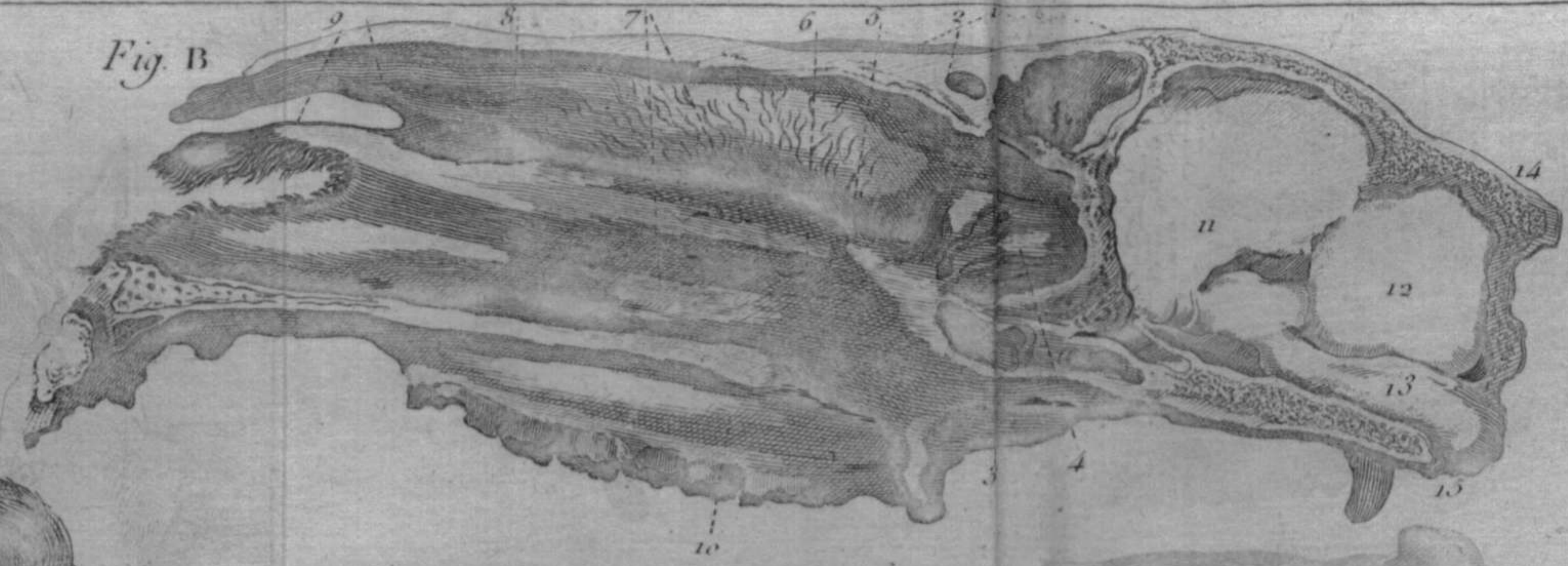


Fig. C



Fig. A

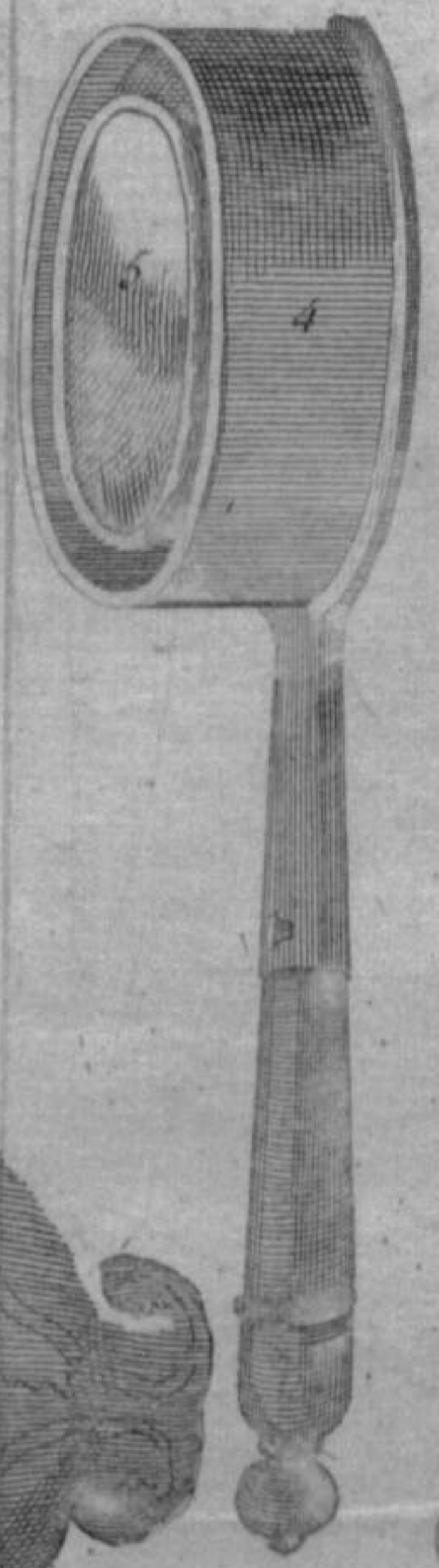
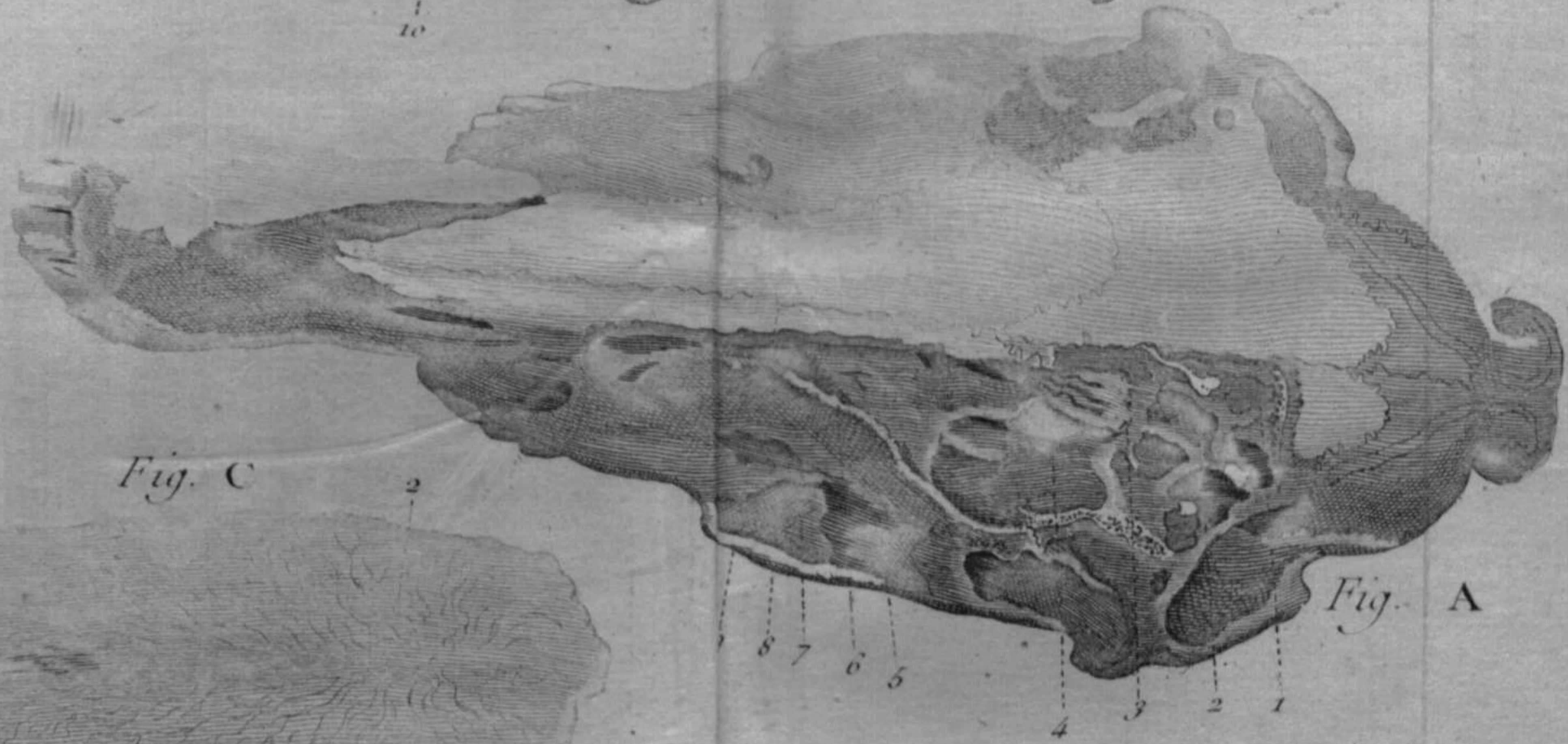
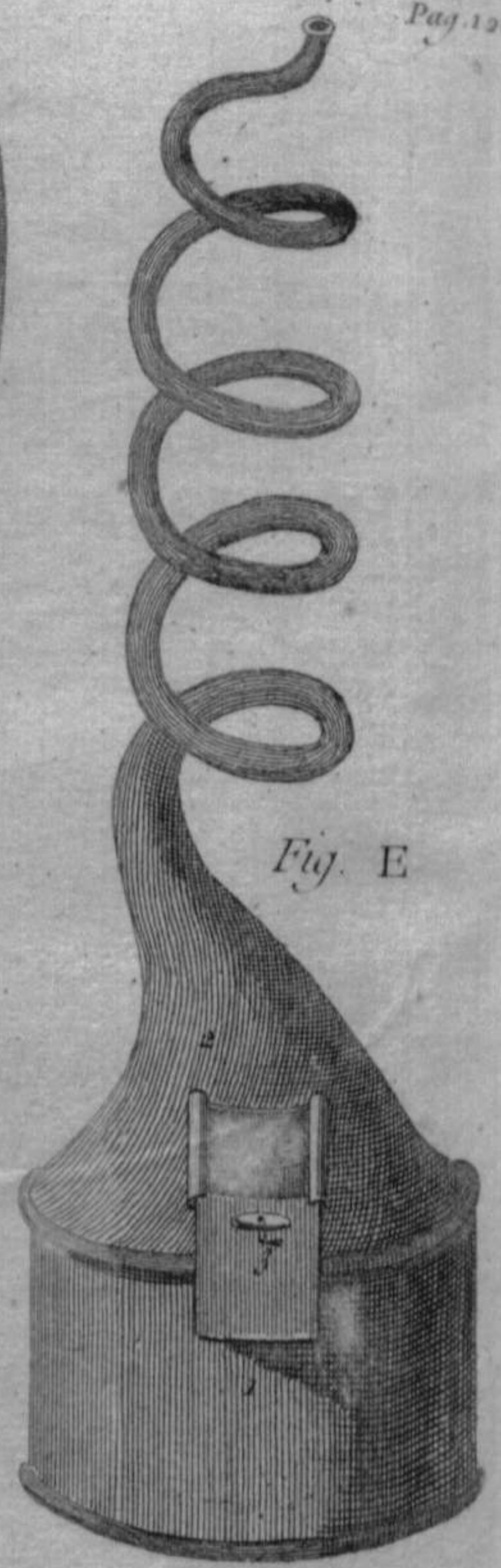


Fig. E



E X P L I C A T I O N

D E L A N E U V I E M E P L A N C H E.

Table des chevaux imparfaits.

F I G U R E A.

1. **P**ORTANT au vent, ou cheval portant la tête.
2. Oreille longue & mal placée.
3. Les yeux petits.
4. Les narinnes peu fendues.
5. Siffleur.
6. Tiqueux.
7. Plaie au palais, provenant du lampas, ou feve que l'on a ôtée.
8. Barres offensées.
9. Langue petite.
10. Glande de morve.
11. Fistules aux avives.
12. Col allongé.
13. Fistule à la saignée du col.
14. Loupe au col.
15. Garrot bas.
16. Dos de carpe.
17. Côte plate.
18. Fort trait, ou flanc retrouffé.
19. Elancé.
20. Chéவில், ou ferré dans son devant.
21. L'épaule attachée.
22. Bouton & corde de farcin.
23. Loupe au coude.
24. Montrant le chemin de S. Jacques, ou faisant des armes.

25. Suros.
26. Loupe sur le boulet.
27. Seime ou quartier.
28. Ner-ferrure.
29. Long jointé.
30. Fourmilier.
31. Faux quartier.
32. Croupe avalée.
33. Queue de rat.
34. Farcin.
35. Fourreau petit.
36. Fistule au scrotum ou au fourreau.
37. Varice provenant de la veine que l'on a barrée.
38. Vessigon en-dedans.
39. Solandre.
40. Eparvin.
41. Canon menu.
42. Pinçart.
43. Passe campagne, ou caplet.
44. Jardon.
45. Mule traversine.
46. Grape.
47. Javart dans le paturon.
48. Seime en pied de bœuf.
49. Huché sur son derriere.

FIGURE B.

1. Portent bas, ou cheval portant la tête basse.
2. Oreillard, ou oreilles penchées.
3. Les salieres creuses.
4. Les yeux larmoyans.
5. Fistule lacrymale.
6. Dragon.
7. Chanfrein renfoncé.
8. Le bout du nez gros.

9. Chancre.
10. Ecoulemens des narinnes.
11. La levre supérieure grosse.
12. La langue pendante.
13. Langue coupée.
14. La levre inférieure pendante.
15. Grosse ganache.
16. Joues charnues.
17. Les glandes parotides ou avives.
18. Taupe.
19. Col court.
20. Col d'ache.
21. Fausse encolure.
22. Le gosier pendant.
23. Le garrot gros.
24. Enfellé.
25. Le rein bas.
26. Flanc ferré.
27. Poussif.
28. Ventre de vache.
29. Hernie ventrale ou exomphale.
30. Testicules pendantes ou mal troussées, fistule aux bourses.
31. Pissant dans son fourreau.
32. Epaule trop charnue.
33. Loupe au poitrail.
34. Avant - bras menu.
35. Malandre.
36. Tendon collé sur l'os.
37. Canon menu.
38. Droit sur son devant.
39. Atteinte encornée.
40. Couronné.
41. Fufée.
42. Molette.
43. Cercle , ou cordon.

44. Cornu , ou la hanche haute.
45. Cuisse plate.
46. Jambes menues.
47. Vessigon.
48. Solandre.
49. Molette.
50. Javart simple dans le paturon.
51. Javart encorné.
52. Varice.
53. Javart nerveux.
54. Poireaux.
55. Avalure.
56. Sous lui , ou les quatre jambes ensemble.
57. Bouton & corde de farcin.
58. Sifflet ou rossignol.
59. Fistules à l'anús.
60. Arqué.

F I G U R E C.

Pied fourbu , dont la sole de corne est crévée , & laisse appercevoir les parties internes altérées de la pince.

1. Sole de la pince.
2. La fourchette.
3. La sole des talons bombée , ou ce que l'on appelle oignons.
4. La sole charnue.
5. L'os du pied.
6. La corne canelée épaisse & détachée de la chair canelée.
- 7 Muraille.

F I G U R E D.

1. Pied encastellé.
2. Talon ferré.

3. Quartier ferré.
4. Bleime.

FIGURE E.

Représentant le pied plat.

1. Sole bombée.
2. Oignon.
3. Pied foible, ou muraille mince.
4. Muraille des talons renversée en huître à l'écaille.
5. Sole des talons très-minces & détruits par l'oppression de la muraille.

FIN DE L'EXPLICATION DES PLANCHES.

TABLE

DES CHAPITRES ET DES ARTICLES.

INTRODUCTION.

<i>D</i> U cheval considéré intérieurement ,	Pag. 1
Dénomination des parties extérieures du cheval ,	ibid.
De la différence des poils & des marques naturelles des chevaux ,	5
De la connoissance de l'âge du cheval ,	6
Formation des dents ,	10

PREMIERE PARTIE.

L'HIPPOTOMIE EN GÉNÉRAL.

CHAP. I. <i>D</i> E L'OSTEOLOGIE ,	14
ART. I. De la Tête.	ibid.
IV. Du Tronc ,	16
III. Des Extrémités ,	17
IV. Des Os en général ,	19
CHAP. II. DE LA SARCOLOGIE ,	26
ART. I. De la Myologie ,	ibid.
II. De l'Angiologie ,	28
III. De la Névrologie ,	29
IV. De la Splanchnologie ,	30
V. De l'Adénologie ,	46
CHAP. III. DES SENS ,	52
ART. I. De l'Organe de la vue ,	ibid.
II. Des humeurs de l'œil.	54
III. De l'Organe de l'Ouïe ,	55
IV. De l'Organe de l'Odorat ,	ibid.
V. De l'Organe du Goût ,	57
VI. De l'Organe du Toucher ,	ibid.

SECONDE PARTIE.

ERREURS DE LA MARÉCHALLERIE, 68

TROISIEME PARTIE.

DES MALADIES INTERNES DU CHEVAL.

CHAP. I. <i>DE LA PATHOLOGIE,</i>	89
II. <i>Maladies incurables,</i>	92.
III. <i>De l'Inflammation,</i>	95
IV. <i>De la Fievre en général,</i>	102
V. <i>Maladies de la Tête,</i>	107
ART. I. <i>Du Vertigo,</i>	ibid.
II. <i>Mal du Cerf,</i>	109
III. <i>Du Mal de feu, ou Mal d'Espagne,</i>	114
CHAP. VI. <i>Des Maladies de la Poitrine,</i>	116
ART. I. <i>De la Gourme,</i>	ibid.
II. <i>De la Gourme maligne,</i>	120
III. <i>De la fausse Gourme,</i>	123
IV. <i>De la Morfondure,</i>	ibid.
V. <i>De la Morve,</i>	126
VI. <i>De la Toux,</i>	143
VII. <i>De la Pleurésie,</i>	145
VIII. <i>De la Courbature,</i>	147
IX. <i>De la Pulmonie,</i>	148
X. <i>De la Pousse,</i>	151
XI. <i>De l'Hydropisie de poitrine,</i>	153
CHAP. VII. <i>Maladies du bas-Ventre,</i>	154
ART. I. <i>Des Tranchées en général,</i>	ibid.
II. <i>De la Tranchée d'eau froide,</i>	156
III. <i>Des Tranchées d'indigestion,</i>	157
IV. <i>Des Tranchées de vent, ou Tranchées venteuses,</i>	ibid.
V. <i>Des Tranchées de Vers,</i>	158
VI. <i>Tranchées de Bésoard,</i>	159
VII. <i>Des Tranchées rouges,</i>	160
VIII. <i>De la Suppression d'urine,</i>	161
IX. <i>De la Rétention d'urine,</i>	163
X. <i>De la Rupture de l'Estomach,</i>	165

ART. XI. <i>De la Rupture du Diaphragme ,</i>	166
XII. <i>De la Crudité du Chyle ,</i>	167
XIII. <i>Du Cours de ventre ou Dévoiement ,</i>	ibid.
XIV. <i>Du Gras fondu ,</i>	169
XV. <i>De l'Hydropisie du bas-Ventre ,</i>	172
XVI. <i>De la Rage ,</i>	175

QUATRIEME PARTIE.

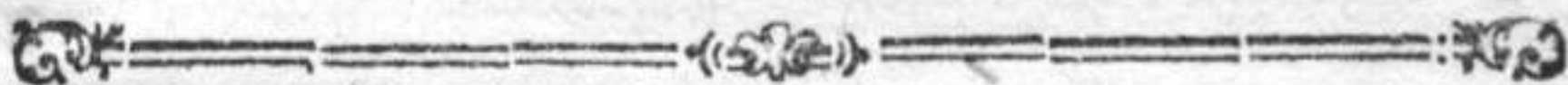
DES MALADIES EXTERNES DU CHEVAL.

CHAP. I. <i>DES Tumeurs Inflammatoires ,</i>	pag. 181
ART. I. <i>De l'inflammation ,</i>	ibid.
II. <i>Du Phlegmon ,</i>	ibid.
III. <i>De la Suppuration ,</i>	188
IV. <i>De l'Ulceré ,</i>	193
V. <i>De la Gangrene ,</i>	203
VI. <i>De la Carie ,</i>	209
VII. <i>De la Taupe ,</i>	213
VIII. <i>Grosséur de l'oreille ,</i>	215
IX. <i>Mal de Garrot ,</i>	ibid.
X. <i>Des Cors provenant de la foulure de la Selle ou du Bât ,</i>	216
XI. <i>Effort de Reins ,</i>	218
XII. <i>Des Meurtrissures du col ,</i>	ibid.
XIII. <i>Hernies ventrales ,</i>	219
XIV. <i>De la Hernie Crurale ,</i>	220
XV. <i>De l'abcès à la cuisse ,</i>	ibid.
XVI. <i>De la Maladie appelée vulgairement Musarraigne ou Musette.</i>	221
XVII. <i>De la Mémarchure , ou Entorse.</i>	223
XVIII. <i>De l'Écart ,</i>	227
XIX. <i>Jarret enflé ,</i>	229
XX. <i>De la Crampe ,</i>	ibid.
XXI. <i>De la Ner-ferrure.</i>	230
XXII. <i>Des Varices ,</i>	231
XXIII. <i>Ouverture des Glandes Parotides , ou Avives ,</i>	ibid.
XXIV. <i>De la Fistule à la saignée du col ,</i>	232
XXV. <i>Langue coupée ,</i>	233
XXVI. <i>Blessure des Barres ,</i>	234
XXVII. <i>Fistule aux Bourses ,</i>	ibid.
CHAP. III. <i>De l'Erysipele ,</i>	235

DES MATIERES.		413
CHAP. IV. <i>Des Tumeurs Erysipélateuses ,</i>		237
ART. I. <i>Farcin ,</i>		ibid.
II. <i>Des Dartres & de la Galle ,</i>		239
III. <i>De l'Ebullition ,</i>		240
IV. <i>De la Malandre ,</i>		ibid.
V. <i>De la Solandre ,</i>		241
VI. <i>Arrête ,</i>		ibid.
VII. <i>De la Traversine ,</i>		ibid.
VIII. <i>Des Eaux aux Jambes ,</i>		242
CHAP. V. <i>Des Tumeurs Lymphatiques ,</i>		244
ART. I. <i>Tumeurs des Testicules ,</i>		ibid.
II. <i>Du Vessigon ,</i>		245
III. <i>Capélet ou passe-campagne ,</i>		246
IV. <i>Du Jardon ,</i>		ibid.
V. <i>De la Courbe ,</i>		247
VI. <i>De l'Eparvin ,</i>		ibid.
VII. <i>Du Suros ,</i>		248
VIII. <i>Loupe sur le Boulet ,</i>		249
IX. <i>De la Molette ,</i>		ibid.
X. <i>Des Porreaux ou Fics ,</i>		250
XI. <i>Des Porreaux aux pâturons ,</i>		ibid.
CHAP. VI. <i>De l'Œdème en général ,</i>		251
ART. I. <i>De l'Enflure des Jambes ,</i>		255
CHAP. VII. <i>Des Tumeurs Sarcomateuses ,</i>		258
ART. I. <i>Cheval couché en vache ,</i>		ibid.
II. <i>Des Tumeurs au poitrail ,</i>		259
III. <i>Cheval Tiqueux ,</i>		260
IV. <i>Cheval époinié ,</i>		ibid.
V. <i>Flanc retroussé , ou Fortrait ,</i>		ibid.
VI. <i>Du cheval huché sur son derriere ,</i>		ibid.
VII. <i>Cheval arqué ,</i>		261
VIII. <i>Cheval bouleté ,</i>		262
IX. <i>Faire des Armes , ou montrer le chemin de S. Jacques ,</i>		ibid.
X. <i>Du cheval droit sur son devant ,</i>		ibid.
XI. <i>Du cheval froid & pris dans les épaules ,</i>		ibid.
XII. <i>Effort de Hanche ,</i>		273
CHAP. VIII. <i>Du Trépan ,</i>		274
IX. <i>Maladies des Yeux ,</i>		ibid.
ART. I. <i>De l'Enflure des Paupieres ,</i>		ibid.
II. <i>Des Verrues ou Poireaux ,</i>		275
III. <i>Du Relâchement des Paupieres ,</i>		ibid.
IV. <i>De la Jonction des Paupieres ,</i>		ibid.
V. <i>Maladies des Glandes des yeux ,</i>		277
VI. <i>De l'Inflammation de la Conjonctive ,</i>		ibid.

ART. VII. De la lésion de la cornée transparente ,	278
VIII. Des Maladies de l'humeur aqueuse ,	ibid.
IX. De la Cataracte , ou maladie du cristallin ,	279
CHAP. X. De la Castration ,	281
XI. Description anatomique de la queue du cheval ,	282
Maniere de couper la queue à l'Angloise ,	285
XII. Du pied du cheval ,	287
ART. I. Description du pied du cheval ,	288
II. De la chair de la Couronne ,	291
III. De la chair canelée ,	ibid.
IV. De l'Os du pied ,	293
V. De l'Os Coronairé ,	294
VI. De l'Os de la Noix ,	ibid.
VII. Des Cartilages ,	295
CHAP. XIII. Maladies du pied du cheval ,	ibid.
ART. I. Accidens qui viennent de l'implantation du clou ,	296
II. De la Piquûre ou Retraite ,	ibid.
III. De l'Enclouure ,	298
IV. Maniere de dessoler ,	300
V. Pied ferré , ou clou qui serre la veine ,	303
CHAP. XIV. Accidens qui arrivent de l'application du fer ,	304
ART. I. Sole brûlée ,	ibid.
II. Sole échauffée ,	305
III. Sole comprimée par le fer ,	306
IV. Pieds ferrés par les fers trop voutés ,	ibid.
V. Talons foulés ,	ibid.
VI. Quartier renversé ,	307
VII. Faux quartiers foulés ,	ibid.
VIII. Des Oignons ,	ibid.
IX. De la Bleime ,	308
CHAP. XV.	310
ART. I. Clou-de-Rue ,	ibid.
II. Clous de Rue incurables.	314
III. De l'Encastelure ,	315
IV. Resserrement du pied .	316
V. Des Quartiers ferrés ,	ibid.
VI. Pied desséché & resserré ,	317
VII. Du pied altéré ,	ibid.
VIII. De la Seime ,	318
IX. De la foulure de la Sole ,	320
X. De l'Excroissance des Arc-boutans & de la Sole des Talons ,	321
XI. De la Sole battue , ou Pied déroché ,	ibid.
XII. De la compression de la Sole charnue ,	322
XIII. De l'Extension du tendon fléchisseur de l'os du Pied & des Ligamens ,	324

DES MATIERES.		415
ART. XIV.	<i>De la Rupture du tendon fléchisseur du pied,</i>	325
	XV. <i>Fraçture de l'Os Coronaire,</i>	326
	XVI. <i>De la Fraçture de l'Os de la Noix,</i>	327
	XVII. <i>Fraçture de l'Os du pied,</i>	ibid.
	XVIII. <i>Coup de boutoir dans la Sole,</i>	329
CHAP. XVI.	<i>Accidens qui viennent d'autres causes,</i>	330
ART. I.	<i>Atteinte,</i>	ibid.
	II. <i>Du Javart en général,</i>	331
	III. <i>Du Javart simple,</i>	333
	IV. <i>Du Javart nerveux,</i>	334
	V. <i>Du Javart encorné proprement dit,</i>	336
	VI. <i>Du Javart encorné improprement dit,</i>	337
	VII. <i>De la Forme,</i>	342
	VIII. <i>De l'Étonnement du Sabot,</i>	344
	IX. <i>De l'Avalure,</i>	ibid.
	X. <i>De la Fourmilierie,</i>	345
	XI. <i>Pied foible,</i>	346
	XII. <i>Quartier foible,</i>	ibid.
	XIII. <i>Quartier défectueux,</i>	ibid.
	XIV. <i>Du Fic ou Crapaud,</i>	347
	XV. <i>De la Cérise,</i>	351
	XVI. <i>De la fourbure,</i>	ibid.



CINQUIEME PARTIE.

CHAP. I.	<i>ELEMENS de Ferrure,</i>	354
ART. I.	<i>Précautions à prendre pour ferrer les Chevaux malins,</i>	355
CHAP. II.	<i>Pratique de la Ferrure,</i>	359
ART. II.	<i>Défauts de la Ferrure aëtuelle,</i>	360
	III. <i>Défauts de la Ferrure des Mulets, qui se pratique en planche à Fleurentine, & grands fers de derriere,</i>	368
	IV. <i>Différentes Ferrures à mettre en usage, selon la structure du pied, sur toutes sortes de terrains,</i>	370
CHAP. III.	<i>De la ferrure des Mulets,</i>	384
ART. I.	<i>Principes de ferrer les Mulets solidement & avantageusement pour toute sorte d'usage,</i>	ibid.
	II. <i>Ferrure pour les Anes,</i>	400

Fin de la Table des Chapitres.

AVIS AU RELIEUR.

Pour placer les Planches.

- PLANCHE I. page 2
Planche II. page 57.
Planche III. page 59.
Planche IV. page 126.
Planche V. page 238.
Planche VI. A }
 B } page 286.
Planche VII. page 358.
Planche VIII. page 370.
Planche IX. page 405.

Hippica estrangeira

7-4 = n.º 13





